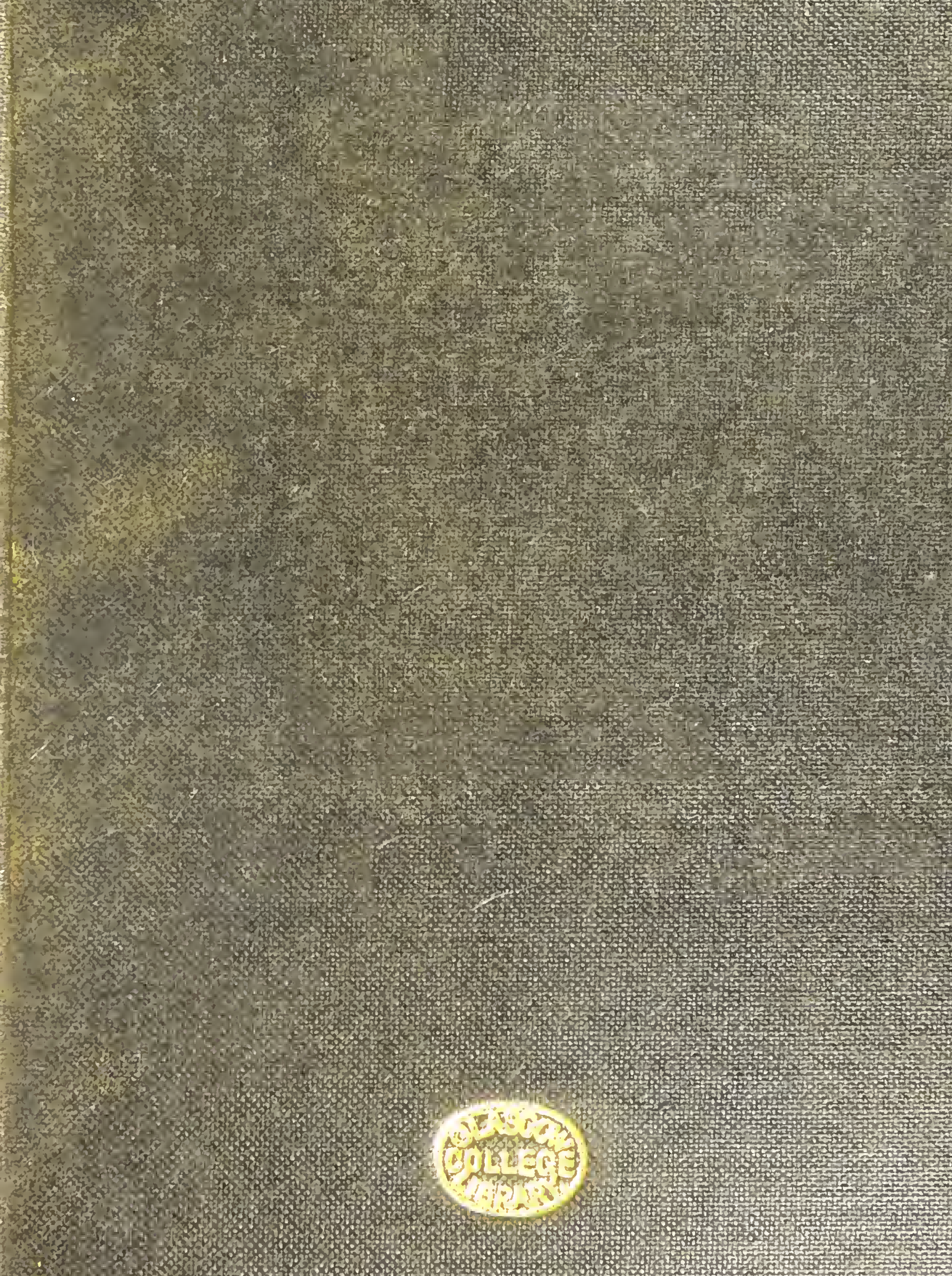

GLASGOW
COLLEGE
LIBRARY



PHRÉNOLOGIE
MORALE,
EN OPPOSITION
A LA DOCTRINE PHRÉNOLOGIQUE
MATÉRIELLE
DE BROUSSAIS;

PAR J.-B.-T. SERRURIER, D.-M.,
Secrétaire-général de la Société de Médecine pratique de Paris, Membre de diverses Académies et Sociétés savantes.

> Ce n'est pas par le sentiment de son néant que l'homme a élevé un tel sépulcre (les Pyramides), c'est par l'instinct de son immortalité. Ce sépulcre n'est point la borne qui annonce la fin d'une carrière d'un jour, c'est la borne qui marque l'entrée d'une vie sans terme. C'est une espèce de porte éternelle bâtie sur les confins de l'éternité.
>
> CHATEAUBRIAND. *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 6e partie.

Paris,
CHEZ DENTU, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
GALERIE VITRÉE.
1840.

INTRODUCTION.

CONFUSION dans les idées, incohérence dans les faits, contradiction dans les doctrines, tel est le caractère particulier de notre époque où le mouvement intellectuel nous entraîne vers des systèmes dont tout le merveilleux consiste dans l'incrédulité ou le matérialisme. Cet état de la société, en général, est bien digne de fixer l'attention du philosophe, du magistrat, de l'homme d'état, de l'homme religieux.

Lorsque nous cherchons les causes qui ont amené un tel désordre, nous les reconnaissons aux mouvements imprimés à toutes les conditions sociales; à ces révolutions successives qui ébranlent à la fois les empires, les peuples, la société; au renversement des institutions religieuses et morales; à ce philosophisme aveugle, matériel; à ce septicisme qui, en détruisant toute vertu, conduit l'homme au crime ou au suicide.

Que penser d'une doctrine qui, en s'appuyant sur des hypothèses, ne laisse à l'homme qu'une perspective douteuse, incertaine? Plus heureuse que lui, la brute agit par un instinct qui ne la trompe jamais; mais l'homme ne peut agir que par des facultés organiques disséminées sur tous les points de la masse de son cerveau; encore ces facultés sont-elles soumises à une nécessité impérieuse qui commande le bien ou le mal, qui entraîne le captif sur la pente du crime ou de la vertu, selon que les unes ou les autres de ces facultés principales prédominent, et selon la force de résistance des facultés auxiliaires ou secondaires. La conséquence d'un tel système n'est-elle pas d'établir le dogme de la fatalité, et de réduire l'espèce humaine aux lois invariables de la nécessité? L'individu qui naîtra sous une de ces conditions se placera, comme Cuvier et Dupuytren, au rang le plus élevé des sciences et de la civilisation, ou sera, comme Lacénaire, le plus déhonté scélérat.

Il est une sorte de honte d'avoir osé faire figurer la tête d'un tel monstre entre celles de ces deux illustres savants; et le tout pour essayer de prouver à la multitude qu'il n'y avait de différence entre ces trois individus que parce que chez les uns les organes de la *perfectionitivité*, de la *scienciosité*, étaient le

plus développés, et que chez le dernier l'organe du meurtre étant plus prononcé l'avait emporté malgré lui sur les organes de l'affectionitivité et même de la théosophie en raison de leur force de prédominance.

A l'époque où Gall vint en France annoncer et professer sa doctrine, l'enthousiasme saisit tous les esprits, toutefois avec la réserve de n'en tenir compte que relativement à la valeur, à la considération qu'il était permis de lui donner, laissant au temps le soin d'en confirmer la vérité, ou de la rejeter comme fausse et dangereuse pour la société.

Cette doctrine, qui ne paraissait être alors qu'un résultat de connaissances physiologiques plus positivement acquises sur l'organisation propre du cerveau, devint bientôt, entre les mains du maître et de ses adeptes, une arme d'autant plus fatale qu'elle était fournie et aiguisée par un système qui flattait la croyance des uns, séduisait l'imagination des autres, et laissait à l'esprit et à la conscience toute liberté de croire à quelque chose, ou de ne croire à rien du tout. De là cette folie d'expliquer toutes les passions, tous les sentiments, par la présence supposée d'organes dont les uns, ne pouvant contrebalancer l'action première des autres, portent l'homme à agir dans

un sens entièrement opposé à la raison, à la droiture, à la morale, à ses intérêts propres, etc.; et sans qu'il puisse sortir du cercle vicieux ou criminel qu'il est forcé de parcourir, puisque les organes de la bonté, de la bienveillance, etc., ne jouissant pas d'un développement d'énergie assez puissante pour combattre ou s'opposer à l'entraînement des facultés organiques dominantes, le laissent livré à lui-même ou, pour mieux dire, au hasard de sa condition heureuse ou malheureuse.

La doctrine phrénologique devait nécessairement parcourir toutes ses phases. Aucune limite ne pouvait lui être tracée avant que le temps et l'expérience eussent fourni les armes propres à la combattre.

Cette doctrine promettait chaque jour et promet encore de conduire les hommes vers une amélioration morale plus étendue, vers un perfectionnement intellectuel plus achevé; il ne lui en a jamais coûté de mettre en avant tous les avantages que la société en général était susceptible de retirer de ses enseignements philosophiques. Vains discours! Il nous suffit d'en appeler à la raison, à la conscience, pour juger quelles peuvent être les conséquences de cette philosophie phrénologique qui constitue l'homme matériellement; qui le juge physi-

quement et moralement par des organes parfaits ou imparfaits, et le plus souvent par ces derniers; qui, par ces mêmes organes, lui laisse seulement le fatalisme, soit pour marcher dans la voie du bien, soit pour s'avancer dans la route du mal; qui n'indique à l'homme d'autres règles que celles d'une possession d'organes entés, continus ou rapprochés les uns des autres, et se développant sous des influences bonnes ou mauvaises, sans qu'aucune autre puissance intérieure, immatérielle, invisible mais réelle, préside à leurs actions : n'est-ce pas ôter à l'homme la conscience de lui-même? n'est-ce pas en faire un automate qui, moins l'instinct qu'il a de commun avec les autres animaux, agit par des ressorts que font mouvoir, d'une manière plus ou moins régulière, les organes distincts et variés dont se compose la masse de son cerveau.

Si l'on m'accusait de manifester une opinion exclusive, je répondrais que, dans ma conviction, tout système qui tend à agir sur les esprits dans un sens opposé à la croyance naturelle, innée pour ainsi dire, est un système dangereux pour l'homme, pernicieux pour la société, et funeste pour les Etats.

Frédéric-le-Grand voulait être athée; il voulait qu'on le sût; mais il ne souffrait pas qu'on le fût, ou qu'on s'en vantât; nous pouvons

assurer que sous son règne la phrénologie n'aurait point eu les entrées libres dans son royaume.

C'est en vain que les propagateurs en titre de la phrénologie ont cherché à éblouir par la magie de leurs descriptions, par l'assurance de leur *néophisme ;* les hommes sages, réfléchis et silencieux observateurs, ont attendu avec patience le moment où cet échafaudage devait s'écrouler, parce que l'époque était arrivée où l'expérience et la comparaison des faits allaient faire justice d'un système dont rien ne pouvait démontrer la vérité, et qui n'était lui-même fondé que sur des suppositions basées sur des facultés organiques qui, à force de se multiplier, étaient obligées de graviter les unes sur les autres, et ne laissaient plus de place pour celles que les phrénologistes espéraient encore découvrir.

Nous devons à M. Lelut de s'être occupé d'une manière toute spéciale de combattre la doctrine phrénologique. Il a pu concevoir toute l'*ingéniosité* du système, pour me servir des expressions des phrénologistes ; mais il a dû, comme nous l'avons fait, en déduire des conséquences toutes différentes de celles admises par les partisans de cette doctrine.

M. Lelut a répondu d'une manière victorieuse à Gall et à Spurzheim, qui admettaient l'un 28

et l'autre 35 organes affectés chacun à une des facultés morales ou intellectuelles dont l'ensemble forme la partie psychologique de leur système, « en ne croyant pas qu'une telle affectation soit possible, d'abord parce que, dans les divers systèmes phrénologiques, aussi bien que dans tout système psychologique, le nombre et les attributions des facultés ne sont pas les mêmes ; ensuite parce qu'il lui semble que tout cerveau doit probablement penser et agir à la fois dans chacun de ces deux modes, moral et intellectuel. »

Il importait donc de combattre des assertions qui, admises sur le simple soupçon de preuves, pouvaient néanmoins passer comme positives dans l'esprit de certains individus.

Les observations de M. Lelut sont marquées au cachet de la vérité, parce qu'il est impossible que telle ou telle saillie de la boîte osseuse du crâne puisse localiser telle ou telle faculté dont la proéminence ne se trouve nullement sur le cerveau qui, vu à nu, présente dans toute son étendue les mêmes circonvolutions, les mêmes protubérances, sans qu'aucune se fasse plus remarquer à tel endroit qu'à tel autre.

Mon but, dans le travail critique que je soumets au jugement impartial du public, a été

de faire sentir, autant que possible, toute la gravité qui doit résulter de la propagation d'une doctrine qui eût été pour les savants un sujet de recherches plus long-temps sérieuses, si cette doctrine eût fourni à leurs méditations des données autrement réelles que celles qu'on ne saurait avouer sans compromettre la dignité de l'homme et méconnaître l'auteur de la nature.

L'homme a été créé pour une autre fin que celle que lui donne la phrénologie. Par sa condition, il est assez élevé au-dessus des autres êtres de la nature pour n'avoir pas besoin de recourir à d'autres moyens d'action que ceux qu'il reçoit de cette puissance inconnue qui veille à sa conservation, en même temps qu'elle donne à ses facultés intellectuelles cette énergie qui embrasse l'étendue de son cerveau, et qui ne connaît de limite que celle que l'ame lui trace pour ne pas sortir du domaine qui lui a été assigné par sa sagesse, afin que l'homme conserve sa raison, son intelligence, et le principe moral qui le dirige dans tous les actes de sa vie physique.

Je ne pouvais que me retrancher derrière ma conviction, mais de cette conviction morale qui, considérant l'homme physiologiquement et philosophiquement, l'étudie dans ses fonctions matérielles et dans celles qui sont

sous la dépendance du principe immatériel qui le régit.

A considérer uniquement les fonctions matérielles et naturelles de l'homme, on voit qu'elles ne sont pas seulement le résultat de l'impulsion donnée par des facultés organiques localisées dans telle ou telle partie du cerveau : on remarque, au contraire, que ces fonctions ne sont remplies normalement que parce qu'elles reçoivent de l'ame le pouvoir de s'exercer avec liberté, prudence et réflexion. L'harmonie qui règne dans l'exercice de ces mêmes fonctions en est la preuve la plus convaincante. Autrement, abandonnées à elles-mêmes, il y aurait désordre, anarchie, en raison de ce que la prédominance de telle faculté ne pouvant être modérée par l'action même réunie de plusieurs organes secondaires, entraînerait nécessairement le corps dans des écarts dont il ne pourrait se défendre, et qui ameneraient infailliblement chez lui une série inextricable de phénomènes ou d'accidents.

Philosophiquement, les considérations prennent une étendue immense. L'homme est envisagé comme un être distinct, et nullement soumis aux rêveries des phrénologistes. Le principe ou la puissance qui veille à sa conservation physique, veille également à sa conservation morale.

Ainsi sont détruites par la philosophie toutes ces idées de facultés matériellement organiques, et l'ame reprend tous ses droits.

Si nous remarquons quelquefois ou souvent même que l'ame n'est pas toujours aussi parfaite que nous voudrions la rencontrer, la cause en est cachée dans les desseins de l'Etre souverain de qui émanent toute volonté et tout pouvoir.

Les causes des différences qui existent entre les hommes quant à leur physionomie, nous sont aussi inconnues que celles qui les différencient dans leur caractère, dans leurs mœurs, dans leur intelligence; et comme nous avons trouvé des cerveaux très-bien conformés, réunissant toutes les qualités voulues dans des individus chez lesquels, au physique et au moral, on avait remarqué des vices au lieu de vertus, des passions honteuses au lieu de sentiments élevés, et que, parmi ces individus, la plupart s'étaient perdus au milieu des sociétés corrompues, nous avons dû en conclure que l'ame abandonnée à elle-même avait dû participer à ce fâcheux état; et que, comme les meilleures choses dégénèrent avec le temps, l'homme ayant émoussé tous les ressorts de l'intelligence, il avait fini par tomber dans l'asservissement de ses passions, et l'ame avait

cédé elle-même à ce fatal entraînement. Mais nous n'avons vu nulle part que telle partie du crâne plus saillante que telle autre dût indiquer que le malheureux obéissait malgré lui à la force irrésistible d'une faculté dont l'action ne pouvait être balancée par l'énergie de telles ou telles autres facultés accessoires, secondaires ou auxiliaires.

C'était une entreprise d'autant plus hardie, qu'attaquer la phrénologie c'est conjurer sur sa tête l'animadversion et le courroux de ses plus ardents sectaires. Ce qui me console, c'est d'avoir étudié, d'avoir même prévu ce qui arrive aujourd'hui.

Je suis loin de me déclarer l'ennemi des découvertes, de m'opposer aux progrès de toute doctrine, de celle surtout qui, si elle m'eût donné les preuves de sa véracité, preuves que j'attends depuis nombre d'années, m'aurait vu le premier saluer l'époque de son apparition, comme devant me conduire à des résultats autres que ceux du fatalisme le plus désespérant.

J'ai dû dire, j'ai dû exposer, philosophiquement parlant, toutes les conséquences fâcheuses de systèmes qui rendent nos lois coupables de punir des crimes qui n'appartiennent qu'à la conformation de certaines têtes, ou au développement de certaines facultés cérébrales organiques.

Brisons tous les codes qui n'ont que des châtiments à offrir à celui que nous devons protéger, parce que, s'il est criminel, ce n'est pas à lui qu'on doit s'en prendre, c'est à l'organe du meurtre ou de la destruction qu'il possède. Fermons les temples, renversons les autels, puisque celui en l'honneur duquel ils ont été élevés n'est qu'un être de raison, et que l'imagination de certains individus a créé pour effrayer les hommes, en leur promettant un avenir qui, pour les phrénologistes, finit le jour où l'éternité commence pour ceux qui ne croient point au néant.

J'ai rempli mon devoir, j'ai acquitté ma dette. Cependant, je l'avouerai, je ne pensais pas à mettre au jour le résultat de mes méditations. J'ai dû céder aux vives instances de personnes dont le mérite dans le monde scientifique m'était un garant de l'approbation d'une classe non moins recommandable de la société, de cette société qui s'occupe elle-même de combattre les principes du matérialisme qui déborde la génération présente, et à laquelle la phrénologie donne les idées les plus fausses, les plus absurdes, sur la philosophie et sur la morale.

Nous avons entendu applaudir à toute outrance des discours que comprenaient à peine ceux qui les avaient écoutés. Toutes les fois que vous flattez les passions humaines, vous

êtes bien sûr de les ranger à votre opinion. C'est ce qui arrive chaque fois que, mettant de côté tout ce qui tient à la vérité, on s'avance dans une route où l'incrédulité marche en tête; où, réduisant en quelque sorte l'homme à des instincts, vous ne le rendez responsable de ses actions bonnes ou mauvaises, ni envers lui-même, ni envers la société; où vous détruisez l'action de ce principe immatériel, pour ne lui laisser envisager que la loi de la nécessité ou de l'*inévitabilité*; où vous prétendez réunir, avec des idées si étranges, pour ne pas dire plus, dans un centre commun, les hommes auxquels vous enseignez le principe moral de ne croire à rien, tout en leur disant de travailler à réformer toutes les tendances mauvaises de vos facultés organiques, soit par l'éducation, soit par la fréquentation d'hommes sages, vertueux, lorsque la sagesse et la vertu, phrénologiquement parlant, ne peuvent avoir de puissance qu'autant qu'elles jouissent d'une force organique acquise, et capable de combattre ou de rectifier les écarts de ces facultés organiques.

Cette courte Introduction en dit assez, je pense, sur le but de mon Ouvrage. Défendre la morale contre les attaques qui, chaque jour, lui sont adressées; imprimer dans le cœur des

hommes des sentiments opposés à ceux qui émanent d'une philosophie matérielle; élever l'homme à sa véritable hauteur, en le séparant de la brute, ainsi que l'a fait le Créateur, qui lui a donné pour agir, pour s'éclairer et marcher dans les voies de la sagesse, de la droiture, de l'honneur, une ame intelligente dont la fonction est de présider à sa conservation, de développer en lui ces idées qui annoncent la supériorité de son être, et la fin honorable pour laquelle il est destiné, puisqu'en cessant de vivre au présent il s'éternise dans l'avenir.

PHRÉNOLOGIE
MORALE,
EN OPPOSITION
A LA DOCTRINE PHRÉNOLOGIQUE
MATÉRIELLE
DE BROUSSAIS.

GENERALITÉS.

Ce mot *psychologie* se traduit ainsi : La science de l'ame. Elle a pour objet de rendre raison des opérations de l'ame et d'en définir l'essence. Mais, qu'est-ce que l'ame, se demandent les phrénologistes ? et ne pouvant la définir, ils la nient.

Nous la définirons, nous, le principe de la vie. Cette substance spirituelle et libre est également le principe de nos pensées et de nos mouvements volontaires.

Lorsque nous disons que l'ame est une puissance spirituelle, c'est parce qu'un sentiment intérieur nous démontre que nous pensons, que nous jugeons, que nous raisonnons, que nous avons des idées, des désirs, des passions, etc.

Lorsque nous disons que notre ame est une substance

libre, c'est parce que nous sentons que nous possédons la faculté d'adopter une opinion ou une autre, d'agir ou de ne pas agir.

Enfermée dans un corps dont elle dirige toutes les actions, elle le soumet à ses lois qui sont celles de sa conservation et de la propagation de son espèce. Car, avant tout, il fallait que l'homme apprît qu'en se conservant pendant un temps plus ou moins long il avait la faculté de se reproduire, afin que la loi de la création persistât jusqu'à l'époque où il plaira à son auteur de la suspendre ou de l'anéantir.

De ces deux lois découlent une infinité de principes qui émanent moins de l'influence de l'organisme matériel que de l'organisme spirituel, relativement aux fonctions qui appartiennent à l'ame proprement dite; les fonctions animales étant sous la dépendance d'organes qui agissent pour les besoins de l'homme et pour sa conservation particulière.

Le cerveau a été, selon les philosophes, le principal organe mis en jeu pour expliquer les phénomènes qui constituent essentiellement les fonctions de l'ame, son action sur la vie physique et sur la vie morale. Aussi les phrénologistes le considèrent-ils comme le principe fondamental de leur doctrine; et c'est pour cela qu'ils ont appelé la phrénologie la *psychologie* du cerveau. « Quand on donne, dit Broussais, cette qualification de système psychologique à la phrénologie, on la considère *comme indépendante des organes;* c'est le *quo modo* des phénomènes de la psychologie; nous ne prétendons pas, ajoute ce professeur, la suivre jusque-là, et nous nous bornerons à exposer les actes accessibles à nos sens. »

Une sorte d'incertitude se manifeste déjà dans la simple exposition de la doctrine, et l'auteur, pour ne pas s'engager dans une route difficile, fait de suite abstraction du *quo modo*, pour s'en tenir à ce qu'il appelle les actes sensibles à nos sens.

Il est facile de voir que l'ame embarrasse singulièrement nos phrénologistes ; ils trouvent bien plus facile d'expliquer les phénomènes de la vie intellectuelle par les phénomènes de l'organisme vital, modifié par tous les accessoires propres à en constituer l'essence, sans s'occuper de la cause première, de telle nature qu'elle puisse être. Ils seraient presque tentés de suivre le système d'Epicure, qui expliquait la formation du monde par la rencontre accidentelle des atomes ; mais, comme ils veulent bien reconnaître une cause première, il en résulte qu'ils admettent des conséquences qui tiennent à des dispositions plus ou moins favorables à leur système, par l'axiome « *qu'il n'est point d'effet sans cause.* »

« Ils disent que le cerveau est un appareil nerveux renfermé dans le crâne, et qui envoie un prolongement dans le rachis. Il reçoit des nerfs conducteurs de stimulations, et, ayant été excité par eux, il réagit, *agit après ;* il produit plusieurs ordres de phénomènes : des instincts proprement dits besoins, penchants, des sentiments, des phénomènes intellectuels et des mouvements. »

L'école de Pythagore se serait expliquée plus simplement, lorsqu'elle a admis l'assertion « que l'ame consistait en deux parties, l'une intellectuelle, φρένες, et l'autre non intellectuelle, θυμός ; » la différence serait que l'ame intellectuelle aurait son siége dans

le cerveau, et l'ame non intellectuelle dans le cœur.

Sans adopter cette théorie, on peut dire que la doctrine pythagoricienne ne manquait pas d'une sorte de raisonnement, par l'expérience journalière qui semblait démontrer aux philosophes de cette école que la détermination du siége des facultés intellectuelles dans le cerveau imprimait une vérité reconnue, que toutes les fois qu'on se livre trop à la méditation on est saisi d'un mal de tête, tandis que c'est vers le cœur qu'un mouvement violent a lieu lorsqu'on est agité par quelque passion.

DES INSTINCTS.

Les instincts ont été admis par les phrénologistes pour expliquer des actes communs à tous les êtres vivants; instincts qui sont soumis aux lois de leur conservation propre, soit pour l'entretien de la vie, soit pour la propagation de l'espèce. C'est déjà quelque chose que cette distinction, et cet aveu tacite d'une destination *particulière* des animaux pour un but *particulier* d'existence. En effet, sans cette distinction, il eût fallu confondre les instincts et les sentiments; or, la différence entre l'homme et la brute eût été considérée comme nulle; et parce qu'il existe chez l'animal comme chez l'homme des actes communs à l'un et à l'autre, ces auteurs en ont conclu *à fortiori* que la différence n'était en quelque sorte que dans les formes, puisque l'on retrouvait des caractères appartenants à tous les deux. Aussi verrons-nous les phrénologistes s'armer des têtes des animaux

pour les jeter en quelque sorte à la face de ceux qui se croiraient coupables de partager des opinions que repousse le sentiment élevé de la connaissance de l'homme et de ses hautes facultés.

Mais où placer les instincts et les sentiments? Il fallait donc choisir un lieu particulier et essentiel pour les uns comme pour les autres. Aussi ces messieurs prétendent-ils que les instincts se manifestent par l'action de la partie postérieure ; que les sentiments sont situés à la partie supérieure, et les facultés intellectuelles à la partie antérieure (1).

Voilà donc une localisation établie ; et pour preuve de la vérité de ses assertions, Broussais vous montre la tête d'un idiot de 17 ans où ces organes sont très-déprimés.

Est-il maintenant permis de conclure en faveur de ces observations d'après la tête d'un individu qui ne présente dans sa conformation que des écarts, et particulièrement et justement ceux qui peuvent si facilement être exploités par les phrénologistes?

Il aurait fallu au moins faire voir au public les autres organes qui nécessairement doivent entrer en compen-

(1) N'aurait-on pas pu admettre que les instincts étant pour les besoins nécessiteux de la vie, l'ame leur laisse toute latitude pour accomplir leurs fonctions, en tant que ces dernières ne sont nuisibles ou ne peuvent nuire aux facultés intellectuelles auxquelles l'ame préside essentiellement? car les instincts chez les animaux n'outre-passent point les limites qui leur ont été tracées pour les deux actes de leur vie, la conservation et la propagation. Les instincts perfectionnés se rangent dans une autre classe ; et cette classe est la domesticité sociale, à laquelle ils soumettent leur instinct originel, qui tend toujours à reprendre sa nature première lorsque l'animal rentre lui-même dans son état naturel primitif.

sation de ceux dont le malheureux était privé, et qui pouvaient, par une sympathie quelconque, suppléer ceux qui lui manquaient. Il résulterait de notre observation que les sentiments et les facultés intellectuelles ne pouvant exister chez l'idiot, sont remplacés par l'instinct, faculté qui le fait rentrer dans la condition purement animale.

En parlant de l'idiotisme, Pinel le définit *l'oblitération des facultés intellectuelles et affectives.* Cet état est propre à l'individu; chez lui les facultés intellectuelles ont toujours été nulles, et n'ont pu se développer depuis la naissance jusqu'à l'âge le plus avancé. On ne peut dire alors que les organes des facultés aient été déprimés, puisque d'autres ne se sont point développés à son avantage, et qu'il a eu pour lui de végéter en quelque sorte, sans offrir même l'instinct réfléchi des animaux. C'est donc en vain qu'on voudrait localiser des organes qui se confondent plutôt avec la masse du cerveau, et dont l'organisation irrégulière a fait l'idiot tel qu'il est, et tel qu'il sera jusqu'à la fin de sa carrière.

Cet idiotisme exclue-t-il chez l'individu le principe immatériel? non. Si les facultés physiques n'ont pu se développer normalement, l'ame n'est pas pour cela exclue du domaine qu'elle occupe chez lui. Elle veille à sa conservation; l'individu a toujours une conscience de lui-même, et, quoique dans un état à peu près de nullité, il a des affections qui le dirigent, qui l'attachent; il tient à sa vie propre, à sa vie de relation; et s'il n'a pas la conscience du bien moral au même degré que tous les autres êtres, il a celle du bien physique; et c'est alors que l'instinct se perfectionne sous

la puissance de l'ame, ce qui lui tient lieu de toute réflexion, de tout sentiment intellectuel plus prononcé.

Broussais aurait dû nous dire si la tête de l'idiot présentait des différences relativement au degré de développement de l'intelligence; car il existe deux différences bien sensibles, et ces différences n'ont pu échapper à l'œil observateur d'un médecin aussi recommandable que Pinel. Je désirerais, par exemple, que les phrénologistes qui ont formé une collection complète de toutes les têtes propres à leur système, nous démontrassent comment et à quelle dépression on peut reconnaître la première différence qui indique que les facultés intellectuelles et affectives n'ont pu se développer que jusqu'à tel point; comment ce point seul indique l'imbécillité; et comment la seconde différence marque le point qui caractérise l'idiotisme parfait, ainsi que les facultés où leur manifestation est nulle ou presque nulle. Or, si, dans le système de la phrénologie, des organes contrebalancent l'action d'autres organes, il doit nécessairement, d'après les caractères des têtes des individus, y avoir des signes évidents qui établissent, outre ceux reconnus, les nuances variées qui modifient ou servent à modifier l'état physique ou moral de ces mêmes individus.

Comment ose-t-on proposer pour modèle l'idiotisme? En disant que l'idiotisme avait, relativement à l'intelligence, deux différences bien marquées, j'ai dû ajouter que j'aurais été charmé que la phrénologie m'indiquât, sur un crâne d'idiot dont le phrénologiste n'aurait point connu antérieurement la vie ni les relations, à quelle marque *crânienne* distinctive il fixerait les deux degrés de l'état d'imbécillité et de l'état d'idiotisme. Ces deux

états sont cependant très-distincts; car il suffit de savoir que ces individus ne s'élèvent jamais à la raison, quoique non privés de toute intelligence. En vain a-t-on essayé de donner à leur âge une aptitude quelconque; en vain a-t-on voulu les former par une sorte d'éducation et les lier par des rapports sociaux, tous les efforts ont été inutiles; leur intelligence est restée au même point, sans avancer ni reculer. Ce serait inutilement que la phrénologie voudrait trouver dans la conformation de leur cerveau un signe vrai et positif représentait cette régularité de leurs actions, qui n'est point l'effet du raisonnement, mais de l'habitude.

Est-ce en vertu d'un organe particulier que ces infortunés, une fois livrés à eux-mêmes, passent par tous les états de la dégradation? Quel est cet organe qui les porte à se mal nourrir, à se mal vêtir, qui les pousse à la malpropreté, à braver les injures du temps, les influences nuisibles des saisons et des lieux? Ont-ils donc en partage tous les organes les plus nuisibles, ceux de la paresse, de la timidité? Les filles, à l'époque de la nubilité, acquièrent-elles toutes et presque toutes l'organe de la fureur utérine, de la masturbation, de la nymphomanie, de l'hystérie, de la jalousie, enfin de la sombre et funeste mélancolie?..... Ces êtres conservent l'intelligence des premiers besoins de la vie, mais rien au-delà; sans doute, selon les phrénologistes, cet instinct se manifestera par la partie postérieure du cerveau. Heureusement que l'autopsie fait reconnaître d'autres phénomènes que ceux imaginés pour démontrer la dépression des prétendus organes. Chez ces individus, on trouve ordinairement le cerveau très-dense, la substance grise décolorée, la substance blanche injectée,

les pédoncules du cervelet, tout près de la protubérance annulaire, désorganisés, leur substance grisâtre puriforme dans une étendue plus ou moins considérable, le cervelet lui-même très dense.

Si nous descendons au dernier terme de la dégradation humaine, l'idiotie proprement dite, nous ne voyons pas plus les marques distinctives de dépression des organes phrénologiques que dans le cas précédent. Seulement nous remarquons que cette idiotie est une affection qui a des caractères qui lui sont propres. A ne considérer que la tête, on observe qu'elle est ou trop grosse ou trop petite, qu'elle est mal conformée, qu'elle est aplatie sur les côtés ou par derrière. Nécessairement, de ce vice de conformation découlent les conséquences les plus fâcheuses, soit pour la vie physique de l'individu, soit pour sa vie morale, intellectuelle; et, comme l'ont très-bien noté les observateurs, du défaut de symétrie dans les organes des sensations naît l'imperfection de l'action des sens.

Qui prouvera que ces derniers phénomènes dérivent plutôt de l'absence des organes phrénologiques qu'ils ne dérivent de la mauvaise conformation des organes, ou de ce qu'ils sont constitutionnellement faibles? D'ailleurs, quant aux causes de l'idiotie, ne savons-nous pas qu'elles sont toutes idiopathiques? L'idiotie, d'un autre côté, n'est-elle pas sous l'influence constitutive du principe rachitique, scrophuleux; et l'épilepsie et la paralysie qui l'accompagnent ne prouvent-elles pas le désordre dans l'organisation du cerveau, plus que l'absence ou la présence de ces organes phrénologiques qu'on prétend reconnaître, et qu'on se donne tant de peine et de patience à localiser?

On conçoit que l'instinct, comme l'a dit Broussais, soit le premier mouvement que le cerveau fasse exécuter pour la conservation de la vie; c'est le premier sentiment ou la première sensation que l'animal éprouve peu d'instants après sa naissance. Je ne parle plus des sensations premières, indépendantes de sa volonté, telles que la respiration, la circulation, etc., etc., mais de celles qui admettent déjà une sorte de réflexion *animale*, déterminée par la loi de la conservation, reçue et imprimée déjà dans le sein de la mère. Ces sensations font exception à celles qui se manifestent plus tard, et auxquelles les phrénologistes assignent des organes distincts qu'ils multiplient d'autant plus, que, pour rendre moins sombre le tableau des facultés affectives qu'ils assignent en général ou en particulier aux individus, ils sont obligés de les rapprocher de certaines autres facultés affectives qui enchaînent l'action de celles dont le développement peut être aussi funeste à l'homme qu'à la société.

On ne sait trop ce qu'a voulu dire le phrénologiste lorsqu'il a avancé *que les sentiments sont des espèces d'instincts sociaux destinés à rassembler les hommes, à les faire vivre ensemble, et contiennent le germe de toute civilisation*. Chacun aussitôt se demande quelles sont ces espèces de *sentiments* qui produisent des *espèces d'instincts sociaux*, etc., etc.; car il ne suffit pas de dire que le cerveau donne des phénomènes relatifs à l'instinct, au sentiment, à l'intelligence et aux mouvements.

De même qu'il est plusieurs sortes d'instincts, de même il doit y avoir plusieurs espèces de sentiments. Le sens le plus étendu que l'on donne à l'instinct est *touts*

inclination naturelle pour certaines actions ; il désigne également une force agissante. Quant au sentiment, a-t-on voulu exprimer que la vie commence avec le sentiment, qu'il n'y a point de vie réelle sans sentiment? c'est-à-dire que notre corps ne fait partie de nous-mêmes que par les sens, et que notre vie ne commence véritablement que lorsque nous commençons à sentir et à avoir une notion de nous-mêmes, du moins obscure et confuse.

Maintenant, que doit-on entendre par sentiment? Est-ce la perception que l'ame a des objets par le moyen des organes des sens? ou bien, le sentiment signifie-t-il aussi la faculté qu'a l'ame de recevoir l'impression des objets par les sens? enfin, le sentiment sera-t-il la connaissance que nous avons de ce qui se passe dans notre ame sans aucun secours des sens?

Il ne faut aux phrénologistes que des organes, et c'est avec ces organes numérotés par eux qu'ils prétendent expliquer tous les penchants bons ou mauvais, tous les besoins, toutes les passions, toutes les habitudes et toutes les conditions de la vie humaine. L'ame est pour eux un mot vide de sens, ou ne peut être admise que par convention; c'est, à bien dire, un être de raison. Or, voici sur quoi ils fondent leur doctrine *anti-animiste,* ou contre l'ame : « La lésion ou l'absence d'un ou de plusieurs sens ayant une influence marquée sur l'esprit, l'ame, il s'ensuit que les idées disparaissent avec les sens; *ergò.....* L'homme, a dit Kant, n'est pas seulement dans le monde pour apprendre, il reçoit *des impulsions intérieures, lois éternelles* qu'il nomme forces ou virtualités; mais ces impulsions in-

térieures ne sont rien, ajoute Broussais, jusqu'à ce qu'on arrive aux notions phrénologiques, qui seules donnent des explications exactes; *ergò*..... »

Quelle est cette vanité qui s'obstine à traiter d'orgueilleux philosophes ceux qui, adoptant l'opinion que les idées viennent de l'intérieur et que nous en recevons la conscience du beau, du bien, du juste, du devoir, ne peuvent avec toute raison admettre que l'homme est forcé de se diriger par les notions du *sensualisme ou du matérialisme ?* Il importerait peu à l'homme, d'après ces dernières idées, d'être jeté par la tempête dans tel ou tel port, sur telle ou telle plage, pourvu qu'il abordât et qu'il remplît la mission bonne ou mauvaise, honnête ou criminelle qu'il a embrassée, si le développement de certains organes, l'emportant sur le développement de certains autres, le mettait dans la cruelle nécessité d'obéir à la loi de la fatalité.

Que deviennent donc alors ces sentiments d'instincts sociaux ? Ce ne sont plus que des sentiments d'instincts de destruction, de crimes, ou de passions plus ou moins honteuses et répréhensibles; car les phrénologistes ont beau comparer entre eux les crânes humains et les crânes de certains animaux, ils ne pourront que nous démontrer que ce qui fait le caractère de l'instinct de la bête tient à son essence, à sa nature, à ses besoins, et que cet instinct sera toujours la propriété de l'espèce à laquelle il a été départi. Le renard aura toujours l'instinct de la ruse; cet instinct entre dans le besoin de sa conservation; il en sera de même pour le lièvre, qui, beaucoup moins intelligent que le renard, a

aussi par devers lui un instinct de ruse qui, lorsqu'il est poursuivi, lui dicte des marches et contre-marches à l'aide desquelles il échappe à l'odorat du chien et à la vue du chasseur. Je ne sais si Broussais a eu occasion de voir que cet organe était, comme chez l'idiot, déprimé chez ceux qui, au lieu de fuir, se laissent abattre au premier coup. C'est un fait très-grave à vérifier !

Lorsque nous examinons la boîte osseuse, nous trouvons dans sa conformation des disparates telles, qu'il est impossible de ne pas se refuser à toutes les idées systématiques enfantées par la phrénologie. Pour arriver au but que nous nous proposons d'atteindre, celui de la réfutation, il nous suffirait de suivre comme eux la même marche, c'est-à-dire la *cranioscopie* et *l'organologie* ; mais d'autres hommes éclairés ont déjà répondu à ces sophistes, et leur ont démontré la fausseté d'une science qui n'était point fondée sur la science des principes (la *métaphysique*).

Que voyons-nous dans la *cranioscopie* et dans *l'organologie*, sinon l'étude des parties qui composent le crâne, et l'étude de celles du cerveau d'ou émane la prétendue multiplicité d'organes que les phrénologistes ont accumulés les uns sur les autres, ou dont ils ont tellement serré les rangs qu'il ne reste, pour ainsi dire, plus de place pour la découverte d'une infinité d'autres, si toutefois cette découverte peut avoir lieu ?

DES SENSATIONS.

Dans l'acception vraie du mot, la sensation est l'impression que l'ame reçoit des objets par les sens ;

mais cet être immatériel est trop embarrassant pour les phrénologistes, et le moyen de s'en défaire, c'est de le compter pour rien dans une doctrine qui ne veut admettre que des faits matériels. Bien éloignés de penser comme Descartes qui avait voulu déterminer le siége de l'ame, parce qu'il ne pouvait imaginer que l'homme, qui se dit un être moral, pût exister ainsi sans que ses pensées et ses actions ne fussent dirigées par un principe différent de la matière, ces philosophes, pour mieux établir leur système, disent que l'ame est une *faculté* et *non pas un être.*

Cependant, si les impressions des objets, reçues par les sens, ne sont que l'effet du développement des organes multiples, quoique distincts, assignés par les phrénologistes, comment se fait-il que les changements s'opèrent dans la manière de sentir, au point de dénaturer la meilleure intention par l'action la plus honteuse comme la plus coupable? Il faut donc qu'il y ait, par une fatalité qui ne s'explique pas, un développement plus prononcé des organes du vice ou du crime, que des organes de l'honnêteté ou de la vertu, etc., etc.

La première conséquence que les phrénologistes adoptent, ce sont les sensations. Mettant de côté tout ce qui appartient aux premières époques de la vie, de l'enfance, et prenant l'homme à cette période où les sens se développent avec lui, et à celle où ils sont développés lorsqu'il représente un être parfait, doué de toutes les facultés qui annoncent une intelligence réfléchie, voyons si l'homme existe phrénologiquement, ou si son existence est sous l'empire du principe immatériel que nous reconnaissons. Là est toute la question.

Suivons pas à pas la phrénologie. De ce que ce n'est pas l'intelligence mais l'instinct qui parle lorsque par ses cris l'enfant demande le sein de sa mère, devons-nous croire que le principe immatériel n'existe pas chez l'enfant, et que ce principe, qui doit se développer plus tard avec toutes ses perfections, ne remplisse pas la première condition de ses fonctions, celle de la conservation de l'individu auquel l'ame est liée? L'instinct appartient à tous les êtres vivants; c'est le premier sentiment et l'unique qu'ils conservent, tous les autres pouvant s'oublier pour celui-là, parce qu'il les met tous dans la nécessité de remplir les vues auxquelles chaque espèce est destinée. Mais aussi l'instinct est pour la partie matérielle de l'individu; et si, par l'éducation, on est parvenu à l'amener à une sorte de réflexion ou de raisonnement, ce n'est encore que de l'instinct perfectionné pour les besoins nouveaux que la société impose ou fait contracter à l'individu qui sort de l'état de nature pour entrer dans celui de la civilisation ou des habitudes nouvelles de la servitude ou domesticité à laquelle il est forcé d'obeir. Ainsi, pour me servir des expressions des phrénologistes, *les instincts agissent sans phénomène intellectuel quelconque, quoique les sensations externes soient perçues.*

Le cerveau, par la même raison, n'a pas besoin encore de s'exercer, et l'ame se tient à l'écart, en quelque sorte, jusqu'au moment où l'homme réclamera son assistance pour régler ses idées, apprécier ses sensations et asseoir son jugement.

Les phrénologistes font matériellement le même tableau; ils vous disent: « L'enfant se développe, les

» sens se développent avec lui; alors un autre ordre » de phénomènes commence; il prend l'idée des » corps, il a la conscience de son existence, il » retient l'image des corps en sentant. » Il est déjà facile de voir que l'enfant n'agit plus seulement par instinct, mais qu'une puissance inconnue le dirige avec prudence, avec réserve, pas à pas, pour ainsi dire, dans cette carrière successive de la vie. Il commence à s'éloigner de cet état de pure animalité; il grandit avec des caractères distincts de supériorité qui, le séparant de la brute, laissent à cette dernière son seul apanage, l'instinct qui se modifie ou se perfectionne selon ses besoins, sans néanmoins la faire sortir du cercle qui lui est tracé.

Il répugne donc bien aux phrénologistes de ne pas considérer l'homme comme destiné à un état de perfection, indépendant de tout développement d'organes qui ne peuvent contribuer en rien à cette perfectibilité à laquelle ils aspirent matériellement. Je m'étudie chaque jour pour comparer les avantages que la société a retirés de ces diverses doctrines qui font de l'homme l'être le plus malheureusement né, puisqu'il est obligé de céder à la fatalité qui l'entraîne, par de funestes organes dont le développement le conduit le plus communément et involontairement à une fin malheureuse ou funeste. Je m'étonnerais que la société ne fût pas troublée plus souvent, si, à côté de ces systèmes, ne se trouvait placée la vérité qui toujours veille à l'ordre moral, à la conservation de l'homme, et répand sur lui la lumière dont le matérialisme tend continuellement à le priver.

« Les sentiments qui ne sont pas révélés à l'homme, ajoutent les phrénologistes, se montreront lorsqu'il se réunira à ses semblables pour vivre en société. » C'est attendre ou faire attendre l'homme un peu longtemps; et il n'est pas dit que la prédiction par laquelle la doctrine soutient « que ces sentiments de» viendront les liens les plus puissants de l'huma» nité et serviront à la faire entrer dans la voie » large du progrès et de la civilisation », s'accomplisse de la manière que l'annonce la doctrine phrénologique, surtout lorsqu'il est indispensable qu'il y ait des organes propres à ce développement.

La manière dont cette doctrine explique les sentiments a quelque chose de vague, d'embarrassé. Elle affirme « qu'ils sont la base sur laquelle repose » l'état social, qu'ils se développent avant les fa» cultés intellectuelles, après les sensations et les » instincts. Ils se montrent chez les animaux lors» qu'ils sont destinés à vivre en société..... » Il est difficile d'expliquer toutes les contradictions que fait naître l'entraînement d'un système quelconque. Si les sentiments qui ne sont point encore révélés à l'homme doivent se montrer quand il se réunira à ses semblables pour vivre en société; si ces sentiments sont indépendants du raisonnement et de la réflexion, et s'ils sont la base sur laquelle repose l'état social, il est impossible de comprendre ce mécanisme dont tous les ressorts se meuvent dans des sens qui ne sont ni raisonnés ni réfléchis. C'est une sorte de hasard qui préside à ces actions; on ignore quels sont d'abord ces sentiments, et on est encore plus surpris lorsqu'on vient nous dire que ce qui n'est pas compris

peut faire entrer l'humanité dans la voie large du progrès et de la civilisation.

Tous les hommes sensés penseront avec nous que le progrès, la civilisation, ne sauraient s'établir avec des sentiments qui sont indépendants du *raisonnement* et de la *réflexion*, lesquels sont censés se développer avant les facultés intellectuelles, après les sensations et les instincts. C'est faire justice de semblables idées que de les exposer publiquement telles qu'elles nous sont données. Cependant un sentiment quelconque suppose qu'il est le résultat de n'importe quelle impression, et l'on ne peut pas plus avancer qu'il mettra dans la voie du progrès et de la civilisation, ou bien qu'il s'arrêtera le premier dans sa marche progressive. C'est avec de semblables phrases qu'on étourdit le vulgaire, qu'on éblouit les adeptes; mais on ne saurait convaincre l'homme qui se livre à des méditations plus élevées et plus contemplatives.

Généraliser, pour ainsi dire, les sensations pour les faire coïncider à des organes que les phrénologistes regardent comme leur étant propres, c'était un moyen de donner au système phrénologique toute la force dont il manque par sa base essentielle.

Ainsi, ramenant les impressions reçues aux sensations externes, les corps extérieurs, aux sensations internes, le cerveau, les phrénologistes nous disent que ces sensations transmettent bien les stimulations au cerveau, mais pas telles qu'elles les transmettront vingt ans après; car, ajoutent-ils, à cette époque ce n'est que par l'intelligence et la réflexion qu'elles seront dirigées; mais si, à côté de l'intelligence et de la réflexion, se rencontre un organe plus prononcé, que

que deviendra alors cette sensation première, et surtout s'il y a une dépression à peu près semblable à celle indiquée chez l'idiot ?

Pour réfuter ce système, j'emprunterai les propres expressions de Cabanis : « Certainement, dit-il, les
» hommes ne se ressemblent point par la manière
» de sentir : l'âge, le sexe, le tempérament, les ma-
» ladies mettent entre eux de notables différences,
» et, dans le même homme, les diverses impressions
» ont, suivant leur nature et suivant beaucoup
» d'autres circonstances accessoires, un degré inégal
» de force ou de vivacité. Cela posé, l'on voit que
» certaines idées doivent tour-à-tour ou ne pas naître
» ou devenir dominantes ; qu'une personne peut être
» frappée, saisie, maîtrisée par des impressions que
» l'autre remarque à peine ou ne sent même pas ;
» que l'image des objets disparaît quelquefois au pre-
» mier souffle, comme les figures tracées sur le sable,
» d'autres fois acquièrent un caractère de persistance,
» et, pour ainsi dire, d'obstination, qui peut aller
» jusqu'à rendre sa présence, dans la mémoire, in-
» commode et pénible ; que de ces impressions, si
» peu semblables chez les divers individus, doivent
» résulter des tournures diverses d'esprit et d'ame ;
» et que de l'association ou de la comparaison, chez
» le même homme, d'impressions inégales dans les
» diverses circonstances, doivent résulter également
» des idées, des raisonnements, des déterminations
» très-variables, qui ne permettent pas de leur assi-
» gner de type fixe ou constant, et surtout de type
» commun à tout le genre humain. » (1)

(1) *Sur l'Etude de l'homme.* Cabanis, t. 1, p. 41 et suiv.

Cabanis, dans cet exposé, ne considère point, comme on le voit, l'organisation proprement dite du cerveau; il constate, ce qui est vrai, que les affections sont le résultat des impressions reçues par lui, et de la manière de sentir *essentielle* à chaque individu. Autrement il s'ensuivrait que l'organisation étant chez tous la même, les passions, les besoins, les sentiments, les penchants, et que sais-je? seraient tous les mêmes. Ainsi, il y aurait unité dans la société, et, parce qu'il y aurait communauté d'action, il y aurait également communauté d'effet.

« Les instincts agissent sans phénomène intellectuel quelconque, quoique les sensations externes soient perçues; tel est le sentiment de Broussais. » Nous savons tous que, tant que l'homme est réduit, pour ainsi dire, à la condition animale, il suit le penchant instinctif de tous les animaux; encore manque-t-il le plus souvent de l'instinct de prévoyance qui semble avoir été accordé à l'animal pour marquer cette ligne de démarcation entre les deux espèces, l'une appelée à jouir de toutes les prérogatives que donne la société, et l'autre à n'user que des avantages accordés par la nature pour des besoins de conservation, et pour lesquels l'intelligence ne serait qu'accessoire ou, pour mieux dire, le degré d'un instinct plus perfectionné.

Ainsi, chez l'homme, la condition de sa vie se renferme dans la condition animale, et l'instinct est dirigé selon les impressions produites par les sensations externes. C'est le besoin d'exister, et pas autre chose: rien ne commande, ne règle ou ne préside à ce besoin; c'est l'animalité toute pure, sans phénomène intellec-

tuel. Il n'en peut être autrement pour des hommes qui, n'accordant aucune influence au principe immatériel, ne supposent pas qu'il puisse entrer pour quelque chose dans la direction des actes même les plus simples de la vie. Cependant, en examinant l'enfant dans ses premiers gestes, dans ses premiers actes, on voit qu'il *y* a plus que de l'instinct; on voit qu'il a reçu dans les entrailles de sa mère, pendant tout le temps de son incubation, une impression qui se développe avec rapidité dès l'instant de sa naissance; et comme il a déjà la conscience de la vie, il a aussi la conscience de la conserver; c'est pour cela que, par des cris répétés et qui prennent une intonation plus ou moins forte selon qu'il est pressé de vivre, il indique ses désirs et ses besoins.

L'ame n'est pour rien dans ces diverses opérations, répètent jusqu'à satiété les phrénologistes; c'est l'instinct, et l'instinct de tous les animaux; autrement il faudrait dire que ces derniers ont l'âme également pour principe, et qu'ils sont mus également par elle : seulement nous dirons que les animaux n'étant destinés que pour la félicité sensuelle, ils ne peuvent suivre d'autres règles que celles de leurs instincts aveugles et sensuels, leurs sensations vives ne les trompant jamais, leur instinct suppléant en eux à l'intelligence.

Nous ne pouvons admettre chez les animaux l'ame telle que nous l'entendons pour nous-mêmes, puisque les animaux sont soumis à une autre fin que celle pour laquelle nous sommes nés. Les animaux, ayant été doués de sens plus subtils que nous, peuvent se passer aisément des facultés intellectuelles ou des lumières supérieures de l'ame pour distinguer ce qui doit leur

être utile ou nuisible. Il n'en est pas de même pour l'homme : son instinct naturel se perfectionne à l'aide de ce principe qui veille à sa conservation, à son bien-être, à l'agrandissement de ses facultés matérielles et intellectuelles ; principe qui établit entre elles cet accord parfait qui constitue son essence et sa distinction réelle de toutes les autres espèces vivantes.

Voici comment nous pourrions expliquer ces divers phénomènes par les effets de la sensation :

« La sensation du corps ne paraît être autre chose que la perception confuse que l'ame reçoit des modifications que produit sur les organes l'impression des objets corporels. Si cette impression est indifférente à la constitution du corps organisé, et par conséquent à l'ame qui y est unie, elle n'excite d'activité qu'au *seul instinct représentatif des bêtes.* Mais, toutes les fois que l'impression reçue sympathise avec l'organisation du corps, et que son action sur les nerfs les fortifie plutôt qu'elle ne les affaiblit, la sensation qu'elle produit est celle du plaisir, et l'objet qui l'occasionne ne peut s'offrir aux sens que comme agréable et bon. L'ame alors ne peut demeurer indifférente, inactive ; un penchant naturel la porte vers cet objet, et détermine un mouvement spontané pour acquérir tout ce qui est agréable et tout ce qui peut procurer du plaisir. Si, au contraire, l'impression reçue répugne à l'organisation du corps et cause aux nerfs un ébranlement qui dérange leur accord, la sensation est celle de la tristesse et de la douleur, et ne représente l'objet qui la cause que comme désagréable et malfaisant. L'ame demeure bien moins indifférente, et l'aversion et la répugnance que cette sensation lui fait naître la déterminent éga-

lement à détourner et à fuir l'objet qui la menace de douleur. » (1)

Les phrénologistes semblent vous demander si l'ame existe ou n'existe pas à la naissance des individus, et pourquoi elle ne fonctionne pas d'une manière aussi parfaite pour l'homme que l'instinct le fait pour les animaux.

Remontant à la naissance de l'homme, nous voyons que l'ame n'agit que par degré, que par une suite d'expériences ou de tâtonnements par lesquels elle s'habitue à rapporter à leur véritable lieu les sensations qu'elle éprouve. Elle est susceptible, à cette époque première de la vie, de commettre bien des méprises; mais ces méprises cessent peu à peu. Les actes se régularisent à mesure que, chez l'individu, l'organisation prend les formes voulues, que les sensations sont plus réfléchies, que les impressions sont plus distinctement perçues; l'ame alors apprend à régner; elle commence à s'apercevoir que son empire, de faible et chancelant qu'il était, se fortifie, s'affermit et s'étend par degrés. L'ame acquiert insensiblement le sentiment de nouvelles sensations; les perceptions deviennent plus nettes, plus distinctes, les sensations plus vives, plus agissantes, les objets plus connus, plus déterminés, et les volontés sont plus décidées, plus efficaces (2).

Est-il, d'après cet exposé, nécessaire d'assigner des organes tout à fait indépendants de la présence de l'ame, et devons-nous penser avec les phrénologistes

(1) H. S. Reymard, t. 1, p. 78.

(2) *Essai de Psychologie. Principes philosophiques sur la cause première et sur son effet.* Londres, 1745.

que le développement successif de ces organes tels quels peut éloigner de nous l'idée de toute perception de l'ame dans les actes réfléchis, intellectuels, et qui sont en dehors de l'instinct naturel? Ne voyons-nous pas, au contraire, que le principe immatériel, suivant les phases du développement matériel de l'homme, ne donne successivement et progressivement à ses facultés intellectuelles le développement nécessaire, qu'afin que l'homme, arrivé à cette époque de la vie où l'ame exerce sur lui, sur son organisation intellectuelle, un empire absolu, soit alors dirigé selon les lois de sa conscience, c'est-à-dire de la connaissance entière de lui-même?

Si, au contraire, l'homme est obligé de se conduire d'après le pouvoir illimité d'organes qui commandent impérieusement à sa volonté, il suit indispensablement les penchants de cette volonté; il obéit, bon gré ou mal gré, à la matière, et il remplit la condition de tous les êtres qui, ayant eu pour principe le néant, ont également pour fin dernière le néant; car, après tout, voilà le but de son existence première : ou, chez lui, des organes se développeront avec toute la force, toute l'énergie, toute la supériorité du bien; ou, dans un sens inverse, ils ouvriront à l'homme la carrière des vices ou des crimes; et ce même homme, en dépit d'une conformation première ou acquise, subira la loi de la fatalité. N'est-ce pas, avouons-le, rabaisser la condition humaine au-dessous de la condition animale? et n'est-il pas effrayant pour la société d'avouer également que l'animal jouit d'une prérogative refusée à l'homme, puisque son instinct le met, relativement à son espèce, au-dessus de ce roi des animaux, à qui la nature a ac-

cordé bien des avantages, mais qui cependant ne peut pas dire que ces avantages ne seront pas détruits par des facultés qui, en raison de certains organes, seront plus nuisibles qu'utiles à son existence physique et morale?

Le phrénologiste nous dit que les facultés intellectuelles paraissent à l'époque où l'homme cherche à se rendre compte de ses actions et des causes, toujours dans le but de n'agir que sur les corps extérieurs pour les mettre en usage : avant, il agissait par instinct; maintenant il agit par réflexion.

Lorsque j'examine l'homme depuis la première époque de sa vie jusqu'à celle qui vient d'être indiquée, je trouve qu'il n'a fait de tels progrès dans la connaissance de la puissance de ses facultés, que parce que, je le répète, l'ame, veillant d'abord à sa conservation et n'ayant, pour ainsi dire, qu'à s'occuper de ce seul acte, a suivi progressivement le développement des organes qui en forment le siége et lui sont soumis, pour lui révéler par degré le but de ses actions et des causes; et, sans détruire chez lui la force de l'instinct nécessaire à la vie animale, elle coordonne ses pensées pour les mettre en harmonie avec ces mêmes actions qui acquièrent et doivent encore acquérir chaque jour un degré plus ou moins avancé de réflexion. L'enfant, chez lequel l'instinct subsiste si long-temps pour ses besoins, montre une intelligence qui n'est plus de l'instinct, mais bien de la réflexion, et qui convainc tout observateur qu'il existe au-dedans de lui-même un autre principe veillant aux actes premiers de sa vie morale. Ne considère-t-on pas déjà qu'il y a en lui telle ou telle tendance vers tel ou tel acte plus ou moins abstrait, plus ou moins réfléchi, et dira-

t-on que l'organe est assez développé, assez prononcé, pour tirer la conséquence que son existence à venir est soumise à l'influence du développement prématuré et fixe de cet organe? Heureux, je le répète, si ce développement est à l'avantage de l'individu! autrement, il faut, par la compression, en arrêter le progrès; mais si cette opération est tentée, ne doit-on pas craindre de nuire au développement de facultés organiques dont l'individu retirera les plus grands fruits pour son existence physique, morale et intéressée? car, enfin, il faut aussi calculer des intérêts à venir, et, dans le siècle où nous sommes, c'est une moisson trop abondante pour en négliger la culture et le rapport.

Gall et Spurzheim ont dit que les actes de l'homme seront toujours sous l'influence de ses instincts et de ses passions qui le dominent et le guident en tyrans; on s'imagine donc en vain qu'il est tout entier soumis à l'empire de ses sages réflexions, de ses étonnantes combinaisons, de ses admirables calculs.

Il faut en convenir, c'est une perspective bien douteuse pour l'homme; car s'il est soumis, comme le soutient Broussais, à l'empire de ses instincts, de ses penchants, il est bien à craindre qu'il ait plus de mauvais instincts, de mauvais penchants, que de bonnes ou d'utiles inclinations; et la société ne saurait être en sûreté au milieu de gens ainsi disposés, surtout si, privés de moyens pour changer ces conformations vicieuses, ces individus s'abandonnent à tout l'entraînement de leurs instincts et de leurs penchants funestes. Que voulez-vous opposer à des êtres qui seront nés ainsi, et qui vous présenteront leurs crânes

afin de vous prouver qu'ils n'ont malheureusement pour eux aucun des organes qui rendent leurs semblables si recommandables et si indispensables à la société? Il faudra les plaindre, les éviter et les surveiller; mais la société n'en sera pas moins en péril continuel.

Si vous essayez de ramener ces individus ainsi organisés aux sentiments d'une croyance philosophique, ils vous répondront de droit : « L'ame n'est rien, les organes sont tout..... et nulle puissance ne peut empêcher que nous ne soyons ainsi constitués; d'ailleurs, vos premiers savants l'ont dit, nous devenons la preuve évidente de leur système : être ou ne pas être, c'est pour nous la condition la plus minime; nous ne sommes que de petits atomes parmi les milliers qui existent dans ce vaste univers; c'est la forme seule qui nous modifie et nous distingue, sans nous doter d'aucun avantage..... »

Cependant, telle est la doctrine qui prétend démontrer l'erreur de la philosophie du 18e siècle, et vient nous annoncer d'un ton emphatique « que l'intelligence est soumise aux instincts, aux besoins, aux passions, aux sentiments, ces premiers mobiles de l'homme. » Ainsi, l'homme, cette intelligence si orgueilleuse, si fière, si vaine, rampe avant tout sous la puissance de ses instincts, de ses passions; aveuglée par cette puissance, l'intelligence se précipite malgré elle, parce qu'elle n'est pas encore arrivée au point où elle devra avoir la supériorité, supériorité qu'elle ne peut jamais espérer d'acquérir, d'après le système des phrénologistes.

Est-ce avec de semblables idées, je le demande, que l'on prétend asseoir sur des bases solides la psy-

chologie; bases qui deviendront *inébranlables, fortes des vérités qu'elle enseigne*, si l'on en croit leur auteur.

Tel est le remède du charlatan qui, par la perturbation que son action produit dans l'économie, fait croire au malade qu'il sera bientôt guéri, tandis que le mouvement qui a été imprimé à son organisme accélère la marche du principe qui doit le tuer ou prolonger plus ou moins de temps sa malheureuse existence.

C'est de cette manière qu'il faut envisager la phrénologie, en tant qu'elle prétendra, par son système, renverser toutes les idées positives que nous puisons ou devons puiser dans une psychologie qui n'est point d'abstraction, mais de sentiment, de conviction, par tous les phénomènes dont elle nous démontre et la présence et la vérité.

« La phrénologie admet deux ordres de sensations. Et d'abord, la vie commence par les sensations internes; ensuite, après la naissance, le monde extérieur est mis en rapport avec l'enfant qui vient de naître, et alors apparaissent les sensations externes. »

Plus loin : « Ce n'est pas l'organe des sens extérieurs qui fournit la sensation; tel était l'avis de l'école écossaise, avis que Broussais regarde comme une erreur grave; car, selon lui, ces organes ne sont qu'intermédiaires entre les agents extérieurs et le cerveau. Ce n'est pas la totalité du cerveau, mais seulement une portion de cet organe qui opère la sensation. Cependant la physiologie du cerveau n'est pas encore arrivée à prouver cette assertion. Ainsi,

la sensation se compose de l'action de l'organe des sens et de l'action du cerveau. »

Ce désaccord entre deux écoles suffirait pour montrer que les bases de la phrénologie sont bien peu solides, puisque l'erreur d'une école serait combattue par le système non moins faible de l'autre école.

D'après ce, on ne doit reconnaître qu'une masse (le cerveau) agissant par une simple destination des fonctions qui lui ont été assignées comme à tous les êtres vivants, je ne sais comment, par je ne sais qui, et seulement pour mettre l'animal en rapport avec ses besoins, plus que par l'avantage résultant d'une intelligence plus ou moins bien réglée, selon la précision plus ou moins complète de chacun des organes assignés par la phrénologie.

Tout se passe alors matériellement, et l'ame est un être purement imaginaire, qui ne peut servir à rien dans des actes appartenant aussi bien à l'animal qu'à l'homme; seulement la perfection des instincts, des sentiments, des sensations, est relative à la perfection organique des animaux, depuis les infusoires, les vers, les annélides, etc., jusqu'aux mammifères et à l'homme.

Toutefois, comme il est impossible de récuser toujours la vérité, Broussais a été contraint d'avouer que les *mammifères étaient séparés de l'homme par un intervalle immense;* car, dit-il, les animaux perçoivent les corps, mais ils n'ont pas, comme nous, le pouvoir de les peindre ou de les sculpter; en effet, autre chose est de recevoir des images et de les reproduire.

Il semblerait que la crainte de se compromettre a

engagé le phrénologiste à laisser ses prosélytes dans le doute si c'était manuellement ou par la pensée que l'homme était susceptible d'éprouver cette sensation qui lui donne la faculté de peindre et de sculpter. Nous croyons avec lui que c'est par la pensée.

Comment alors se fait-il que l'ame ne soit pour rien dans ces sentiments se développant à la suite des sensations que le cerveau éprouve par l'impression des objets externes qui l'ébranlent, au point de lui rendre l'image de ces objets assez sensible pour la peindre, la sculpter, et, par transmission, la communiquer à d'autres, afin que, par les perceptions que l'homme a senties, il se fasse entre lui et les autres individus de son espèce un échange d'idées qui, comme l'observe Broussais, en est la conséquence?

Cette matière périssable de nous-mêmes serait entretenue d'abord par je ne sais quelle puissance, et la partie intellectuelle ne serait que le résultat d'instincts, de sentiments, de sensations, soumis à l'influence ou de la totalité d'un organe, ou de la multiplicité d'organes dont il serait le foyer, et dont la perfectibilité appartiendrait seule au hasard, et non point à ce principe connu seulement par ses effets, mais qui, pour être incompréhensible à la science comme aux recherches de l'homme, n'en est pas moins réel, et sans lequel l'homme ne peut exister lui-même et matériellement et spirituellement.

Dire que la science, en prouvant que chaque individu a en lui le germe de ce qui est beau et bien, est une réponse suffisante, ce n'est rien démontrer; c'est avouer, comme forcément, qu'il faut se mettre le

moins du monde en opposition avec le sentiment unanime de ceux qui professent des idées toutes distinctes de celles qui conduisent ou tendent à conduire la société au matérialisme dont les résultats effraient chaque jour cette société, laquelle ne trouve dans sa constitution individuelle que des éléments de destruction, puisque les systèmes déroulés à ses yeux sont ceux de l'irrésistible fatalisme.

La phrénologie, en remontant l'échelle animale, admet, comme tous les philosophes, les degrés par lesquels l'homme doit passer pour arriver à cet état de perfection qui, comme chez les animaux, doit le mettre en relation avec les individus de son espèce. C'est par le développement successif d'organes qu'il obtient des facultés inconnues dans les premiers temps de sa vie; cette succession seule ne devrait-elle pas convaincre les phrénologistes qu'il y a plus que de l'instinct, plus que de l'intelligence naturelle, et qu'une puissance supérieure agit pour donner à l'homme une toute autre existence que celle de la brute; que ce n'est point par de simples organes que son intelligence se développe, qu'elle agit, qu'elle se met en relation avec les objets muets ou vivants, mais par un but auquel ne peut aspirer l'animal créé pour les besoins comme pour les plaisirs et les commodités de la vie de l'homme?

Broussais dit qu'il faut du temps à l'homme pour parvenir à délibérer..... L'existence morale de l'homme se mesure sur l'étendue de son existence physique; et comme sa vie morale n'est pas purement instinctive, soumise à des besoins qu'il doit satisfaire pour exister, il s'ensuit que tout le temps nécessaire lui

a été donné pour régler les actions de sa vie intellectuelle et morale sur l'ensemble des phénomènes que présente la sociabilité; car, sans société, à quoi lui servirait la faculté de penser, de méditer, de comparer, de composer? Réduit à la nécessité de subvenir à ses besoins pour subsister, il suivrait le penchant instinctif, et toutes les bosses phrénologiques ne pourraient lui servir ni de guide, ni d'ornement, puisqu'il serait renfermé dans le cercle simple et étroit de l'existence animale.

Si l'homme ne doit sa supériorité ni à la perfection de ses sens, soit dans l'organe propre ou dans la portion cérébrale qui lui correspond, ni au développement de ses besoins instinctifs, mais à ses sentiments, à leur association avec les sensations, et à la faculté qu'il a de les reproduire par le langage, etc., d'où partent ces sentiments? qui dirige leur association avec les sensations, et à qui appartient la faculté qu'il a de les reproduire par le langage? c'est à l'intelligence, à cette faculté, comme le dit Broussais, que possède l'homme, de comparer non-seulement les corps entre eux, mais encore de comparer *les sentiments et les instincts*. Cette dernière comparaison est fort peu intelligible; d'où il faut conclure, ajoute le professeur, que les sentiments de l'homme ne constituent pas seuls l'apanage de la supériorité.

Lorsqu'on étudie tout ce langage, on se demande ce qu'il signifie. Tout le monde reconnaît la supériorité de l'homme sur les autres animaux, et même sur certains individus de son espèce, par son organisation propre, susceptible de se développer d'une manière plus parfaite, sous l'influence de toutes les causes qui ne

sauraient atteindre la masse individuelle. Sa destinée seule lui donne cette supériorité d'intelligence qui se perfectionne, non par la proéminence de tel ou tel organe, mais par les relations de besoins sociaux, de besoins moraux, et d'état dans l'intérieur de lui-même, comme d'état dans la société. Ainsi, il sera affectif, moral et intellectuel, selon les circonstances de sa vie privée ou sociale.

Mais, pour les phrénologistes, ces conditions attachées à l'homme, qu'il en use bien ou mal, ne seront point sous la dépendance du principe immatériel, mais sous la dépendance de phénomènes que les moyens de diagnostic phrénologique vous indiqueront. Une fois reconnus, ces moyens vous prouveront que l'homme est renfermé dans une étendue d'organes auxquels des fonctions sont assignées, et qu'il doit exécuter sous l'empire d'une organisation qui ne peut se modifier qu'autant que la force d'un organe pourra balancer la résistance de l'autre.

Broussais avance qu'on n'ira pas attaquer le spiritualisme dans sa cause première, mais qu'un fait qu'on ne contestera pas, c'est que les facultés sont le résultat de l'organisation.

D'abord, pour attaquer le spiritualisme, il faut des armes bien fortes ; car nier n'est pas prouver, et tous les matérialistes de haut et bas étage ont échoué contre tous les arguments portés en sa faveur. On nous dit d'abord que *les facultés sont le résultat de l'organisation*. Admettons ceci comme une vérité, mais qu'on nous réponde ou qu'on nous démontre si ce sont les facultés seules qui agissent par elles-mêmes, ou bien s'il est une puissance les faisant agir, et quelle est

cette puissance qui, toute inconnue qu'elle soit, n'en préside pas moins, selon les spiritualistes, à l'exécution de ces facultés. *S'il y a dans la tête de l'homme une intelligence qui opère sur le sentir et sur tous les phénomènes moraux*, cette intelligence est donc d'une nature toute différente de celle qui constituerait un être purement matériel; car ce n'est pas ici le cas de placer un être dans un autre être.

Les phrénologistes nous disent que, dans le 18e siècle, on a supposé *une intelligence égoïste* faisant un calcul continuel entre ce qui pouvait lui être utile et ce qui pouvait lui nuire; et les phrénologistes trouvent que ces explications ne sont pas des solutions.

Cependant nous avançons, nous, que l'ame, ayant la perception de ce qui peut être utile comme de ce qui peut nuire à l'homme, agit toujours dans les intérêts de ce dernier; sa mission est toute en faveur de celui au corps duquel elle est unie, et elle ne peut déroger à son principe vrai, positif, de conservation physique et de conservation morale, sans s'exposer elle-même à toutes les conséquences d'un état qui ne serait plus en rapport avec les fonctions sublimes auxquelles elle est appelée. Dès l'instant que l'ame oublie qu'elle préside à l'harmonie morale de l'homme, elle devient sujette aux événements qui compromettent son existence matérielle, et les passions qui en sont la suite, en agitant et troublant le cœur de l'homme, réduisent l'ame à la condition la plus malheureuse, puisqu'elles se ravalent jusqu'à la dégradation.

On conçoit facilement que les phrénologistes rejettent comme factices toutes ces entités; on conçoit qu'ils repoussent « *que le sentir puisse expliquer l'action*

des

des sens, mais ne puisse donner aucune idée du sentiment, du juste, du beau, du divin. Tous ces sentiments sublimes ne peuvent pas être expliqués par la représentation des images ; et beaucoup d'hommes, ajoutent les phrénologistes, ont trouvé ces phrases belles, grandes, sublimes ; tout cela n'est que supposition, rien n'appartient *à l'ame, les facultés seules sont le résultat de l'organisation.* »

Il est un fait patent, c'est que les phrénologistes ne peuvent sortir du principe que la saine philosophie leur oppose, qu'en se jetant dans l'organisation, et en multipliant les facultés pensantes ou agissantes par organisation ; ils prétendent de cette manière ne point attaquer le spiritualisme dans sa cause première.

Que signifie ce langage ? c'est escobarder la question ; et, pour ne pas nier le spiritualisme, vous faites de nos facultés des êtres que vous mettez sous la dépendance absolue de l'organisation. Cette organisation est bonne ou mauvaise, complète ou irrégulière, simple ou composée ; de là le mobile des actions de l'homme, qui le portent vers tel ou tel sentiment, selon le degré d'impulsion de son organe, et selon la force du contre-poids de l'organe intermédiaire, qui lui prête un secours plus ou moins utile et le rend ou lâche ou courageux, vaniteux ou modeste, consciencieux ou non, honnête ou criminel, ami ou ennemi, etc., etc. La société doit applaudir à un tel progrès, et chaque individu, en particulier, doit remercier les phrénologistes d'être arrivés à cette hauteur qui dédaigne d'abaisser ses regards sur la philosophie des Platon, des Socrate, des Isocrate, et de tous les spiritualistes qui se faisaient une toute autre idée de la nature de

l'homme, et du principe immatériel qui le dirige dans sa vie physique et dans sa vie morale!....

Si toutes les actions de l'homme sont mises en jeu par des facultés dépendantes d'organes distincts que la phrénologie indique mais qu'elle ne prouve pas, nous lui demanderons d'expliquer pourquoi Cabanis, cet habile physiologiste, et aussi bon observateur que Gall, Spurzheim et Broussais, a reconnu que, dans certaines dispositions des organes internes, et notamment des viscères du bas-ventre, on est *plus ou moins capable de sentir ou de penser.* (1) On voit qu'il n'allait pas chercher des organes dans le cerveau, mais que l'expérience lui avait démontré, ce que la pratique, aidée de la physiologie, démontre, que les maladies qui se forment dans les viscères du bas-ventre *changent, troublent* et quelquefois intervertissent entièrement l'ordre habituel des *sentiments* et des *idées.* Des appétits extraordinaires et bizarres se développent; des images inconnues assiégent l'esprit; des affections nouvelles s'emparent de notre volonté; et, ce qu'il y a peut-être de plus remarquable, c'est que souvent alors l'esprit peut acquérir plus d'élévation, d'énergie, d'éclat, et l'ame se nourrit d'affections plus touchantes ou mieux dirigées. Ainsi donc les idées riantes ou sombres, les *sentiments doux ou funestes*, tiennent alors directement à la manière dont certains viscères abdominaux exercent leurs fonctions respectives, c'est-à-dire à la manière dont ils reçoivent les impressions. Ce paragraphe, extrait tout entier de Cabanis, contredit tout le système, ou en partie, de la phrénologie. On

(1) *Histoire des sensations*, t. 1, p. 105.

voit que les accidents formant tel ou tel caractère sont sous l'influence de viscères qui, dans certaines circonstances de la vie, réagissent d'une manière vive et délétère sur des actes volontaires ou involontaires de l'individu soumis à la puissance de ces différents actes.

L'homme serait bien à plaindre si, contraint dans ses actes les plus louables, les plus naturels, il ne pouvait les remplir que par la prédominance d'une faculté placée entre ou près d'autres facultés organiques plus développées. Ce serait le hasard alors qui en ferait un homme honnête ou improbe, vertueux ou vicieux, etc., etc....., et l'ame ne pourrait exercer aucun empire sur l'esprit de celui que le hasard aurait ainsi constitué. Et cependant, si nous envisageons l'homme dans son organisation propre, nous voyons que ses organes étant plus parfaits, sa sensibilité plus exquise, les objets auxquels elle s'applique plus étendus et plus variés, les changements qui s'opèrent en lui modifient plus profondément son existence.

Ce serait donc vers cette sensibilité que toutes nos vues devraient se porter, pour la modifier selon l'énergie ou la faiblesse des organes qui la mettent en mouvement à différentes époques de la vie.

Broussais n'avait pas besoin de nous dire de ne pas regarder la phrénologie comme un système de psychologie; nous savons néanmoins que cette science, appelée par lui la psychologie du cerveau, est basée sur des faits matériels; nous pouvons ajouter que, tout étant matériel chez l'homme, tous ses actes, soit vitaux, soit intellectuels, sont l'effet du même principe, sans qu'on doive s'inquiéter de la cause qui

le fait agir ou le dirige; qu'il suffit que tel organe soit développé avec plus ou moins de perfection, pour se laisser entraîner, malgré lui et forcément, à l'accomplissement d'un acte exigé par la faculté émanant de son système propre d'organisation. Mais nous demanderons quelles peuvent être les conséquences d'un semblable système, qui ne laisse à l'homme d'autre perspective que d'agir par un instinct animal, lequel, pour être plus raisonné, est moins raisonnable que celui de la brute, et l'oblige de subir également toutes les conséquences de la loi de la fatalité.

FACULTÉS PERCEPTIVES

ET FACULTÉS RÉFLECTIVES.

La phrénologie admet trois genres de facultés; elle ajoute qu'on pourrait en trouver quatre en comptant les mouvements.

« Ces trois facultés sont : les instincts, les sentiments et l'intelligence; cette dernière se subdivise en facultés perceptives et en facultés réflectives. Les premières perçoivent les attributs du corps, et les secondes forment la réflexion proprement dite. Ces facultés correspondent à des masses. Quant à leurs localités, les instincts occupent la partie postérieure et latérale du cerveau; les sentiments siégent à sa partie supérieure, et l'intelligence réside dans la portion antérieure. La situation de ces facultés se prouve par le plus ou moins grand développement de ces parties. »

Voilà donc trois localités bien distinctes, assignées à trois facultés; mais ces trois facultés agissent selon

l'impression qu'elles reçoivent des sensations ; les phrénologistes ne peuvent, dans cette circonstance, récuser l'opinion de Condillac. D'ailleurs, la chose eût été difficile ,car les faits sont à l'appui du raisonnement.

Le reproche adressé par Broussais aux psychologistes, de rapporter au mot *moi* toutes les idées, est mal fondé ; car si chaque psychologiste doit, comme il le dit, avoir une idée différente de l'espèce, puisque la nature de cette idée dépend de la nature du *moi* qui se caractérise, il faut nécessairement que le *moi* appartienne à cet individu, puisqu'il est le seul pouvant avoir une volonté déterminée, réfléchie. L'homme est l'unique de son espèce chez lequel se trouvent combinées au plus haut degré les trois facultés : l'instinct, le sentiment et l'intelligence.

D'où lui vient cette conviction du *moi*, si ce n'est de ce sentiment intérieur qui lui fait comprendre, même avant que son intelligence soit tout à fait complète, qu'il est le seul des êtres vivants qui puisse prouver par des sensations réfléchies que le *moi* forme chez lui l'essence de ses idées, et qu'il le retrouve partout, dans ses méditations comme dans toutes ses actions ?

On ne peut qu'applaudir aux phrénologistes d'avoir concilié leur système de distinction des trois facultés avec le système des philosophes anciens et des philosophes modernes. Les premiers, comme ils le disent avec vérité, réduisaient les facultés de l'homme à l'entendement et à la volonté, et les modernes faisaient consister l'homme moral dans deux consciences, l'une la connaissance, l'autre la raison dans les faits sensitifs et dans une volonté. Seulement, pour les phrénologistes, ce ne sont que des *divisions arbitraires*.

Pour établir cette harmonie parfaite entre la partie physique et la partie morale, il était bien nécessaire, cependant, de ne pas admettre des organes facultatifs purement matériels n'agissant que par instinct, mais de soumettre leur action à une puissance qui la dirige et physiquement et moralement; physiquement, en éclairant l'instinct dans ses mouvements et dans l'exécution de ces mouvements; moralement, par le sentiment réfléchi du *moi* qui porte la pensée de l'homme à la méditation, et par la faculté perceptive de son intelligence, perception que j'admets, avec les phrénologistes, comme résultat de la sensation, mais comme n'étant, d'un autre côté, que la voix par laquelle l'ame parle à la pensée, à la conscience de l'homme.

Serait-ce donc par orgueil que les phrénologistes ne voudraient point reconnaître ce premier principe qui anime l'homme, et préside à ses deux existences, physique et morale? Ce principe est unique; dans l'acception du mot, il ne peut se diviser : ainsi, il ne saurait former autant d'individus physiques et moraux qu'il y a d'organes de facultés, selon les phrénologistes.

Pythagore, Platon, en soutenant que la tête est le siége de la partie la plus sublime de l'ame raisonnable, avaient conçu une haute idée des fonctions que le cerveau était appelé à remplir; le *pneuma*, selon Platon, animait tout. Cette idée d'une puissance ou d'un principe agissant sur le cerveau ne pouvait que renfermer une conviction de l'immatérialité de ce même principe; et, quoiqu'il demeurât inconnu à ces grands philosophes, ils n'en admettaient pas moins sa réalité, sans pouvoir en définir autrement l'essence.

On voit néanmoins que ce n'était pas toujours au

cerveau qu'ils attribuaient la somme totale des facultés qui dirigeaient les actions de l'homme, mais que les viscères étaient aussi ceux chez lesquels les passions paraissaient avoir établi leur siége; et ce que nos phrénologistes devraient considérer comme appartenant aux facultés des organes du cerveau, les anciens le regardaient comme lié à l'action de ces mêmes viscères, et à la réaction qui s'en opérait sur le cerveau; différence bien grande du système phrénologique, et qui cependant se fait remarquer très-souvent dans un grand nombre d'affections des viscères changeant l'état ordinaire de l'homme, sans qu'on puisse dire que les actes auxquels il se livre soient sous l'influence de telle ou telle faculté dépendante elle-même de la prédominance de tel ou tel organe du cerveau.

Relativement au développement de certaines facultés, ne peut-on pas et ne doit-on pas reconnaître que le volume du cerveau a une grande part dans les instincts, les sentiments et l'intelligence, sans être obligé de recourir, même pour ses actes matériels, à cette multiplicité et distinction d'organes qui semblent vivre en opposition des uns et des autres par la prédominance d'un ou de plusieurs réunis? D'après les phrénologistes, l'homme ne peut être toujours certain d'avoir une volonté fixe; et lorsqu'elle existe, elle n'est dirigée vers ce point qu'autant qu'aucune des facultés distinctes ne se réunit point à d'autres collatérales pour s'opposer à l'exécution pleine et entière de cette même volonté bonne ou mauvaise. Voilà sans doute pourquoi le *moi*, dans le langage phrénologique, devient un mot vide de sens.

Maintenant, de ce que le cerveau, sous le rapport

des perceptions, ne remplit pas bien ses fonctions, c'est-à-dire que la pensée s'altère, soit par la conformation naturelle de cet organe, soit par des accidents qui en ont changé la forme, la contexture, doit-on conclure que les actes se manifestant à la suite de ces accidents naturels ou fortuits sont sous la dépendance d'organes qui divisent la masse encéphalique en autant de localités indispensables pour chaque faculté ? Ce serait une erreur d'autant plus grave que nulle influence morale ne pourrait s'exercer, puisqu'il n'y aurait rien, sous ce rapport, pouvant contrebalancer l'entraînement forcé auquel tout individu serait soumis. Que devient l'homme alors ? un être forcément malheureux, et d'autant plus à plaindre que chez lui la pensée, destinée à le ramener vers un sentiment de raison, d'avenir, s'éloigne de lui, change les images qu'il s'était faites du bien en images de désordres, de vices, et que sais-je ? et qu'il est condamné à vivre ainsi, tant qu'une réunion de facultés opposées n'intervertira point le sentiment animal instinctif et matériel par lequel il est dirigé.

Les phrénologistes me demanderont sans doute ce que devient l'ame en ce moment. Le principe immatériel ne perd rien de ses droits et de ses prérogatives.

Si, dans l'origine, l'homme a conçu le but pour lequel il a été créé ; si, dans l'enfance, et jusqu'à ce qu'il soit homme, on lui a appris à se connaître ; si, devant ses yeux et à son imagination, on a fait briller le flambeau de la vérité et non le vain éclat du sophisme ; si on lui a laissé la véritable liberté de ses pensées, de ses réflexions sur l'essence de son être ; si on lui a inculqué les éléments de cette philo-

sophie qui le place au premier échelon de la création par les formes, par les usages qu'il fait de ses sens, du mécanisme de ses mouvements; par le développement des sensations externes et internes, de son instinct, commun à tous les animaux, mais chez lui plus mesuré, plus réfléchi; par le sentiment intime de son existence, également commune avec l'animal sous le rapport physique, mais distincte par le sens intérieur qui le porte à en étudier l'harmonie, on parviendra à lui prouver que l'intelligence particulière dont il est doué émane de l'étendue plus ou moins prononcée de son cerveau, organe particulier, destiné, comme le dit Cabanis, à produire la pensée, à en régler les opérations. L'homme alors demeurera convaincu, par les opinions de tous les philosophes anciens et modernes, que la vie matérielle et morale se conserve parce qu'un principe immatériel, nié par quelques sectaires, subsiste, et, se développant depuis la conception jusqu'à son dernier moment, veille à sa conservation physique, en donnant à sa conservation morale toute la force de l'intelligence qui, lésée, peut interrompre le cours régulier de la prévoyance de l'ame, mais ne l'anéantit jamais lors même que l'individu serait encore privé de toute raison; car, quoiqu'on ne puisse pénétrer dans l'intérieur de l'être malade, ni apprécier ses pensées qui sont toutes à lui et n'ont rien de commun avec les objets extérieurs, on aura néanmoins la certitude que l'ame existe, qu'elle donne au cerveau la force de recevoir les impressions qui le font entrer en activité, et coopère à ce qu'il puisse se tracer des images de chaque impression particulière,

d'y attacher des signes, de les combiner, de les comparer entre elles, d'en tirer des jugements et des déterminations.

Si l'ame n'était pour rien dans l'harmonie régularisatrice des fonctions du cerveau, nous verrions les impressions arriver à cet organe, isolées et sans cohérence. Il entrerait mécaniquement en action, il agirait mécaniquement sur elles; ses actes seraient purement matériels, instinctifs; mais la puissance de l'ame lui donne le développement de son principe immatériel; elle fait que ses impressions sont renvoyées par lui métamorphosées en idées, qu'il les manifeste par le langage de la physionomie et du geste, et les produit au-dehors par les signes de la parole et de l'écriture.

Psychologiquement, le cerveau n'a pu être regardé comme jouissant de facultés qui ne seraient elles-mêmes que le résultat d'une sensibilité passive, ce qui impliquerait la faculté de juger, de raisonner et d'imaginer.

Matériellement, le cerveau ne serait qu'un organe comme tout autre, destiné à des fonctions qui lui sont propres et se rattachent plus aux besoins de la vie animale que de la vie de réflexion, en ce sens que, s'il présente des anomalies dans sa forme, dans son étendue, il est soumis, sans aucune autre influence, à des combinaisons, des réunions ou des distinctions organiques fournissant tous les composés facultatifs des phrénologistes.

Le cerveau imprime la vie à tous les autres organes; il est nécessaire qu'il existe pour la vie générale et pour l'exercice des facultés qui en dépendent. Néanmoins, malgré sa presque entière destruction, et quoiqu'il soit

dans une inaction presque complète, les facultés instinctives peuvent encore se développer.

De son état sain, et de son existence d'abord, dépend la formation de la pensée ; il en est l'organe spécial. Mais le cerveau peut-il agir seul, sans d'autre puissance ou d'autre auxiliaire que la nature propre de son organisation ? et les différents actes par lesquels il manifeste ses sentiments et sa volonté, sont-ils également sous la puissance de facultés disséminées ou localisées dans les divers points de sa masse ? Ces idées sont bien abstraites pour que l'on puisse imaginer que de cette masse plus ou moins étendue, selon la conformation encéphalique de chaque individu, sortent tous les phénomènes de la pensée, de la volonté, et le complément de tous les actes d'intelligence, de réflexion, de savoir, de passions, de prudence, de sagesse, de vertu, de vice, de crime, etc., etc.

Je sais que, pour les phrénologistes, il est pénible de remonter à une cause première, quoique tacitement ils soient forcés de l'avouer, d'après l'axiome reconnu : « Il n'est point d'effet sans cause. » Ils pourront peut-être répondre avec Cabanis : « Les faits généraux *sont* parce qu'ils *sont.* » Cependant, si l'on convient que la sensibilité est le fait général de la nature vivante, il est bien certain, bien évident pour tout être qui observe et raisonne, que la cause de la sensibilité rentre dans les causes premières. Or, parce qu'on ne peut pas découvrir et qu'il n'a pas été permis à l'homme de découvrir jusqu'à ce jour cette cause première, doit-on en conclure qu'elle n'existe pas, et que tous les phénomènes de la sensibilité appartiennent à la matière, plus une organisation particulière pour son dévelop-

pement? Véritablement, peut-on concevoir une matière vivante, pensante, raisonnable, réfléchie, sujette à passions, susceptible de tous les sentiments, etc., n'agissant que d'après des facultés d'organes séparés de la masse, pour se diviser en autant d'autres organes qu'il peut exister d'actions propres à les mettre en jeu, et sans la participation d'aucune autre cause que celle qui peut également imprimer le mouvement à la matière?

N'est-ce pas commettre une injure grandement coupable envers l'auteur de la nature, que de lui supposer l'intention d'avoir jeté l'homme sur la surface du globe sans autre différence de la brute que celle d'une organisation inférieure à lui, puisque, s'il a quelque chose de plus du côté de l'intelligence, il a beaucoup moins du côté de l'instinct; que, plus les facultés encéphaliques se multiplient par l'âge, plus il est exposé à des dangers ne compensant pas les avantages qu'il retire du développement de facultés congénères ou voisines de la faculté dominante?

La phrénologie, par son système, prétend améliorer la condition de l'homme. Il est assez difficile d'expliquer comment; car la matière, comme matière, peut bien se modifier, mais elle ne saurait se régler par des lois fixes et fondées seulement sur l'existence ou la non-existence. Quelle est donc cette amélioration de l'espèce humaine à laquelle aspire la phrénologie, si ce n'est de vouloir faire comprendre que l'homme n'est pas le maître de formuler des lois pour punir ou arrêter le criminel, lorsque, par une disposition organique particulière, il ne peut agir autrement que d'après l'impulsion déterminée par la faculté distincte de l'organe encéphalique? Sera-ce la morale? mais quelle

morale, si ce n'est celle fondée sur l'intérêt personnel, intérêt qui est tout égoïsme, puisque l'individu doit rapporter tout à lui, n'étant mu par aucun autre sentiment que celui de la faculté dominante qui le dirige?

Mais, après tout, que serait la morale, lorsque, n'étant établie sur aucune croyance, elle se rattache uniquement au principe matériel, et n'allant pas plus haut que la région qu'habite la matière, elle ne va pas puiser dans un principe plus élevé la source de cette immatérialité constituant le spiritualisme et les facultés de l'ame qui, aux yeux comme à la connaissance des premiers philosophes de l'antiquité, et des philosophes consciencieux du 18e siècle, et des véritables philosophes de notre siècle, est l'essence de nous-mêmes, d'où notre cerveau tire la faculté de penser et d'agir, d'où émane ce sentiment de supériorité dans l'intelligence? De là aussi l'explication de la vie morale par le cri de cette conscience qui, malgré les prétentions des phrénologistes, n'est point le cri de la matière, mais la voie par laquelle l'ame se fait connaître à nous, nous convainc de sa présence, et prouve à l'homme qu'il n'est pas une matière composée d'instincts et de masses inintelligentes.

Que les philosophes aient établi des théories diverses pour expliquer le siége de l'intelligence, le point essentiel est que les plus beaux génies de l'antiquité ont reconnu qu'il existait chez l'homme quelque chose d'inconnu, d'immatériel, qui, participant du principe animant la nature, lui communiquait sa force et le rendait propre aux plus grandes actions. Ils ne pou-

vaient avec juste raison concevoir que la matière donnât à elle seule à l'homme cette supériorité d'élévation qui ne pouvait, selon eux, être un instinct perfectionné, mais un principe d'une essence toute particulière, et dont le corps était le moule ou la partie contenante, ne s'échappant de l'homme que pour continuer la vie chez d'autres êtres, ou remonter vers sa source qui est la divinité.

Nous abandonnons aux phrénologistes tout ce qu'ils ont cru devoir emprunter aux auteurs anciens pour corroborer leur système dans le sens où ils ont cherché à le faire comprendre. Nous conservons pour nous la partie la plus positive des opinions de ces mêmes auteurs, et particulièrement celle de Galien, qui regarde le cerveau comme le siége de *l'ame*. Je m'étends sur cette opinion d'autant plus volontiers, que si la plupart de ces philosophes ont établi ou cherché à établir des localités pour diverses fonctions de l'intelligence, ils ont admis également que ces fonctions n'étaient pas purement matérielles, mais modifiées par la puissance de l'ame sensitive et pensante; ce qui est un argument irrésistible contre l'action volontaire et unique de la matière.

Est-ce à dire que, parce que Michel Servet admettait des esprits animaux, et que Huarte, en les examinant, avance que *l'homme naît avec son genre d'esprit, et que chaque genre correspond à une forme de tête particulière*, est-ce à dire que l'ame ne soit pour rien dans les différents actes intellectuels de chaque genre d'esprit correspondant à une forme de tête particulière? non sans doute. Nous admettons, et tous les hommes raisonnables admettront également que la conformation

de la tête indique ou fait pressentir, par comparaison avec une autre conformation, quelles pourront être les prédispositions à telle ou telle inclination chez tel ou tel individu. L'ensemble de la figure, examiné avec soin, démontre très-souvent le caractère de l'individu, et le mot *lire dans les yeux* est l'explication la plus vraie qu'on puisse donner de la connaissance que l'on acquiert, je le répète, des caractères de certains individus. Je suis loin de nier que cette impression ne tienne à une conformation particulière à laquelle se rapporteront tous les caractères qui en auront le type.

Les phrénologistes nous répondront sans doute que si les organes n'existaient pas nous ne pourrions faire cette remarque, que l'expression de la figure n'est que le résultat des facultés distinctes mises en action, et dont toutes les parties, composant la physionomie, peignent le caractère. Nous pensons, comme eux, que le cerveau est le mobile unique de nos facultés intellectuelles; mais nous aurions désiré qu'ils nous eussent indiqué, comme il leur a été demandé, s'il était possible que toutes les portions du cerveau se traduisissent à la surface du crâne. S'en tenir à constater la présence des grandes masses, ce n'est point éclairer la question; car si les phrénologistes avancent que la masse encéphalique se compose d'organes multiples qui forment autant de facultés multiples, il faut qu'ils nous fixent, non pas seulement par des points sur la surface externe du crâne, mais sur sa surface interne, les anfractuosités auxquelles chaque organe est censé correspondre; autrement, la présomption laisse tout homme éclairé dans le vague, et *dans le doute abstiens-toi.....*

Les phrénologistes avouent leur embarras, en disant

que « la dissection ne saurait encore leur prouver les organes. » Je leur dirai à mon tour : c'est que, parmi les phénomènes de la nature dont il a été donné à l'homme de découvrir la cause, de déduire les effets, d'admettre les conséquences, d'utiliser les résultats, il en est d'autres qui échapperont à sa sagacité, parce qu'ils sont le domaine particulier de cette puissance divine qui a créé le monde, et a formé l'homme, en lui disant, comme à la mer : « Tu ne franchiras pas les bornes de l'intelligence dont je t'ai doué, et ton ame ne s'élevera jamais au-dessus du possible ; ce dernier terme m'appartient, et je ne te dois aucun compte. » Voilà pourquoi le cerclé tracé à l'homme par la nature, tel immense qu'il soit, ne peut s'étendre, parce que l'infini est une question qui échappe à sa pénétration, et que son intelligence est forcée de se renfermer dans les limites à elle assignées.

Les phrénologistes nous parlent continuellement du progrès. Avant eux et depuis eux, les philosophes nous en parlaient sans cesse. Eh bien ! qu'on envisage l'espèce humaine, et qu'on nous dise si, depuis le philosophisme, elle a plus gagné. Non ; à moins que l'on juge des bénéfices par l'esprit de sophisme qui a corrompu ou séduit tous les esprits ; et cependant, que d'hommes distingués parmi les philosophes du 18e siècle ! mais aussi, combien de facultés phrénologiques en opposition au bon sens, au jugement, à *la raison*, ont conduit la plupart des maîtres et leurs adeptes à une fin d'autant plus déplorable, que, chez eux, la matière était sans cesse en rébellion contre l'ame pensante, qui, dans sa lutte inégale, montra à un grand nombre qu'elle veillait à leur sûreté, à leur existence intérieure,

puisqu'elle

puisqu'elle les préserva d'être entraînés par le torrent dans lequel beaucoup se précipitèrent, malgré la voix intérieure qui leur criait : gare! gare au précipice!

Les phrénologistes disent que la puissance des manifestations est en raison de l'énergie et du volume des organes. Quelle philosophie voulez-vous retirer de ce principe? n'est-ce pas le fatalisme, invoqué et promulgué? Appelera-t-on cette exposition, du progrès? la morale ne devra-t-elle pas trembler de se trouver ainsi exposée aux coups de cette fatalité qui, ne lui laissant aucun espoir dans cette force naturelle de résistance, la rend impuissante parce que l'action l'emporte fatalement sur la réaction morale? Ainsi, par une destinée malheureuse attachée à l'homme, *des facultés multiples, toutes doubles, et chez lesquelles il n'y a pas d'organe central, mais seulement une coïncidence entre tous les organes*, l'entraîneront forcément vers sa ruine, sans qu'aucune force morale puisse le préserver de la chute à laquelle il faut qu'il succombe; et comme il n'a pu agir autrement, toutes les lois divines et humaines doivent se taire; la pitié seule est la punition qu'on puisse infliger à cet être devenu dangereux à la société, parce que, malgré la multiplicité des organes qui agissaient en opposition avec la faculté dominante, il a dû céder à la force matérielle de cette faculté.

D'après cet exposé, il est toujours à craindre, même dans toutes les conditions de la vie, que, en raison de l'énergie et du volume des organes et de leur coïncidence, nous ne soyons exposés aux chances fatales du développement de facultés étrangères au bien, et que nous ne soyons les instruments aveugles de ces mêmes

facultés : conséquences funestes d'un système qui n'a pour répression d'autre puissance qu'une volonté qui n'agit et ne réfléchit que matériellement, et à laquelle vous ôtez cette autre puissance d'une volonté indépendante de toute cause connue, et dont la mission est de remplir chez l'homme le vide immense que présente à ses idées morales l'océan sans fond des théories spéculatives d'un matérialisme obscur, aride et désespérant.

Si, comme nous l'avons dit plus haut, il est nécessaire, pour l'exécution pleine et entière des fonctions physiques et intellectuelles du cerveau, que cet organe conserve son intégrité, cette intégrité doit être, à plus forte raison, supposée dans les organes multiples des phrénologistes. Cependant, ce qui est d'une grande importance pour notre démonstration devient, en quelque sorte, une réprobation pour les phrénologistes.

Certes, nous soutiendrons que, pour que les opérations du cerveau se fassent d'une manière normale, n'importe lesquelles, il faut que son intégrité soit reconnue; mais elle n'est pas, pour cela, indispensable; car l'expérience ou l'observation nous a démontré, et les phrénologistes le savent aussi bien que nous, que des portions considérables de cerveau ont été retranchées, soit antérieurement, soit postérieurement, soit latéralement, sans que les fonctions sensitives des parties ménagées aient été lésées, et sans, par conséquent, que cette ablation ait nullement nui aux facultés de l'entendement, de la pensée, de la mémoire, etc., etc., et sans qu'il soit survenu de désordre apparent dans les facultés intellectuelles.

Que deviennent, dans cette circonstance, les organes

phrénologiques? Je sais d'avance ce que ces théoriciens vont me répondre. Dans la phrénologie, les facultés sont multiples, et comme elles sont doubles, la perte de l'une est compensée par celle qui reste, de même que la perte d'un œil n'entraîne point la perte totale de la vue. J'ignore si, par cette reconnaissance d'un organe double, les phrénologistes ont cru prévenir l'objection, tant est-il que c'était pour eux le moyen unique de se sauver d'un mauvais pas.

Néanmoins, nous ne pouvons toujours, Dieu merci, attribuer à l'organisation seule du cerveau, comme le pensent ces auteurs, les aberrations dans lesquelles tombent très-souvent les facultés intellectuelles, et les divers changements qui ont lieu dans le caractère des individus, soit sous le rapport physique, soit sous le rapport moral.

En effet, les phrénologistes ne peuvent nier que, considérant le cerveau dans son état naturel, on voit que sa couleur, sa consistance et le volume des vaisseaux qui l'embrassent ou se plongent dans ses divisions, ont été déterminés et réglés par la nature (1). « On ne peut douter qu'il n'y ait un rapport direct entre ces circonstances et la manière dont s'opèrent les fonctions de la sensibilité; car si les unes changent, les autres sont modifiées dans la même proportion. Quand la pulpe est plus ou moins ferme qu'elle ne doit l'être, quand elle est plus ou moins colorée, quand ses vaisseaux se trouvent dans un état d'affaissement ou d'excessive dilatation, quand les fluides qu'ils contiennent ont trop de consistance ou de ténuité, sont inertes

(1) Cabanis, *Histoire des Sensations*, t. 1, p. 187.

ou acrimonieux, les fonctions sensitives ne s'exercent plus suivant l'ordre établi. »

Ce paragraphe, extrait tout entier de Cabanis, fixe nos idées d'une manière abstraite sur les différents états du cerveau, par rapport à son organisation ; d'où il résulte que ce n'est pas dans la fixation d'un organe distinct de la masse que nous trouverons à expliquer le mode particulier de son action, mais bien dans la régularité de la sensibilité, déterminée par l'arrangement parfait et régulier de toutes les parties, soit solides, soit fluides ; arrangement par lequel *les fonctions sensitives s'exercent suivant l'ordre établi.*

Il suffit de parcourir avec les phrénologistes la série des maladies des centres nerveux, pour voir de combien d'hypothèses plus ou moins ingénieuses la phrénologie essaie de composer son système. N'est-ce point assez que des affections particulières au cerveau viennent troubler l'harmonie de ses fonctions, soit par vice de conformation, soit par causes accidentelles, sans établir qu'il est composé d'organes multiples que l'inspection anatomique ne montre nullement, et dont l'imagination seule paraît avoir fixé le siége dans telle ou telle partie ?

S'il en était ainsi, l'homme serait encore, de tous les êtres vivants, le plus malheureusement né, puisqu'à l'époque de sa perfectibilité animale il n'aurait pour perspective de sa perfectibilité rationnelle que la raison ou la folie, que le vice ou la vertu, etc., selon la prédominance, je le répète, de telle ou telle faculté distincte : système désespérant ! car l'homme n'aurait qu'à répondre au juge qui l'interrogerait : « *Je suis malheureusement né ainsi.....* » Quelle idée, d'ailleurs,

l'homme pourrait-il se faire de lui-même? et lorsque sa volonté le porterait d'un autre côté vers un sentiment droit, la faculté de son organe, étant plus puissante, le ramenerait invinciblement au point d'où il ne pourrait plus sortir, malgré tous les efforts réunis d'une réflexion émanée de la conscience morale du bien et de son avantage réel pour lui. Ne pouvant sortir de l'idée fixe que lui suggère la faculté de son organe, il s'y livre entièrement, et d'autant plus volontiers que celui qui agit le premier se trouve secondé dans ses actes par d'autres organes dont les fonctions sont en quelque sorte congénères à celles de la faculté de l'organe primitif. Comment les phrénologistes n'ont-ils pas aperçu tous les inconvénients d'une semblable théorie, qui ne laisse pas même à l'homme l'impulsion morale de sa conscience, si propre à contrebalancer l'action matérielle de la faculté organique? Cela vient de ce qu'ils rejettent et que, dans leur système, ils doivent rejeter toute participation d'un principe autre que celui qui met la matière en mouvement, quoique ce principe, dans la conviction de la psychologie, agisse non-seulement d'une manière immatérielle pour la conduite morale de l'homme, mais encore pour les mouvements qui ne peuvent avoir lieu sans que l'ame ne lui donne la volonté ou la puissance d'agir.

C'est encore, selon moi, une erreur bien gratuite d'insinuer que *les psychologistes ne voient qu'en eux, et qu'ils n'étudient pas l'homme dans toutes les conditions où il se rencontre.* Comment les psychologistes trouveraient-ils la vérité, si, lorsqu'extérieurement elle paraît échapper à leurs yeux, ils ne la recherchaient pas intérieurement, et si, avec le philosophe ancien,

ils n'admettaient point pour principe : « Connais-toi toi-même » ? Or, peut-on se connaître soi-même si d'abord on n'a pas cherché à examiner l'ensemble de toutes les parties qui composent notre individu, les organes les plus essentiels à la vie de relation, et ceux non moins indispensables pour la vie intellectuelle.

Broussais nous dit que la philosophie de Gall *est plus belle* et *plus vraie* que *celle de ses prédécesseurs, puisqu'elle repose sur des faits matériels.* On aurait pu croire, au contraire, et cela était plus probable, qu'après avoir réuni l'ensemble de faits matériels qui se passaient sous ses yeux, il aurait cherché la vérité dans une autre voie que celle que lui offraient ces faits matériels. Ce que nous disent Gall et ses sectateurs sur la conformation du cerveau, relativement aux phénomènes qui en sont ou paraissent en être la conséquence, ne nous présente rien de nouveau, et personne n'a ignoré jusqu'à ce jour que toutes les facultés intellectuelles, en général, sont en raison de son développement, de sa plus ou moins grande étendue, capacité, si l'on préfère; mais aussi nous répéterons sans cesse que ces facultés sont relatives à la prédominance du principe qui régit ces facultés, selon les sentiments que l'ame éprouve, et selon les impressions qu'elle reçoit diversement et qu'elle modifie dans l'intérêt comme dans l'avantage de l'homme. De cette masse cérébrale partent tous les mouvements, tous les actes conduisant l'homme, au physique comme au moral, vers les idées qui sont ou doivent être le plus en rapport avec les intérêts de sa vie propre, ou de sa vie de relation, ou de rapport social.

Pourquoi la doctrine de Gall rencontra-t-elle en Allemagne des contradicteurs? par la même raison que la phrénologie expliquée de Broussais; car toute doctrine basée sur des faits matériels, sur des systèmes toujours en contradiction avec eux-mêmes, ne peut offrir que des théories purement spéculatives, et que repoussent l'exactitude et la vérité. Ce n'est pas à dire pour cela qu'on ne rende pas justice aux savants qui s'occupent d'agrandir le domaine des sciences; mais, lorsque le résultat n'offre à l'homme individuellement, ni à la société en général et en particulier, aucun bien moral, aucun moyen d'améliorer sa position, de l'éclairer dans sa marche, dans ses actions, et que l'homme et la société sont, pour ainsi dire, abandonnés au hasard de leur existence physique et morale, on conçoit que, tout en rendant hommage au mérite des novateurs, on ne puisse admettre ces prétendues découvertes, aberrations d'une imagination exaltée et qui ne s'est pas étudiée elle-même dans un système dont elle se fut empressée de faire justice si elle en eût calculé les déplorables conséquences.

Les phrénologistes ont raison de s'étonner de rencontrer, comme Gall, les mêmes obstacles; et ces obstacles seront toujours réels tant que les faits qu'ils avancent ne seront pas déterminés par une localisation précise. Nous savons aussi bien que ces doctrinaires que la localisation de Gall ne pouvant être admise il fallut en proposer une autre, la localisation de la nature : ce fut celle que donna Spurzheim ; et quoique ce savant ait retiré de la doctrine de Gall un ensemble de faits plus appréciables,

et qu'il n'ait pas réduit, comme Gall, l'homme à la condition en quelque sorte unique de voleur ou d'assassin, ou même seulement d'homme méchant, son système en est-il plus avantageux ? c'est ce qu'il importerait de démontrer.

Déjà, à cette époque, les phrénologistes se trouvaient fort embarrassés, lorsque, ne rencontrant que des organes propres à des facultés nuisibles ou dangereuses et donnant un pouvoir plus puissant du mal sur le bien, ils cherchaient, par des idées philosophiques et de raisonnement, à établir une compensation entre la force des premiers moteurs et l'inertie des seconds. C'était marcher d'abstractions en abstractions, entasser sophismes sur sophismes, sans éclairer davantage la matière.

Voici donc toute la correction de la théorie première, correction entée sur une modification qui plait, qui séduit, et qui entraîne facilement celui dont la vue ne se porte que sur les objets présents, et n'envisage l'avenir que dans le point infini de l'espace.

Spurzheim, comme l'observe très-bien Broussais, corrigea les expressions vicieuses qui formaient l'extérieur de la science phrénologique; il dit : « La dénomination du vol, ou celle du meurtre, par exemple, n'est qu'une *application de l'organe.* Or, on peut avoir l'ardeur du combat sans avoir le désir de verser le sang. » *Il vit plus tard que ces organes étaient des mobiles qui déterminaient d'autres organes à agir favorablement.*

Sans pousser plus loin les citations, on juge facilement que cette nouvelle manière de raisonner est un peu plus conséquente que la manière abstractive de Gall, et qu'elle conduit par une pente plus douce vers

l'attrait d'un système qui offre les mêmes résultats, *les faits purement matériels.* Où s'arrêtera notre course, demandons-nous aux phrénologistes, si les organes mobiles ne peuvent déterminer les autres organes à agir favorablement? quelle sera la fin de l'homme en général, ou d'un seul en particulier, si, tous les organes existant dans son cerveau, les uns peuvent l'emporter sur les autres, et si ces derniers sont de nature à arrêter l'impulsion favorable des premiers, de ceux que Broussais et Spurzheim appellent *mobiles?* Devons-nous être surpris de voir blâmer par les phrénologistes l'école philosophique de l'Ecosse? Cela devait être, et tous les antagonistes de la doctrine de Gall encourent le blâme de ses sectaires, dès l'instant qu'ils ne veulent pas admettre de règle matérielle dans toute théorie semblable à celle de l'école écossaise.

N'aurait-il pas été plus simple de comprendre dans toutes ces théories l'homme tel qu'il sort des mains de la nature, guidé par l'instinct de l'animalité propre à son espèce, mais séparé des autres animaux par des facultés inhérentes à sa supériorité d'être; facultés qui se développeront à mesure que l'ame, moins occupée de la conservation matérielle du corps, prendra tout son essor pour régulariser l'action du cerveau et perfectionner les facultés de son intelligence; à mesure également que l'âge donnera plus de force, plus d'aptitude à la raison, au jugement, et que l'homme s'avancera dans la civilisation, c'est-à-dire dans les rapports qui doivent le lier plus ou moins aux besoins comme aux intérêts de la société?

Nous ne pouvons qu'admirer la sagesse de la na-

ture, qui a donné pour guide à l'homme, dans les premiers moments de sa vie, l'instinct et le sentiment. Ces deux facultés sont inséparables; car, privé de l'une, l'autre n'agit plus que mécaniquement ou même cesse d'agir. L'instinct et le sentiment sont les premiers degrés qui conduisent à l'intelligence; mais il fallait ajouter sous l'influence de quelle puissance; car cette intelligence, dont les premiers linéaments se font apercevoir peu de semaines ou peu de mois après la naissance, se développe avec un tout autre caractère que cet instinct d'intelligence qui chez l'animal ne varie point, et ne s'accroîtra pas lorsque lui-même aura pris son dernier et unique accroissement.

Il faut donc, pour l'homme, que quelque chose préside à ce développement, plus ou moins hâtif selon la sensibilité nerveuse de l'individu. Certes, à cet âge, on ne dira point que les facultés sont déjà renfermées dans des organes; on pourra seulement remarquer une étendue plus ou moins considérable dans le cerveau, dans son volume; et c'est en raison de cette conformation que des craintes se manifestent pour l'existence de l'individu, lorsque, par une intelligence précoce, le petit être annonce pour un temps plus éloigné des dispositions d'intelligence au-dessus de son âge et de son habitude extérieure.

C'était sans doute un beau travail que celui de Gall occupé à suivre le développement du cerveau dans ses fibres, depuis l'embryon jusqu'à l'état adulte. Cette incitation devait être utile à la physiologie, et l'a été en effet; mais les résultats pour la science ont-ils été plus complets que ceux qui ont couronné

les opérations expérimentales et les recherches multipliées de Magendie et autres illustres physiologistes?

Les phrénologistes se récrient contre ceux qui les accusent de renverser par leur système de philosophie la morale, et d'affaiblir l'empire des lois. Il est assez difficile de démontrer le contraire lorsqu'aucun frein ne peut être opposé à une nécessité de formation d'organes et de leur coïncidence des uns avec les autres, et qu'il n'existe pour ces organes multiples aucun point central. Tel est le système positif de la phrénologie.

On ne peut blâmer ces maîtres de recourir à tous les moyens que la science physiologique met en leurs mains, afin de donner à la phrénologie toute la consistance dont elle a besoin pour exister et apparaître sous les formes de la plus exacte réalité aux yeux de ceux qu'elle a déjà séduits par l'exposition de divers phénomènes dont certains traits d'illusion lui ont donné quelques caractères de vérité ; effets d'optique qui s'effacent aussitôt que l'œil voit les objets à découvert et non resserrés dans un petit espace.

DEUX ORDRES DE NERFS.

Deux ordres de nerfs semblent se partager et se partagent en effet l'empire de notre individu : les nerfs qui donnent le sentiment, et les nerfs du mouvement.

La réunion de deux bandes nerveuses constitue la moelle épinière. L'une de ces bandes est antérieure et fournit des racines aux nerfs du mouvement : l'autre, postérieure, fournit aussi des racines aux nerfs du sentiment. Comme de ce fait on avait cru devoir tirer la conclusion que le sentiment n'avait lieu que dans la

moelle épinière, Broussais pense qu'il va plus haut ; qu'il remonte au cerveau ; ainsi les nerfs postérieurs (du sentiment), communiquant ensemble par le ruban rachidien postérieur, entrent dans cet organe, et, arrivé au-dessus du collet de la moelle allongée, ce ruban prend plusieurs directions. Après avoir contourné les tubercules quadrijumeaux, il pénètre dans les ventricules du cervelet, puis dans les ventricules du cerveau, de sorte que les quatre ventricules ont pour paroi la substance nerveuse du sentiment ; cette substance, qui est de la substance blanche, s'épanouit ensuite dans les hémisphères, et, à cet endroit formant éventail, se confond avec la substance blanche du mouvement, etc., etc.

Cette disposition anatomique, dont j'ai omis la description plus étendue, conduit Broussais à tirer cette conséquence :

1° Que les fibres du sentiment, en se rendant dans les hémisphères, se convertissent en fibres des différentes facultés ;

2° Que les fibres de chaque faculté sont en rapport avec les fibres du mouvement, de sorte qu'un instinct, une passion, ou toute autre faculté, tend à mettre les *membres en mouvement pour satisfaire le besoin qu'elles éveillent*. De cette manière, toute faculté est donc en rapport avec des fibres musculaires, et conséquemment *chaque faculté n'a pas besoin d'aller consulter un point central*, comme pour lui demander s'il veut permettre que le mouvement ait lieu ; le mouvement peut alors s'exercer presque aussitôt que *la faculté entre en action*.

Il est impossible de poser d'une manière plus pré-

cise la question du matérialisme : pas de point central qui commande aux actes de la volition ou du mouvement ; chaque faculté est maîtresse absolue et ne reconnaît d'autre impulsion que sa volonté. On devait croire ou plutôt nous devons croire que le mouvement ne s'exécute pas seulement parce qu'une des facultés phrénologiques le veut, le commande ou l'exige, mais parce qu'une toute autre puissance qui dirige l'homme dans ses pensées, dans ses actions, donne à tel organe le pouvoir de se mouvoir, de régler ses mouvements, et de ne pas avoir besoin du concours de telle ou telle autre faculté voisine ou éloignée, supérieure ou inférieure, latérale ou non, antérieure ou postérieure, pour remplir le but que l'homme se propose d'atteindre, sous l'influence de l'ame dont le *libre arbitre* est la conséquence de son existence. Quoi! le mouvement et le sentiment n'auraient lieu que d'après les lois matérielles auxquelles la matière obéit; et ces deux facultés se régleraient sur la prédominance de telle ou telle faculté, sans qu'aucune eût besoin d'aller consulter un point central! On appelle cette doctrine, des progrès! En vérité, on ne peut se persuader que des hommes possédant plus que tout autre l'organe de l'intelligence raisonnent de manière à prouver que chez eux, d'après leur système, c'est l'organe de l'erreur ou du faux jugement qui domine. Le point central, pour nous et pour tous les vrais philosophes, c'est l'ame, principe à part de la matière qui est le corps, dont l'organisation si merveilleuse sert d'enveloppe à cette ame qui, de la région élevée où l'a placée le Créateur, surveille toutes les actions de l'homme, fait

que son cerveau pense et communique aux autres organes les impressions qu'il en a reçues, sans avoir besoin de recourir à cette multiplicité de facultés imaginaires dont les phrénologistes marquent les points sur les crânes sans pouvoir les démontrer sur la masse cérébrale; et cependant Broussais nous donne la mesure de chaque organe en particulier. Gall et Spurzheim en avaient indiqué la place; mais, plus heureux, le phrénologiste moderne nous en assigne idéalement la position; car le cerveau n'en indique même pas la trace. Vous saurez toute la science lorsque vous vous serez armé d'un compas, et que, la pointe appuyée sur le conduit auditif externe, elle permettra à l'autre pointe de mesurer la distance qui existe de cet endroit aux différentes régions signalées par Broussais.

Il est impossible aux phrénologistes de sortir du cercle qu'ils se sont tracé; c'est une nécessité pour eux de multiplier les organes pour multiplier les facultés, et de les faire coïncider les uns avec les autres, sans autre frein dans les mouvements et les sentiments que la puissance de coërcition, laquelle, selon ces auteurs, vient du corps calleux; c'est de même une nécessité de ne rien laisser à l'empire de l'ame, ce mobile vrai des actions des hommes, et qui, en échappant à ses sens, se fait connaître intérieurement à lui par la conscience qu'il a de ses bonnes ou mauvaises actions, de ses bonnes ou criminelles pensées, de ses mouvements, de ses sentiments, etc., etc.

Lorsque le phrénologiste nous dit que les instincts sont plus en rapport avec les viscères que les sentiments, et ceux-ci plus que les facultés intellectuelles,

de sorte qu'il est nécessaire que celles-ci remplacent les sentiments et les instincts dans la plupart des cas, il suit toujours le même système sans cependant apprendre rien autre chose sinon que, par les lois invariables de la nature, il était indispensable que les instincts correspondissent aux besoins naturels des viscères; et c'est l'orgasme des viscères qui, selon nous, dans une infinité de circonstances de la vie, agit en déterminant les mouvements instinctifs; car, dans cette catégorie, ils sont plutôt sous la puissante nécessité des viscères que ces derniers ne semblent l'être. En effet, les fonctions des viscères datent, dans leur apparition, du moment où la vie leur a été donnée pour agir dans l'intérêt de la conservation matérielle de l'homme, et les instincts ne paraîtraient être que les actes en quelque sorte réfléchis des viscères. Cependant la plupart de nos viscères n'ont pas besoin d'instincts; ils suivent seulement les lois générales de la vie. Quant à leurs rapports entre eux, il est un point sur lequel les phrénologistes ne se sont point expliqués, c'est celui du mouvement instinctif leur indiquant ce qui peut ou doit être utile à leur organisation, et ce qui peut et doit leur être avantageux ou pernicieux. Est-ce par un pur mouvement instinctif que telle substance est rejetée ou repoussée par l'individu, et souvent avec une telle force que toute violence exercée pour forcer l'individu à la prendre, détermine sur le système nerveux des mouvements de répulsion qu'il serait dangereux parfois d'exciter à l'excès ou de continu? Il faut donc qu'il y ait plus que de l'instinct, il faut qu'il y ait un moyen conservateur agissant d'une toute autre manière que celle d'un instinct machinal, pour ainsi

dire, qui suit aveuglément le mouvement déterminé par le sentiment, qui n'est lui-même qu'une faculté de la vie, sans autre principe, selon les phrénologistes, que celui de la matière agissante et mue par ses propres lois, celles de la nécessité.

Nous concevons que les facultés intellectuelles aient moins de rapport avec les viscères que les sentiments; car sentir et réfléchir sont deux opérations distinctes. Les phrénologistes disent que les instincts remuent les viscères; mais ne pourrait-on pas, à l'inverse, dire également que les viscères remuent les instincts ou du moins les développent selon le mode propre de leur sensibilité? car, que sont les instincts dans l'état d'inertie ou de paralysie des viscères, lorsque, par le défaut de sensibilité relative, ils n'entrent plus en action pour leurs propres besoins, et sont livrés à la force d'inertie, l'instinct animal étant perdu? Nous voyons bien que le phrénologiste a cherché le plus possible à concilier les faits entre eux, sans sortir néanmoins de ses premières propositions; car, avant tout, il faut être conséquent avec soi-même. Pour déterminer l'action des viscères, il a bien fallu multiplier les instincts, afin de ramener la question à un centre d'unité; mais tous ces beaux raisonnements ne prouvent rien, sinon que tout agit chez l'homme par instinct et par sentiment, qu'il n'y a d'autre puissance que la puissance matérielle mise en jeu par un principe qu'il importe peu aux phrénologistes de connaître, eux qui n'admettent de cause première que dans le sens favorable à leur système. Cependant ils auraient dû donner une explication plus étendue de l'instinct et du sentiment; car il ne s'agit pas pour la philosophie de savoir si les

instincts *sont servis par un système nerveux intrà-crânien et par un système nerveux extrà-crânien viscéral qui correspond au premier*, mais de faire connaître quelle est la cause première qui établit les rapports des organes entre eux, soit que le cerveau agisse sur leurs fonctions, soit que ces fonctions ne s'exécutent physiologiquement que par elles-mêmes sans l'influence de cet organe. Non pas que nous croyions que le cerveau ne soit le moteur principal de la vie physique de l'homme, comme il est l'agent principal de sa vie intérieure sous le rapport de ses actions morales; mais l'aveu que ces auteurs font en entrant dans le détail *des facultés dont le cerveau est le siége*, prouve qu'ils ne peuvent *indiquer les portions de l'encéphale qui correspondent aux fonctions des viscères*. Ce système n'offre donc que de l'incertitude; et certes, c'en est une bien grande que de ne pas préciser ou au moins indiquer les portions de l'organe qui correspondent aux fonctions des viscères.

INSTINCTS DE L'ALIMENTATION, DE LA CONSERVATION, DE LA GENERATION, DE L'AMOUR PHYSIQUE, DE L'AMATIVITÉ.

Nous nous sommes déjà demandé bien des fois ce que les phrénologistes concevaient par l'instinct de l'alimentation, ce qu'ils concevaient également par celui de la conservation de l'individu; nous savons seulement que, pour eux, ces instincts ne sont pas *tous deux avoués; seulement ils correspondent aux masses latérales, parce qu'ils ont leur siége dans le lobe moyen*. Comment? les phrénologistes ne les avouent pas, et

ils viennent nous dire qu'ils correspondent aux masses latérales parce qu'ils ont leur siége dans le lobe moyen ! Je laisse à tout homme de bon sens le soin de sortir de ce labyrinthe inextricable ; et cependant, voilà encore ce qu'on appelle de la science et du progrès !.....

Poursuivons notre examen, peut-être serons-nous plus heureux.

L'instinct de la génération, de l'amour physique, de l'*amativité*, nous disent les mêmes individus, est en raison du développement du cervelet ; or donc, le cervelet doit être regardé comme l'organe unique des facultés génératives. Les hypothèses les plus ingénieuses ont été hasardées sur ses fonctions, et, sans entrer dans aucune des considérations que les phrénologistes attachent à celles essentielles qu'ils lui attribuent, nous dirons que cet organe est doué d'un mode de sensibilité telle, qu'il ne peut être lésé sans éprouver de trouble dans ses facultés, et sans que sa lésion ne soit suivie de la mort la plus prompte. Doit-on toujours dire que l'acte de la génération est soumis à sa puissance, et que l'instinct de l'*amativité* dominant chez lui, il ne puisse résister au mouvement, au sentiment qui l'entraîne, et fait franchir à l'homme toutes les bornes de la décence et des plaisirs permis ? car, enfin, l'*amativité* indique non-seulement le besoin, mais l'insurmontable nécessité de se rapprocher du sexe, et d'accomplir avec lui l'acte de la génération. Mais quelle est cette partie du cervelet qui, loin de porter l'homme vers la femme, l'en éloigne avec horreur, pour le rapprocher de son propre sexe et commettre avec prédilection, fureur et passion, le crime de pédérastie? où cet organe se trouve-t-il

placé? est-il une modification de l'organe essentiel de l'*amativité?* ou bien, les phrénologistes en font-ils un seul et même organe? S'il existe et qu'il ne puisse être maîtrisé par la supériorité du premier, les lois humaines sont coupables de poursuivre et de mettre à l'index les individus qui sont doués de cette faculté dont l'existence n'avait semblé être reconnue ou admise que dans les pays où les femmes soumises à la séquestration ne pouvaient offrir à l'homme ce charme irrésistible de la beauté, des grâces, de l'amabilité et des vertus.

Cependant on remarque que ceux livrés à ce penchant ont le plus ordinairement les organes génitaux plus développés; que les idées libidineuses se portent toutes vers leur propre sexe, et qu'une femme est pour la plupart un être nul, tandis qu'ils affrontent les lois, la déconsidération et les punitions les plus sévères, pour satisfaire une passion d'autant plus honteuse qu'elle fait descendre l'homme à l'animalité la plus dégoûtante.

On conçoit facilement que les phrénologistes révoquent en doute les fonctions du cervelet telles que les envisagent les physiologistes expérimentateurs.

Dans l'*amativité*, n'y a-t-il que le cervelet et les organes générateurs qui soient excités? Ce serait alors le pur instinct de la génération, de la conservation de l'individu; il devient donc commun à tous les êtres vivants; peu importe avec qui l'acte soit consommé, pourvu qu'il y ait sympathie entre les sexes de la même espèce. N'existe-t-il pas un autre sentiment que le pur instinct animal, qui excite les deux sexes à s'approcher l'un de l'autre, et, après avoir en-

visagé la partie de l'animalité, ne devons-nous pas considérer l'*amativité* sons un point de vue plus noble et moins matériel? car, après tout, ces actes n'étant pas toujours les indices des besoins naturels, ont quelque chose de mystérieux, de raisonné, et l'entraînement qui nous porte vers la femme n'est très-souvent que relatif à l'idée que nous nous sommes formée de ses perfections physiques ou morales. Or, ces idées, d'où émanent-elles? est-ce du cervelet proprement dit? n'y a-t-il là que de l'instinct? l'ame ne dirige-t-elle pas la pensée pour la fixer tout entière sur cet être qu'elle se représente comme doué de toute perfectibilité, et l'acte de la génération n'est-il pas plutôt la conséquence de cette idée première, concentrée uniquement sur l'objet qui a déterminé ou qui détermine l'*amativité?* Il me semble que penser ainsi serait spiritualiser les relations de l'homme avec la femme, au lieu d'en faire un instinct brutal; car il faut que les phrénologistes le sachent bien, avec leur système de l'*amativité* il n'y a plus d'amour, qui se compose bien plus de sensations, de désirs motivés par l'admiration, la sympathie morale, que par le seul besoin physique qui dégénère avec eux en véritable bestialité sans frein.

L'instinct de l'alimentation et l'instinct de la génération ne sont pour nous, comme pour tous les hommes raisonnables, que des conditions de la vie; c'est le but pour lequel l'homme a été créé, et lorsqu'il y a imperfection dans l'une ou l'autre de ces deux fonctions par vice de conformation ou par toute autre cause, la vie s'éteint rapidement dans le premier cas, et dans le second l'homme est nul pour la génération;

mais en conserve-t-il moins les désirs, et les impressions transmises au cerveau décèlent-elles moins les sensations que lui fait éprouver d'une manière anormale, il est vrai, l'amour physique ou *amativité?*

Comment de semblables considérations ont-elles pu échapper aux phrénologistes? c'est que les phrénologistes, s'attachant à quelques faits matériels, en déduisent des conséquences qu'ils admettent comme positives, afin d'éloigner ou de rejeter de leur système toutes les opinions qui peuvent leur être opposées, et qu'ils reçoivent *à priori* ce qu'ils rejettent *à fortiori.* On le voit encore lorsqu'ils refusent de s'en rapporter à l'avis des *vivisecteurs.*

De ce qu'on nous montrera des têtes à nuque pleine et large, s'ensuivra-t-il que nous devions croire à la réalité de cette faculté essentielle chez ces individus? On peut croire que le volume de la tête, en général, annonce un plus grand développement de toutes les facultés chez l'homme; mais, dire que le développement du cervelet produit celui de la génération, c'est être exclusif dans sa décision. Nous avons connu et nous connaissons encore des individus chez lesquels cette aptitude à l'*amativité* est, en quelque sorte, une des conditions de leur existence habituelle, et dont la partie inférieure et postérieure de la tête est très-peu prononcée; tandis que d'autres qui l'ont très-marquée ne paraissent qu'accidentellement portés vers cette faculté, et n'en usent que pour remplir en quelque sorte le but de la nature. Telle nombreuse collection que l'on puisse faire, on ne pourra que démontrer ce développement; mais la certitude morale ne saurait être positivement acquise, car il est assez difficile de

s'immiscer dans l'intérieur de la vie domestique, et d'obtenir des aveux que la vanité ou l'amour-propre de l'homme est toujours près d'exalter. D'ailleurs, il m'a suffi d'interroger nombre de femmes pour obtenir d'elles l'aveu en opposition à la faculté prédominante de l'*amativité.*

Cette violente disposition à l'*amativité* ne nous paraît pas dépendre de ce que le cervelet est plus ou moins développé, mais très-souvent des obstacles que rencontre l'individu sur l'esprit duquel une impression amoureuse a été fixée : nous la reconnaissons dans cette passion pour une personne qui ne peut souvent disposer d'elle-même, enchaînée qu'elle est par des liens indissolubles ; nous la reconnaissons dans ce sentiment excité par la vue de cette jeune beauté qui doit rester étrangère à l'homme que sa naissance, son rang, sa fortune, sa position sociale, son âge, excluent de fait de toute alliance avec celle qui ne s'appartient point, et qui, lors même qu'elle s'appartiendrait, éprouve un dégoût pour celui qu'elle ne saurait aimer, par la préférence que naturellement elle accorde à celui que son cœur a choisi.

Ne sait-on pas aussi que des organes qu'on exerce plus souvent gagnent aux dépens des autres en force et en habitude? et l'acte de la génération est de ce nombre. En opposition, nous devons présenter l'homme qui se livre aux contentions de l'esprit. Chez lui, tout se concentre vers le cerveau, et l'acte de la génération est, pour ainsi dire, absorbé par celui de la méditation, de la pensée et de la réflexion. Nous avons eu occasion plusieurs fois de vérifier le fait, et nous avons vu que, quoique le cervelet fût très-développé

chez ces individus, l'acte de la génération n'avait lieu que de loin en loin et en quelque sorte, d'après leur propre aveu, plus par le besoin que par le véritable désir.

Je n'ignore point que les phrénologistes vont me répondre : Lorsqu'une faculté est mise très-souvent ou habituellement en exercice, elle acquiert, aux dépens des autres, une supériorité de forces et une priorité qui annulent les facultés des autres organes ; mais cela n'exclut pas la faculté et la puissance de l'autre ; ce dernier sera susceptible de reconquérir tous ses droits dès l'instant que le premier ne s'exercera que convenablement ou comparativement à l'activité des uns ou des autres. Aussi il semblait que Gall avait prévu toutes les objections qu'on pourrait lui faire, lorsqu'il a dit « que le développement de l'organe de la génération » pouvait être très-volumineux, sans que l'activité de » la fonction fût remarquable ou proportionnelle. » Autant aurait-il valu dire : Nous avons un organe de la génération, et, telle étendue qu'il puisse avoir, il n'agira toujours que selon que son activité sera proportionnelle aux besoins naturels de l'homme. Le système que les phrénologistes disent appuyé de l'expérience ne l'est donc pas encore d'une manière assez positive, puisqu'ils avouent que *les excitations morbides du cervelet peuvent être plutôt en coïncidence avec les effets de la moelle épinière qu'avec les organes génitaux.* En effet, ajoutent-ils, *cela peut se rencontrer, car les nerfs ne se détachent pas de suite du cervelet, mais suivent la moelle pendant un certain trajet.*

Le trouble qui survient dans le système nerveux, cérébral et spinal, peut occasionner des phénomènes

qui, en déterminant une excitation sur les organes génitaux, les titilleront au point de les placer dans un état tel, que l'homme, emporté par des désirs et des besoins surnaturels, ne connaîtra d'autre frein à ces mêmes besoins, à ces mêmes désirs, que de les satisfaire, sans calculer ni comment ni avec qui. Le cervelet, examiné dans cette circonstance, ne présentera rien de particulier; et cependant l'homme conservera une aptitude à la faculté générative, qu'il connaissait à peine avant que, par une cause qu'on ne saurait souvent apprécier, il n'ait acquis cette disposition capable de le porter aux plus grands excès, si la réflexion, secondée par des principes de morale, ne détourne ses funestes idées, et ne le rend maître d'agir selon les lois imposées à l'homme par le sentiment du devoir, de l'honneur et de la conscience.

Une modification est apportée par les phrénologistes à la faculté du cervelet. Ils ont vu que cet organe ne pouvait pas agir seul; et c'est pour cela qu'ils avancent « que les idées relatives à la génération ne sont pas » toutes l'ouvrage du cervelet; qu'elles ont *des organes* » *propres qui se trouvent dans le cerveau; l'organe de* » *l'un excite les organes de l'autre, de sorte qu'ils se* » *soutiennent mutuellement.* » Le cervelet, comme ils le prétendent, ne paraît pas avoir d'autre but que d'exciter les organes génitaux à la secrétion spermatique et à l'érection; mais devons-nous croire avec eux que c'est lui qui excite les facultés appartenant au cerveau, et que, par cette action, les idées prennent alors une autre couleur?

Nous pensons, au contraire, que le cerveau, centre de tous les mouvements et de tous les sentiments, en

recevant de l'extérieur une impression quelconque, la transmet à l'organe destiné à exercer l'acte ou l'action qui en est la conséquence; et ceci ne se fait que sous l'influence de la commotion qui ébranle l'ame, réveille en elle les idées relatives à l'impression reçue, et fait refluer en quelque sorte cette commotion sur l'organe destiné à en apprécier l'effet et à en démontrer le résultat.

S'il y avait dans cet acte un sentiment instinctif pur, ce sentiment se réduirait à sa plus *simple* simplicité, c'est-à-dire à consommer dans un temps donné l'acte le plus naturel, puisqu'il pourrait s'opérer selon les lois imposées par la nature à tous les êtres vivants, dans le but de perpétuer ou de conserver la génération.

Ici, ce n'est pas seulement l'acte qu'on doit envisager, mais le *comment il a lieu*, et sous quelle influence, et par quelle inspiration, si je puis m'exprimer ainsi.

De tous les actes de la vie, aucun peut-être ne s'exerce plus activement sous l'influence de l'imagination; souvent il est précédé de mille pensées qui, berçant l'homme dans son espoir, surexcite long-temps auparavant le sentiment, et la sensation ou le besoin d'arriver au but désiré ne se montre avec plus d'ardeur qu'à la présence de l'objet qui, par une bizarrerie difficile à expliquer, n'offre quelquefois à l'homme de sang-froid rien d'extraordinaire, et quelquefois aussi rien d'enchanteur ou d'attrayant. Croit-on pour cela que l'ame soit restée aveugle? non; elle s'est seulement occupée d'entretenir chez l'homme un sentiment permis, et elle n'a vu dans ses rapports conjugaux que le côté moral uni à la puissance physique et au besoin que l'homme éprouve de se rapprocher de l'être qu'il plaît à l'ame de lui représenter parfait, plus dans le sentiment moral

que dans le sentiment physique. Autrement, l'homme, ne consultant que ses passions, s'y livre aveuglément, et s'aperçoit trop tard de la résistance qu'il a opposée à ce mouvement intérieur qui essayait de le ramener au sentiment vrai de la nature, expression des douces sensations que l'ame fait éprouver à celui qui consulte moins ses sens que le plaisir qu'il ressent d'y avoir résisté.

« Le cervelet est maintenu dans son état normal de développement par la persistance de la fonction génératrice; et si celle-ci se supprime, l'organe diminue de volume. Tel est le sentiment des phrénologistes. »

Il ne s'agit pas ici seulement du cervelet. Nous dirons que tous les organes soumis à l'influence du système nerveux, du système cérébral surtout, sont susceptibles de se ressentir du désordre apporté dans les fonctions de tel ou tel organe avec lequel ils peuvent avoir des rapports intimes ou éloignés.

Je ne crois pas que l'exemple tiré de la castration en général puisse servir de preuve sans réplique à nos objections. Nous devons supposer que la castration a eu lieu à une époque où nul désir et nulle action n'avaient pu indiquer à l'animal, comme à l'homme, la faculté qu'il avait reçue de la nature de reproduire son semblable. Alors il n'y a point atrophie du cervelet; il y a défaut de développement, et tout ce qui indique le caractère mâle de l'homme s'efface ou n'apparaît plus dans la nouvelle condition à laquelle il est forcément condamné. Les individus, ne pouvant faire comparaison du présent avec le passé, sont, par rapport à eux-mêmes, dans une condition normale, et ils ne pourraient s'en rendre compte qu'autant qu'ils auraient éprouvé

les désirs et les besoins naturels à l'homme dans son état de perfection. Nous n'ignorons pas que les eunuques castrés après l'âge de la puberté conservent encore pendant long-temps des idées érotiques. Ces idées sont le résultat de ces impressions premières que l'ame a ressenties, lesquelles, en ébranlant le cerveau, ont communiqué à l'ame cette commotion qui ne saurait s'effacer entièrement tant que les objets viendront lui en rappeler le souvenir. L'ame n'est point passive dans la pensée; elle la nourrit de tout ce que la mémoire peut lui fournir d'agréables souvenirs; elle n'a point oublié que l'organe peut bien ne plus exister, mais qu'elle ne peut distraire de la pensée de l'homme des regrets qui remplacent chez lui cette faculté générative dont une main cruelle et homicide l'a dépouillé.

S'il pouvait en être autrement, la condition de l'homme serait au-dessous de celle de la brute; car, dans cet état, elle ne vit que pour elle, sous l'influence d'un seul instinct, celui de sa propre conservation.

« Le cervelet répond à tous les muscles, mais il ne commande pas seul le système musculaire; car si le cerveau n'agit pas pour l'accomplissement de la fonction génératrice, celle-ci n'étant pas régularisée ne peut avoir lieu; il y a seulement érection. Il résulte de là que le cervelet ne coordonne pas les mouvements, il faut pour cela que le cerveau agisse; mais c'est lui qui régularise le cerveau dans cette direction. »

Plus on s'enfonce dans le système de la phrénologie, plus on voit combien les auteurs ont besoin d'arguments pour étayer leurs sophismes; car, enfin,

voici un organe reconnu l'organe essentiel de la faculté génératrice, et cet organe n'a qu'une part très-minime dans l'acte de la génération si le cerveau n'agit pas; et cependant ces auteurs *n'admettent point d'organe central.* Puis ils nous disent en preuve que les chiens n'obéissent dans cet acte qu'à une impulsion de la nature; il faut *de toute nécessité que le cervelet consulte le cerveau,* de même que celui-ci peut arrêter, chez l'homme surtout, les fonctions du cervelet dans le moment où l'acte se consomme.

Laissons l'animal suivre l'impulsion naturelle de son instinct, et voyons ce qui se passe chez l'homme.

Nous n'avions pas besoin de l'aveu des phrénologistes sur la nécessité que le cerveau s'interpose dans certaines fonctions, telles que celles de la génération; mais nous leur demanderons à notre tour quelle est la puissance donnant au cerveau cette impulsion qui régularise la fonction génératrice pour en déterminer l'accomplissement, puisque sans elle le cervelet ne coopère qu'à l'érection. En cela il y a plus qu'une fonction naturelle chez l'homme, il y a la pensée, la combinaison de cette pensée, la volition plus ou moins déterminée, et qui agit, non pas par un instinct machinal, mais par une idée réfléchie et coordonnée, non-seulement sur le besoin d'accomplir l'acte, mais encore sur les rapports et les considérations tendant à rapprocher l'homme de la femme, d'après un sentiment particulier dont l'ame lui donne la portée, pour se livrer avec plus ou moins d'abandon au vœu de la nature. Voilà pourquoi il est inconvenant de comparer l'homme à l'animal qui ne suit dans cet acte que

l'impulsion naturelle, ne fait aucun choix dans son alliance, et brutalement accomplit l'acte d'où dépend la propagation et la conservation de son espèce; encore faut-il pour cela qu'il y soit excité par l'époque assignée par la nature à la femelle; autrement son cerveau, pas plus que son cervelet, ne serait susceptible d'entrer en action, parce que, sans cet excitement, l'animal ne montrerait aucun désir, et que cet excitement n'est réveillé ordinairement que par la manifestation des signes qui indiquent que l'animal est appelé à féconder la femelle.

Quelle différence pour l'homme! L'ame donne à son imagination une vive et brûlante ardeur; son cerveau tout entier entre en mouvement; il sent en lui une puissance qui l'appelle et l'entraîne; l'ame lui découvre des sensations intérieures non moins douces que celles qu'il doit éprouver physiquement; chez lui, ce n'est pas la matière seule qui agit, mais l'ame qui le fait participer et physiquement et moralement à ces instants de délices que l'instinct de l'animal ne peut discerner, et dont l'homme a de la peine lui-même à se rendre compte.

Si des individus ne semblent point portés à cet acte, en doit-on conclure affirmativement que cette disposition dépend habituellement de la conformation de l'organe encéphalique *dont la partie inférieure et postérieure du crâne présente une concavité bien profonde?* Telle donnée que les phrénologistes puissent avoir sur ce phénomène, nous pourrons leur faire cette objection: Puisque le cerveau et le cervelet ont entre eux, pour l'acte de la génération, une coïncidence indispensable, le développement de l'un dans sa faculté secondaire

à celle du cervelet, et *vice versâ*, doit suppléer aux conditions qui manquent à l'un des deux; car, pour le cervelet, sa fonction est bien peu de chose comparativement à celle du cerveau; il détermine l'érection; or, si le cerveau commande à l'accomplissement de la fonction génératrice, l'acte doit avoir lieu, telle petite dimension que l'on suppose au cervelet.....

D'ailleurs, ne voyons-nous pas, chez les vieillards dont l'imagination érotique brille de quelque étincelle, l'impulsion naturelle se faire sans que la faculté du cervelet agisse? Cette vitalité n'est-elle pas tout entière sous l'empire de cette imagination de l'ame qui semble elle-même avoir oublié que le corps a vieilli? Une vigueur de pensée a ranimé des souvenirs dont le cerveau a conservé les impressions premières, sans espérer toutefois qu'elles survivront long-temps encore à cette décrépitude annonçant la dernière lueur du flambeau qui éclaire la vie sur son déclin.

C'est vouloir restreindre dans des organes matériels la plus douce prérogative accordée à l'homme, non pas sous le rapport de l'instinct générateur, mais sous celui des conditions agréables qui y sont attachées, et du plaisir que l'ame en retire, plaisir dont l'homme jouit avec usure, soit par la consommation de l'acte, soit par la pensée qui lui en rappelle le souvenir.

L'individu, obligé par état à la continence, ne consulte ni son cerveau, ni son cervelet, ou plutôt ces deux organes ne se consultent ni l'un ni l'autre; l'obligation attachée à ses engagements religieux le met au-dessus de toutes les considérations humaines, et le principe qui le dirige est plus fort que l'impulsion

matérielle par laquelle les autres hommes sont entraînés. On doit donc croire que si l'homme voué à la continence sait réprimer ses désirs, résister à l'impulsion de la nature, ce n'est pas parce que le cerveau cesse de commander au cervelet, mais parce que sa pensée, à laquelle l'ame préside, se porte tout entière vers l'accomplissement du devoir qui lui est imposé; l'ame alors exerce toute sa puissance morale, et, triomphant de tous les obstacles que l'impérieuse nature oppose, elle arrête l'acte volontaire sans pour cela détruire l'acte involontaire qui, dans le sommeil, débarrasse les organes du fluide dont la titillation détermine les mouvements érotiques auxquels, dans cet état, l'homme n'est pas le maître de résister. Cette manière de considérer l'action du cerveau par la puissance de l'ame démontre que son activité est soumise à l'empire du principe immatériel qui agit sur l'homme au moral pour tempérer ou arrêter cette impulsion dont la force, nous devons l'avouer, a été telle chez quelques-uns qu'ils ont pu s'y livrer, mais en convenant toutefois que, dans l'intérieur d'eux-mêmes, par la persuasion intérieure, une voix cachée cherchait à les détourner de manquer à leur conscience et à leur serment.

Le phrénologiste, faisant abstraction de cette croyance, et voulant se rendre compte du comment sans admettre l'assistance de l'ame, se jette dans la théorie de ses organes auxiliaires; aussi cherche-t-il à démontrer que si le cervelet n'agit pas sans le secours du cerveau, *il est des organes qui favorisent et qui atténuent l'action de cet organe.* On conçoit qu'il en devait être ainsi, car autrement il eût été plus difficile de prouver l'action réciproque de ces deux organes,

et c'est avec adresse qu'il établit une distinction entre les organes qui l'excitent favorablement et les penchants et les facultés qui le contrarient. Mais tout cela n'est, en vérité, qu'un jeu d'esprit phrénologique ayant, à défaut de raison, recours à des suppositions que rien ne peut justifier, ni dans la nature, ni dans la science.

« Les premiers excitateurs sont les affections douces, l'attachement, l'amour des enfants, etc., etc., une activité considérable des facultés perceptives, la musique et la bienveillance, etc., etc. Les seconds, qui le contrarient, sont la colère, la haine, l'avarice, la ruse, etc., etc. Les facultés propres à affaiblir l'instinct générateur sont celle de la recherche des causes, celle des mathématiques, de l'ordre, de la mesure, etc., etc. »

Suivant ce système, l'excitation à l'acte générateur sera plus ou moins prononcé selon les diverses facultés affectives. Que de causes pour un seul effet! ou, pour mieux dire, que de facultés instinctives pour un seul instinct!

Doit-on croire d'ailleurs, et serait-il facile de le démontrer, que toutes ces considérations entrent pour la plus grande partie dans l'accomplissement de l'acte générateur chez les hommes en général? L'abrutissement chez certains est plus la cause de la fréquence du coït que le développement du cervelet. Les causes d'immoralité prédominent chez cette espèce d'individus; ils échangent leur condition morale pour la condition de la brute, et l'ame qui a dégénéré en quelque sorte semble se mettre à l'écart pour ne plus remplir qu'une seule fonction, celle de leur conservation. Les efforts que l'ame fait pour les soustraire

à

à la violence de leurs passions se calculent par les regrets, par les promesses, par les désirs qu'un grand nombre manifeste, de s'amender et de revenir à des principes dignes de la condition pour laquelle chacun de nous a été créé.

Nous savons, d'un autre côté, que l'abandon entier vers tel ou tel penchant absorbe toutes les autres facultés; que ce penchant, par sa prédominance, gouverne l'homme impérieusement, au physique comme au moral. Ainsi l'étude, la méditation, concentrent toute leur énergie dans le cerveau (les phrénologistes en ont fait plus haut l'aveu), et l'ame n'est plus remuée par d'autres sentiments; ou si des sentiments opposés paraissent se manifester, l'ame, qui se complaît dans ces idées d'étude, d'imagination, de contemplation, etc., les oublie pour se conserver dans cet état de repos, de jouissance et de douce félicité; les sensations matérielles s'émoussent, et les passions de l'homme sont toutes dans son cerveau. Aussi, voilà pourquoi nous remarquons, chez les hommes d'étude, cette sorte d'*eunuquisme*, toutes les forces des facultés physiques s'étant portées vers l'organe des facultés morales.

Les phrénologistes nous disent que *lorsque la prédominance du cervelet est trop forte, elle produit de très-grands abus sur l'organisme, tels que l'épuisement de l'activité nerveuse; de là des agitations morales et physiques qui sont convulsives, l'affaiblissement de la force morale et intellectuelle, affaiblissement qui va quelquefois jusqu'à la stupidité.*

Dans cette circonstance, les phrénologistes ne nous parlent que du développement du cervelet, et l'on sait,

d'après eux, que la faculté de cet organe est *l'érection*. Que devient alors le cerveau? car si, comme ces auteurs le soutiennent, « les idées relatives à la généra-
» tion ne sont pas toutes l'ouvrage du cervelet; si elles
» ont des organes propres qui se trouvent dans le cer-
» veau; si l'organe de l'un excite les organes de l'autre
» en sorte qu'ils se soutiennent mutuellement », il est donc des circonstances où l'un refuse à l'autre son assistance et l'abandonne à la force dominante de sa faculté propre, sans qu'aucun des autres organes auxiliaires puisse s'opposer à ce torrent qui, débordant de tous côtés, entraîne l'homme dans des écarts susceptibles de le rendre tôt ou tard victime de l'impuissance où il est de résister à l'instinct de la faculté qui le subjugue. Encourageante perspective! la morale, inspirée par l'ame pour régler les passions humaines et y mettre un frein, n'est plus qu'un être secondaire ou nul, puisque la force d'impulsion est en raison du développement d'un organe réunissant une puissance d'instinct telle, que tout autre sentiment ne peut entrer en lice sans être sûr d'avance d'avouer sa défaite, et de succomber sous le poids de la nécessité.

De semblables idées, forgées dans le silence du cabinet, pourraient faire croire qu'une aberration d'esprit avait pu contribuer à leur formation; mais que, publiquement et en présence d'un nombreux auditoire, on prononce un semblable discours, c'est renverser l'ordre moral, et donner à la société des principes d'autant plus pernicieux, que l'incrédulité, en faisant chaque jour des progrès, secoue le joug, pesant pour elle, de la vertu éclairée, et détruit l'hommage que la conscience de l'homme s'est toujours plue

à lui offrir. De telles absurdités, présentées sous le nom d'études scientifiques, tombent heureusement d'elles-mêmes; car, autrement, elles ameneraient la démoralisation complète de la société.

Si la prédominance trop forte du cervelet produit, outre les phénomènes désignés plus haut, un affaiblissement de force morale et intellectuelle jusqu'à nous conduire à la stupidité, quel sera le contre-poids à opposer à cette prédominance? Nous sommes donc placés entre deux écueils, *ou trop ou pas assez*, et nous n'aurons d'autre ressource que de nous résigner à notre triste condition! D'une part, nous avons vu les conséquences fâcheuses d'un trop grand développement du cervelet, et de l'autre, nous observons que son défaut de développement laisse prédominer les sentiments d'égoïsme. Ainsi, le dernier terme du trop grand développement sera la stupidité, et, dans le sens contraire, nous aurons pour sentiment celui de l'égoïsme. La preuve fondamentale que le phrénologiste nous en donne, c'est le caractère égoïste des *eunuques*. Belle application! mais elle est trop fausse pour ne pas la réfuter.

Dans ce caractère d'égoïsme de la part des eunuques, on doit considérer leur position relative; et je parle de ceux qui ont été castrés à une époque de la vie où ils avaient déjà le sentiment de la destinée de leur organisation. Pour eux, c'est être et ne pas être tout à la fois; ils sont dans la société ce que sont entre eux les chevaux hongres. Les phrénologistes expliqueront-ils ces phénomènes par des organes remplaçant ceux dont on a privé ces infortunés, et devenant des points de consolation pour eux? Disons donc que la privation des organes générateurs influe d'une manière toute par-

ticulière sur les facultés morales, intellectuelles ; que cet égoïsme dont on accuse les eunuques est le besoin forcé de se mettre à l'écart des autres hommes ; et que l'ame, attristée par cette mutilation, éprouve la nécessité de s'éloigner de tous les objets qui laissent une impression douloureusement morale, et oblige l'individu à vivre pour lui-même ; car nul rapport physique ou moral ne peut l'attacher à aucun des êtres pour lesquels il avait été créé. On voit donc que cette mutilation agit non-seulement sur le cervelet, mais sur le cerveau et sur tout l'ensemble de l'organisme ; sur le cerveau, en ce que l'ame se trouve privée de cette force, de cette énergie, qui, tout en excitant les désirs de l'homme, savait très-souvent en modérer la fougue, par les idées louables, affectives, qu'elle imprimait à ses pensées, en donnant à ses sentiments toute la délicatesse propre à lui rappeler que l'acte générateur n'était pas simplement animal, mais qu'en rapprochant les deux sexes il les unissait par des liens d'affection, d'amour, de respect et de considération. Croit-on que l'eunuque jouisse à un moindre degré de cette sensibilité de l'ame ? croit-on également qu'en éprouvant encore des désirs il ne soit pas porté à d'autres sentiments que l'égoïsme ? Nous pensons, nous, que son ame en est plus expansive, et que la douleur morale l'emporte chez lui sur la douleur physique ; car il ne trouve rien dans ses autres facultés capable de le dédommager de cet isolement forcé dans lequel le jette son état présent, qui ne lui laisse dans l'avenir aucune perspective pour adoucir l'amertume de sa position.

Puisque des facultés d'organes doivent suppléer celles qui sont en moins ou qui ont disparu, pourquoi ces

facultés n'impriment-elles pas un changement favorable aux individus privés accidentellement, ou par la barbarie, de l'organe générateur? Bien loin de cela, toutes les autres facultés semblent s'anéantir; l'ame elle-même cherche en vain à sortir de cet état d'abnégation; les forces physiques s'affaissent, les facultés de l'ame déclinent et s'échappent avec la vie; et le malheureux sourit avec plaisir lorsqu'il sent que son dernier moment est proche, et que par la mort il va rentrer dans la condition commune.

« La dépravation d'action de l'instinct générateur tient beaucoup moins à sa prédominance qu'on le croit généralement; elle est due plutôt à l'action de certains penchants qui se sont développés sous l'influence d'une vicieuse éducation. »

Ce paragraphe met en contradiction avec eux-mêmes les phrénologistes; car ils admettent ici la nécessité d'une éducation morale pour arrêter certains penchants qui tendent à se développer sous l'influence d'une éducation vicieuse. *Une éducation !* mais, avec les prétentions si hardies des phrénologistes, y a-t-il une éducation possible? quelle règle, quels exemples, quelle influence, résisteraient à leurs révélations soi-disant certaines sur la conformation du cerveau et ses irrésistibles conséquences?... D'un autre côté, sera-t-on toujours ou à peu près sûr que l'éducation morale détruira ces penchants? car je ne vois pas que rien puisse s'opposer à ce qui doit arriver, lorsque, comme le proclament les phrénologistes, « si la prédominance du cervelet est trop forte, elle produit de très-grands abus sur l'organisme, et il en résulte des agitations morales et physiques, l'affaiblissement de la force morale

et intellectuelle. » Or, comment faire pour détruire cette prédominance? Le fort doit toujours emporter le faible; et quelle puissance pourra suppléer à cet affaiblissement? Sera-ce par des raisonnements? mais le torrent qui vous entraîne ne raisonne pas. Sera-ce la puissance de l'ame que vous invoquerez? mais l'ame, selon les phrénologistes, est un être imaginaire, on ne peut la chercher ni la trouver dans un lieu quelconque du cerveau; car ils n'admettent point de centre cérébral. Alors il faudra tout simplement laisser l'homme à son instinct, empêcher qu'il ne nuise à lui-même et aux autres, et attendre patiemment qu'il rentre dans le néant avec la matière. Cette condition n'est-elle pas plus horrible que celle de la brute? Au moins l'instinct naturel dirige l'animal jusqu'à sa fin, et l'homme, qui possède dans sa boîte osseuse une multiplicité d'organes, ne peut compter de préférence sur la prédominance avantageuse de celui-ci, que sur la prédominance désavantageuse de celui-là! La phrénologie devrait au moins nous indiquer les moyens de sortir de ce labyrinthe; car, pour nous, c'est une mer sans fond ou sans rivage; nous sommes embarqués sur le vaisseau de la vie, tout entiers à la disposition de nos penchants, selon, en général, la prééminence de tel ou tel. Cela s'appelle sans doute du progrès! Ah! quel effrayant progrès, tant pour l'homme seul que pour la société entière!

Ce n'est pas une découverte de dire que l'homme est poussé à l'acte générateur par une forte impulsion qu'il n'accomplirait pas s'il ne sentait ce qu'on appelle *l'aiguillon de la chair*.

Il suffit de rappeler que la condition de l'homme,

en naissant, n'a pas été de se conserver seulement pour lui-même, mais aussi de se perpétuer dans son espèce. Or, comment le ferait-il, si, d'une part, il manquait des organes propres à cette faculté, et de l'autre, si l'instinct de la propagation ne lui avait pas été dévolu comme à toutes les autres espèces d'animaux qui se reproduisent de la même manière que l'homme? Au moins fallait-il avouer que la cause première, dont les phrénologistes ne parlent qu'avec restriction, avait eu un but en créant l'homme avec la condition de mourir, de lui donner la faculté de revivre dans les siens et de ne pas interrompre la chaîne de la vie, afin que l'espèce survécût et fournît à la société les moyens d'en conserver le nombre ou de le multiplier?

Suivons les phrénologistes. « Ce n'est pas tout, ajoutent-ils; l'enfant mis au monde, il fallait un autre instinct pour que le père et la mère le soignassent. » Pourquoi cet instinct? La main qui créa l'homme, en lui donnant les moyens de procréer son semblable, lui a imprimé le devoir de veiller à sa conservation, soit avant, soit après sa naissance. Ce sentiment n'est point le sentiment seul d'un instinct développé sous la puissance d'une faculté matérielle ou autrement d'un organe logé *ad hoc* dans telle ou telle partie du cerveau. Cette prévoyance est le complément de la sagesse divine, et je demanderai aux phrénologistes si l'infanticide chez les femmes ou l'égorgement chez certains animaux sont des actes dépendant de la prédominance de l'organe supposé de la *destructivité*. Faisons une part plus large à la nature; disons que les crimes qui ne devraient jamais avoir lieu n'appartiennent nullement à ces organes imaginaires; qu'ils sont le plus souvent

l'effet de la crainte, de la honte, de l'aberration instantanée de l'esprit; disons que l'ame, une fois égarée de la route qui conduit à la morale, à la vertu, s'enfonce de plus en plus dans le chemin obscur et étroit de la déraison, et croit cacher dans un crime le fruit de sa faiblesse et de son égarement.

Opposons à ce tableau les tendres sollicitudes d'une mère, qui, prévoyant d'avance qu'elle va mettre au jour un être que déjà elle affectionne du plus tendre amour, se trace en elle-même le bonheur dont elle va jouir. Ce n'est point là de l'instinct; c'est un sentiment émané de l'ame, ce mobile vrai, puissant et unique, de nos facultés morales. La jeune épouse, en acceptant cette condition, ne l'accepte le plus souvent que par l'espoir de devenir mère, et lorsque des signes annoncent que cet espoir ne sera pas deçu, son ame, pénétrée de la douce sensation de la maternité, lui inspire à l'avance la nécessité de veiller à la conservation de son fruit; c'est elle qui lui découvre toute l'étendue de son bonheur; ce n'est plus l'instinct matériel agissant, c'est la pensée, la réflexion tout entière qui, sous l'influence bénigne de l'ame, dirige les pas, les actions, et tous les sentiments de cette heureuse épouse. Les phrénologistes, disposés à tout expliquer par la matière, devraient nous dire comment cet instinct matériel peut leur offrir d'autres avantages que celui de satisfaire à des lois qui sont celles de la nature comme nature, et non de la nature comme nature principe immatériel, renfermant en lui tous les sentiments, toutes les impressions morales qui sont de son essence.

Qu'ils nous mettent en comparaison les oiseaux, les lapins, qu'auront-ils démontré? sinon que la nature,

intéressée à la conservation des espèces, a dû ajouter à cet instinct une perfection indispensable pour le temps où d'autres êtres réclameront leurs soins et leurs secours. Admirable providence ! cet instinct est la preuve qu'une puissance supérieure, ou cause première, comme vous voudrez l'appeler, veille, non pas instinctivement sur tous les êtres vivants, mais en donnant à chacun une perfectibilité qui les rapproche, en quelque sorte, de l'espèce humaine.

« Tout ce que font les animaux, soit avant, soit après l'incubation, a lieu, selon ces mêmes auteurs, instinctivement, et l'observation a appris que ces actes se rattachent à une portion déterminée du cerveau. » En vérité, malgré tout le désir qu'on aurait d'admettre quelque chose de positif dans ce système, la raison, comme le bon sens, s'y refuse. Quoi ! c'est une portion déterminée du cerveau qui fait que cet instinct agit, et l'on appelle cet instinct amour des enfants, ou *philogéniture !* Si cette portion déterminée manque, il y aura bien procréation, mais gare aux pauvres enfants ! ils courent risque d'être égorgés et dévorés par leurs mères. Si certains oiseaux tuent leurs petits, si les chats, les lapins les égorgent et les mangent, c'est sans doute parce que *cette portion déterminée du cerveau leur manque.* Ce sont là les conditions sous l'empire desquelles sont placés certains êtres qui ne peuvent réclamer aucun privilége, et qui, conformés ainsi naturellement, ne peuvent aimer ni leurs enfants propres, ni ceux des autres ; et de là l'inévitable nécessité de rencontrer des hommes chez lesquels la faculté de la *destructivité* ne peut être balancée par la faculté de l'*amativité,* puisque l'organe n'existe pas.

Le phrénologiste se demande comment, en présence de pareils faits, on peut douter de la phrénologie. Ce que je viens de dire doit servir de réponse. Il ne suffit pas de créer des facultés, de les indiquer à ceux qui veulent bien se persuader qu'ils en voient les organes; il faut positivement les exposer, non pas *microscopiquement*, mais réellement. Non, ce n'est pas par un instinct seul que les oiseaux entourent de précautions leurs petits, qu'ils les couvrent lorsque le temps les menace, qu'ils leur choisissent une nourriture convenable, qu'ils écartent soigneusement de leurs nids les ordures. Il existe une prévoyance qui échappe à l'homme, et cette prévoyance ne vient pas de l'instinct seul; elle se rattache à cette cause inséparable des êtres qu'elle a créés, et auxquels elle accorde une intelligence particulière pour conserver et défendre cette progéniture par laquelle tous les êtres se perpétuent, afin de remplir jusqu'à une époque inconnue le but de leur unique destinée. A plus forte raison, si nous envisageons celle de l'homme, dont les facultés intellectuelles embrassent cette immense étendue qui prouve sa supériorité en le plaçant au-dessus de tous les êtres créés. Cette perfectibilité réside dans d'autres facultés que ces organes auxquels la phrénologie essaie de rapporter tous les actes de sa vie. Les impressions chez lui sont autrement senties, parce qu'il peut penser, réfléchir et raisonner. Le besoin qui le rapproche de la femme ne peut être purement instinctif; tant de motifs l'y entraînent, qu'il ne peut se livrer à l'un sans que l'autre n'entre pour moitié dans ses désirs, dans ses jouissances et dans ses résultats. Le sentiment est durable chez l'homme; il

voudrait l'oublier, que l'ame l'y ramène par un sentiment non moins puissant, celui de la reconnaissance. Tous les autres organes participent de cet état de bien-être, et la vie semble acquérir plus d'activité sous l'influence de cet empire moral qui, d'un acte purement animal, en fait pour lui le lien d'une union indissoluble, surtout lorsque le rapprochement a eu lieu à la voix de l'amour, confondu dans cette étroite amitié formant la chaîne la plus belle de deux êtres ne vivant plus que par l'un et pour l'autre.

Je laisse les phrénologistes se livrer à leur illusions; je m'attache à de plus sévères arguments.

COSMOPOLISME - HABITATIVITÉ.

« Ces auteurs avancent que tous les hommes ne sont pas cosmopolites; qu'il doit y avoir des raisons pour lesquelles les animaux se plaisent plutôt à certains lieux qu'à certains autres. »

Le *cosmopolisme* nous paraît être une exception à la règle générale. Les hommes ordinairement, tels fixés qu'ils soient au sol qui les a vus naître, font cependant des excursions, sans néanmoins renoncer entièrement à leur patrie ou la renier; en cas d'une absence même illimitée, ils conservent toujours le désir d'y revenir et d'y laisser leur dernier soupir.

Les phrénologistes ont raison d'admettre cet instinct puissant qui, lorsqu'il n'est pas satisfait, produit une maladie grave, et souvent même incurable; maladie qu'on nomme *nostalgie*. Mais doivent-ils l'admettre en ce sens, qu'un organe particulier est destiné à son action? Nous ne saurions ajouter foi à une

semblable assertion. L'homme atteint de la nostalgie l'est le plus souvent par la privation des lieux, des parents, des amis qui lui sont chers, par des souvenirs qui lui rappellent, non le palais de ses pères, mais la modeste chaumière où, dans son enfance, il recevait les caresses de ses vieux parents, les embrassemens de ceux dont il a reçu le jour, les amitiés des compagnons de son enfance, etc.; mais il ne faut pas d'organe distinct pour cela. Ce sentiment de patrie naît avec nous; il est identifié à notre être, et rien ne peut nous distraire de cette affection, de cet attachement qui nous retient au sol natal, et que nous ne quittons qu'avec l'espérance bien réfléchie d'y revenir. Les phrénologistes semblent conspirer pour ôter à l'homme tout ce qu'il y a de grand, de noble, d'élevé dans son essence. Ils veulent qu'il agisse toujours par un instinct; il semble que, hors les instincts et les organes qui les logent, il ne doive plus y avoir que du vide; que l'idée de l'ame, présidant aux volontés de l'homme, les révolte, et que leur philosophie, pour être vraie, ne doive représenter qu'une philosophie matérielle, plus une intelligence instinctive plus perfectionnée chez l'homme par des habitudes ou des besoins dont l'animal peut se passer, pourvu que, dans ses courses sauvages, il trouve de quoi satisfaire ses appétits et rester muet et insensible comme la pierre.

Il y a des oiseaux qui construisent leurs nids au haut des arbres, d'autres sur les branches inférieures; ceux-ci se cachent dans les trous d'une masure, ceux-là dans une haie. Parmi les sauvages, il y a des hordes qui s'attachent facilement au terrain qu'elles cultivent;

elles y construisent des habitations et s'y établissent, tandis que d'autres continuent une vie nomade. Est-il donc nécessaire d'imaginer à ce sujet un organe d'*habitativité?* Les hommes, comme les animaux, ont été disséminés sur le globe selon le vœu raisonné de la nature, selon leurs espèces, selon leurs besoins, selon leurs habitudes, et selon les rapports qu'ils doivent avoir avec les individus et les objets qui peuvent leur être de quelque utilité ou de nécessité pour leur conservation, comme pour la propagation. Cette nécessité est plus impérieuse que toutes les autres lois instinctives, puisqu'ils y sont soumis afin que toutes les conditions de leur existence animale soient remplies.

Une question assez difficile à résoudre serait celle de savoir si les diverses espèces d'animaux ont habité dans les premiers temps les mêmes lieux; si ces espèces ont toujours été de même origine, et si, par des catastrophes du globe dont l'époque nous sera toujours inconnue, celles du nord n'ont pas été transplantées dans les climats du midi, et *vice versâ*. Les fossiles trouvés dans les contrées de la Sibérie, du Kamtschatka, semblent en être la preuve, et tout nous dit de respecter le secret de la cause première dont tous les actes sont si bien calculés, que l'orgueil humain seul peut s'irriter de l'impuissance personnelle qui le distingue. De là le besoin de donner des hypothèses au lieu de vérités, et de recourir au matérialisme afin d'expliquer ce qu'il ne saurait comprendre lui-même.

Dire que la nature, pour être animée, a voulu que toute la terre fût habitée, et qu'à cet effet elle a assigné aux animaux leurs différents séjours par un

instinct *particulier*, ce n'est pas prouver que les animaux avaient pour cela ou devaient avoir un instinct particulier. Répétons que la nature sage et prévoyante a voulu que chaque lieu, que chaque climat fût habité par les individus à qui ces lieux, ces climats appartiennent en propre, et dont ils ne pourraient plus s'éloigner sans nuire à eux-mêmes, sans se voir dégénérer, et sans risquer de périr ou de languir sous un ciel et dans des lieux pour lesquels ils n'avaient point été destinés. Aussi, ceux que les voyageurs transportent de la zône torride dans notre climat dégénèrent-ils bientôt et ne sont plus aptes à la génération, à moins que, comme dans des circonstances très-rares, on n'élève artificiellement la température à laquelle ils semblent s'accoutumer, au niveau de celle de leur pays natal. Buffon a donc eu raison de dire d'une manière générale « que l'influence du climat et de la nourriture doit, à la longue, rendre ces animaux exempts ou susceptibles de certaines affections, de certaines maladies; que leur tempérament doit changer peu à peu; que le développement de la forme, qui dépend en partie de la nourriture et de la qualité des humeurs, doit aussi changer les générations. » Eh bien! si toutes les circonstances que nous venons d'énumérer peuvent opérer ces changements divers, l'instinct d'*habitativité* sera donc remplacé par un instinct de nouvelle *naturalité*. Si toutes les places sont occupées par les autres instincts, et le nombre en est multiple, l'instinct de *naturalité* occupera-t-il celle de l'instinct d'*habitativité*? Dans ce cas, il doit, comme un usurpateur, s'asseoir sur le trône de ce même instinct, qui ne sera plus ministre mais sujet très-soumis et très-dévoué.

Convenons que l'*habitativité*, pour l'homme, doit se distinguer encore plus par un autre sentiment que par celui de l'instinct. Le sauvage, en général, préfère sa cahutte à toutes les autres demeures, mais cette préférence n'est pas de l'instinct animal; cette préférence tient à des idées de propriété, de famille, de gouvernement intérieur. Il regarde le sol qui l'a vu naître comme une possession acquise par ses ancêtres, et qui lui a été transmise. S'il la quitte ou l'abandonne, c'est par la loi impérieuse de la nécessité; mais il y laisse des souvenirs, non des souvenirs instinctifs, mais de pensées de retour; et cela est si vrai, que tous les sauvages qui ont été apportés en Europe faisaient peu d'attention aux tableaux variés qu'on offrait à leurs regards. On s'apercevait facilement que l'image de leur pays venait sans cesse frapper leur imagination, et que rien ne pouvait compenser pour eux la privation de cette liberté qui entretenait dans leur ame l'intérêt de famille, de bonheur et de jouissances, que ne pouvait leur présenter l'etat bruyant de notre civilisation. Il existe donc chez les hommes plus que de l'instinct. « Les animaux n'ont pas la puissance de réfléchir; la nature le fait pour eux dans certaines circonstances; à l'homme seul appartient cette faculté à laquelle l'ame préside. L'entendement est non-seulement une faculté de cette puissance de réfléchir, mais c'est l'exercice même de cette puissance, c'en est le résultat, et, comme le dit encore Buffon, c'èst ce qui la manifeste. »

Parmi les hordes les plus sauvages, par conséquent les moins civilisées, nous reconnaissons chez elles un entendement bien prononcé par rapport à leur manière de vivre en particulier comme en société. Elles

tiennent à leur sol natal, parce qu'il suffit à leurs besoins; elles y tiennent, parce que, tant qu'elles n'ont pu établir de comparaison avec un sol étranger plus avantageux qui les conserverait ou les maintiendrait dans leurs habitudes, elles ont dû garder cet attachement pour cette terre natale, telles malheureuses qu'elles puissent être. Ce n'est point là un instinct particulier d'*habitativité;* c'est un principe attaché à la condition de l'homme en général, et plus particulièrement encore à celle du sauvage. Ce principe est inhérent, pour ce dernier, à celui de sa conservation, le seul mobile de ses actions.

Or, lorsque nous disons que l'homme tient au sol, au pays qui l'a vu naître, à la patrie dont il est l'enfant adoptif, et qu'il ne s'en sépare presque jamais que pour des intérêts ou des devoirs à remplir, nous mettons de côté l'instinct de l'*habitativité;* nous appelons l'homme au sentiment intérieur de lui-même, à ce je ne sais quoi qui l'attache, comme malgré lui, à son pays, qui l'entraîne vers les entreprises les plus hardies pour contribuer à sa gloire, à sa prospérité, qui lui fait affronter les plus grands dangers pour sa défense, et allume dans son cœur la vengeance, lorsque ses efforts n'ont pu empêcher qu'il ne soit envahi par des hordes étrangères. Non, non, l'homme ne tient point au sol par pur instinct d'*habitativité;* l'ame lui dicte des sentiments plus généreux et d'une nature plus expansive.

Certainement ce n'est pas la raison qui porte les animaux à habiter plutôt tel endroit que tel autre; mais, dire qu'il faut un organe pour fournir à cette impulsion, c'est ce que la saine logique ne peut

admettre. Il est dans la condition des animaux de vivre dans le lieu, dans le climat qui leur a été assigné originairement ; il ne leur viendra jamais dans l'idée de déroger à cette loi, parce qu'ils sont, en vertu d'elle, destinés à ces lieux, à ces climats, et que s'ils en sortent, c'est par un cas fortuit, non prévu et non calculé. Ce qui démontre, d'un autre côté, le but réfléchi du Créateur, c'est que les animaux perdent les habitudes premières de leur destination ; ainsi que nous l'avons observé, ils rentrent dans des conditions de nullité ; comme des plantes étiolées, ils végètent plutôt qu'ils ne vivent, et meurent de maladies qu'ils n'auraient point contractées s'ils avaient toujours habité le sol natal.

Cet instinct d'*habitativité* doit donc se réduire au simple fait de prévoyance de la nature, puisqu'il existe pour tous les animaux en général ; et n'a-t-elle pas été elle-même bien plus prévoyante encore dans la distribution des moyens de la vie ? car il ne suffirait pas à l'animal d'avoir l'instinct de l'*habitativité*. Que serait-il devenu si cette nature à laquelle on refuse cet ordre, cette sagesse si remarquable, n'avait pas distribué sur ce sol d'*habitativité* tous les éléments propres à l'entretien de la vie, et diversifiés selon les goûts, les besoins de chaque espèce, même pour les espèces malfaisantes ? C'est par sa prévoyance également qu'elle a imprimé aux différentes substances alimentaires le goût, le principe odorant qui engage chacune à prendre ou à repousser celle qui lui convient ou peut lui être nuisible.

L'homme, dans le commencement de sa vie première, n'a peut-être pas eu cet avantage ; la nature

lui avait donné l'intelligence, il fallait qu'il s'en servît, et ce n'est qu'à l'aide de cette raison que, par des tâtonnements successifs, il a reconnu ce qui pouvait lui convenir. Mais, demanderons-nous, cette raison avouée par les phrénologistes, quel est le principe qui la dirige? est-ce l'instinct lui-même? Raison, instinct, se trouvant sous l'empire de l'ame, cette dernière n'agit que par l'ordre et par le pouvoir d'une puissance supérieure. On peut nier qu'il en soit ainsi; mais prouver le contraire est chose d'autant plus difficile, que tous les éléments sont nuls pour arriver à cette preuve.

Il y a pour les phrénologistes une simple nuance entre la raison dirigeant l'homme et l'instinct poussant l'animal. Cependant, physiquement parlant, la distinction est grande, et doit supposer dans l'homme une perfection de raison plus complète que l'instinct perfectionné chez l'animal.

SENSATIONS CHEZ LES ANIMAUX.

L'AME CHEZ L'HOMME.

S'il est bien reconnu que les animaux ont des sensations mais point d'idées, nous verrons que leurs facultés et les nôtres sont distinctes, toutefois que nous comparerons leurs opérations à nos actions. Ils ont, comme nous, des sens, et par conséquent ils reçoivent les impressions des objets extérieurs; ils ont, comme nous, un sens intérieur, un organe qui conserve les ébranlements causés par les impressions, et par conséquent ils ont des sensations qui, comme les nôtres, peuvent se renouveler, et sont plus ou moins

fortes ou plus ou moins durables; cependant ils n'ont ni l'esprit, ni l'entendement, ni la mémoire comme nous l'avons, parce qu'ils n'ont pas la puissance de comparer leurs sensations, et que ces trois facultés de notre ame dépendent de cette puissance (1).

Les phrénologistes désireront sans doute encore savoir ce que nous entendons par ame, ou par le principe immatériel qui va chercher lui-même son origine dans un principe inconnu dont la présence ne se communique à aucun de nos sens matériels, agit à notre insu, et dirige ou gouverne toutes nos actions, etc., etc.

L'ame est pour nous une substance spirituelle et libre; les philosophes la reconnaissent comme le principe de la vie, la source de nos pensées et de nos mouvements volontaires.

Lorsque nous disons avec les philosophes qu'elle est spirituelle, c'est qu'un sentiment interne nous démontre que nous pensons, que nous jugeons, que nous raisonnons, que nous avons des idées, des désirs, des passions, etc.

La substance de l'ame est libre; et la meilleure preuve que nous puissions en donner, c'est de sentir que nous avons la faculté d'adopter telle ou telle opinion, et d'agir ou de ne pas agir.

Il n'en peut être de même pour l'animal, telle intelligence qu'on lui suppose, soit naturelle, soit acquise; car l'instinct, chez les animaux, n'est, dans la véritable acception du mot, qu'un certain sentiment, qu'un certain mouvement que la nature leur a donné

(1) Buffon, *Disc. sur la nature des animaux*, t. 1, p. 56 et suiv.

pour les diriger dans la connaissance, le choix ou la recherche de ce qui peut leur être bon, comme de ce qui peut leur être nuisible; et encore, cet instinct a-t-il été départi d'une manière plus étendue à certaines classes d'animaux, par une prévoyance particulière, et le tout à l'avantage de l'homme et d'eux-mêmes.

On n'a pas sans doute compris que le but du Créateur avait été d'imprimer dans le cœur de l'homme que son orgueil ou sa fierté, sa vanité ou sa présomption devait s'anéantir dans la comparaison qu'il était donné à son ame de faire relativement à l'intelligence de certains animaux. Cette leçon ne lui a été transmise que pour mieux le mettre en garde contre la tendance à certaines actions, qui, ayant des rapports avec celles des animaux, pourraient compromettre la dignité, la noblesse de son caractère, s'il s'y livrait aveuglément, sans vouloir écouter ce sens intime veillant continuellement sur lui pour l'arrêter dans le débordement de ses idées, qui, unies aux sensations matérielles qu'il éprouve, troublent l'harmonie physique et morale de son existence.

CONCENTRATIVITÉ. AFFECTIONNITIVITÉ.

De l'*habitativité*, il fallait nécessairement que les phrénologistes passassent à la *concentrativité*. Le mérite d'un roman, c'est d'en nouer l'intrigue par une multitude rapprochée d'épisodes. Ainsi, les instincts viennent naturellement se placer à côté, au-dessus ou au-dessous, latéralement, supérieurement ou inférieurement des autres, et les phrénologistes les classent si bien, qu'ils doivent marcher en ligne comme des soldats long-

temps et habituellement exercés à la manœuvre. Ainsi, l'impulsion qui porte les animaux à rester en arrêt forme chez l'homme l'organe de la *concentrativité*. Peut-être qu'en cultivant beaucoup cet organe les phrénologistes parviendront à obtenir de certains individus de l'espèce humaine les mêmes résultats ou avantages que ceux que l'on obtient d'un chien d'arrêt bien dressé !

Nous devions tous croire que l'affection, l'amitié, l'attachement, n'avaient pas besoin, pour se faire connaître, d'un organe particulier; que l'*affectionnitivité* des uns ou l'*adhésivité* des autres étaient soumises à la loi qui, loin d'isoler l'homme en lui-même, le rapproche de son semblable, et s'unit à lui par des liens de sympathie. Quelle idée se former, d'ailleurs, d'un instinct qui, matériellement parlant, vous lance, par une sorte de nécessité, vers un attachement quelconque, et cela parce qu'il coïncide ou doit coïncider avec les organes de l'*habitativité* et de la *concentrativité?* Ainsi, plus d'impulsion de la part de l'ame; c'est un organe qui porte l'homme à l'amitié, qui, d'une manière générale, le pousse à l'amour de l'espèce, et, enfin, est le germe de l'association. Quand on discute de cette manière, on devrait au moins nous découvrir quelle est cette puissance par laquelle l'instinct agit; car il faut nécessairement remonter à la cause des effets, et, quoique cette cause soit invisible à nos sens, elle existe néanmoins intérieurement; elle est le produit d'un acte réfléchi, et d'autant plus réfléchi, que l'amitié, l'attachement, l'amour même, n'embrassent pas indistinctement tous les êtres, et que ces sentiments ne comprennent dans leur *affectivité* que des individus de leur choix,

que des individus qui, devenus pour eux le germe de l'association, ont besoin qu'il existe une sympathie quelconque pour arriver à produire même le plus simple engagement de cœur ou d'esprit. Tout cela est le résultat de la combinaison d'une intelligence supérieure, et ne peut être attribué *à cette faculté* que les phrénologistes disent être l'instinct de s'attacher aux objets qui nous entourent, et qui est commune aux animaux et aux hommes.

En admettant que cet instinct ait été départi d'une manière particulière à l'homme et à la plupart des classes d'animaux, pour ne pas dire à toutes, pourquoi se refuser d'avouer que la cause première qui a présidé à cet ensemble parfait d'ordre universel est encore pour quelque chose dans l'accomplissement de ces facultés? Mais ne voyons-nous pas, d'un autre côté, par une preuve moins irrécusable, que la condition attachée à l'homme de se reproduire entraînait la nécessité de se rapprocher, de former une association d'individu à individu? et, à mesure que la famille augmentait, la société se formait de droit, sans y être portée par l'organe de l'instinct d'*adhésivité*. De quoi s'agit-il? que le but de la nature soit rempli : l'homme n'est pas né, plus que les animaux, pour l'isolement, et chacun, dans son espèce, se rapproche ou se rallie à la famille commune, pour participer ensuite aux avantages de la grande famille. Or, tous ces instincts que l'on multiplie à volonté pour expliquer toutes les actions des hommes ou des animaux se réduisent à presque rien, lorsqu'on a le courage et la modestie d'élever plus haut ses regards, et de remonter à la source commune et universelle de toutes choses.

De ce que des hommes ont paru ne montrer aucune espèce de sympathie en général, peut-on conclure *à priori* qu'ils n'étaient pas susceptibles d'en éprouver, puisque l'organe phrénologique leur manquait ? Je ne saurais l'admettre, encore moins considérer comme preuve de cette assertion que les brigands, les assassins sont *presque tous privés* du développement de ce penchant.

Je conçois que les brigands, les assassins ne soient portés à aucun sentiment d'*affectionnitivité*, et c'est mal choisir ses exemples. L'habitude du brigandage ou de l'assassinat, détruisant chez l'homme tout sentiment d'humanité, de bienveillance, de douceur, d'obligeance, le range dans une condition distincte; il devient, si je peux m'exprimer ainsi, une bête féroce; il imite cette dernière, mais il n'est pas guidé par le même instinct qui, chez elle, étant purement animal, appartient à son caractère et à tous les individus de son espèce; il réfléchit son crime, tandis que l'animal obéit à son instinct, qui attend, pour se manifester, que l'appétit se fasse sentir pour chercher sa proie, l'égorger et s'en repaître. Le brigand ou l'assassin agit différemment ; il médite dans le silence le crime qu'il veut commettre, il dispose tous ses moyens pour réussir ; chez lui, ce n'est pas la soif du sang mais la rapine qui le domine; et toute sympathie ne saurait exister entre lui et les autres hommes, parce que la crainte de communiquer ses pensées, ses actes à des complices, l'éloigne de leur présence, et qu'il ne peut y avoir de sympathie qu'entre lui et le crime. Aussi, lorsqu'une association s'établit entre des brigands, ce n'est point, je le répète, par sympathie, mais

pour opposer à l'attaque une résistance proportionnée, pour envahir avec plus de sûreté le domaine attaqué, et pour s'assurer mieux du butin; cette sympathie est tellement illusoire, que lorsqu'il y a collision entre eux, la rupture de l'association entraîne la perte successive des associés, et l'échafaud devient le prix de chacun.

On ne peut néanmoins se dissimuler que si, du côté des brigands, il n'existe pas une sympathie morale, il en existe une qui les rapproche, non par instinct d'*affectionnitivité*, mais par les idées communes du crime. Ces hommes se mêlent, se réunissent entre eux comme les animaux féroces, afin de mieux cerner leur proie et de s'en rendre maîtres d'une manière plus sûre et plus cachée. Par conséquent, même sympathie d'idées, de projets, de conception et d'exécution : l'*affectionnitivité* paraît seulement se montrer parmi eux quelques instants, lorsque, le crime consommé, ils sentent la nécessité de s'unir plus étroitement, et de resserrer les liens de confraternité, d'association, pour délibérer en commun, et échapper aux poursuites de la justice et de la vindicte publique. Devons-nous appeler cela de la sympathie? non sans doute, et nous rejeterons toute assertion qui tendrait à faire adopter que le développement du penchant de l'*affectionnitivité* existe comme principe chez les brigands. Cette affectionnitivité n'est qu'en raison des circonstances, de la nécessité dans laquelle ils se trouvent, et de l'intérêt attaché à leur union ou association, puisqu'ils se trouvent placés sur la même ligne, que le même sort les attend, et qu'un cas fortuit peut seul les préserver de subir en commun la même peine.

DE LA COMBATIVITÉ, DE LA DESTRUCTIVITÉ, DE L'IMITATIVITÉ.

Comme, chez les phrénologistes, c'est toujours le même système, et que, dans leur propre intérêt, ils ne peuvent en admettre d'autre, il en résulte que nous sommes presque forcés de les applaudir de nous avoir fourni les moyens de rétorquer leurs arguments. Peut-être avons-nous acquis, depuis leur profession de foi, l'organe de la *combativité, qui est la tendance à s'offenser par la résistance, à redoubler d'action pour vaincre l'opposition, à ne pas se laisser décourager, à aimer la lutte.*

Il fallait bien que la nature imprimât à l'homme un caractère particulier qui le maintînt dans la condition supérieure de son être physique et moral. Or, indépendamment de la force matérielle qu'il a reçue pour exercer les fonctions extérieures, il lui a aussi été donné en partage une force morale que nous ne pensons pas appartenir à ce nouvel organe de *combativité*, nommé ainsi par Spurzheim, et courage par Gall. Celui donc qui est privé de cet organe ne peut en avoir l'instinct. Cependant tout démontre que la *combativité*, que le courage est soumis à d'autres lois que celles de l'instinct. Le courage n'est point un fait matériel, il est la conséquence de l'organisation propre de l'homme; il est soumis à toutes les causes qui peuvent le développer; elles sont souvent plus déterminantes que toutes les causes physiques extérieures.

Pourquoi ne ferions-nous pas dépendre ces diverses tendances de caractère des tempéraments divers qui

distinguent l'homme? La doctrine des tempéraments, si bien développée par les anciens, convient bien mieux que toutes les hypothèses des observateurs phrénologistes. N'est-il pas de fait, et l'axiome en est devenu proverbial, que le caractère de l'homme se manifeste dès l'enfance pour l'avenir? Ce caractère se fortifie par l'habitude, ou se modifie selon l'éducation, selon les positions particulières ou relatives, et selon les causes qui le portent à se prononcer d'une manière absolue; soumis à l'énergie ou à la faiblesse du tempérament, le caractère se montre tel qu'il doit être; je ne dirai pas tel qu'il sera toujours, parce que tant de sujets peuvent opérer des changements, qu'il est presque impossible de dire qu'il restera immuable. En vain prétend-on que l'instinct influe sur le caractère, il faut s'entendre sur la valeur du mot caractère, et ne pas le mettre ainsi à la discrétion de l'instinct.

Nous entendons, nous, par caractère, tout penchant que l'homme montre à suivre dans les opérations de l'esprit certaines directions; et ces directions seront bonnes ou mauvaises, selon l'inclination de l'individu à la douceur, à la férocité, à la vengeance, ou au pardon des injures. Nous désirerions savoir comment l'instinct influe sur la bonté ou la méchanceté de tel ou tel caractère; car, enfin, il est bien malheureux pour l'homme de recevoir, en naissant, un organe dont l'instinct, malgré lui, peut l'entraîner vers des actes que la société réprouve ou punit. Je ne parle point ici en moraliste; je cherche seulement à savoir comment l'homme ainsi conçu sortira de cette position, et quel moyen pourra l'en faire sortir. L'éducation, me dira-t-on; mais le cheval résiste au mors qu'on lui met pour

le dompter ; son instinct de tendance à la résistance l'emporte sur la force qu'on emploie pour le rendre docile et doux, et mieux vaut souvent l'abandonner que de s'exposer à sa rancune, qui est d'autant plus réfléchie, que tous les efforts pour le soumettre ont été inutiles. Or, si l'animal oppose tant de résistance, que sera-ce de l'homme, dont le caractère fier ne sait point fléchir, et qui ne cède ni à la force, ni à la raison ?

L'homme reçoit, dans le premier développement de la vie, le caractère qui doit le distinguer à une époque plus avancée de l'enfance, de l'adolescence et de la virilité. Ce n'est point par un instinct qu'il agit ; ses organes sont à peine formés, son cerveau est à peine développé, que ses traits semblent exprimer à l'avance quel sera son caractère, surtout si ses père et mère, ou l'un deux particulièrement, en ont offert les empreintes durables. Avec l'instinct des phrénologistes, on ne concevra plus l'hérédité de caractère comme l'hérédité de ressemblance dans l'un ou l'autre sexe. Les changements dans le caractère devaient embarrasser ces auteurs ; car c'était assez pour eux de tous les autres organes, pour ne pas en créer d'autres qui auraient balancé l'instinct de caractère ; voilà pourquoi ils ont admis que *l'action de sentiments supérieurs et les affections tempéraient les caractères.* Pourquoi ne pas dire que l'ame était le moteur unique de ces sentiments ; que tout ce qui n'est pas conforme au sentiment naturel de la bonté, de la soumission sans bassesse, etc., lui répugne ; qu'elle s'irrite contre l'homme qui veut user de ses moyens de force pour résister à l'ordre légal, à la puissance du devoir ; et qu'en opposition elle lui donne cette force de résistance, de courage, de contradiction, en

lui inspirant le caractère qui indique chez lui la supériorité de sa raison, de son jugement, de sa force morale, par le triomphe qu'elle accorde à la cause qu'il défend et à la lutte qui lui est opposée? Peut-on trouver toutes ces facultés réunies dans un instinct? nous ne pouvons y croire.

La diversité des caractères tient plus aux impressions originairement reçues, et dont l'ame est d'autant plus pénétrée, que, par la force morale intellectuelle qu'elle prête à l'homme, elle le met dans le cas de résister à toute espèce d'attaques, le maintient dans une situation calme, fixe, le rassure contre ses incertitudes, et donne à son caractère toute l'énergie dont elle-même est susceptible.

Si l'homme paraît constamment disposé à recevoir toutes les directions qu'on veut lui donner, c'est que l'ame, malgré tous ses efforts, ne peut pas toujours remédier à cette faiblesse native qui le rend ou timide ou craintif, facile à se laisser entraîner ou séduire; et c'est pour cela que l'éducation bien dirigée, en secondant les mouvements de l'ame par la réflexion du bien, lui fournit une force nouvelle, qui, réunie à la force acquise, rend certain son triomphe sur l'homme, en redonnant à son caractère un empire qu'il ne pouvait exercer, tant étaient grandes la résistance et l'opposition qu'on lui présentait, et qui toutes deux ne faisaient qu'irriter, mais en vain, la susceptibilité de son caractère. En cela, les phrénologistes sont d'accord avec nous, en disant que « l'éducation et des circonstances extérieures modifient puissamment l'individu. »

D'un autre côté, aurait-on pu imaginer que chaque espèce de courage, militaire, civil, politique, scien-

tifique, théologique et autres, fût le résultat de l'action de diverses facultés qui sont dirigées par la *combativité*, organe qui se continue avec l'organe de la *destructivité?* C'est véritablement une manie de ne voir et de ne montrer partout que des instincts dominants, toujours victorieux, et qui, en définitive, rangent immédiatement l'homme dans la classe de ceux dont Buffon a écrit plus spécialement l'histoire.

Pourquoi associer la combativité avec la destructivité? cette dernière n'est-elle pas nécessairement le résultat de la première, et son action n'a-t-elle point lieu sans la combativité? C'est très-heureux pour un très-grand nombre de nos généraux de n'avoir reçu en partage que l'organe de la combativité; car autrement il aurait fallu les ranger dans la classe de certains animaux qui combattent pour disputer leur proie et la détruire ensuite, sans satisfaire pour cela le besoin apparent de leur appétit. La fouine égorge tous les oiseaux qui se trouvent en sa puissance, sans les détruire autrement; le renard étrangle toute une basse-cour, mais n'en dévore aucuns volatiles; il se contente seulement de les entasser les uns auprès des autres, et de les cacher avec soin pour les retrouver au besoin. Ici, comme on le voit, il n'y a pas de combativité; le rusé se donnerait bien de garde d'attaquer tout individu qui, comme le chien, est toujours disposé à exercer son instinct de combativité. Mais cet instinct de destructivité n'est-il pas aussi accompagné de celui de la prévoyance? car, je le répète, ce n'est pas pour satisfaire seulement le besoin du moment, mais c'est pour l'avenir que l'animal semble se former une réserve.

Quant aux animaux proprement dits carnassiers,

l'instinct qui les porte au meurtre est en raison de leur force, en raison des obstacles qu'ils rencontrent pour s'emparer de leur proie. C'est alors qu'ils combattent volontiers, et ne craignent point d'affronter les dangers et la mort, pour saisir cette proie, la déchirer et s'en repaître avec voracité; non-seulement un de ces animaux vient offrir le combat, mais souvent ils se réunissent en troupe afin de surprendre l'attaquant même et s'emparer plus sûrement avec lui de leur ennemi.

Dire que chaque animal a un organe de *destructivité* en rapport avec son organisation, c'est ne rien dire. Tous les êtres vivants doivent veiller à leur existence, à leur conservation; pour cela, la nature a mis en eux tous les moyens propres à se la procurer; et comme chaque espèce a son genre de nourriture, il en résulte qu'il faut bien que l'animal détruise pour vivre, soit qu'il broute l'herbe de nos prairies, soit qu'il attaque sa proie, soit même qu'il vive dans un autre milieu que les animaux terrestres. Vivre est la première condition de l'homme et des animaux, et pour vivre il faut chercher sa subsistance, et l'on ne peut l'obtenir qu'en détruisant; mais est-ce là ce que l'on doit entendre par *destructivité?* non sans doute. Ne vivrait-il que de l'air qu'il respire, n'étancherait-il sa soif qu'avec de l'eau, qu'il détruirait encore des milliers d'êtres imperceptibles, chariés ou combinés en quelque sorte avec ces deux éléments. En vérité, pour des gens qui ne croient point à la création, c'est produire gratuitement des organes dont les fonctions ne sont que le résultat des lois naturelles; c'est le côté matériel de tous les animaux, en plus ou en moins, selon le caractère qui leur a été imprimé par la sagesse

ou la prévoyance de la nature. D'ailleurs, ne voit-on pas que les animaux à *destructivité* ont, en quelque sorte, reçu d'elle l'ordre d'habiter les forêts, les lieux les plus solitaires? et ne savons-nous pas également que ces lieux, habités de préférence par ces mêmes animaux carnassiers, ont été pourvus de tous les éléments propres à leur faciliter la nourriture, soit comme nourriture vivante, soit comme nourriture herbagère? Ces animaux ne sortent de leurs forêts ou repaires, que lorsque, pressés par le besoin, ils viennent s'égarer dans nos villes, dans nos campagnes, et chercher une nourriture qu'il leur est difficile quelquefois de rencontrer dans les endroits ordinaires de leur séjour; et ce n'est qu'accidentellement que ces excursions ont lieu parmi nous. A quelle extrémité serions-nous réduits, si, sans cet ordre, sans cette combinaison admirable de la nature, nous nous fussions trouvés continuellement exposés à la rencontre, à l'attaque de ces animaux, et que le chasseur ne traque qu'avec beaucoup de réserve, de prudence, de sûreté et de précaution? car l'animal a aussi ses moyens de défense; du sentiment de son existence, naît celui de sa conservation. De là le courage qu'il développe dans sa propre défense; il ne doit succomber qu'à la force ou à la nécessité. Aussi la nature lui a-t-elle accordé cette liberté sauvage, il est vrai, mais qu'il préfère à cette domesticité heureuse à laquelle il ne peut s'accoutumer qu'en perdant à la fois sa vigueur, son caractère; il ne fait plus que végéter au milieu de l'abondance, et sa mort n'est plus la mort sénile des animaux sauvages, mais celle de la servitude, accompagnée d'accidents inconnus aux habitants des épaisses et spacieuses forêts.

Ainsi donc, combattre n'est autre chose que se défendre pour son intérêt particulier, ou pour l'intérêt général. Ce sentiment fait partie de nous-mêmes; il se développe d'une manière différente selon les circonstances, les temps, les lieux et la nécessité. Toutes ces diverses circonstances lui impriment le caractère qu'il doit avoir; la nécessité de la défense implique nécessairement le besoin de combattre. Il serait ridicule que l'homme ne pût avoir de courage qu'autant qu'il aurait la *bosse* de la combativité; il se trouverait également bien mal partagé, s'il lui était démontré qu'à cette bosse de *combativité* est réuni ou conjoint l'organe de la *destructivité*. Cette existence purement matérielle ne doit présenter à l'esprit qu'une perspective fâcheuse; car, de la première peut naître, sans que l'homme s'en doute autrement, la propension au meurtre ou à tous les crimes qui lui sont analogues, et de l'homme véritablement animé d'un grand et loyal courage en faire un horrible, un effrayant destructeur sur lequel il faudra courir comme on le fait à l'égard des bêtes sauvages ou dangereuses.

Pour rendre hommage à la nature, abandonnons tous ces faux systèmes de combinaison d'organes déterminant des instincts à l'entraînement desquels l'homme serait forcé de céder si on ne lui rappelait l'idée supérieure de sa position, par l'intelligence qui, sous la conduite de l'ame, le dirige vers des actions aussi louables qu'honorables, en tant que des sentiments capables de flatter ses sens n'ont pu le pervertir et dénaturer le caractère qu'il a reçu avec tous les éléments physiques et moraux de la vie. Séparer ces éléments les uns des autres, c'est analyser

analyser l'homme et le réduire à la condition matérielle, puisque de cette disjonction doivent résulter des effets opposés au but qu'il désire atteindre, celui de se perpétuer avec toutes les facultés susceptibles de donner à sa vie morale, à sa vie privée, tous les avantages qu'il a droit d'en attendre.

« Lorsque les phrénologistes nous disent qu'on peut avoir du courage par réflexion, mais que c'est un courage factice, »

Nous répondrons que le courage se développe avec énergie dans certaines circonstances de la vie; et c'est là ce qui, selon nous, constitue le courage par réflexion. Ainsi, tel individu assez pusillanime pour ne pas aller au combat et se décider, malgré la nécessité, à en partager les dangers, marchera cependant avec calme à la mort, lorsque cette mort sera la suite d'un jugement inique; il prouvera, par cette assurance, que c'est moins la perte de la vie qu'il redoute, que la honte d'encourir le mépris des ames honnêtes; en mourant, il conserve l'espoir que tôt ou tard le crime de son injuste sentence retombera sur ceux qui auront prononcé son arrêt. Les proscriptions et condamnations du régime de 93 en sont la preuve irrécusable; le courage fut peut-être alors encore plus grand parmi les femmes que parmi les hommes.

Il ne faut pas renfermer le courage dans une acception unique. Pense-t-on que le jeune soldat qui va pour la première fois au feu ait un courage autre que celui de la réflexion? et si la loi qui punit la lâcheté ou la désertion n'était pas aussi sévère, on en verrait plus d'un jeter ses armes et chercher son salut dans la fuite. C'est donc la nécessité de se défendre, de résister et

d'imiter les autres, qui lui donne du courage, et du courage par réflexion, et ce n'est qu'à la longue que ce courage factice devient un véritable courage, un courage réel; alors il ne lui en coûte plus d'aller au-devant du danger, et souvent il devient un des plus braves. Nous demanderons alors aux phrénologistes : si cet instinct n'existait pas, comment a-t-il pu se développer en aussi peu de temps? Sans doute ils me répondront que l'organe de l'*imitativité* a suppléé à l'organe de la *combativité*, et qu'ainsi, par une succession de secours d'autres organes, l'harmonie s'établit ou se conserve; que s'il en est autrement, cela dépend de la force qui prédomine tel organe en se rendant maître absolu de ses facultés; et c'est la raison pour laquelle l'organe de la destructivité, dont le développement est successif, l'emporte sur les affections et les sentiments moraux, et produit l'*assassin*. Il est donc impossible que l'homme résiste à la force, à la puissance de cet organe, lorsque *l'amitié, la bonté, la vénération, la conscience*, n'ont pu *contre-balancer son action*. Convenons que s'il en devait être ainsi, la société bientôt n'existerait plus. Il n'y aurait pas une famille qui ne craignît de nourrir dans son sein un monstre de cette nature; elle en serait d'autant plus affligée, que, constitué ainsi, le malheureux serait obligé de suivre sa destinée, si d'autres facultés ne venaient contre-balancer son action primitive et la *modérer*. Voyez, par ce mot modérer, que les phrénologistes semblent être convaincus, et ils n'osent le dire hautement, qu'il est impossible que l'homme résiste à son homicide penchant. Pour mieux nous en convaincre, ils nous présentent la tête de Lacenaire, qui, à la

criminalité, joignait des qualités *remarquables et rares.*

Aux yeux du moraliste, la chose ne se passe pas ainsi. L'homme ne pouvait habiter le monde social sans réunir en lui des facultés d'autant plus importantes, que d'elles dépendaient, par suite, ses rapports avec tout ce qui devait l'approcher ou le circonvenir. Il n'était pas jeté sur cette terre comme un corps ayant vie et mouvement, ou comme un animal qui agit et se meut par instinct. Sa destinée était marquée par une plus grande étendue. Il ne pouvait avoir de commun avec la brute que l'instinct de la conservation et des rapports sexuels. Doué d'une intelligence plus ou moins vaste, plus ou moins rétrécie, il appartenait à un autre système d'organisation, et la matière, devant chez lui agir comme matière, n'était qu'un accessoire à l'organisation du *sens intime* appelé à coordonner ses actions selon les principes du bien. L'ame devenait, dans ce dernier état, le pivot sur lequel roulaient toutes les facultés de son intelligence, se développant uniquement sous l'inspiration, en quelque sorte, de ce *præsidium* contre lequel viennent s'anéantir tous les systèmes de la philosophie matérialiste. L'homme naît avec des penchants, et ces penchants, quels qu'ils soient, sont subordonnés à son état physique, sous l'influence de cette puissance dont l'action est connue, sans que nous puissions voir ni découvrir sa nature ou son essence.

La société forme l'homme ou le pervertit. Elle le forme en le tenant rapproché d'elle par des liens d'intérêt; elle le pervertit en lui inspirant d'autres intérêts que ceux de l'avantage commun, en lui faisant voir sans cesse qu'elle prescrit des devoirs et en encourage l'accomplissement, de même qu'elle punit les infrac-

tions et surtout les crimes. En agissant ainsi, elle force l'homme à se souvenir toujours qu'il a des facultés dont il doit se servir, et que, leur dégradation serait-elle volontaire de sa part et non forcée, il lui en doit compte dans l'intérêt de l'ordre et de la morale.

Les penchants sont de nature différente selon les impressions que l'homme reçoit. Tous ressentent une influence plus ou moins directe, selon également les sentiments que l'homme éprouve et physiquement et moralement. Physiquement, ils peuvent être communs aux animaux; moralement, ils sont modifiés par toutes les causes qui se développent sous l'influence de principes plus ou moins en harmonie avec ce qui est bien, conforme à l'honneur et à la vertu, et en opposition avec tout ce que renferme de mal le vice et ses résultats. Voilà pourquoi, toutes les fois que la prédominance d'un penchant ne sera combattue par d'autre puissance que celle de la crainte des lois et des peines qui y sont attachées, le penchant souvent ne pourra être détruit, il sera seulement amorti; tandis que, si la puissance morale de l'ame peut agir et s'emparer de l'homme par la réflexion, le penchant sera redressé, et tous les autres, mauvais ou funestes, qui avaient une tendance à se combiner avec lui, étant affaiblis, la sympathie n'existera plus dès l'instant que la réflexion aura bien convaincu l'homme qu'il ne peut vivre moralement qu'en se conformant aux lois de la sagesse et de la raison.

Il y a donc ici inutilité d'organes distincts pour, d'une part, expliquer le penchant, et de l'autre, le modifier ou en changer la nature, dans l'intérêt comme à l'avantage de l'homme. Il est bien plus con-

solant sans doute pour lui de voir qu'il ne saurait être ainsi abandonné à l'arbitraire de ses penchants bons ou mauvais, parce que, dans ces deux cas, ils peuvent avoir besoin, l'un d'être modéré dans son ardeur, et l'autre réprimé dans ses excès. Ne séparons point, afin d'arriver au véritable but moral, le principe dirigeant, qui, jouissant de tout son empire, tend à l'exercer sur les facultés de l'homme, toujours dans le sens vrai de ses intérêts physiques et moraux. Autrement, il ne lui reste qu'une triste et fâcheuse perspective, et l'horizon ne se découvre à sa conscience que surchargé de nuages sombres, épais, à travers lesquels la lumière ne saurait se faire jour.

ALIMENTIVITÉ.

De la combativité, de la destructivité, les phrénologistes passent à l'*alimentivité* et à l'amour de la vie. Sont-ils plus heureux dans leurs recherches et dans les conséquences qu'ils en tirent? c'est ce qui doit être examiné. Pour eux, apparaît un organe nouveau. Cependant nous nous étions formé la conviction que la nature n'avait pas placé l'homme et les animaux sur la terre sans donner à chaque espèce la faculté de choisir les aliments qui lui conviendraient; et pour cela, selon l'organisation de chacune, elle avait assigné à certaines parties la fonction du choix, soit par le goût, soit par l'odorat. Ainsi, l'animal, après sa naissance, est naturellement porté à rechercher le lait de sa mère, ou de tout autre animal qui peut la remplacer pour cette première alimentation; l'homme, les quadrumanes et les quadrupèdes nous en fournissent l'observation; car ces

derniers individus peuvent suppléer chez l'enfant la privation de la nourriture qu'il tire de sa propre mère, tandis qu'il n'en sera pas de même chez les oiseaux, où chaque espèce, en général, donne aux petits une nourriture différente. C'est donc sur le nerf olfactif que les phrénologistes font rouler tout leur système de l'*alimentivité*.

La nécessité de la vie se fait sentir dès le moment de la naissance, et afin que la vie de l'homme, comme celle des animaux, fût complète, il fallait bien que la nature leur imprimât le sens intérieur de la conservation, non pas par un organe unique d'instinct, mais par la loi générale et universelle de conservation. Or, les cinq sens ne s'exercent pas par des instincts, mais par des qualités particulières attachées à chacun d'eux, par la nécessité de donner à la création de l'homme et des animaux toute la perfectibilité matérielle dont ils ont besoin pour conserver la vie, et les préserver, par les autres sens, de tous les dangers qu'ils rencontreraient infailliblement sans cette prévoyance de la nature. C'est à tort qu'on vient nous dire que la prétendue découverte de l'*alimentivité* indique que l'animal, comme l'homme, n'a pu choisir ses aliments sans l'existence de l'organe qui ne lui donne pas le sentiment de l'appétit, mais qui est chargé spécialement de la délicatesse du goût; ici, il y a confusion. On ne peut choisir ses aliments sans être déterminé par le choix de ceux qui peuvent être utiles ou nuisibles, de ceux qui peuvent, quoique utiles, présenter plus de saveur et satisfaire davantage l'appétit. Le nerf olfactif remplit-il seul cette condition? c'est ce qui n'est pas démontré. Nous savons bien que chaque

partie du système nerveux est destinée à remplir telle ou telle fonction, comme, par ses relations, à modifier telle ou telle autre; mais existe-t-il pour tel organe une faculté *abstractive?* L'admettre, c'est supposer que tout se passe en dehors de nous, et que nous ne faisons que compléter le système de la matière, qui se meut par les lois du mouvement et de son organisation propre. D'après cela, les instincts seuls, bien ou mal combinés, agiraient uniquement dans les fonctions d'*alimentivité*; fonctions dont la *normalité* serait en raison de leur plus ou moins grande étendue, ou du plus ou moins de volume de l'organe qui les met en jeu. Ne nous étonnons donc plus que la gloutonnerie et l'ivrognerie deviennent ou soient des états naturels à l'animal comme à l'homme, et *vice versâ*. Plus de frein possible pour modérer l'ardeur qui emporte l'homme surtout à satisfaire au-delà de ses besoins un appétit dont il n'est pas le maître d'arrêter souvent la fureur.

L'exemple que Broussais nous donne de cette malheureuse qui ne pouvait se rassasier, ne nous paraît pas devoir être rangé dans la catégorie destinée à servir de preuve à toutes les assertions admises par les auteurs phrénologistes. Nous savons tous que la voracité peut être passagère ou continue; nous savons également que, quelle que soit la forme qu'elle affecte, on doit la regarder comme une *névrose* des organes digestifs.

Est-il permis d'admettre un instinct comme cause unique de la voracité, lorsque nous voyons cet état de certains individus dépendre de causes inhérentes à l'estomac, telles qu'une irritation particulière de ce viscère, accompagnée d'une sorte de chaleur,

par laquelle la digestion s'opère en peu de temps, et détermine la boulimie proprement dite; et d'une capacité excessive de cet organe, démontrée par les autopsies faites chez les grands mangeurs. Si les phrénologistes voulaient soutenir que, chez ces individus, l'organe de la *destructivité* domine comme chez les animaux carnassiers, nous leur répondrions que la voracité qu'ils manifestent pour la viande ne dépend pas de l'instinct supposé, mais bien de ce que cette nourriture les alimente mieux que les végétaux, que leur faim en est plus facilement apaisée, et pour un temps plus long qu'elle ne le serait par tout autre alimentation.

Or, l'ivrognerie, la gloutonnerie, ne sont pour nous que le résultat de l'habitude acquise par l'estomac de digérer une quantité considérable d'aliments, sous l'influence d'une irritation maladive, ou devenue telle par l'abus, et constituant, ainsi que nous l'avons dit, une *névrose*.

La voracité s'explique encore facilement chez les animaux destructeurs, qui sont souvent obligés d'attendre, de guetter long-temps leur proie, par cela même que leur estomac, irrité par le besoin et la dégénérescence des sucs gastriques, éprouve la nécessité d'assouvir son appétit, de se gorger d'une grande quantité d'aliments, et de se remplir, en quelque sorte, hors mesure. Cela se voit parmi les animaux que l'on retient captifs pour la curiosité publique. Ils ne mangent que toutes les vingt-quatre heures, et cet intervalle suffit à leur alimentation; mais avec quels signes de voracité leur appétit se manifeste!

De ce que des besoins déterminent, chez l'homme

ou chez les animaux, des désirs, s'ensuit-il que l'instinct soit le seul mobile qui les porte à les satisfaire? En l'admettant, ne pouvons-nous pas trouver des exceptions à cette règle établie par la phrénologie? car cet instinct peut aussi bien manquer que tout autre, et, dans ce dernier cas, quel sera celui qui devra le remplacer? L'instinct de l'amour de la vie doit se perdre également si son congénère ne lui fournit plus les moyens de l'entretenir, puisque, comme agent principal de l'alimentivité, il s'est détruit ou ne s'est pas développé; et, dans le cas où il se serait fortement développé au point de conduire l'homme à la gloutonnerie, quels seront les organes susceptibles de contre-balancer son énergie ou son développement, ou quels seront les moyens de rappeler à l'état normal cet état qui, pour nous, n'est que le résultat d'une maladie essentielle ou consécutive de l'estomac?

Vouloir renfermer dans une même catégorie les phénomènes naturels et les phénomènes contre nature, dans l'intention de prouver qu'il existe pour telle ou telle fonction un organe distinct, particulier, c'est diviser le premier organe de l'homme en tant de parties, que véritablement il est impossible de reconnaître comment il peut suffire à toutes ces divisions, et comment il en reste assez aux phrénologistes pour expliquer ce qui appartient d'une manière abstraite à l'intelligence.

Prétendre que les femmes chlorotiques et les aliénés ont l'organe de l'*alimentivité* prédominant, et que les goûts dépravés de ces individus pour certaines substances en démontrent la réalité, c'est porter la crédulité à son dernier degré. Aucun médecin raisonnable ne pourrait admettre une semblable hypothèse, encore moins la

réalité sur laquelle les phrénologistes fondent toute leur croyance.

La chlorose n'est point une maladie toute particulière aux femmes; nous avons des exemples qui prouvent qu'elle peut se rencontrer dans l'autre sexe. C'est un état d'asthénie, de langueur des organes digestifs, qui occasionne les dépravations de l'appétit. La susceptibilité extrême qu'acquiert le système nerveux détermine, chez les femmes, des phénomènes d'autant plus extraordinaires, que le trouble dont il est atteint se communique avec plus ou moins de force à des organes tels que l'estomac, capables d'en recevoir les plus rapides comme les plus fâcheuses impressions; mais, dire que l'instinct seul influe sur ce désordre parce que seul il préside à l'*alimentivité*, c'est à bon droit réaliser le proverbe : « *Qui veut trop prouver ne prouve rien.* » Nous en dirons autant des aliénés, chez lesquels les auteurs font également dominer l'organe de la gloutonnerie. On ne veut pas distinguer l'état de maladie du système sensitif et du système moteur. Tous les actes des aliénés se rapportent très-souvent à une seule idée; il est tout naturel qu'ils ne sortent plus du cercle tracé par l'aliénation qui leur est particulière. Cette perversion dans les idées entraîne nécessairement la perversion des facultés des autres organes; peut-on affirmer qu'en mangeant gloutonnement ils aient réellement l'appétit vorace excité par l'instinct de la gloutonnerie? les phrénologistes seuls l'assurent; est-ce une raison pour ne pas contredire leur opinion? Un fou a bien l'idée de faire quelque chose; mais il ne sait jamais ce qu'il fait, quoiqu'il revienne souvent à la même action. D'ailleurs, tous ses autres sens se res-

sentent de cette perturbation du système nerveux ; il sent, et néanmoins, en l'interrogeant, il ne peut vous rendre aucun compte de ce qu'il sent. C'est chez lui une perversion complète du sentiment ; il éprouve de la douleur, et il lui est impossible d'expliquer le comment. Ses goûts sont dépravés parce que tous les autres sens le sont également, ou au moins ne viennent plus en aide pour lui faire distinguer plutôt le goût de telle substance que celui de telle autre ; et les phrénologistes, d'un ton affirmatif, déclarent que cet organe étant prédominant, il conduit ces individus infailliblement à la dépravation du goût.

Cette perversion, je le répète, doit être regardée comme le résultat d'une maladie qui se combine avec toutes les causes capables de la développer, lorsque ces causes émanent de l'irrégularité et du trouble apporté dans les fonctions viscérales et cérébrales, soit que les unes agissent primitivement ou consécutivement, et *vice versâ*.

La meilleure preuve, c'est que tous les accidents de voracité, de dépravation du goût, cessent aussitôt que la maladie qui leur avait donné naissance a cédé à l'emploi de traitements variés, et que les malades sont revenus à leur état de santé naturelle.

Mais, rétorqueront les phrénologistes, l'organe de l'*alimentivité* reste. Nous demanderons à notre tour s'il est prouvé que l'homme ait besoin d'un organe pour exécuter un acte commun et commandé à tous les êtres vivants? si la nature ne lui avait pas, avant comme après sa naissance, imprimé cette sensation lui indiquant la nécessité de s'approprier les substances convenables

et indispensables à son alimentation ? enfin, si la nature ne lui avait pas dit qu'il était né pour vivre ?

L'homme, comme les animaux, doit s'estimer heureux que l'instinct d'*alimentivité* se trouve réuni à celui de l'amour de la vie. Ce dernier eût été de suite anéanti, si, par circonstance ou cas fortuit, le premier ne s'était pas développé. Il est également fort avantageux pour l'homme que l'activité de l'organe de l'amour de la vie fasse inopinément fuir le danger. Ne pourrait-on pas et ne doit-on pas expliquer ce fait d'une manière plus philosophique ?

La création de l'homme suppose à la nature le dessein de le conserver, de le protéger et de le garantir, autant que possible, de tout danger, soit inopiné, soit accidentel. En recevant la vie, l'homme a reçu le désir de la conserver, et pour la conserver, il fallait qu'un sentiment intérieur lui en fît d'abord apprécier les avantages ; c'est peut-être en cela qu'il se manifeste chez lui un sentiment d'égoïsme, lorsqu'on le voit s'approprier, en quelque sorte, tous les moyens capables de se l'assurer. A peine arrivé à l'âge où déjà le raisonnement commence à le guider, où la crainte de perdre la vie, en l'exposant témérairement, lui en fait sentir l'importance, si quelque péril, dont sa jeune inexpérience n'a pu l'avertir à l'avance, a menacé ses jours, il s'en souvient mieux que de tout autre chose ; et c'est alors qu'il se montre plus timide dans les occasions même qui ne présentent qu'une légère apparence de danger.

C'est être matérialiste profond que de dire, comme Spurzheim, « que l'amour de la vie n'est que le résultat de la timidité, de la peur, n'est enfin qu'un abus de la

circonspection, qu'une qualité négative du courage, tandis que le courage, la destructivité, la fermeté, constituent, au contraire, une qualité qui porte l'homme à *se débarrasser facilement du poids de son existence.* »

Cet axiome est une des plus belles leçons que le *phrénologisme* puisse donner sur le suicide, et les auteurs doivent être satisfaits de leur système. On pourrait maintenant se dispenser de les réfuter davantage; car ils ont dit leur mot, et ce mot est le dédain pour toute morale, l'impunité pour le crime, la négation d'une autre vie, et par conséquent le mépris pour la vie présente.

D'après cela, nous ne sommes censés tenir à l'existence que par timidité, par défaut de courage, et nous ne serons véritablement hommes de courage, que si, fatigués du poids de cette existence, nous savons y mettre un terme. Rien au présent pour nous, rien au-delà après nous. Quelle est maintenant la morale de ce principe? de maudire ou de détruire, avec l'organe de la destructivité, les individus que leur position privée et sociale place au-dessus de nous, et nous ravit l'espoir de jouir des mêmes avantages et de marcher de pair avec eux.

L'amour de la vie ou le *moi* se manifeste chez les animaux comme chez l'homme. Les premiers ont un intérêt égal à leur conservation, et le *moi* se personnifie nécessairement par la fuite, au plus léger soupçon de danger. Cet instinct est le sentiment intérieur de la conservation; l'animal le reçoit comme l'homme, parce que tous deux ayant acquis l'existence doivent la conserver; ils y tiennent, parce qu'ils doivent la perpétuer dans les individus qui naîtront d'eux et après eux, et que tel est le but de la nature; autrement, il

y aurait destruction rapide des espèces, et bientôt l'univers ne serait plus qu'une affreuse solitude.

Si cette faculté de l'amour de la vie, expliquée par le vagissement de l'enfant au moment de sa naissance, par les cris que jettent les jeunes animaux effrayés, par leur fuite subite au moindre bruit qui les surprend, devait appartenir au développement de l'organe, elle s'annoncerait facilement par sa présence ou son absence, et toutes les réflexions psychologiques se réduiraient à dire : c'est ainsi que l'homme et les animaux ont été faits, et c'est pour cela qu'ils ont reçu tel ou tel organe.

Le vagissement, pour l'homme, est le premier cri du *moi*. La marche de la vie est pour lui plus lente, et par conséquent exige plus de soins, plus d'intérêt. Chez l'animal, cette marche est plus rapide, et la vie est souvent achevée avant que l'homme ait pu avoir, en quelque sorte, la véritable idée de son existence.

Ainsi, ne confondons point ce qui appartient à l'homme et ce qui appartient à l'animal.

Pourquoi l'animal fuit-il au moindre bruit? c'est qu'ayant déjà, à l'égard des animaux plus forts, la conscience de sa faiblesse et l'instinct de sa conservation, il ne peut défendre sa vie que par une fuite précipitée, et par une soustraction de lui-même et des siens à la poursuite de son ennemi. Il y a donc eu, de la part de la nature, une prévoyance bien remarquable d'avoir imprimé une crainte salutaire à l'animal timide, et de lui avoir donné un instinct d'intelligence pour discerner, en quelque sorte, le bruit annonçant pour lui le danger, de celui qui lui indique de rester tranquille dans son repaire ou son terrier.

Cette observation est d'autant plus juste, qu'indépendamment de l'instinct d'éviter le danger, la nature a fourni à l'animal le moyen de se faire comprendre aux individus de son espèce, et de réveiller chez d'autres d'espèce différente leur surveillance par un cri particulier de détresse ou de *mise en garde.* Or, ce n'est point encore par l'instinct seul de la fuite que l'animal fuit subitement, mais c'est relativement à un sentiment intérieur qu'il ne saurait expliquer; sentiment de conservation, sentiment d'amour de la vie pour lui et les siens. A côté de cet instinct d'amour de la vie, il en est un bien plus fort peut-être, celui de défendre ses petits, et d'exprimer par des cris particuliers toutes ses inquiétudes, toutes ses craintes, et les anxiétés de l'affection maternelle. Toujours le même principe dirige la nature, et comme elle veille continuellement à la conservation des individus, elle n'avait pas besoin de leur créer des organes particuliers; elle se réservait le droit de les avertir, par le sens intime, du danger que pouvait courir leur propre existence, et de leur inspirer leur salut dans une fuite prompte et précipitée; car on remarquera que l'animal fuit, non pour errer çà-et-là, n'importe où, mais qu'il choisit toujours l'endroit qui lui paraît le plus sûr et le plus impénétrable pour son ennemi. C'est donc de ce sens intime que part, chez l'animal, le sentiment vrai, unique et puissant, de la conservation. Il est la preuve convaincante que la nature n'a point agi et n'agit point encore au hasard; autrement, il y aurait confusion, et l'harmonie matérielle même serait rompue.

Maintenant, dire que l'activité de l'organe de l'amour

de la vie fait fuir à l'homme *inopinément* le danger, c'est le rendre exclusif de tout autre sentiment. Les circonstances qui l'attachent à la vie sont toutes différentes de celles qui, par le même amour de la vie, obligent l'animal à fuir devant le danger, ou à s'éloigner de toutes les causes qui tendent à la lui ravir.

L'homme tient à des liens d'attachement, de société, de rapports, étrangers à ceux de l'animal; de là, entre ces deux êtres, une différence d'autant plus remarquable, que ce n'est pas l'instinct seul de la conservation, mais le besoin d'exister pour lui-même et pour les siens, qui le dirige. Je ne sais pourquoi les phrénologistes prétendent et affirment que les instincts portent à agir sans réflexion. Comme ce que nous avons dit plus haut infirme cette décision, nous ne pouvons qu'ajouter que le plus grand nombre de nos actions ne se font qu'après avoir réfléchi sur leur résultat, à moins qu'emportés rapidement par une circonstance imprévue nous ne soyons saisis d'une terreur panique, et que, ne calculant que la nécessité d'échapper au danger, nous prenions la fuite, imitant en cela l'animal qui, surpris tout-à-coup, s'élance et franchit tous les obstacles; heureux d'arriver, il ne sait où, sain et sauf, et remis à peu près de sa terreur. La peur, la crainte, la timidité, etc., sont, en général, les conséquences de l'isolement de l'homme. Réunis en société, l'homme et les animaux sont moins exposés à ce sentiment; ils se sentent l'un et l'autre appuyés par une multitude de forces à l'aide desquelles ils croient devoir opposer une résistance qui leur fait combiner à temps les

les moyens de fuir et d'assurer leur existence. Ils ont donc l'un et l'autre le sentiment intérieur de cet amour de la vie; ils reconnaissent donc, en quelque sorte, l'animal principalement, qu'à lui sont attachés les intérêts de leur existence; et c'est surtout dans la jeunesse que ces deux êtres sentent davantage la nécessité de veiller à sa conservation. Ce bien ne peut se perdre qu'avec regret; et cela est d'autant plus vrai, que l'animal le plus faible le défend avec le plus grand courage; il fournit, dans cette circonstance, un exemple à l'homme qui honteusement dédaigne la vie, et ne craint pas d'encourir le déshonneur en se donnant volontairement la mort, sans nécessité, pour le plus léger comme pour le plus ignoble motif.

Les phrénologistes auront beau multiplier leurs expériences, elles confirmeront toutes que, s'il est vrai que la nature, en départissant à l'animal l'organe de l'amour de la vie, lequel, en développant son activité, lui fait fuir inopinément le danger, elle a dû départir également à l'homme, selon son organisation particulière, une plus grande somme de cette activité. Or, il est bien coupable si, au lieu de céder à l'instinct de sa destruction, il ne cherche pas, au contraire, tous les moyens propres à conserver cette existence qui ne lui appartient que par l'usage qu'il doit en faire pour son bonheur et pour l'avantage de la société.

Nous ne faisons abstraction de la faculté de l'amour de la vie, que parce qu'il ne nous est pas permis de l'entendre dans le sens des phrénologistes. La raison nous défend d'imaginer que les actions de l'homme soient le simple résultat d'organes, de facultés, d'in-

stincts, sans qu'il existe une puissance intellectuelle dirigeant l'homme dans ses actions non-seulement animales, mais réfléchies. Nous nous sommes si bien expliqués dans le cours de cette réfutation, que ce que nous disons et ce que nous dirons par suite sera la confirmation du développement donné à nos arguments.

Comment, d'ailleurs, le doute sur toutes ces facultés provenant d'organes distincts n'existerait-il pas, lorsque nous voyons les phrénologistes eux-mêmes incertains le plus ordinairement sur le siége occupé ou censé occupé par chaque organe? Bien plus, ils sont forcés d'avouer que l'organe de l'amour de la vie, admis par quelques-uns, est nié par d'autres, qui prétendent que la position sociale contribue souvent à dégoûter l'homme de l'existence; *mais*, ajoutent-ils, *on peut répondre à cela que ce dégoût est le résultat de l'activité d'autres organes.*

Cet aveu prouve que les phrénologistes ne peuvent sortir du cercle vicieux qu'ils se sont tracé. En reconnaissant que le mobile de l'existence chez l'homme est l'amour de la vie, cela suppose nécessairement qu'il en connaît le prix, qu'il doit y être attaché, et qu'il doit la conserver par tous les moyens que lui suggère son instinct commun à tous les animaux (puisque ces auteurs ne veulent point admettre d'autre principe d'intelligence). Et cependant, voilà ce même homme qui rompt tout-à-coup les liens qui le fixaient à la terre, qui l'unissaient à la société, pour obéir bon gré mal gré à des organes dont l'activité a été supérieure à celle de l'amour de la vie; il se tue, parce qu'à la suite de cette activité première le dégoût a dû survenir, et que, ne

pouvant résister à la force de *destructivité*, il s'est jeté dans un puits, s'est étranglé, asphyxié ou brûlé la cervelle.

En vérité, je le répète, avec de tels principes que devient la société? ne vaudrait-il pas mieux vivre seul, comme les bêtes sauvages qui tentent tout pour se dérober à la mort au lieu de se la donner? ne vaudrait-il pas mieux jouir ainsi animalement de l'existence, en attendant qu'il plaise au Créateur de nous faire subir la dernière condition à laquelle nous avons été appelés le jour même de notre naissance?

L'attachement à la vie n'est pas un sentiment purement matériel chez l'homme; la philosophie morale l'envisage sous un tout autre point de vue. Une fois éclairé par la raison, c'est-à-dire, lorsqu'avec l'âge l'homme a acquis le pouvoir de raisonner, il a dû porter ses idées réfléchies sur lui-même, s'interroger, et se poser la question du comment il existait et du pourquoi il existait. C'est alors que toutes les facultés de son ame se sont montrées à son intelligence; c'est alors qu'il a compris le bienfait de la vie, le but pour lequel elle lui avait été donnée, et le devoir de la conserver et de la défendre. La nature ne pouvait lui indiquer toutes les circonstances qui devaient la lui rendre plus précieuse, en raison des dangers qu'elle était exposée à courir; et si la timidité paraît l'emporter quelquefois sur le courage, c'est que le courage pouvant l'exposer davantage, la timidité, la crainte réfléchie, lui suggèrent des moyens mieux combinés pour sa défense et sa sûreté. C'est cette surveillance de la nature qui fait que l'homme mesure son courage à l'étendue de ses forces, et le préserve, par la réflexion, d'un

péril que l'animal seul sait éviter par la ruse ou par le combat.

Indépendamment de l'existence physique, l'homme a la conscience de son existence morale; et cette dernière influe peut-être plus qu'on ne pense sur la conservation de la première. Qu'est-ce, en effet, que l'existence physique pour l'homme, s'il ne trouve dans l'existence morale ce sentiment intérieur de conservation, qui, lui assurant l'une, le fait jouir des avantages de l'autre? car, après tout, la vie physique se renfermerait dans des limites bien étroites, si la vie morale n'en agrandissait le domaine. Cette dernière est tout pour l'homme; elle établit des rapports qui n'existent point dans la vie physique, et ces rapports constituent l'état moral de la société; c'est par la vie morale, tous les intérêts matériels compensés, que la société subsiste, soit d'individu à individu, soit dans la généralité. En garantissant à l'homme son existence physique par la protection qu'elle lui accorde, protection réciproque, la société se garantit à elle-même sa sûreté et son bonheur. Les intérêts physiques et moraux deviennent communs, et tout ce qui tend à les aliéner excite dans l'homme qui fait partie de la société, et dans la société qui le protége, un courage, un amour de la vie dont il n'aurait peut-être pas été susceptible, si, livré à lui-même, il n'avait eu d'autre perspective, pour éviter le danger, que de fuir, parce que la nature lui aurait refusé les organes d'où émane le courage, et que la timidité ou la peur étant les conservateurs de la vie, il doit redouter d'être en possession de ceux qui portent l'homme au suicide. Heureusement il en est

autrement, et si l'homme tient à la vie, c'est par des considérations contraires à tous les systèmes par lesquels on prétendrait prouver qu'il est exposé à la perdre volontairement ou involontairement. Il y tient, non pas seulement par des motifs d'intérêt, mais par le besoin de rester attaché à la société, dont sa famille, ses amis, ses connaissances composent pour lui le premier chaînon. Dans l'amour de la vie, se trouvent confondus les sentiments les plus humains de dévouement et d'affection. Pourquoi, d'un autre côté, l'attachement à la vie ne serait-il pas soutenu par cette louable ambition, par cette supériorité reconnue dans des facultés qui, plaçant l'homme au premier rang de la société, lui donnent cet ascendant de puissance honorable et utile pour elle? Pour arriver là, il est donc nécessaire qu'il jouisse de tous les avantages propres à lui assurer une considération particulière dans le monde, et à lui acquérir cette estime capable de faire aimer la vie, moins pour soi que pour la répandre en quelque sorte sur ceux qui, par tous les moyens, la lui font chérir et conserver.

DE LA RUSE, SELON GALL, SECREVITÉ, SELON SPURZHEIM.

DE LA COHIBITION.

DE L'ACQUISIVITÉ, OU PENCHANT AU VOL.

Les phrénologistes rangent parmi les sophistes les ennemis de la phrénologie. Il vaut mieux combattre la phrénologie que se montrer l'ennemi de la raison. Après tout, que signifient toutes ces dénominations qui tendent

à prouver que l'homme n'a que des organes soumis à tels ou tels instincts? quelles conclusions, d'ailleurs, ces auteurs en tirent-ils eux-mêmes? Seulement ils ont peur de s'avancer dans une route tortueuse dont ils auraient beaucoup de difficulté à sortir; et c'est pour cela sans doute qu'en entassant instinct sur instinct ils ont très-grand soin d'ajouter le correctif à celui qui paraît prédominer. Ainsi, ils placent *la ruse*, selon Gall, *sécrévité*, selon Spurzheim, *dans la région latérale de la tête, que cet organe élargit immédiatement au-dessus et dans la direction oblique de la destructivité*. Le mot *ruse* ne peut se prendre qu'en mauvaise part, tandis que le mot *sécrévité*, de Spurzheim, indique que cet instinct doit être aussi employé pour le bien. Certes, qu'on nous dise maintenant que les phrénologistes ne sont point conséquents avec eux-mêmes! l'instinct de la *ruse* est pour les uns ce que la *sécrévité* est pour les autres. Chez les voleurs, la ruse semble être une des premières conditions de leur état; on doit juger de toute l'importance de cet instinct, puisqu'il complète leur éducation. Bien plus heureux les individus chez lesquels la ruse ne se montre que sous l'organe de la *sécrévité*; car alors il est pour eux un instinct de *cohibition*, donnant le temps à la réflexion de méditer la question; il fait plus, il indique le moyen d'obliquer, de vaincre une difficulté; source de prudence, il empêche la franchise qui est quelquefois indiscrète, et tend à faire dissimuler le but qu'on veut atteindre. Il est impossible de formuler avec plus d'art une leçon de dissimulation, et de mieux apprendre à un homme faux la manière de jouer son rôle. Quoique, selon ces auteurs, cet organe trouve

de l'opposition dans la bienveillance, dans l'amitié, dans l'amour des enfants ; quoiqu'il soit combattu d'une manière efficace par la conscience, la justice, il est assez difficile de se mettre en garde contre la *ruse*, lorsque celui qui la fait servir à son usage emploie toutes les finesses de la *sécrévité* pour ne pas être découvert dans ses paroles, dans ses gestes ou dans ses actions.

Cette pauvre nature, que les phrénologistes oublient souvent, a cependant, d'après leur propre aveu, été assez bonne pour *mettre aussi de bons sentiments dans le cerveau ;* mais, quand on fait comparaison du peu d'espace que les phrénologistes ont laissé aux facultés heureuses ou avantageuses qui doivent contre-balancer les qualités funestes, on doit savoir gré aux individus doués de ces organes de ne pas se livrer d'une manière aussi absolue à leurs mauvais penchants. D'après notre conviction, il existe dans l'homme un principe de vérité, de conscience, qui agit, plus que tous ces organes imaginaires, sur son intellect, et le ramène à cette vérité, source de vertu et de bonheur.

Les phrénologistes pourront peut-être nous accuser d'être *dualistes* ou *manichéens*. Le dualisme, dans le sens que nous le comprenons, est de reconnaître dans l'homme deux principes, *l'ame et le corps*, et non pas de croire qu'il y a dans le monde deux principes éternels et nécessaires, l'un produisant tout le bien, et l'autre tout le mal.

L'ame est pour nous l'agent modérateur des actions de l'homme ; elle existe indépendamment de tous organes qui n'ont d'action que par eux-mêmes, lorsqu'il n'y a point nécessité que l'ame préside à aucune de

leurs fonctions; ainsi, la circulation, la respiration, semblent leur appartenir en propre, et sont tout à fait exclusives de la volonté de l'ame. Ces fonctions sont réglées, et non point réfléchies; il appartient à l'homme de suspendre sa respiration, et, par suite, de ralentir la circulation; mais bientôt il est obligé de céder à la force de l'action, qui ne peut être interrompue qu'instantanément; autrement, la vie cesserait, et il n'est pas au pouvoir de l'ame de la rappeler, parce que la vie, donnée à l'homme, peut lui être enlevée par celui qui semble ne la lui avoir prêtée que comme un dépôt confié, qui doit être rendu aussitôt que le propriétaire croit devoir le réclamer.

Dans tous les cas, l'organe de la *ruse*, de la *sécrévité*, paraît être une des conditions nécessaires, attachée à l'existence de tous les animaux en général. Chez l'homme, la ruse fait la base de certains caractères, et elle n'est pas plus sous la dépendance d'un organe qu'elle ne doit l'être chez les animaux; leur faiblesse seule était un cas prévu; la force ne pouvant suppléer à l'attaque, et la résistance devenant nulle devant elle, c'est donc par un dessein providentiel que l'animal a été doué de la ruse, qui ne se montre pas la même dans toutes les occasions; car elle n'est pas seulement instinctive chez lui, bien plus elle est réfléchie selon le danger, et selon l'espèce ou le caractère de l'ennemi acharné à sa poursuite. En effet, il ne suffisait pas de dire: il existe pour les animaux un organe, celui de la ruse; il fallait encore avouer que cet organe n'agit pas dans le même sens pour tous les animaux; il fallait ajouter qu'une volonté supérieure avait modifié, selon les temps et les lieux, cette faculté de se défendre, de se conserver,

par tout autre moyen que celui de la force matérielle. Et sans cela, combien de fois la ruse aurait-elle échoué devant un ennemi qui a aussi sa ruse particulière, et qui la développe dans tous les sens pour s'emparer de sa proie! Ne voit-on pas tous les jours l'oiseau carnassier circonvenir l'animal qu'il veut dévorer, le fasciner en quelque sorte, et lui inspirer une telle crainte, qu'immobile devant son ennemi il se livre à lui volontairement? Qu'est devenu, en ce moment fatal, l'organe de la *fuite* du danger? et cependant, les phrénologistes nous l'ont donné comme un des premiers organes nécessaires, désignant le caractère de chaque animal en particulier.

La phrénologie cesse d'avoir toute sa consistance lorsqu'on oppose des faits à des argumens, quoiqu'elle soutienne le contraire et prétende que nous opposons, nous, des argumens à des faits.

Il fallait bien rendre une théorie possible en classant les instincts et les rapprochant immédiatement les uns des autres, et cela dans la conformité ou analogie d'action. Voilà pourquoi, à la suite de la *ruse*, de la *sécrévité*, vient se placer l'*acquisivité*, qui, selon Gall, est le penchant au vol. Et il y a de la candeur, de la part des phrénologistes, à avouer que *cette expression a nui au système phrénologique*. Nous serons plus vrais, nous dirons que l'universalité seule du système a renversé complètement toutes ces théories nées d'un matérialisme pur, qui rend l'homme égal à la bête, et ne lui donne un degré de plus sur elle que parce qu'à son organisation plus parfaite se joint une intelligence qui le rend supérieur à l'animal, et soumet ce dernier à l'empire de ses volontés.

Je conçois qu'il est fâcheux d'avouer qu'un organe comme celui du vol soit acquis principalement à l'homme; mais heureusement ses actions ne s'expliquent pas toutes par des organes. On ne peut se dissimuler que, chez lui, certains penchants paraissent innés; mais ils sont, dans leur développement, susceptibles de tout autre considération que de celle de l'organe. Hâtons-nous d'ajouter que rien ne l'oblige de subir ses mauvais penchants; qu'il a en lui le moyen de les combattre et de les dominer; et que, s'il possède des instincts ennemis de lui-même, de l'humanité, de tout ce qui, enfin, forme les devoirs de la société, il a aussi la conscience du mal qu'il va faire, et la certitude de l'éviter, s'il le veut. C'est le cas de rappeler ici ce que disait Bernardin de Saint-Pierre : « Les passions donnent des » ailes pour monter au ciel. » Si, chez quelques individus, cette propension au vol semble se manifester naturellement et par une sorte d'entraînement, cette disposition doit être considérée comme un état maladif, comme un désordre dans le système nerveux, dans le système de la réflexion, et le cerveau, lésé dans ses fonctions intellectuelles, trouble l'ame, lui ôte tout pouvoir d'arrêter un acte qui, par la réflexion d'avoir mal agi, la réveille bientôt de sa torpeur, lui rend toute sa puissance, et, imprimant à la conscience un sentiment de regret profond, replace l'homme dans son état naturel de probité, d'honneur et de vertu. Autrement, ce n'est plus qu'un penchant secondé par toutes les causes tendant à lui donner un plus grand développement; et ces causes se retrouvent dans la fréquentation d'individus qui, s'ils n'ont pas l'organe du vol, peuvent avoir celui de la *ruse* et de la *destruc-*

tivité, etc., etc. On vient nous dire ensuite que l'excès d'activité de cet organe, *l'acquisivité, la convoitise, le penchant au vol*, produit le désir de posséder, la tendance à faire ce qui paraît nécessaire à l'intelligence pour arriver à la possession voulue, et que cet organe, pendant l'action, est soumis à l'intelligence; que ce n'est pas de la *dépravation*, mais de la faiblesse: en vérité, on doit plaindre les individus qui soutiennent un tel système, le plus corrupteur, le plus dangereux ennemi de la société. Quoi! le vol, exception faite de certains cas de maladies nerveuses, ne sera pas la suite ou la conséquence de la dépravation, il sera seulement le résultat de la *faiblesse*, et, comme cet organe est *essentiellement* dans la nature, nous serons seuls coupables d'envoyer les voleurs au bagne; il faudra les plaindre, parce qu'ils auront, en dépit d'eux-mêmes, l'organe qui, par l'instinct de l'*acquisivité*, leur offre le seul moyen d'acquérir, de devenir propriétaires, ne fût-ce que de ma bourse, de ma montre ou de mon mouchoir; et cela aussi, parce qu'avec l'organe du vol ils auront l'organe des *jouissances matérielles!* Un semblable système, dans le siècle du progrès, s'appelle le système par excellence, et démontre, non pas par A=B, le degré de perfection de la doctrine phrénologique. Heureusement qu'en suivant pied à pied ces doctrinaires nous les voyons forcés d'admettre des modifications pour certaines classes d'individus, ce qui, dans la réalité du système, ne devrait pas être, puisque la nature, pour être juste, a dû distribuer uniformément les organes constituant les facultés des hommes en général, et de l'individu en particulier. Il n'y a de différence dans cet organe que parce que les

uns ou les autres seront portés par lui à accumuler, à acquérir, à posséder, à *collectionner* comme les naturalistes, les amateurs d'antiquités, et que, très-heureusement pour eux, l'avantage de cet instinct sera modifié par l'intelligence qui règle le degré de possession par celui de l'association, de la conscience et de la bienveillance. Ainsi, énumération faite des instincts propres à balancer l'activité de l'organe du vol ou de l'*acquisivité*, nous devons nous estimer privilégiés d'être, à l'aide de ces instincts modérateurs, sortis de la classe des malheureux auxquels l'instinct de la ruse et de la *destructivité* est resté comme prédominant par excellence. D'ailleurs, ils ne peuvent, d'après les phrénologistes, se conduire autrement, puisque, s'ils n'ont pas la prédominance de l'organe de la destructivité, ils seront forcés, d'après la loi générale de la phrénologie, de céder à une action quelconque, et successivement les actions se multiplieront par l'entraînement des unes et des autres; la conséquence que les phrénologistes en tirent est celle-ci : « Qu'y a-t-il, disent-ils, de plus commun que de voir un homme qui a commencé à accumuler *se mettre à voler ensuite ;* et si, dans cet état, il craint d'être découvert et qu'il voie le bagne en perspective, *il tue ;* il prend l'habitude de commettre de telles actions, et d'un homme qui n'était pas assassin il résulte un meurtrier. »

Tel est l'aphorisme, mot pour mot, d'une doctrine que non-seulement la philosophie doit combattre, mais que l'intérêt matériel de la société doit dénoncer et poursuivre.

Dès l'instant que, dans un tel système, on ne fait entrer aucune considération morale, et que l'homme

reste abandonné à son instinct naturel sans qu'aucun frein ne l'arrête dans sa course, puisque les organes lui manquent pour cela, il est forcé de suivre l'impulsion d'une action qui en amène une autre, et ainsi de suite des organes s'entraînant également entre eux; on ne peut s'en prendre qu'à l'organisation de l'homme, qui, né dans la catégorie du crime, ne peut changer sa nature et rentrer dans des conditions qu'il ne lui est pas donné de jamais avoir. Il serait bien pénible pour l'humanité de penser, ainsi que l'avance Broussais, que les instincts l'emportent matériellement sur l'intelligence, et qu'il n'y aurait pour les gens vertueux que des exceptions fort rares, comparativement au nombre d'individus qui, chaque année, vont peupler les bagnes ou les prisons. Que la phrénologie y prenne garde! à son compte, les scélérats pullulent, et les honnêtes gens rentrent dans une classe exceptionnelle. D'accord sur ce résultat, car nous croyons aussi que le nombre des bons, moralement parlant, est beaucoup plus petit que celui des méchants; mais nous ne pouvons admettre le principe ou plutôt le système. En effet, d'après eux, les instincts forcent, contraignent ceux qui commettent le mal; donc les gens vertueux le sont sans le vouloir, par disposition organique, instinctivement aussi, et, qu'on nous passe le mot, faute de pouvoir faire autrement. Ainsi, Dieu aurait intentionnellement, avec préméditation, créé, en grande majorité, des hommes pour désoler impunément, par son dessein et son ordre, la terre et leurs semblables. L'instinct du bien serait un malheur, car il ne servirait qu'à se distinguer du mal, sans pouvoir l'empêcher ni même le combattre raisonna-

blement, puisqu'on le représente comme ce que nous nommerions phrénologiquement une *indispensabilité*, une *irrésistibilité*. La vertu serait une niaiserie, une absurdité; ses exemples seraient toujours inutiles et perdus; son prosélytisme serait chose impossible, tous ceux qu'elle voudrait attirer à elle devant invinciblement subir leurs instincts que rien ne peut modifier ni vaincre.

C'est fort bien, pour appuyer un tel système, de présenter les têtes de criminels consommés; mais qu'est-ce que cela prouve? sinon une condition de la vie adoptée par les criminels, qui, loin d'écouter le sentiment intérieur de leur conscience et de la raison, sentiment dirigé par le principe qui veille à leur conservation et physique et morale, ont repoussé tout ce qui tendait à leur faire rompre des habitudes dignes des mœurs nouvelles et infâmes qu'ils s'étaient choisies, pour vivre dans la société du vice. Une fois initiés dans la turpitude d'une semblable association, ils n'ont plus trouvé assez de force, de vertu, pour en sortir, et l'ame, corrompue elle-même par l'ascendant du crime, s'est plongée d'un commun accord dans le torrent de la plus horrible criminalité; ce n'est qu'en présence de l'échafaud que le criminel a reconnu, par la voix du remords, qu'il n'était point une matière inerte, mais qu'il renfermait en lui un principe immatériel dont il avait essayé de nier et de rejeter les avis intérieurs. Ce serait donc, enfin, par un privilége exclusif, si l'homme vertueux ne se trouvait point compris dans la catégorie des individus dont on ne cesse de nous offrir les organes. On peut voir jusqu'où, d'un autre côté, peuvent aller les allégations. Un phrénologiste, M. Vimont, pense que l'instinct du vol, chez les carnassiers, dépend

plutôt de la tendance qu'ils ont pour les aliments, et Broussais ajoute que ce seul fait appliqué à l'homme prouverait qu'il n'est voleur que par nécessité; remarquez ici la contradiction des phrénologistes entre eux, car, quelques lignes plus haut, M. Vimont dit *qu'il n'est pas nécessaire qu'une chose soit utile pour qu'on désire la posséder.* Or, je demande à tout homme de bonne foi s'il sera vrai qu'un voleur volera pour le plaisir seul d'assouvir son penchant. Le voleur peut ne pas pouvoir choisir; mais son idée première a été et sera de s'emparer de ce qu'il trouvera de plus précieux et d'utile en même temps, par la raison simple que son vol lui sera plus profitable. Ainsi l'on voit que, pour expliquer le penchant et donner à ce penchant un organe, pour ne pas également trop irriter les gens qui réfléchissent, la phrénologie fait modifier les actes par des compensations qu'elle voudrait bien que le public prît pour des raisonnements établis sur des preuves aussi évidentes que certaines.

CONSTRUCTIVITÉ. LOCALITÉ.

Voici une question qui doit présenter le plus grand intérêt, car les phrénologistes ne sont point d'accord sur la classification de la faculté qui est celle de la *constructivité.*

Les uns la considèrent comme faisant partie des facultés intellectuelles, et non comme un instinct; les autres l'ont classée dans cette dernière catégorie. Broussais pense que cette faculté est une sorte d'ampliation des facultés intellectuelles.

C'est déjà quelque chose d'avoir fait sortir de l'instinct une faculté qui appartient toute à l'intelligence,

et dont l'étendue est relative à l'état des individus. Nous possédons en nous, et déjà nous l'avons dit, un principe qui obéit à l'impulsion donnée par la partie pensante de nous-mêmes; et cette partie ne peut être autre que l'ame. Par le don qu'elle a reçu d'agir dans l'intérêt de l'homme, elle le conduit, à l'aide de l'étude, de la réflexion, et de la tendance qu'elle lui donne à l'imitation, à composer, à coordonner ses idées pour les porter vers l'objet qui sourit le plus à son imagination, à ses besoins, à ses nécessités. La nature n'a pas plus voulu empreindre les hommes du même caractère de figure, qu'elle n'a voulu qu'ils eussent les mêmes goûts, les mêmes pensées, les mêmes idées, etc., parce que tous n'auraient pu produire les mêmes moyens d'exécution. Certes, en imprimant à chaque espèce d'animaux un caractère, la nature a ordonné que ce caractère lui fût propre; de cette diversité naît l'harmonie qui constitue tous les êtres vivants, hommes et animaux, et quoique, sous certains rapports, elle ait rapproché le singe de l'espèce humaine, elle l'en a éloigné sous d'autres, pour établir cette différence remarquable, essentielle, qui devait exister entre la véritable intelligence de l'homme et l'instinct plus ou moins perfectionné de l'animal. Les abeilles, les fourmis n'ont-elles pas une intelligence qui leur est particulière? il serait curieux de savoir où est situé dans leur cerveau l'organe de la constructivité. C'est à messieurs les phrénologistes à nous l'apprendre, et nous leur en saurons un gré infini.

Ces auteurs nous disent que les influences directes qui résultent de son activité sont très-caractéristiques; ils

ils prétendent que les personnes habiles à dessiner, à copier les formes, à régulariser, à tout soumettre au calcul, et qui sont douées d'une grande dextérité manuelle dans tout ce qui concerne les constructions et le maniement *des outils, ont cet organe très-développé*. Est-il donc indispensablement nécessaire de posséder l'organe de la constructivité pour être architecte, sculpteur, etc.? et cette faculté, qui se développe chez les individus à un âge plus ou moins jeune, comme plus ou moins avancé, de la vie, n'est-elle pas plutôt le résultat d'une inspiration ou d'une imitation étrangère? car il suffit souvent que le père soit artiste, médecin, chimiste, pour que, dès l'enfance, le fils, par l'habitude qu'il contracte d'entendre raisonner sur ces différentes conditions de la vie, acquiert le désir d'imiter son père, de lui succéder dans la partie qui lui a mérité la considération, comme la confiance la plus entière. Et parce que le jeune homme se livrera avec ardeur, avee assiduité, à l'une de ces études, nous pourrons, en tâtant son crâne, découvrir que cet organe élargit la tête dans la partie antérieure et latérale, à peu près à un pouce au-dessus de l'apophyse orbitaire externe!

Cependant les phrénologistes, pour être conséquents avec eux-mêmes, n'admettent pas le simple développement de l'organe; ils conviennent qu'on doit y ajouter une *disposition* ou même une *éducation modifiée*. Il faut à l'architecte des sentiments élevés; autrement, il ne construira que des théâtres, des boudoirs, etc. Cet aveu prouve que l'homme, à telle profession qu'il se livre, a besoin non-seulement de l'organe de la constructivité, mais plus encore du génie; et ce génie, quel est-il?

si ce n'est cette haute intelligence, très-souvent reçue par hérédité, et cultivée sous l'inspiration d'un talent paternel ou étranger, devenu supérieur par l'imitation, tendant toujours à dépasser celui qu'on a sous les yeux, et que l'on dépasse réellement par l'application empressée et assidue à établir des comparaisons entre ce qui est bien et le degré de perfection que l'on s'étudie à donner à son sujet, soit comme plan, soit comme modèle ou construction réelle. D'ailleurs, cela est si vrai, que, pour exceller dans les divers genres de peinture, d'architecture, de sculpture, le génie de chacun de ces genres ne suffit pas; il est indispensable que l'esprit soit orné et varié de connaissances pour rendre l'expression du sujet qu'on a choisi, et dont le positif est de tracer le caractère distinctif des personnages pour les mettre en scène, et présenter le tableau véritable du rôle qu'ils ont joué dans le monde scientifique, politique ou moral.

C'est pitié de prétendre que la main n'est rien autre chose qu'un instrument. Cependant les ouvrages les plus subtils dépendent autant et peut-être plus de la main que de la faculté artistique. La nécessité et le malheur ne rendent-ils pas l'homme industrieux? ne voyons-nous pas tous les jours des malheureux, frappés en quelque sorte d'idiotisme par le peu de développement des facultés les moins industrieuses, faire, avec leurs mains lourdes et mal conformées, souvent des ouvrages d'une délicatesse infinie? ne dit-on pas proverbialement que tout leur *génie* est dans leurs mains? D'ailleurs, la plupart s'en tiennent aux mêmes ouvrages, et c'est parce qu'ils ont l'habitude de faire la même chose, qu'ils la font mieux avec le *génie* de leurs mains qu'avec le génie

de leur tête ; si vous les interrogez, le plus grand nombre vous répondra : *Je ne sais pas*, notre habitude est de faire ainsi. C'est en cela seul qu'on peut dire qu'ils ont l'instinct de certains animaux qui, comme le castor, se servent adroitement de leurs membres pour construire, mais ne construisent jamais d'une autre manière que celle sur laquelle ils se sont modelés une première fois.

Lorsque les phrénologistes, parlant des animaux constructeurs, nous citent les diverses espèces d'oiseaux ou d'animaux chez lesquels l'organe de la constructivité paraît plus développé, comparativement aux autres espèces, ont-ils bien réfléchi sur leurs comparaisons ? c'est ce qu'il importe d'étudier.

Il fallait d'abord considérer chez les oiseaux que leur manière de vivre n'étant pas la même, leurs mœurs devaient être différentes. Affirmer que la différence de lieux s'associe à un organe particulier, celui de la *localité*, c'est vouloir résoudre toutes les questions par la même question.

Si la nature n'avait point indiqué à chaque espèce le lieu où elle devait vivre, il en serait résulté que tous les lieux contenant les éléments propres à l'existence de chaque espèce, le hasard alors aurait seul présidé à cet arrangement, ainsi qu'aux suites qui en devaient être la conséquence.

Pourquoi plutôt ne pas admirer cet ordre invariable de la création, cette prévoyance d'un tout autre caractère que celui de la matière, si toutefois la matière est prévoyante ? La nature a dû avoir, dans cette conduite, une intention bien prononcée, bien précise, et l'instinct ne réside pas pour elle dans un organe seul, susceptible de le faire agir, mais dans cette uniformité d'actions

auxquelles tous les êtres vivants sont soumis pour obéir aux lois invariables de leurs destinées ; car ils ont été créés pour une fin, et l'homme n'a pas été jeté sur cette terre pour y subir seulement la règle commune, naître, vivre, se reproduire et mourir. Rien de plus triste, de plus desséchant, que ces systèmes qui tendent incessamment à détruire le sentiment religieux, l'admiration pour les lois sublimes qui régissent l'univers, et semblent inventer des utopies tout exprès pour ne pas se ranger à la vérité la plus simple et la plus évidente.

Certainement, chaque lieu, comme chaque climat, a été fixé à chaque espèce, et la nature y a pourvu en établissant pour chacune tous les moyens propres à assurer sa subsistance. N'est-ce pas également par une sagesse toute particulière qu'elle a déterminé la saison du printemps pour le retour à la fécondation ? n'est-ce pas dans cette saison que l'oiseau, que certains quadrupèdes même trouvent une nourriture plus assurée, plus copieuse et plus succulente ? Chaque animal, à cette époque, ne participe-t-il pas à ce renouvellement général de la vie ? les animaux, les fleurs, tout se ressent de ce principe vivifiant, et tous paraissent se réunir pour offrir leurs hommages à l'auteur de si mystérieux phénomènes ! Cherchez à acclimater en Europe les oiseaux ou les animaux des tropiques ! abandonnés dans nos forêts, ils périssent, tant par le défaut du choix de nourriture, que par l'influence du climat ; ils ne se reproduisent qu'au degré de chaleur équivalant à celui de leur pays, et encore très-rarement ; il en est de même pour les quadrupèdes ; encore la race finit-elle par dégénérer, si même elle ne périt avant.

Ce n'est pas, dirons-nous encore, parce que les animaux ont un organe de *constructivité*, qu'ils construisent; mais c'est parce qu'il a été dans la volonté du Créateur de répartir à chaque espèce d'animal l'instinct particulier de mœurs, de localités; aussi voyons-nous ces instincts se perdre par le changement de lieux, de climats, de mœurs, et même de nourriture; et peut-être ce changement, relativement à sa durée, influe-t-il d'une manière telle, que tout souvenir antérieur s'efface de la mémoire de l'animal, et qu'il n'en conserverait aucune trace susceptible même de le rappeler à son état primitif, si on le transportait de nouveau dans les régions de son origine première. D'un autre côté, il faut bien que l'animal garde le type de son instinct de nécessité; et n'est-ce pas en cela que la nature a été admirable d'avoir varié les caractères et les mœurs de tous les êtres vivants, afin d'éviter cette uniformité dont le tableau ne fait que fatiguer et l'esprit et la vue?

C'est un très-grand malheur de ne vouloir reconnaître en soi que des organes sans aucun dessein d'une puissance supérieure, et de ne se considérer que sous des rapports d'instincts d'un fatalisme heureux ou malheureux; car si tous les organes qui peuvent assurer à l'animal sa sûreté deviennent chez l'homme des organes propres à satisfaire ses penchants affreux, tels que la *ruse*, la *destructivité*, le *vol*, ne vaudrait-il pas mieux pour lui qu'il eût été rangé dans la condition de ces animaux innocents uniquement occupés de leur sûreté, de leur conservation, et de celle de leurs familles? Triste cadeau que la vie, si l'homme, poussé malgré lui vers le penchant du crime, est dans

l'impossibilité de résister à cette loi de conformation qui l'a fait voleur ou assassin !

Pouvons-nous ignorer d'ailleurs que l'homme plongé dans le vice ou dans le crime s'y perfectionne plus par la nécessité de fréquenter les gens de son espèce, que par le développement des organes phrénologiques? et n'avons-nous pas été témoins que si les criminels condamnés au bagne pouvaient être séparés les uns des autres au point de ne pas communiquer entre eux, s'ils pouvaient recevoir tous les conseils, toutes les instructions que la religion, l'honneur et la probité seraient susceptibles de leur donner, ces mêmes hommes s'amenderaient? les organes du vice insensiblement disparaîtraient pour faire place aux douces impulsions de l'ame, au sentiment du devoir, de la vertu, et leur conscience leur aurait bientôt appris qu'une puissance surnaturelle veille à leur conservation physique et morale; une douce lumière, échappée de leur cerveau, fruit d'une habitude acquise de comparer le vice avec la vertu, éclairerait bien mieux leur esprit que le contre-balancement des organes de probité, en opposition avec les organes du vol, du meurtre, etc., etc. ! Les phrénologistes ont bien senti qu'ils ne pouvaient s'en tenir à des faits matériels; et c'est la raison pour laquelle ils nous disent que ces instincts et ces penchants sont contre-balancés par les sentiments et par les facultés intellectuelles. Il fallait bien en venir à une compensation, car autrement le système phrénologique s'écroulerait de lui-même; mais ces compensations conduiront-elles à une exposition plus nette et plus réelle du système phrénologique? c'est ce que nous allons apprécier.

SENTIMENTS.

« Ces facultés, d'après les phrénologistes, comme les instincts et les penchants, sont également intérieurs et produisent des inclinations; mais elles manifestent aussi des émotions *de l'ame, émotions qu'il faut sentir soi-même pour les connaître*. Ces impulsions naissent encore en nous à l'occasion des impressions que nous produisent les objets du monde extérieur. »

On voit que, malgré tous les détours et toutes les circonlocutions afin d'éviter de rien dire du principe qui existe chez l'homme et sous l'influence duquel s'exerce la plus grande partie de ses facultés morales, les phrénologistes sont obligés d'en parler pour se rendre raison de certaines combinaisons d'idées, d'impressions que l'ame reçoit des objets du monde extérieur. N'avons-nous pas nous-mêmes affirmé que l'ame, pour agir, n'avait besoin que d'être impressionnée, et qu'il n'était pas nécessaire de la présence de tel ou tel organe pour que ses actions fussent analogues à l'impression qu'elle a reçue, et pour développer des inclinations naturelles ou factices; naturelles, en tant qu'elles sont conformes à son essence, à sa nature; factices, en tant qu'elles sont empruntées à des circonstances particulières, à un état particulier, et à des rapports ou des relations de nécessité, ou étrangers?

La diversité des actions morales de l'homme dépend de la diversité des sentiments, suite des impulsions variées que déterminent les émotions que l'ame reçoit, et qu'elle réfléchit par le sens intérieur qui la dirige ou la domine, soit en bien, soit en mal, et selon les impressions modifiées par le sentiment moral, lui-

même modifié par l'aptitude ou la plus ou moins grande propension au bien ou au mal. De là sans doute la différence établie entre ce que l'on appelle une *belle ame* et une *ame abjecte*, susceptible de ne point éprouver ce charme et cette satisfaction qui constituent le sentiment de sa dignité, de sa noblesse et de sa vertu.

Je n'irai point chercher si, comme les phrénologistes le prétendent, les sentiments occupent la partie supérieure de la tête, tandis que les instincts siégent dans sa partie inférieure, postérieurement et latéralement.

J'entendrai, moi, par sentiment, d'après la définition que nous en a toujours donnée la philosophie, cette perception que l'ame a des objets par le moyen des organes des sens, et aussi cette faculté de l'ame de recevoir l'impression des objets par les sens. Le sentiment appartient à tous les hommes, à des degrés différents. Cette différence s'explique naturellement, par cela seul que la physionomie n'étant pas la même chez tous les individus, et leurs organes ne présentant pas une perfection identique, le sentiment doit se ressentir de cette imperfection; également la perfection peut être portée au plus haut degré, selon l'usage fréquent que l'homme peut faire du sentiment; perfection qui s'acquiert de même par l'expérience.

Je comprends aussi dans cette faculté de l'ame le sentiment d'où découlent, soit les affections, soit les passions, enfin tous les mouvements entraînant l'ame vers telles ou telles actions.

Je ne dois point oublier non plus d'ajouter à ces sentiments, les plus vrais parce qu'ils sont naturels et qu'ils ne sauraient dépendre de la formation plus ou moins exacte de tel ou tel organe, certains mou-

vements inspirés par la nature, la tendresse des pères et mères, et de ces dernières surtout, envers leurs enfants, et réciproquement des enfants envers leurs pères et mères, et particulièrement pour ces dernières.

Les phrénologistes nous paraissent disposés, par un pyrrhonisme renouvelé, à renverser tout ce que la raison croit, et à nier l'existence *du sentiment intime qui nous pénètre.* Ils modifient seulement leur tendance par l'adoption de facultés dont le développement est soumis à l'existence d'organes qui s'aident ou se contrarient mutuellement dans leurs opérations, l'action des uns n'étant pas assez ordinairement balancée par la prépondérance des autres, et *vice versâ.* Ainsi donc, ces auteurs, en adoptant des organes distincts pour le sentiment et des organes différents pour les instincts, et disant que ces facultés sont intérieures, admettent le sentiment interne, qui n'est autre chose, selon les vrais philosophes, que la connaissance que nous avons de ce qui se passe dans notre ame sans aucun secours des sens.

En effet, avant que les sens nous aient avertis, n'avons-nous pas le sentiment intime de notre propre existence et de ce que nous éprouvons en nous-mêmes? C'est pour nous la source de toute vérité : que serait l'objet de notre pensée, si la pensée n'existait pas aussi réellement que le sentiment? D'après le sentiment intime que nous en avons, nous sommes convaincus que c'est nous qui pensons, que c'est nous qui existons; et pour cette conviction, il faut que nous en ayons le sentiment.

Mais si, d'après les phrénologistes, nous admettons des organes constitués et propres à nous donner le sentiment, il en résultera des effets d'autant plus bizarres,

que, les organes n'existant qu'en apparence, pour ainsi dire, chez les uns, ou prédominant chez les autres, les facultés n'auront plus de suite dans leurs actions, et l'homme ne saura s'il pense ou s'il existe. Peu nous importe qu'un fou, un sceptique, objectent qu'ils doutent s'ils existent; je ris de leur folie, et je leur réponds comme ce philosophe : « Si vous doutez de tout, il est » donc vrai que vous existez, puisque vous ne pouvez » douter sans exister. »

Cette conséquence du doute amène nécessairement la théorie et la pratique du matérialisme. Cependant, c'est quelque chose d'avoir obtenu de cette doctrine la reconnaissance de l'existence d'un principe qui nous conduit à la connaissance de sentiments, lesquels fournissent à l'ame des émotions propres à chaque individu, *qu'il faut sentir soi-même pour les connaître*; expressions dont se sert la phrénologie.

ESTIME DE SOI. ORGUEIL.

INTOLÉRANCE PAR CONVICTION, PAR RIGORISME ET PAR ORGUEIL, ET TOUJOURS SOUS L'INFLUENCE D'ORGANES.

Estime de soi. Il est facile de concevoir que les psychologistes l'aient admise comme sentiment primitif, et qu'ils en aient fait découler les autres sentiments, l'amour-propre particulièrement. L'estime de soi est une des qualités essentielles, attachées à la condition de l'homme. Le principe qui nous régit essentiellement dans l'ordre moral nous y porte naturellement; mais cette estime de soi ne reçoit cette acception dans toute son étendue, qu'autant qu'elle est fixée par toutes les

conditions de la véritable estime, par laquelle l'homme, dans ses actions, se rend digne de cette estime *propre*, et se concilie l'estime des autres.

Je conçois qu'on ne peut s'estimer sans s'aimer soi-même; mais cette estime, cet amour de soi, n'est que l'effet de l'impulsion morale de l'ame, qui, en dirigeant l'homme vers tous les actes honnêtes, lui donne cette estime, cet amour de soi, qui n'est pas encore, selon nous, l'amour-propre appartenant à d'autres considérations ou à d'autres effets physiques ou moraux de la vie.

Sans considérer l'estime de soi comme le premier mobile des actions humaines, nous ne pouvons nous dissimuler qu'il n'ait un grand pouvoir sur leurs déterminations.

L'estime de soi, fondée sur les principes que nous avons émis, fait jouer à l'homme un rôle d'autant plus important, que l'ame développe en lui des sentiments élevés, propres à étendre la sphère de ses idées, à lui donner le sentiment de sa puissance morale, et à doubler, en quelque sorte, l'énergie de ses facultés intellectuelles. Voilà comme nous prétendons entendre l'association de toutes les qualités capables d'accroître celles de l'estime véritable et du véritable amour de soi, sans assujétir l'un et l'autre à la prédominance de tel ou tel organe, et à la modification que l'un ou l'autre peut apporter dans le développement de tel ou tel autre sentiment.

Nous ne pouvons admettre à la rigueur que l'estime, l'amour de soi, corresponde parfaitement à l'amour-propre des anciens philosophes. Disons plus: le dernier naît des deux autres, et c'est une distinc-

tion qu'il nous paraît important de faire; car, quoique, par amour-propre, nous entendions ce sentiment de préférence qu'on a pour soi, on pourrait également le définir *une opinion avantageuse qu'on a de soi-même;* et alors se trouverait établi un premier degré d'orgueil ou de vanité, parce que nécessairement devrait se former la comparaison entre le mérite de soi et le mérite de tout autre. Et ce n'est pas parce qu'on croit avoir une supériorité sur ses semblables qu'on l'a réellement; et ce n'est pas elle seule qui nous porte à l'indépendance, à la liberté, aux révolutions, etc., etc.; il est une infinité de sentiments qui, devenant, selon les temps, les lieux, les circonstances, les éléments de passions violentes, entraînent l'homme vers les grands mouvements, les grandes catastrophes, sans pour cela que l'estime, l'amour de soi, deviennent les premiers et uniques éléments des passions qui se manifestent à l'avantage comme au désavantage des individus.

Malgré toute la bonne volonté que l'on aurait d'affecter à l'estime, à l'amour de soi, la production du *sentiment de supériorité, la disposition* à l'indépendance, à la liberté, etc., etc., on ne peut, sans manquer à la raison, admettre qu'on puisse lui attribuer les efforts des peuples pour *s'affranchir de l'esclavage, de la domination qui leur a été et leur est si souvent imposée.*

Sans entrer dans aucune discussion politique, nous ferons seulement observer que les passions des peuples ne sont souvent que celles qu'on leur crée, et que des chefs ambitieux ou insubordonnés leur communiquent plutôt à leur détriment qu'à l'avantage de la société. Les peuples, en général, ne raisonnent point

par eux-mêmes ; le plus souvent, c'est par les idées et les jugements de leurs excitateurs. Laissons cette discussion, elle est trop oiseuse pour l'aborder sérieusement.

Si nous envisageons l'estime de soi, correspondant à l'amour-propre, comme une faculté donnée à l'homme afin d'acquérir cette supériorité qui, en public comme en particulier, l'élève au-dessus des ames vulgaires, nous faisons de cette faculté une qualité essentielle à son individu moral ; alors tout ce qui se renferme en elle donne pour résultat le beau, le juste, l'honnête, et leurs effets consécutifs. C'est une étude morale à laquelle l'homme se livre pour exécuter le bien vers lequel l'ame le dirige, sans qu'il soit besoin de combiner cette sage estime ou amour de soi avec toutes les facultés d'organes imaginaires, dont le développement plus prononcé dans tel sens que dans tel autre change ou modifie l'estime de soi plus en bien qu'en mal, et *vice versâ*. Malheur, dans ces derniers cas, à celui chez lequel le sentiment de l'estime ne serait point *associé aux sentiments élevés, à une intelligence convenable ; qui serait, au contraire, associé avec des sentiments de bas étage, et qui offrirait peu d'intelligence !* De là, selon les phrénologistes, *l'orgueil stupide, la fierté, la présomption, la suffisance, l'insolence, le dédain, le mépris, la jalousie, la rancune, la haine, la calomnie.* En vérité, ajouter foi à tous ces détails, ne serait-ce pas accuser la nature d'avoir créé l'homme d'une manière telle, que chez lui il y aurait plus d'organes capables de l'entraîner vers les actes les plus reprochables, que vers les actes de vertu, de dignité, de noblesse, etc. ? Il ne trouverait même pas

en lui-même une puissance assez forte pour lutter moralement contre le principe facultatif qui l'emporte, par l'impossibilité où il serait de ne pouvoir surmonter les vices de son organisation matérielle. De là, cette accusation contre cette même nature, de nous avoir créés pour nous voir, dans la plupart de nos facultés réfléchies, soumis à des conditions que ne partage point la brute, puisqu'elle agit toujours par un instinct ne se modifiant ou ne changeant que par les habitudes différentes que lui donne l'état de domesticité, et qui se maintient naturel dans l'état sauvage ou de liberté.

Il résulte des propositions des phrénologistes que la faculté de l'estime de soi est susceptible de toutes sortes de modifications, selon la prédominance ou la réunion d'autres organes; que les individus sont seuls heureux, chez lesquels on rencontre ces modifications opérées par la combinaison ou l'association de facultés propres à donner à l'estime de soi cette supériorité qui conduit à une noble élévation, etc., et que les individus sont bien malheureux, lorsqu'ils se trouvent dans une catégorie opposée.

Cette théorie est une conséquence naturelle du principe matérialiste qui dirige les sophistes. Attribuant tout à la matière, ils ne doivent voir que des organes; cependant la condition morale de l'homme ne s'explique que par le pouvoir que l'ame exerce sur lui, sur ses facultés et sur les actions qui en dérivent; c'est la plus douce consolation qu'il puisse trouver pour se relever des écarts dans lesquels il est tombé. En effet, si l'homme s'envisage comme un être purement matériel, il agit par la force même de la matière; c'est une pierre lancée et tombant où elle peut, sans d'autre résultat que

de se fixer au sol qui l'a reçue dans sa chute. C'est, pour le même individu, *être ou n'être pas.*

Dans le cas contraire, l'homme, se considérant comme créé pour un but autre que celui de tous les êtres vivants, envisage sa création sous un point de vue de raison et de sentiment réfléchi. C'est bien alors qu'il sent qu'en lui existe une nature différente de celle qui compose matériellement son organisation; il a la conscience de lui-même, et, tout en se disant: Je suis bien *moi*, il sent qu'un autre *moi* est associé à son *moi d'organisation.* Ce sens intime, ce sentiment ne s'explique pour lui que par la connaissance réfléchie qu'il acquiert de la puissance qui le régit, et lui inspire la première l'estime et l'amour de soi. Autrement, quel dédale inextricable lorsqu'aucune autre puissance que celle de certains organes ne peut l'arrêter, et que la puissance morale se trouve enchaînée par la puissance physique! L'homme ainsi organisé aurait été jeté au hasard; il n'aurait, pour se distinguer des animaux, que les formes, et un instinct qui, par le don de la parole, le rendrait plus communicatif. Du reste, le présent ou l'avenir ne serait qu'une condition ordinaire; car le présent serait tout pour lui; il partagerait alors le sort des animaux, dont l'existence se borne à vivre momentanément; en cela, ces derniers seraient plus avantagés, car le hasard leur aurait fait une part bien large en ne leur donnant aucune idée, aucune notion sur le terme à venir de leur existence.

L'estime ou l'amour de soi ne pouvant être, d'après le principe moral, l'effet ou le résultat de facultés organiques, il faut donc en chercher l'origine dans

celui qui, agissant en nous, s'y développe d'une manière plus ou moins étendue, plus ou moins circonscrite. Combiné avec des idées de sagesse, d'honnêteté, de vertu, etc., il imprime en nous le sentiment des actions les plus louables, les plus honorables; il suscite ce noble orgueil ennemi de la vanité, et met à découvert la beauté comme la bonté de notre ame.

Dans cette estime de soi, dans cet amour-propre, dans cette sorte d'orgueil, il n'y a point de puissance organique, il y a réflexion, et réflexion puisée dans ce sens intime qui nous conduit sous l'influence du principe moral toujours présent à notre pensée, et que l'ame nous offre continuellement comme le seul point de mire où doivent tendre toutes nos idées et toutes nos actions.

D'ailleurs, on ne peut avoir une véritable estime de soi que par la comparaison de tous les objets capables de l'établir ou de la détruire. On dit que l'homme s'aime; si c'est matériellement, c'est pour lui une condition unique qui concentre en son être toute idée de communication; c'est un isolement de l'homme avec lui-même; alors, rapportant tout à lui, il vit de lui, en lui et pour lui; et de là nécessairement le développement du sentiment d'égoïsme, donnant naissance à une série d'autres non moins fâcheux, parce qu'ils engendrent, non des sentiments particuliers, mais des passions plus ou moins exaltées, comme plus ou moins dangereuses. Si alors il n'existe point, je dois le répéter, un organe facultatif propre à balancer la force impétueuse de la faculté agissante, les phrénologistes me diront

comment

comment et dans quel lieu le torrent s'arrêtera. On voit cependant que ce qui n'est en apparence qu'un seul point dans l'horizon physique, en devient un infini dans l'immense horizon moral.

Cette estime de soi, nous aimons à le rappeler, ne tient pas à un sentiment purement matériel. Notre individu est bien une machine organisée; mais cette machine, ne pouvant se mouvoir d'elle-même, reste soumise à une puissance, et cette puissance est l'ame. Or, l'ame s'y trouve *unie* par des liens vraisemblablement connus de la *sagesse* seule qui les a formés. Il doit résulter de cette union des modifications réciproques, et ces modifications appartiennent aux impressions que le corps ainsi que l'ame reçoivent des objets extérieurs, et qui en mesurent l'action. Mais l'ame, étant destinée par sa nature à se rapprocher le plus près du corps, à s'identifier avec lui pour veiller à sa sûreté, pour présider à son intelligence, il s'ensuit qu'elle réfléchit toutes ces impressions afin de donner au corps les moyens d'agir ou de ne pas agir dans son intérêt propre, et physiquement et moralement. On ne croira sans doute pas que nous voulons établir une uniformité générale dans l'organisation humaine. Telle n'a pas été l'intention du Créateur, et, malgré cette *non-uniformité*, il a disposé l'homme de manière à ce que chaque individu eût sa part et portion dans la dispensation générale. Il est une gradation dans les sentiments comme il en est une dans toutes les productions de la nature. L'instrument qui mesurerait les sentiments aurait, comme celui qui mesure la chaleur, un point d'où l'on commencerait à compter; au-dessus de ce point

seraient les degrés du *plaisir*, au-dessous ceux de la douleur.

Plus nous avançons dans la phrénologie, plus nous voyons avec peine que les vices d'organisation cérébrale l'emportent sur l'organisation normale des facultés physiques et morales. En effet, considérons ce que nous disent ses sectateurs : Si l'estime de soi ou l'amour-propre ne se trouve point combiné avec des sentiments élevés, il produit l'abjection et tous les vices qui en sont la suite. Ce qui doit encore plus désespérer, c'est que la force, dans ce sens, l'emportant sur la faiblesse, l'homme semble condamné à vivre au milieu de cette atmosphère infecte, à en respirer l'air, et par conséquent à en recevoir toutes les mauvaises influences.

Pour corriger ou détruire une semblable condition, il faudrait anéantir l'organe, le comprimer, pour le mettre au niveau de celui qui, étant moins développé, pourra alors exercer quelque autorité, quelque puissance sur l'un de ceux dont l'organisation prédominante conduit indispensablement les individus vers le penchant qui fait leur perte, et auquel ils ne peuvent opposer qu'une force matérielle, puisque l'ame, être de pure convention, ne semble admise, et encore avec restriction, que pour ne pas choquer d'une manière trop vive les oreilles de ceux qui n'ont pas l'esprit de croire au matérialisme.

Il faut en convenir, c'est une perspective bien cruelle pour l'espèce humaine de se voir forcée d'agir tout autrement que les animaux ayant pour eux l'instinct (n'importe lequel), et n'étant soumis qu'à des lois qui ne changent ni pour eux particu-

lièrement, ni pour aucun des individus de la même espèce.

Avec une semblable conformation chez l'homme, toutes les lois de répression ne sont que des actes de terreur ou d'iniquité; car il est injuste de poursuivre de leur sévérité des individus qui, ne pouvant se défendre de leur organisation propre, ne peuvent la changer ou la détruire que par cas fortuit. Il n'y aura donc rien de capable d'enchaîner la langue de ces enfants se faisant un jeu d'injurier un respectable vieillard, de couvrir de leurs huées ce malheureux idiot, ce rachitique, etc.!

L'éducation, me répondront les phrénologistes, pourra seule influer sur la conduite ou les dispositions organiques des enfants. C'est fort bien; mais l'éducation fera-t-elle qu'un système organique se change ou se modifie en faveur d'un autre plus conforme au but de la société, et plus à l'avantage de l'individu lui-même? c'est ce que n'ont fait qu'effleurer les phrénologistes sous le rapport moral, eux qui n'admettent point l'influence du principe immatériel chez l'homme; influence se développant avec plus ou moins de perfection, selon l'âge, les habitudes, les rapports, et selon la nature de l'éducation; nous pourrions ajouter : selon les habitudes, la fréquentation et la manière de vivre des sujets, et les dirigeant vers la bonne comme la mauvaise imitation. Quand nous parlons de l'imitation, nous sommes loin de reconnaître un organe de cette faculté, surtout lorsque nous trouvons l'organe des phrénologistes plus disposé à l'imitation du vice qu'à celle de la vertu. Pour cette dernière, il faut, d'après eux, une telle prédominance, une telle force, qu'on doit redouter de ne pas rencontrer

chez elle le développement nécessaire pour triompher de la faculté ou disposition matériellement vicieuse. Ainsi, tout ce qu'il y a de sublime dans l'homme s'anéantit sous le poids de ce fatalisme insensé, et l'individu favorisé par la nature ne doit pas perdre de vue d'entretenir chez lui ces précieuses facultés, parce qu'à côté d'elles, phrénologiquement, il s'en trouve d'autres qui tendent à le dominer et à le rejeter dans une sphère de nullité ou d'actions indignes de son origine et de son caractère! Ils avaient étudié la phrénologie, ces forçats auxquels la sagesse, la vertu, inspirées par la religion et la morale, conseillaient de revenir aux vrais principes : « Nous le voudrions bien, mais nous ne le pouvons; nous sommes nés ainsi, il faut que nous mourrions de même. » Ce raisonnement était une conséquence de leur état exceptionnel; mais était-ce la conséquence de leur organisation particulière? nous ne saurions le croire. En vain les phrénologistes nous offrent en spectacle les crânes des plus fameux scélérats; cela prouve seulement qu'une fois que l'homme s'est séquestré de la société par ses méfaits, la honte qui suit ses actions criminelles l'éloigne, par un instinct naturel, de ses parents, de ses amis, de ses connaissances, interrompt de droit toutes ses relations sociales et morales, et le livre à la discrétion d'une classe d'hommes méprisables, dont le métier, plus que les facultés organiques, les condamne à vivre au milieu d'autres individus ayant pour repaire les lieux fangeux de la débauche et du crime. Voilà les seuls organes que nous admettons pour la perte totale de l'homme qui a renoncé volontairement à tous les sentiments de l'honneur et de la vertu. Voilà aussi pourquoi des enfants livrés à eux-

mêmes, adonnés à la première éducation du vice, ne respectent plus la vieillesse, devenue pour eux un sujet de continuels reproches ; voilà pourquoi, n'ayant point le sentiment de la compassion, ou l'ayant perdu par une mauvaise fréquentation, le malheur de l'idiot ne leur inspire plus que le sentiment du sarcasme, de la raillerie, et même de la méchanceté ; mais on ne croira jamais que leur conduite à l'égard de ces malheureux dépende de telle ou telle conformation, modifiée par l'influence de tel ou tel autre organe, soit dans le sens vrai, soit dans le sens opposé à la vérité comme à la raison.

Pourquoi la jeunesse a-t-elle le ton railleur ? cela s'explique par la manière diverse dont elle est impressionnée. L'intelligence se développe chez les jeunes gens tout contrairement à celle déjà formée des individus d'un âge plus avancé. Chez elle, c'est la vivacité naturelle au caractère pétulant, fougueux, irréfléchi, ne craignant pas la menace et se riant de tout éloge, courant au-devant du danger et ne le prévoyant point, pour laquelle tout ce qui s'éloigne de son caractère, de ses mœurs, est un sujet de plaisanterie ou de sarcasme, sans autre intention souvent que de jeter du ridicule sur des objets que leur raison plus mûrie admirera peut-être, et cherchera même à imiter. Rien ne serait plus ridicule que de prétendre que cette disposition à la raillerie, à la moquerie, tient à la prédominance d'un système d'organes distincts, et dont l'influence se modifie en bien ou en mal, selon la prédominance de l'un et de l'autre. Maintenant, comment se fait-il que l'estime de soi produise l'humilité, l'abaissement ? Il faut, avant tout, différencier l'humilité de l'abais-

sement; car on peut être humble sans s'abaisser, à moins que l'on n'entende par ces deux mots : déférence sans soumission servile, et abaissement sans bassesse. Or, un individu qui possède la véritable estime de soi-même n'est pas plus disposé à s'abaisser qu'à abaisser les autres, et s'il y a abaissement de la part de ces derniers, c'est que chez le premier il existe une supériorité personnelle qui, une fois reconnue, commande le respect et la soumission. Ainsi les philosophes anciens avaient obtenu cette soumission respectueuse de la part de leurs concitoyens; les regardant au-dessus d'eux, ils s'humiliaient en les voyant, et s'inclinaient pour rendre hommage tant à leurs talents qu'à leurs vertus. Nos modernes philosophes ont plus que l'estime de soi; je ne sais si, en explorant, d'après leur méthode, leurs crânes, on ne trouverait pas l'estime ou l'amour de soi augmenté de l'organe de l'orgueil, voulant tout asservir à leurs opinions et régner en dominateurs sur les esprits. Ce fait est d'autant plus vrai, que leur intelligence formée et possédant le sentiment de l'élévation les rend indulgents pour certains actes, mais ne tolère pas qu'ils soient déprimés; et, pour me servir de leurs propres expressions dans le sens moral, le ressort chez eux venant à se détendre, ils se mettent au-dessus de toutes les lois morales et physiques, afin que la secousse qu'ils veulent matériellement imprimer soit une secousse tout à l'avantage de leurs idées, de leurs opinions; par cela même, ils réunissent dans le cercle tracé le plus d'individus capables de se soumettre ou de s'humilier devant leurs triomphes, si toutefois c'en est un que de conduire l'homme à des principes d'orgueil et de vanité.

« La ruse, véritable Protée, nous disent les phrénologistes, fait aussi que l'homme se venge, en s'élevant de l'abaissement qu'on veut lui imposer. »

Pourquoi donc admettre chez l'homme qui veut s'élever au-dessus de l'abaissement, la ruse? L'homme alors n'a donc pas l'estime ou l'amour de soi? il n'est donc pas susceptible de cet amour-propre des anciens? ce sentiment n'existe donc pas primitivement?

J'ignore le motif pour lequel les mêmes individus s'obstinent à éloigner du cœur tous les sentiments naturels capables de le diriger vers le bien, et seulement par l'impulsion morale naturelle. Quoi! l'homme, pour résister à l'abaissement auquel on voudra le soumettre séra obligé d'employer la ruse! Nous devons l'avouer, c'est avoir bien peu d'estime de soi, de sa dignité, que de recourir à un moyen aussi bas, et qui, reconnu, excite contre l'individu une puissance d'abaissement plus forte et plus humiliante.

Aristide avait assez l'estime de soi pour signer lui-même son ostracisme. Socrate avait assez l'estime de soi pour mépriser la vie et suivre l'impulsion de son ame, qui lui faisait entrevoir qu'en nous existe un principe incorruptible qui ne s'éteint point, et par cela même destiné à une fin plus noble que celle condamnant l'homme au néant.

Je conçois qu'il est très-difficile de déterminer, dans le sens phrénologique, les facultés susceptibles de servir d'auxiliaires au sentiment de l'*estime de soi*. En suivant de point en point cette doctrine, nous voyons que l'*estime de soi* agit le plus communément par *impulsion primitive, qu'elle est souvent soutenue par le courage*, par *la destruction* que forme la colère, et, en général, par

le tempérament vigoureux de la jeunesse. Remarquons ici, en passant, que les phrénologistes admettent le tempérament; or, cette admission diminue l'*antithèse* des facultés organiques. Cabanis avouait deux sortes de tempéraments, le *tempérament naturel* et le *tempérament acquis.* Pour lui, le tempérament naturel était celui qui naît avec les individus, ou dont ils apportent les dispositions en venant au jour; le *tempérament acquis* était celui qui se forme chez les individus par la longue persistance des impressions accidentelles auxquelles ils sont exposés (1).

Considéré dans toutes les conditions de la vie, le sentiment de l'estime de soi produit des effets distincts et souvent opposés, selon la position physique, morale, politique ou sociale, dans laquelle l'homme se trouve.

Si les effets tenaient uniquement à l'organe ou aux organes produisant cette faculté, ils s'expliqueraient assez facilement, puisque leurs variétés ne proviendraient que de la modification exercée par les puissances auxiliaires qui ne seraient autres que des organes compensateurs.

En adoptant l'opinion que les tempéramens modifient la vie physique et la vie morale, nous les constituons comme une des causes principales des effets qui ont lieu dans l'économie animale. Les anciens avaient là-dessus des données pratiques. Elles ont fourni plus d'une fois matière, soit au raisonnement, soit à la réflexion des physiologistes; et ce n'est pas sans fondement qu'ils ont dit que tel ou tel tempérament présentait telle ou telle anomalie dans l'exécution des facultés physiques et morales; et à ce sujet, ils proposaient tous les moyens

(1) Cabanis, *Des Tempéraments acquis*; t. 2, p. 595.

capables d'enrayer la marche plus ou moins active, plus ou moins contraire, de tel ou tel tempérament. On peut alors comprendre toute l'influence que les tempéraments peuvent exercer sur l'organisation physique ou morale des individus.

Il ne nous semble pas moins extraordinaire que l'homme seul paraisse compris dans l'*estime de soi* et dans les conséquences qui y sont attachées. Les phrénologistes ont-ils voulu généraliser leurs idées, en ne formant qu'un seul système pour les deux sexes? Cependant la femme a l'estime de soi, comme l'homme; mais probablement la faiblesse de son sexe empêche les phrénologistes de s'en occuper d'une manière aussi abstraite que pour l'homme. Ce n'est pas que, relativement à la femme, la discussion ne présentât un intérêt immense en raison de son organisme, de sa susceptibilité, de sa grande mobilité nerveuse, de son excessive impressionnabilité; etc., etc. Mais revenons à notre sujet principal.

L'estime de soi est un fâcheux accident pour l'espèce humaine; car peu de bonnes qualités ont accès sur lui, et l'organe auquel elles sont soumises, étant inférieur, soit en force, soit en étendue, n'oppose qu'une faible résistance à celui qui, comme l'égoïsme, venant à triompher, « *fait que l'orgueil s'exalte,* qu'on s'estime davantage, etc., etc. »

A quelle dure condition sommes-nous condamnés! Tout le monde aurait dû croire que l'estime de soi était un sentiment accordé à l'homme comme une prérogative particulière, pour le conduire à des idées réelles d'élévation noble, de supériorité, sans envie de domination ou d'usurpation. C'est tout l'opposé, et nous

sommes réduits à dire que s'il ne trouve pas un correctif, il en résulte des effets de trouble, de révolte, d'oubli de tous devoirs, de tous principes, et la société en reçoit ces commotions qui amènent des révolutions désastreuses dans lesquelles les vainqueurs et les vaincus se trouvent tous confondus.

Voici ce que les phrénologistes observent : « de tous les sentiments, l'orgueil qui naît de l'estime de soi est *celui qui se révolte le plus par le rassemblement des hommes, et alors il devient un organe prédominant.....* Que faire contre tant d'organes réunis? *Rien*, ajoutent les phrénologistes, *n'est orgueilleux, n'est chatouilleux comme les corporations, depuis les sociétés particulières jusqu'aux empires.....* Que faire? c'est de détruire les sociétés et les empires..... *C'est surtout sous l'influence de soi qu'un village est opposé à un autre, que les compagnies de tailleurs de pierre, de maçons, de couvreurs, s'égorgent entre elles ; c'est encore par l'activité de cet organe que les régiments cherchent une occasion de s'attribuer une supériorité ; ainsi, c'est ou le colonel, ou le drapeau, ou le numéro du régiment, ou le succès obtenu dans une bataille.* »

C'est pousser un peu trop loin le sophisme. La société doit s'estimer très-heureuse de ce que ce sentiment *trouve des oppositions dans la circonspection et la ruse qui le retiennent, et de ce qu'il rencontre un correctif dans l'intelligence. Plus les facultés de la réflexion et de l'observation ont été exercées, moins l'homme est orgueilleux.*

Ce passage serait très-obscur pour quiconque n'adopterait point le matérialisme phrénologique; car l'état de calme, de tranquillité, de paix, de la société, repo-

serait entièrement sur la circonspection ou la ruse qui retiennent le sentiment de l'orgueil, et sur le correctif qu'il rencontre dans l'intelligence. Ainsi, il doit nécessairement résulter un état de guerre, de révolte, entre les diverses corporations qui, dans leurs réunions, contractent comme malgré elles ce sentiment, parce qu'alors il devient un *organe prédominant*. C'est une bien triste fatalité que cette fatalité entraînant vers un même sentiment des hommes qui, dans le particulier, jouissent de toutes les facultés propres à assurer leur bonheur, et à maintenir la société dans le devoir et la soumission légale. Heureusement que les rassemblements militaires n'éprouvent d'autres sentiments que ceux appartenant à l'honneur, aux devoirs imposés par ce même honneur et par la discipline qui en est la conséquence; autrement, nous serions exposés continuellement à passer sous le joug des gardes prétoriennes. Déplorable système, seul capable de renverser la société, ou au moins de l'ébranler jusque dans ses fondements!

L'orgueil, dans l'ordre moral, a toujours été regardé comme le principe de vices dont le développement n'a pas besoin de l'existence supposée d'organes particuliers. L'orgueil naît de circonstances propres; il habite les ames vulgaires, et, comme l'a dit un orateur chrétien, les ames de *boue*. Il ne peut naître de l'amour-propre, lorsque ce sentiment est excité par tous les sujets ayant pour objet toutes les vertus civiles, militaires, politiques, religieuses ou morales. C'est quelquefois un travers de l'esprit humain, et, lorsqu'on veut le définir dans son acception véritable, on doit l'envisager comme l'apanage des sots, de ces individus d'un

caractère nul, à petits moyens, jouissant d'une grande fortune ; et la considération qu'elle semble leur attirer dans le monde ne peut effacer leurs sottises par les ridicules que leur suscite une vanité souvent bassement orgueilleuse.

Offrons pour preuve la vanité blessée du phrénologiste. Voyez comme il s'anime à l'idée seule qu'on sourit de pitié des propositions systématiques qu'il avance dans la chaleur de la discussion. Il est impossible de maîtriser l'orgueil d'un individu qui, se croyant supérieur à tous, fronde et la raison et le jugement de ses adversaires, en disant que *la chance de succès de l'autorité royale n'est qu'en raison de l'humilité qu'elle obtient de la nation; et c'est ce qui fait qu'elle tend à s'élever le plus qu'elle peut.* Pourquoi donc ces applaudissements, nous sommes-nous demandé à nous-mêmes, puisque, d'après le phrénologiste, *les hommes ont tous ce sentiment*, et que, *plus l'intelligence se forme, plus ils sentent la portée de celui-là, et ils ne veulent pas être déprimés?*

Or, si ce sentiment appartient à tous, il doit s'ensuivre que, voulant être ce que sont les individus élevés au pouvoir ou en dignités, tous voudront monter les degrés de l'échelle de l'orgueil, ou de la vanité, ou de la domination ; il en résultera une chute d'autant plus terrible, que, la foule étant plus nombreuse, il y aura plus d'individus compris dans la catastrophe et dans les désastres qui en seront la suite.

Convenons que les phrénologistes sont de singuliers novateurs ! Tandis que tous les philosophes s'occupent d'améliorer les sociétés, de les recomposer, et de les éloigner de tous les penchants qui peuvent coopérer à

leur ruine, et que, pour y parvenir, ils emploient tous les moyens que la sagesse, l'expérience et la saine morale, basée sur une croyance positive, leur enseignent, des hommes se disant encore plus philosophes tentent de renverser toutes les idées du vrai par des idées d'organes présidant au développement plus ou moins progressif de telles ou telles facultés vicieuses ou morales.

D'où vient, demanderons-nous, que la réflexion et l'observation étant exercées, l'homme est moins orgueilleux? Les phrénologistes nous disent que cette faculté s'affaiblit avec l'âge, et que c'est parce que les vieillards savent qu'il faut modérer l'activité de ce sentiment, parce qu'ils ont l'expérience de l'influence despotique qu'il a sur eux, qu'ils en modèrent l'action. Nous dirons, nous, que l'orgueil est un vice inhérent au caractère de certains individus, et que s'il paraît s'affaiblir, c'est que souvent il a été humilié, ou bien que le motif qui l'a fait naître et l'entretient, devient ou est devenu l'objet du mépris ou de la déconsidération publique. Mais les résultats pour l'homme orgueilleux sont d'une nature grave, par l'impression qu'ils laissent dans la partie morale de lui-même. C'est alors que la réflexion et l'observation brisent d'un commun accord toutes ces spéculations vaniteuses qui l'empêchaient d'envisager à quelle chute et à quelles disgrâces il s'exposait. Telle est la position du vieillard que son expérience, acquise par l'âge, pénètre de ce sentiment moral par lequel il sourit de pitié, surtout lorsqu'il se croit en droit de dire à l'homme orgueilleux et humilié : « Vanité des vanités, et tout n'est que vanité ». L'orgueil, comme principe inhérent au caractère de l'homme, ne s'efface pas comme on veut bien le penser. Ce sentiment est

de position ; on le voit se développer sous différents aspects et dans des circonstances variées et multipliées ; il peut aussi subsister chez la plupart des individus jusqu'au terme le plus reculé de la vie.

L'orgueil ne s'éteint pas ordinairement de lui-même, surtout s'il conserve des rapports avec la société. Il en serait capable, si, revenu à la connaissance de *soi*, il pouvait envisager le désordre de ses idées, les conséquences qui en ont été la suite, le vague dans lequel elles l'ont jeté, et la distance qu'elles ont établie entre lui, le monde physique et le monde moral.

Fonder la vérité sur les analogues chez les animaux, est encore une erreur d'autant plus patente, que nous ne pouvons sensément considérer les animaux que dans l'ordre qui leur a été assigné par la nature.

Dire que le sentiment de l'orgueil existe chez les animaux, sans donner d'explications du comment ni du pourquoi, c'est ne point éclairer la discussion, et c'est vouloir ne pas former une distinction entre eux et l'homme.

DE L'INTOLERANCE.

Le zèle dans l'exercice d'une fonction, tel outré qu'il puisse être, peut pécher seulement par excès, et non par des intentions coupables. On n'est pas toujours intolérant par orgueil ; on l'est, on peut l'être par conviction, et, par suite, par la mauvaise application de principes dont on a été imbu, parce que le jugement, principe de la raison, n'est point fondé sur la connaissance véritable des causes, et qu'en considérant sous un point de vue faux les résultats il n'en calcule les effets que dans des intérêts généraux,

qui, eux-mêmes portant à faux, conduisent l'intolérance au-delà des bornes prescrites par la religion et par la nature.

D'ailleurs, en matière de religion, lorsque de jeunes esprits n'ont point encore reçu les lumières des faits, de l'expérience, la tolérance ne s'explique que par le rigorisme ; de là, comme nous venons de le dire, une dangereuse application du principe. Nous pouvons en déduire la même conséquence pour la politique, pour les sciences, pour les arts, etc., etc. Est-il rien de moins tolérant que l'homme qui, placé à la tête de ses concitoyens, croit, dans les meilleures intentions du monde, devoir agir souvent plus par la force que par la conciliation ou la conviction ? Les assemblées délibérantes elles-mêmes ne sont pas exemptes de cette intolérance, et vous entendez tous les jours des orateurs remuer, par des opinions divergentes et d'intolérance, les passions, afin de soutenir, à tort ou à raison, des sentiments soi-disant fondés sur les principes de la vérité et de la conscience, lesquels souvent ne sont que le résultat du désir de triompher de leurs adversaires, et de donner à l'orgueil ou à la vanité de leurs opinions tout l'éclat qui séduit plus la multitude qu'elle ne l'éclaire ou lui est utile.

Lorsque la tentative ne réussit pas, l'orgueil alors livre un champ libre à l'intolérance, et ce n'est plus une opinion simplement émise, demandant à être combattue par des principes de vérité et de raisonnement, mais une arène où des individus se disputent et combattent à mort pour des choses qu'ils comprennent à peine, et de peu d'importance, mais du succès desquelles l'orgueil pourrait faire son profit et sa gloire.

La philosophie sait, plus que la phrénologie, poser des limites aux passions humaines; elle ne va pas consulter des organes pour juger si la prédominance de tel ou tel peut conduire à tel ou tel excès; elle consulte, elle interroge le cœur de l'homme, et c'est à la partie morale de lui-même qu'elle en réfère. L'ame est pour la philosophie le moteur principal de toutes nos actions; elle ne croit pas que l'homme soit né avec toutes les perfections qu'on désirerait lui trouver; mais elle sait qu'il a reçu l'instinct du bien, instinct qui peut se modifier selon les circonstances positives ou accidentelles dans lesquelles il peut se trouver à un âge plus ou moins avancé de la vie (1). C'est parce que la philosophie sait tout cela, qu'elle se met en avant pour opposer à tous les vains sophismes les principes puisés aux sources de la raison, du jugement, de l'observation et de l'expérience. On ne la voit point, pour corriger les hommes de leur disposition à l'orgueil, les assimiler, en quelque sorte, aux animaux chez lesquels cet instinct se présume, et, selon la philosophie, n'est que le résultat d'un degré d'intelligence qui ne leur est accordé peut-être, dans le dessein déterminé de la Providence, que pour rappeler à l'homme qu'il aurait tort de s'enorgueillir autant de sa supériorité sur eux, puisque ces animaux peuvent lui servir de leçon, lorsque lui-même franchit, à l'égard de ses semblables, les limites tracées par les lois et la religion.

Peut-être, avec le sentiment de l'orgueil, les animaux auraient moins subi le joug imposé par l'homme et par ses besoins. Il oublie sans doute que c'est par une prévoyance toute particulière pour lui, pour ses

(1) Le libre arbitre.

besoins,

nécessités, pour ses jouissances même, que les grands animaux ignorent leurs forces et l'usage qu'ils pourraient en faire; qu'ils obéissent à sa voix, et suivent servilement la main qui les conduit. Où l'homme en serait-il si l'instinct de l'orgueil se combinait chez eux avec le sens intime de la puissance? l'homme n'aurait d'autres moyens de se soustraire à leurs poursuites ou à leurs vengeances, qu'en les abandonnant à l'impulsion de leur liberté naturelle.

C'est par la philosophie que l'on corrige les défauts ou les vices attachés à la nature humaine; c'est par des raisonnements forts de vérités qu'on retrempe l'ame de l'individu qui tend à s'écarter de la voie morale; on redonne de cette manière à ses facultés physiques toute l'énergie que des compensations d'organes ne sauraient développer, et ces forces physiques, réunies aux forces morales, mettent l'homme au-dessus de tous les entraînements d'instincts matériels qui, ne pouvant que le dégrader à ses yeux et aux yeux de ses semblables, l'assimilent en quelque sorte à la condition de la brute, telle intelligente qu'on la suppose.

Les phrénologistes sont bien à plaindre lorsque, pour nous démontrer l'évidence de leurs systèmes, ils sont forcés d'exposer à nos yeux les têtes des scélérats les plus insignes. Doit-on dire avec eux que leurs crimes sont le résultat de la force de prédominance de l'organe de l'orgueil? doit-on admettre également que les qualités brillantes dont quelques-uns ont été doués par la nature, devaient céder à la force d'entraînement de l'organe du crime? Ce serait encore avouer le système du fatalisme, système destructeur de tout principe de morale, de crainte et de conscience.

La démonstration de la conformation de la tête d'un scélérat est combattue par la preuve que nos idées peuvent se perfectionner sous l'influence de rapports licites, de rapports honnêtes, de liaisons avouées, de principes d'honneur, de vertu, d'équité, de bonté, de générosité, de bienveillance, d'amour, d'affection, d'attachement, de confiance, d'intérêt, etc., etc.; qu'elles doivent nécessairement recevoir de cette influence cette perfectibilité qui conduit la pensée vers des actes tout-à-fait en harmonie avec le bien physique et le bien moral. Le contraire indique les conséquences fâcheuses de la fréquentation ou des liaisons vicieuses ou criminelles par lesquelles les individus sont mis en contact avec les êtres les plus abjects de la société. Il est aussi facile à l'homme d'éviter le précipice comme il lui est loisible de s'y jeter, et nous ne saurions comprendre qu'il faille un développement considérable d'organes pour se vouer à toute la turpitude, à la scélératesse combinée et réfléchie du crime.

Des malheureux qu'on a pu affranchir du joug honteux du vice, l'ont été, non par le développement de facultés organiques opposées à celui du vice, mais par les impressions fortes portées sur leur esprit, et par le sentiment que l'ame leur a imprimé à son tour, à l'aide de toutes les influences que la puissance morale doit exercer sur des êtres susceptibles d'entendre encore la voix de cette conscience à laquelle l'homme simplement coupable, ou horriblement criminel, ne saurait échapper. Tel est le jalon que la philosophie plante au sein de la société; c'est le point de mire d'où partent les principes propres à fonder l'ordre social sur les bases de l'hon-

neur, de la justice, des vertus politiques, privées et morales. N'est-ce pas présenter un moyen de retour à cet être coupable, conservant quelques sentiments de dignité, lorsqu'on parvient à le faire se considérer et descendre en lui-même, et, mettant en parallèle et sous ses yeux le vice et la vertu, à lui tracer la route qui conduit au contentement intérieur, en opposition à celle qui ne laisse en perspective que la honte, le désespoir, et même l'échafaud?

Prétendre baser une philosophie sur d'autres arguments, c'est folie; c'est anéantir toute idée première; c'est vouloir livrer l'homme à sa seule et unique impulsion; c'est lui donner une destinée de fatalité qu'il n'a pas et qu'il ne peut avoir; car il est né pour une autre fin, et sa condition dernière, nous nous plaisons à le répéter, ne saurait être celle de la brute, le *néant*.

Le paganisme a bien pu errer dans tous ses systèmes de *théogonie;* mais il portait avec lui l'empreinte d'un principe d'*immatérialité* dont la preuve se trouve dans ses actes et dans ses monuments; et lorsque ce paganisme abandonnait le crime aux dieux infernaux, il avait la conviction que tout chez l'homme ne périssait point après sa mort.

Les Socrate, les Platon, les Cicéron, étaient des philosophes qui, considérant l'état primitif de l'homme, l'ensemble de ses facultés, l'harmonie de ses actions, le mouvement de ses pensées, ses passions même, reconnaissaient en lui un état imperceptible à la vue, mais sensible à la réflexion; un état ne supposant de néant que pour le corps; un état du principe impérissable qui le réglait dans ses hautes idées de

conception, de méditation et de réflexion; et, pour eux, c'était l'ame dont la puissance déterminait les volontés, les actes dont la régularité de l'exécution dépendait d'une perfectibilité innée en quelque sorte chez les uns, et acquise chez les autres.

A ces idées devaient naturellement se joindre de grandes considérations, qui, livrant leur esprit à la recherche du principe, non dans sa nature propre, puisqu'il est inconnu, mais dans ses effets, les portaient involontairement et comme par entraînement vers la conviction, représentant elle-même la vérité perçue par l'ame et communiquée à l'intelligence de laquelle elle émane.

Je sais qu'à ces philosophes d'autres peuvent nous être opposés; mais, pour peu que l'on étudie les opinions par eux émises, on est bientôt convaincu que l'édifice qu'ils ont tenté d'élever devait s'écrouler, dès l'instant que sa base n'était soutenue ni par la raison, ni par la vérité. Tel est le sort de tous les systèmes, fruit de toute idée spéculative, ne présentant dans leur ensemble même que des faits apparents, appuyés seulement par des signes incertains et par le raisonnement captieux de leurs auteurs, n'ayant de crédit que celui que veulent bien leur accorder ceux auxquels il plaît de ne rien croire ou au moins d'admettre le doute. Aussi nous remarquerons que le temps fait bientôt justice de ces erreurs, telles spécieuses qu'elles aient pu paraître à un certain nombre de partisans, qui n'adoptent, en général, les idées les plus erronées ou les plus abstraites, que pour avoir l'air de comprendre ce qu'il leur serait difficile d'expliquer.

APPROBATIVITÉ.

Il nous faut maintenant parcourir une nouvelle série..... Celle par laquelle les phrénologistes commencent est l'*approbativité, amour de l'approbation*. La place que ce sentiment occupe, selon eux, est vers la partie postérieure et latérale de l'occipital, de chaque côté de l'*estime de soi* (1).

Depuis quand n'est-il pas dans la nature, dans le caractère de l'homme, d'aimer comme de rechercher l'approbation de ses semblables? Ce sentiment paraît, pour ainsi dire, à la naissance de l'homme, on le croirait même inné en lui. Il ne faut pas être arrivé à l'âge adulte pour en éprouver la manifestation; l'enfance le possède peut-être à un plus haut degré que l'homme adulte, et sans aucune des idées que ce dernier pense devoir y attacher.

L'estime de soi, dans l'acception philosophique, se lie à l'approbation de soi-même, ainsi qu'à l'approbation des autres. On ne peut d'ailleurs véritablement s'estimer sans approuver le motif qui fait que l'on s'estime. Ce sentiment existe donc naturellement chez l'homme; aucune de ses actions utiles, louables, honnêtes ou honorables, ne se fait que pour obtenir l'approbation de soi-même, et cette approbation démontre l'estime que l'on a de soi, par le désir, l'empressement que l'on met à obtenir l'approbation de ses semblables, ou généralement ou individuellement. Nous serons des em-

(1) Le lecteur voudra bien remarquer que la nécessité seule de donner plus de force et de vérité à nos arguments nous a engagé à rappeler quelques-unes des propositions émises dans le paragraphe précédent, *Estime de soi*.

piriques à l'égard des phrénologistes, parce que nous allons droit au but, sans admettre de théorie. Mais, quelle est cette science positive qui ne croit aux actions des hommes, bonnes ou mauvaises, louables ou honteuses, honnêtes ou criminelles, que lorsqu'ils ont dû en constater l'identité ou la réalité par la présence d'organes pouvant, par supposition, être appréciés au-dehors, mais, dans l'examen sur l'organe intérieur, ne présentant que les inégalités et les formes inhérentes à son organisation naturelle?

Les passions, comme les vertus, chez l'homme, grandissent par les progrès de l'âge. Elles acquièrent des degrés de développement selon les positions dans lesquelles les individus se trouvent par rapport à eux-mêmes et par rapport à tout ce qui les entoure.

Chaque âge de la vie semble porté vers telle ou telle faculté, vers tel ou tel sentiment; les uns et les autres se modifient selon les mœurs, les usages, les habitudes des individus au milieu desquels chaque être est placé.

L'état social des parents n'est pas sans influence sur les facultés des enfants. Il apparaît chez eux des sentiments qui se coordonnent presque toujours avec les idées des père et mère, et de la famille en général, relativement à sa situation physique ou morale.

L'amour de l'approbation est la conséquence nécessaire de l'estime ou de l'amour de soi. L'un et l'autre sont inséparables, que l'estime de soi provienne d'une idée élevée ou d'une idée basse de l'ame; car nous n'admettons de sentiments élevés, qu'autant que l'impulsion donnée à l'ame est l'expression de ce qu'elle éprouve, ou du sentiment qui lui a été imprimé du dehors au dedans. L'état d'abjection dans lequel elle

peut tomber dépend de causes dont les effets sont de la priver de son énergie morale, de dénaturer ou d'affaiblir le principe par lequel elle agit, et de l'exposer à tous les accidents qui, lui ôtant la véritable estime de soi, la privent de l'approbation. C'en est une bien triste pour l'homme que celle obtenue pour des méfaits, ne fût-ce même que de simples délits, et pour applaudir à des passions qui, comme l'orgueil, la vanité, demandent des caresses, de la flatterie.

De même que les phrénologistes, nous savons qu'en faisant une sage application du sentiment de l'approbation nous trouvons qu'il peut se confondre avec l'amour du bien, avec le désir de plaire aux hommes. En cela, l'*approbativité* est un moyen d'excitation pour arriver à des sentiments plus dignes et encore plus élevés. Il s'établit dans l'intérieur de notre être un je ne sais quoi, qu'il n'appartient qu'à l'ame de sentir parfaitement, pour faire jaillir au-dehors de nous-mêmes cette surabondance de contentement approbatif, résultat vrai et positif de tout acte généreux, louable, honnête et vertueux. Le désir de plaire aux hommes reçoit l'approbation, parce que nous nous sommes assez estimés pour agir devant eux avec toute la franchise et toute la sincérité dont nous pouvons être capables; et la vanité que nous en tirons est qu'un sentiment intérieur nous y porte, et que nous avons d'avance l'approbation intime de l'ame, qui nous dirige vers le but honorable que nous nous proposons. Tout cela est dans l'ordre, et s'accorde avec tous les sentiments que l'ame approuve, et dont la preuve se reconnaît dans le calme et la sécurité de la conscience.

La nature avait bien jugé la nécessité d'accorder ce sentiment à l'homme. Que serait d'ailleurs l'approbation pour lui-même, s'il n'avait point l'estime de soi? car cette estime suppose le besoin d'avoir celle des autres; or, cette dernière est bien l'approbation que l'homme recherche; il n'est pas nécessaire pour lui que ce sentiment se développe sous l'influence d'un organe qui pourrait également être placé à une distance éloignée de l'amour de soi, comme il en est rapproché, selon les phrénologistes.

Ces auteurs, en faisant l'application de ce sentiment aux nations, l'établissent sur une échelle de dimension différente. Il faut donc, d'après cela, qu'il y ait une sorte de disparité dans la masse organique de chacun de ces peuples, comme les Français et les Anglais, les Italiens, les Espagnols et les Allemands. Si nous envisageons l'espèce humaine en général, nous devons la considérer comme offrant les caractères propres à tous les individus en général; et alors le système de la phrénologie serait le même pour tous les habitants du globe, quelle que soit la partie occupée par chacun d'eux. Cabanis établissait les divers tempéraments selon les lieux, les climats, etc.; les phrénologistes semblent s'écarter des signes propres de leur système, pour assigner à chaque peuple le caractère qui lui est particulier; caractère qui conserve toujours son type originel, n'importe le pays dans lequel sont transplantés les individus.

Est-ce véritablement parce que nous sommes Français plutôt qu'Anglais d'origine, que le sentiment d'*approbativité* est plus développé chez nous? Le Français a un caractère qui le distingue éminemment; ce carac-

tère, reconnu par toutes les nations, le différencie à leur égard. Si l'honnêteté, chez nous, domine, cela tient au caractère d'abord, puis à nos mœurs, à notre éducation, aux habitudes de la vie sociale, à cette vivacité, à cette amabilité naturelle, à ce développement précoce de l'imagination, qui fait admirer le naturel de notre esprit, nous rend supérieurs aux autres nations, et commande leur approbation.

Si c'est un besoin pour le Français de plaire, il faut donc qu'il emploie tous les moyens pour y parvenir, et le sentiment de l'amour-propre doit nécessairement se développer sous toutes les influences qui peuvent fixer sur lui les regards des étrangers surtout, pour en mériter l'approbation. Eh bien! est-il indispensable pour cela d'établir dans une partie quelconque de son cerveau un organe propre à exercer cette faculté?

Le caractère des peuples ne tient-il pas aussi aux lieux qu'ils habitent, aux climats sous lesquels ils vivent, à la forme du gouvernement auquel ils sont soumis? Ce caractère ne dépend-il pas, dans ses variétés, des usages, des mœurs, des habitudes de la société, qui se distingue chez toutes les nations par des rapports différents avec les mœurs, les coutumes des autres peuples? Nous ne parlerons pas ici d'une influence directe exercée par la religion; ce serait reprocher aux phrénologistes d'avoir oublié ce point essentiel dans les considérations de l'influence de leurs facultés organiques. Cependant nous ne pouvons nous dissimuler que la religion est un fait avoué; que son influence est d'autant plus remarquable, qu'au dernier moment l'homme change toutes ses résolutions pre-

mières, tous ses raisonnements de septicisme, pour se livrer, comme par inspiration, à de plus nobles sentiments, et reconnaître qu'il n'est pas né avec des organes seuls qui ont présidé à son intelligence, mais avec un autre principe dont, en ce moment suprême, il sent la puissance; car il lui révèle cette pensée consolante que le néant seul est fait pour la matière.

Je m'estime assez moi-même pour croire mériter l'approbation des hommes sensés; et si quelques-uns ont pu être ébranlés par la spéciosité de la phrénologie, ils reconnaîtront avec un peu de réflexion que ce que ces auteurs appelent *le progrès* ne l'est qu'en ce sens que vous ôtez à l'homme tout moyen de réformer son caractère, lorsque vous semblez lui dire qu'il subit sa destinée organique. Les phrénologistes ont beau vouloir couvrir de fleurs la route qu'ils parcourent, elle reste toujours aride; ceux qui suivent le chemin indiqué par eux se fatiguent bientôt lorsqu'ils voient que c'est une mer sans fond, une plage remplie d'écueils, que l'homme *mal destiné* ne peut exister qu'au milieu des tempêtes, et environné de dangers *naturels* qu'il ne peut éviter; car, là où existe l'organe, là est le bien ou le mal, et la loi qui punit ou récompense est aussi injuste pour l'un comme pour l'autre; de là de justes et dangereux murmures contre l'une et l'autre de ces lois.

Avec les phrénologistes, c'est toujours la même maxime, toujours ce *si* conditionnel auquel ils rapportent toutes les nuances, toutes les modifications des facultés de leurs organes. Considérez la tête de Lacenaire,

vous disent-ils, et voyez que l'amour de l'*approbation* l'a emporté sur l'*amour de soi*. Quoi! vous me donnez pour exemple un misérable voué à l'étude et à la pratique du crime, et vous me dites avec le plus grand sang froid que l'amour de l'approbation l'a emporté sur l'amour de soi! Quelle approbation a-t-il donc espéré? la sienne?.... je recule d'effroi à cette pensée.... Lacenaire, entraîné par le sentiment de l'*approbativité*, s'est livré à une multiplicité de crimes pour avoir sa propre approbation, et il a eu si peu d'amour de soi, qu'il a préféré l'échafaud plutôt que de renoncer à un sentiment qui concentrait en lui toutes les idées capables de le porter au bien, ou au moins de le détourner de l'amour et de la pratique du crime!!! Mais, où nous conduira une semblable doctrine? et la société ne doit-elle pas frémir de voir continuellement exposer sous ses yeux un système aussi fatal à l'humanité que dangereux pour elle?

Ainsi, ce scélérat était né pour le crime comme il aurait pu naître pour de grandes actions, *si* l'organisation phrénologique ne l'avait emporté sur tous les sentiments qui distinguent l'honnête homme. En voici la conséquence, elle est jetée en avant par les phrénologistes eux-mêmes :

« Cet homme avait *malheureusement* de l'intelligence, de l'imagination, pour servir ses mauvais instincts; car chez lui les *sentiments supérieurs* sont un peu développés; mais les *parties latérales* le sont davantage, et c'est une loi générale de la nature, qui veut que les grosses masses emportent les petites. Chez lui, le grand développement de son imagination emportait encore le jugement. »

D'après cet exposé, la loi aurait été au-delà de ses droits, de ses pouvoirs, puisqu'elle aurait mis à mort un homme à qui *la nature n'avait donné de l'intelligence, de l'imagination, que pour servir ses mauvais instincts.* De ce principe, résulte la conséquence qu'il y a iniquité à rendre responsable de ses actions même les plus criminelles un homme dont le grand développement de l'imagination l'emporte sur le jugement, indépendamment de l'entraînement irrésistible de ses mauvais instincts. Et cette doctrine s'appelle la doctrine du progrès !!!....

Il faut plaindre ce criminel de ce que ses facultés supérieures n'ayant pas été assez développées, n'ont pu être *le correctif de l'amour de l'approbation ;* car autrement il aurait pu être aussi *bienveillant* que rusé, aussi *circonspect* que porté à la vénération, lors même qu'il aurait été privé d'*intelligence.*

« Si l'approbativité trouve dans les hautes facultés des motifs qui justifient le correctif, il produit d'assez bons résultats. »

Demandez, d'après cela, à l'homme de s'examiner ; et s'il parvient à avoir la connaissance de ses facultés organiques, et qu'elles ne soient compensées en rien ou faiblement par l'accomplissement du bien, il se trouvera le plus malheureux des êtres, puisqu'il sera forcé de subir la nécessité qui fatalement l'entraîne, *pour servir ou obéir à ses mauvais instincts.* Quel affreux mécompte ! tout au matérialisme et rien au *spiritualisme,* rien de ce qui appartient au sentiment de cette vie intérieure dont l'ame est l'essence, et donnant à l'homme qui en écoute la voix, ce noble essor, cette impulsion vers tout ce

qu'il y a de vrai, de grand, de sublime, de généreux, enfin vers ces actions sur lesquelles la vertu se fonde, et embrassant étroitement l'homme pour son bonheur présent, comme pour sa félicité à venir!

CIRCONSPECTION.

Nous voici arrivés à un autre sentiment, la *circonspection*. Selon les phrénologistes, cet organe est situé à la partie latérale de la tête, au milieu du pariétal; il forme la partie la plus large du crâne chez la plus grande partie des sujets. C'est un sentiment qui existe pour la sûreté de l'homme, et sans lequel il ne peut que se conduire difficilement, ou au moins agir avec moins de prudence, de sagesse et de sûreté. Suivant eux, il peut s'appliquer ou aux instincts, ou aux sentiments, ou à l'intelligence. Nous laissons de côté toute l'étendue que ces auteurs ont cru devoir donner à cette faculté que nous ne pouvons pas plus que les autres reconnaître dans le sens matériel. Peut-on d'ailleurs adopter que la circonspection ne soit pas une des facultés que la nature développe chez l'homme dans l'âge le plus jeune, et qu'elle conserve dans l'âge le plus avancé, toujours dans l'intérêt des individus, sous l'influence d'un principe plus vrai, plus positif que celui d'un organe?

Or, la circonspection, qui, chez l'homme, n'agit que par l'impulsion d'une puissance intérieure et réfléchie, naît avec lui, comme tous les sentiments qui agissent du dedans au dehors, en communiquant au cerveau cette impression qui lui vient des sens, et que ce dernier réflète en quelque sorte, pour préserver l'homme de tout danger et de toute surprise. L'ame

a donc communiqué au cerveau sa pensée, et l'image qu'il s'en est tracée a suffi pour l'avertir de tout ce que la circonspection lui prescrivait de faire ou d'éviter.

C'est une manie bien étrange que de vouloir toujours attribuer à des organes les actions ou les sentiments qui, émanant de l'intérieur de nous mêmes, sont le résultat de l'influence exercée ou communiquée par la cause que nous défendons contre toutes les attaques dirigées pour en nier ou en dénaturer le pouvoir.

De ce que la circonspection ne se trouvera pas chez tous les individus, les phrénologistes devront en conclure que l'organe fait absence. Cependant ils admettent que cet organe est plus développé dans l'enfance que dans tout autre âge. Cette proposition n'est pas toujours vraie, car rien n'est moins prévoyant que l'enfance, et c'est bien plutôt à elle qu'à tout autre qu'on est obligé de dire ou de crier : *Prenez garde !*

Toujours des correctifs..... Son excès d'activité, ajoutent-ils, produit l'incertitude, l'inquiétude, l'irrésolution. Son défaut d'activité laisse agir les autres facultés, et prédispose à l'étourderie. Ainsi, dans la supposition de son excès ou de son défaut d'excès, nous sommes exposés à toutes les conséquences de l'un et de l'autre. Il en doit résulter également un conflit d'autant plus grave, que l'existence physique ou morale peut être compromise; dans le premier sens, que, le regardant comme un organe de cohibition des facultés, il pourra, par son développement, entraver la marche des meilleures facultés, et que, dans le second, par absence, il pourra laisser à d'autres facultés un champ d'autant

plus libre, qu'elles ne seront retenues par aucun frein capable d'en modérer l'ardeur ou d'en corriger la combinaison.

Les opinions émises par les phrénologistes sur la circonspection, et les diverses applications qu'ils en font aux facultés intellectuelles, aux sentiments, aux instincts, établissent dans l'esprit une telle confusion, qu'il est impossible de s'en rendre compte.

« Considérez, vous disent-ils, la tête des hommes à grands et longs projets, et vous la trouverez *large* à l'endroit où siége cet organe. Si, avec *un peu d'intelligence, on a beaucoup de circonspection*, on ne produit *rien de bon ;* les têtes bien conformées sous tous les autres rapports, *manquant de ce sentiment*, font de *mauvaises choses.* »

Des hommes de la trempe des Cuvier et des Dupuytren, habitués à se livrer à la méditation, ne vont pas, par de faux systèmes, s'élancer dans un monde inconnu ou incertain. Leurs idées sont toutes à la vérité, et la circonspection dont ils font preuve démontre que cette circonspection est, chez eux, inhérente à leur esprit ; que cette circonspection est le résultat, non d'un organe, mais du caractère qui leur est imprimé par le sentiment intime de la force morale corroborant les actions réfléchies auxquelles ils se livrent pour l'accomplissement des actes dont l'ame prend la part la plus active, et dont ils s'approprient, plus que tout autre, le sentiment, en raison de cette organisation sublime, faveur exclusive de la nature, et qui, sous le rapport des sciences principalement, en a fait les hommes les plus remarquables.

La circonspection, dans l'ordre moral, est une des

qualités qui rendent l'homme capable d'agir avec réserve, de ne rien confier au hasard; et c'est en cela que le génie acquiert cette supériorité, désespoir de ces esprits qui croient s'élever par d'autres moyens que ceux fournis par une intelligence rationnelle incapable de se laisser entraîner par aucun des appâts jetés en avant pour satisfaire une ambition rivale des autres talents, et uniquement occupée de fixer sur elle l'approbation publique.

La philosophie considère tous les hommes dans l'ensemble de leur organisation générale et particulière. Elle ne va pas s'enquérir si leurs actions dépendent de la présence ou de l'absence de tel ou tel organe; elle va droit au but. Elle étudie l'homme dans son caractère, dans ses penchants, dans ses habitudes, dans ses mœurs, dans ses facultés d'intelligence, dans les principes qu'il professe ou qu'il enseigne, dans l'estime qu'il a de lui-même, dans la confiance qu'il inspire, dans la considération qu'il obtient, dans sa sociabilité, enfin dans toutes les actions de sa vie, et dans toutes les vertus qui font l'élément de sa conduite privée, de sa croyance morale. La philosophie n'envisage pas l'homme comme un être jeté indistinctement sur la terre pour accomplir la volonté du hasard, et retomber, après un temps plus ou moins long, dans le néant dont il a été tiré, on ne sait comment, ni par qui, ni pourquoi, en quelque sorte. Heureusement pour l'humanité, et plus encore peut-être pour la société, elle se trouve peu influencée par l'aberration de semblables systèmes, armes terribles si elles se trouvaient à la portée de certaines classes d'hommes qui se contentent de ne rien croire ou de ne croire à rien,

rien, pour éviter des sollicitudes qu'ils préfèrent étouffer dans une incrédulité complète, réelle ou factice!

La nature a donné à chaque individu un caractère personnel; et si elle les a soumis à la volonté de ce caractère, c'est probablement pour des causes qu'il ne nous est permis, pour ainsi dire, que d'entrevoir. Mais ce caractère est modifié par toutes les causes qui, dans l'ordre physique et moral, semblent se contre-balancer, soit pour l'intérêt privé, soit pour l'avantage général; car il ne faut pas croire que l'homme a été créé pour lui seulement, il l'a été pour la société; et cela est si vrai, que, tenant au sol qui l'a vu naître, comme à la patrie qui l'a reçu, l'isolement ne saurait lui convenir.

Le caractère varié de chaque individu produit des penchants différents, et c'est de cette variété de caractères, de penchants, que naissent, dans l'ordre de la société, des combinaisons différentes pour les divers états de cette même société. Cela était d'autant plus nécessaire et la nature l'avait d'autant mieux prévu, que les passions nées des intérêts privés auraient pu compromettre les intérêts généraux, si les hommes avaient offert le même caractère, les mêmes penchants, les mêmes désirs et les mêmes inclinations.

Les phrénologistes nous disent que le sentiment de la circonspection *retient l'action des penchants*. Ce serait un grand avantage pour l'espèce humaine si l'action de ce sentiment s'exerçait seulement sur les mauvais penchants; mais malheureusement son action semble moins se borner à ces derniers, et nous voyons que les meilleurs comme les plus utiles peuvent être retenus par son action. Quel état de perplexité pour

l'homme ! il cesse d'avoir son libre arbitre ; il est entraîné malgré lui vers des actes de circonspection funestes pour lui et les siens, ainsi que cela se remarque dans un général qui, s'il manque de l'organe de la circonspection, est deviné, mis à jour : c'est une bataille de perdue ! Si ce sentiment est appliqué aux facultés intellectuelles, il retient la manifestation des idées, les arrête dans l'expression de ce qu'elles allaient dire, les force à méditer sur l'action qu'elles vont déterminer.

D'après ces modes d'organisation, nul individu ne peut être sûr d'agir ou de s'exprimer selon le sens intime de sa conscience, de sa conviction ; car si l'organe de circonspection est développé plus dans tel sens que dans tel autre, il produira des actions différentes ; l'homme ne sera pas le maître de suivre le penchant qui l'entraîne vers le bien, et il sera assez malheureux pour se voir isolé au milieu de ses bonnes idées, de ses facultés intellectuelles, comme un paria que la société repousse de son sein. Et c'est au 19e siècle que de semblables propositions sont jetées devant des gens ne comprenant de la phrénologie que la philosophie d'un matérialisme dont tous les efforts tendent à avilir la condition de l'homme, et à le convaincre qu'il doit céder à la nécessité d'action des organes qui sont tout pour lui !

Les phrénologistes ne croient pas qu'avec beaucoup d'intelligence et l'expérience du monde on remplace la circonspection. Ce serait, disent-ils, une circonspection purement intellectuelle, mais *non instinctive*, une circonspection de calcul qui se trahirait et se démentirait.

Quoi ! phrénologistes ! vous n'admettez pour véritable circonspection que l'instinctive ! Ce n'est point une merveille que vous annoncez ; il ne faut pas plus d'organes pour cette dernière que pour la circonspection, résultat de l'intelligence et de l'expérience.

La nature, en donnant la vie à chaque être, a dû lui imprimer le sentiment de sa conservation ; c'est pour cela qu'à l'instinct naturel dont il est doué elle a joint la circonspection, qui n'est autre chose que son intérêt personnel, surveillé par un sentiment de conservation que l'homme partage avec les animaux, lequel ne se développe que lorsque chaque espèce est prête à être livrée à elle-même, et lorsque les parents des uns comme des autres n'ont plus à s'en occuper que d'une manière indirecte.

Il s'ensuivrait, d'après la doctrine phrénologique, que l'expérience du monde, unie à l'intelligence, ne pourrait remplacer la circonspection *instinctive*. Cette faculté, entrant dans l'organisation primitive et naturelle, suit la marche qui lui a été tracée pour arriver à son but naturel, celui de la conservation propre de l'homme. La circonspection de l'intelligence, de l'expérience, tient un rang plus distingué ; elle ne vient pas de la nécessité, elle est l'ouvrage, non d'un instinct organique, mais d'un sentiment dont l'homme doit s'enorgueillir, puisque, par sa condition, il se trouve élevé au-dessus de ces créatures que la nature a soumises à son empire par la forme et l'instinct matériels.

Le perfectionnement des sciences et des arts, la perfectibilité des idées, sont le résultat de l'expé-

rience, de la méditation et de la comparaison. Ainsi, plusieurs batailles perdues ou gagnées ont inspiré au général, non pas *organiquement*, le sentiment de la circonspection; celui de l'instinct lui disait d'éviter le danger par l'idée *propre* de sa conservation, tandis que le sentiment de la circonspection d'intelligence et d'expérience lui apprenait d'avance à prévoir les résultats heureux ou fâcheux, certains ou incertains, de ses opérations. De même, Turenne, par sa circonspection d'intelligence, plus que d'instinct, gagnait des batailles, et l'homme qui conduisit si souvent nos braves à la victoire n'agissait point par une circonspection instinctive, mais par une circonspection long-temps méditée. Lorsqu'il n'a plus écouté cette expérience, la fortune a cessé de lui sourire!

Dans quel chaos tomberions-nous, si nous n'avions, pour exister physiquement et moralement, que la circonspection de l'instinct, et si l'absence de son organe, répétée sur les individus les plus nécessaires à la société, se manifestait dans les occasions les plus graves de la vie sociale! Comme un vaisseau continuellement battu par la tempête, nous craindrions autant de voguer en pleine mer que d'échouer sur la plage. Heureusement que les systèmes meurent très-souvent avec leurs auteurs, et que le temps, l'observation et l'expérience en font tôt ou tard justice.

Toutes les fois, ajoutent les phrénologistes, que la circonspection prédominera, elle sera sans cesse agissante, tandis que le courage sera faible; et alors elle prédisposera à la peur.

Voyez à quoi cela tient d'être brave, courageux et

dévoué. Si vous avez le malheur de naître avec l'organe instinctif de la circonspection plus développé que dans l'état normal, vous n'êtes plus qu'un lâche ; vous fuirez au moindre bruit, et votre pusillanimité sera telle, que votre ombre même vous fera peur.

Nous avons toujours pensé, et les preuves ne manqueraient pas au besoin, que la bravoure est une faculté inhérente à la nature comme au caractère des individus. Les positions sociales, habituelles de la vie, de mœurs, d'état, de nécessité, de fonctions héréditaires, de noms, etc., donnent la mesure du courage. Relativement aux positions sociales, on peut à ce sujet consulter les événements politiques où on le voit se développer très-souvent chez les hommes qui en paraissaient le moins susceptibles ; et pourquoi très-souvent ? parce qu'il faut opter quelquefois entre un danger honorable et la honte ; de là l'origine du courage civil. N'est-ce pas avec cette circonspection d'intelligence, d'expérience, plus que d'instinct, que Boissy-d'Anglas arrêta la fureur de ces forcenés qui venaient lui présenter la tête ensanglantée de son infortuné collègue ?

Distinguant la pusillanimité de la faiblesse de courage, nous trouvons que le courage est soumis dans son développement, ainsi que sa faiblesse, à des causes qu'on ne saurait attribuer à l'impulsion active de tel ou tel organe, modifiée sous l'influence de son congénère. Des événements imprévus anéantissent le courage, tandis que d'autres non moins imprévus le relèvent et l'exaltent. La pusillanimité, qui, selon nous, ne peut pas toujours être considérée

comme synonyme de faiblesse, tient ordinairement à des causes physiques d'où naissent des effets naturels chez les individus. Ainsi, toute constitution lymphatique, molle, fait participer l'état moral à ce vice d'énergie, de constitution vraiment vitale, et les êtres qui en sont doués ne sont susceptibles que par accès ou nécessité, de ces actions fortes d'un courage éprouvé, soit au physique, soit au moral.

« Un homme, poursuit-on, qui est privé du sentiment de la circonspection et de l'instinct de l'approbation, dit lui-même tout ce qu'il fait et tout ce qu'il pense, quand bien même son action ou sa pensée serait mauvaise. »

A-t-on bien réfléchi à cette proposition? ne devons-nous pas voir plutôt en cela une disposition morale qui veut que la franchise soit un des premiers mobiles du caractère de l'homme? Envisagée sous ce point de vue, la question se résout d'après les principes philosophiques du cœur, et forme le tableau de ce caractère de franchise qui, portée à l'excès, fait dire à chacun : « Cet homme est d'une trop grande franchise. » En général, les individus doués de cette qualité circonscrite ou sortant des bornes voulues, ont aussi la bonté en partage; la dissimulation est un vice indigne d'eux, qu'ils tâchent de repousser par tous les actes d'une franchise telle, qu'elle leur devient préjudiciable dans la société, qui se tient elle-même sur la réserve, par intérêts propres, et par la crainte d'être compromise dans le revirement des opinions de chacun des membres dont elle se compose.

Ce peu de mots doit convaincre que la circonspection ne s'exerce pas plus sous l'influence de tel

organe, que l'indiscrétion sous l'influence de tel autre.

Qu'en philosophie on cherche à nous démontrer que les vertus balancent l'action des vices, cela se conçoit, parce que tout concourt dans la vie morale à offrir aux vices une digue que l'on ne franchit jamais qu'à son détriment. Mais que, phrénologiquement, on vienne instituer des actions honteuses, coupables ou criminelles, et qu'on leur donne pour base l'existence d'organes devant faire agir l'homme dans tel ou tel sens, selon la supériorité de force de cet agent, c'est véritablement dépasser les limites tracées à la nature humaine, dont la moralité serait en raison de la prédominance de tel ou tel centre organique cérébral. Nous en devons dire autant des capacités qui se trouvent sous la même dépendance.

Pour point de comparaison, on nous présente deux têtes, celles de Dupuytren et de Cuvier, et l'on nous dit : Ces deux hommes avaient la même conformation de tête.... Cependant, quelle différence dans les mœurs, dans les manières, dans les sentiments, dans les opinions, dans les égards, dans la manière de penser ou d'agir, et dans les résultats de cette vie intérieure et de société !

Les phrénologistes oublient donc que la vie des hommes publics est le résultat de l'étude à laquelle ils sont obligés de se livrer pour connaître à fond ce qui convient à leur existence particulière et générale. Ces hommes agissent sous des influences différentes de celles des organes que la phrénologie leur crée ; et cela est si vrai, que, rentrés dans la vie privée, ils sont ce qu'ils auraient toujours été sans des circon-

stances fortuites qui les ont portés là où ils n'auraient jamais soupçonné de pouvoir aller.

Les phrénologistes ne peuvent se rendre compte d'une circonspection purement intellectuelle et *non instinctive*. Qu'est-ce donc que la circonspection, si ce n'est la faculté intellectuelle, et non purement instinctive, qui nous fait écarter le danger, prendre des précautions, etc., etc. ?

Passant successivement des faits matériels aux faits moraux, aux faits politiques, nous trouvons, pour ces derniers, que la circonspection est le résultat d'une nécessité tout-à-fait en-dehors de la faculté organique de l'homme. Ce n'est donc pas sous l'influence essentielle de l'instinct que le diplomate agit, et qu'agissent en général tous les individus préposés aux affaires comme aux relations des gouvernements. C'est une intelligence d'étude que celle du diplomate, et les connaissances qu'il a fallu acquérir des hommes et des choses sont le résultat de méditations indépendantes de la faculté instinctive, appartenant plutôt au développement d'un génie particulier qui ne se rencontre que parmi ceux que le hasard ou des circonstances imprévues ont appelés au gouvernail de l'Etat.

Il est difficile, d'après cela, de concevoir qu'avec beaucoup d'intelligence et l'expérience du monde on ne puisse remplacer la circonspection; mais, ainsi que je viens de l'exposer pour l'homme placé à la tête de la diplomatie, ces trois qualités ne peuvent exister les unes sans les autres; elles ont le même principe et la même conséquence; elles sont plus intellectuelles qu'instinctives. D'ailleurs, que signifie l'instinct dans cette circonstance, si ce n'est l'impulsion naturelle qui

commande nos actions plus dans tel sens que dans tel autre? et que signifie aussi cet instinct qui devient brut en quelque sorte, si malheureusement il prédomine sur la faculté de l'intellect et de la circonspection?

L'homme a donc reçu dans son organisation des principes sur lesquels sont basées toutes ses actions. Nous ne le voyons point, en général, se conduire d'après un instinct purement mécanique et animal, j'entends dans les fonctions soumises à l'entendement. Il se guide d'après sa propre réflexion, d'après le sentiment qu'il éprouve, et c'est l'expérience et la connaissance qu'elle lui a fait acquérir de la conviction du bien et du mal, qui le dirigent. Il sait regarder autour de lui, non par instinct, mais par intelligence, parce qu'intérieurement la conscience lui indique ce qu'il doit faire, éviter ou rechercher; il calcule toute la conduite à tenir, il obéit à cette voix secrète agissant par réflexion, dont l'ame est seule susceptible; et les conséquences en sont d'autant plus heureuses et plus honorables, qu'il a puisé dans les rudiments d'une éducation première, religieuse et morale, toutes les idées du bien, de l'honneur et de la circonspection.

Je sais que, pour les phrénologistes, toutes ces réfutations sont des hypothèses, et que le mieux, pour eux, est de nier toute influence de l'ame et d'admettre un certain doute, ce qui serait une sorte de déisme, véritable athéisme déguisé, puisque la croyance ne se rapporte à rien quant à ses effets. Là où les obligations imposées par la croyance ne sont pas remplies, la croyance est nulle.

Pour prouver plus encore que l'organe de la circonspection existe *distinctement*, les phrénologistes disent que cet organe est très-prononcé, particulièrement chez le mulet, et ils s'appuient des citations de M. de Humbolt.

Ces preuves paraîtront d'une bien faible autorité à ceux qui auront observé avec moi que, par un but réfléchi de la nature, chaque pays semble comporter l'espèce d'animaux convenables à son climat, à son utilité : ainsi, la mule pour le pays des montagnes, le chameau ou dromadaire pour les déserts de l'Asie, et le renne pour la Laponie.

L'homme ayant reçu des facultés particulières à lui seul, l'animal a dû recevoir les siennes, mais dans une condition opposée, en raison de ses besoins, des climats sous lesquels et pour lesquels il est né, en raison également de ses rapports d'utilité avec l'homme.

Ainsi, ne confondons pas ce qui appartient à l'ordre institué par la nature, avec cet instinct organique de chaque animal, qui, incapable d'être renfermé dans un seul organe, est néanmoins commun à tous les individus de la même espèce. C'est en raison de cet ordre admirable que s'établit la classification des animaux, lesquels, relativement à leur structure, à leurs habitudes et à la nécessité de leur existence, ont, au physique comme au moral, si je puis m'exprimer ainsi, un caractère distinctif; voilà pourquoi la nature les a faits, les uns pour habiter avec les hommes du nord, les autres avec les hommes du midi; et voilà aussi pourquoi, transportés sous un autre climat, ils perdent l'instinct naturel qui seul semblait convenir à leurs besoins, et que l'homme avait fait tourner à son avantage. Il

faut donc alors que l'organe de cet instinct s'efface pour être remplacé par un organe propre à modifier l'action du premier, devenu nul par le changement d'état, de position, de climat et d'habitudes.

DU SUICIDE.

Je m'arrête à un point capital, celui indiqué par les phrénologistes : « que s'il existe un organe de l'amour de la vie, son défaut de développement ou d'activité peut bien entraîner le suicide. »

Si l'on adoptait un semblable système, nous serions tenté le premier d'accuser la nature d'avoir été si marâtre envers l'homme. Quoi ! les animaux ont essentiellement l'instinct de leur conservation, ils défendent leur existence contre tout ce qui tend à la leur enlever, et l'homme seul ne peut résister à l'entraînement de se l'arracher lui-même, parce qu'il n'a pas l'organe de l'amour de la vie développé ou jouissant d'une activité nécessaire pour s'opposer à cet entraînement !!!!

Jamais fatalisme n'a été prêché d'une manière plus évidente, plus honteuse et plus décourageante !

Les lois civiles et canoniques ont toujours repoussé le suicide, et lorsque leur indulgence s'est exercée envers les suicidés, c'est qu'elles ont cru devoir reconnaître des causes indépendantes de la volonté de l'homme, divers degrés de la folie, par exemple.

En envisageant ce phénomène sous un point de vue purement matériel, nous ne pouvons être d'accord avec les phrénologistes. Ils savent eux-mêmes qu'un grand nombre de suicides dépendent de circonstances fortuites, imprévues. L'impression subite que ces causes ou événements produisent sur le système sensitif réagit

sur la pensée de l'homme. Emporté par l'idée du malheur ou de la disgrâce qui le frappe, et ne réfléchissant plus au présent, il voit pour lui un avenir en opposition avec tout ce qui l'approche ou l'entoure, et plus encore peut-être avec la société.

Existe-t-il bien alors, chez cet infortuné, défaut de développement ou d'activité de l'organe de l'amour de la vie? on ne saurait le penser. Cet état est plutôt relatif à des causes ou maladives ou instantanées, et l'exécution du suicide dépend de la promptitude de l'impression. N'est-il pas, parmi les Anglais, un effet de l'influence du climat? et cet effet ne cesse-t-il pas dans le commencement même de l'exécution, lorsque, par un cas inespéré, l'homme déterminé à quitter la vie volontairement rencontre sur son passage un ami, une connaissance, qui, devinant son dessein coupable, l'en détourne par une exhortation touchante, et fait ainsi disparaître de son esprit cette criminelle tentative dont très-souvent la pensée s'en efface pour jamais? Ne sait-on pas que les suicides sont plus fréquents dans telle ou telle saison de l'année que dans telle ou telle autre? Nous pourrions rapporter, à ce sujet, les opinions et les observations de Morgagni, et il n'est point de praticien qui ne puisse se ranger à notre avis.

Loin de nous tous ces principes de fatalisme, portons nos regards plus haut; rendons hommage au Créateur, qui a distribué à chaque individu une organisation commune, mais avec la faculté de la modifier selon les lois imposées à sa conscience, mobile unique de ses pensées et de ses actions.

N'est-ce pas plutôt par un enchaînement de causes et d'effets que nous agissons? De cet accord mutuel des

parties naissent indispensablement les facultés, se distinguant toutes par leurs rapports avec tous les organes naturels, lesquels agissent de concert pour le bien général de l'individu.

Le désaccord qui peut régner entre chacune de ses fonctions, et physiquement et moralement, n'est que le résultat d'un désordre, soit en excès, soit dans le contraire de leur énergie; ce désaccord tient encore à des dispositions des systèmes sensitifs et locomoteurs; ces systèmes, excités par des causes quelconques, entrent dans un état d'exaltation qui suspend l'harmonie générale, et, par ses commotions réitérées, communique au système cérébral un ébranlement agissant lui-même sympathiquement sur les organes avec lesquels il a continuellement des relations. La folie ne trouble-t-elle point tout l'organisme? et peut-on dire que l'homme qu'un événement imprévu a frappé dans ce qu'il avait de plus cher, soit dans ses affections, soit dans ses intérêts, portait l'organe de la folie, et que la maladie, pour se développer, n'attendait que telle ou telle circonstance? Ces allégations seraient par trop ridicules pour y ajouter foi.

Voyez d'ailleurs combien l'homme serait malheureux! son organisation serait telle, qu'il existerait chez lui deux moyens pour le conduire au suicide, l'organe de la folie sous l'empire de celui de sa propre destruction, sans autre cause connue que celle de sa constitution originelle, ou des organes qui se seraient développés depuis sa naissance. Que de craintes, que de tourments pour des père et mère qui ne peuvent fixer qu'en tremblant leurs idées de bonheur ou de malheur sur l'avenir de leurs enfants, sur eux-mêmes, sur leurs proches, leurs amis ou leurs connaissances!

Peut-être m'objectera-t-on que l'éducation ou l'exercice de tel autre organe en rapport avec l'organe le plus développé, modifiera ses prédispositions natives ou acquises. Cela peut avoir lieu jusqu'à un certain point ; mais en sera-t-il de même pour tous les individus auxquels les secours de l'éducation sont refusés, et qui, par le fait, se trouvent dans les conditions opposées de celui auquel les moyens d'existence, de position de famille, de position sociale, fournissent ceux de la réforme ou du changement total de cette organisation particulière supposée ?

L'expérience démontre que les caractères se modifient, non pas d'après la conformation de telle ou telle partie, de l'état complet ou incomplet qu'elles peuvent présenter, mais bien d'après des exemples unis aux principes exposés aux regards des individus, et aux impressions qu'ils reçoivent à l'aide de cette réflexion qui, dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, ramène leurs pensées et leurs actions vers le sentiment du bien, de l'honneur, et de leur intérêt de conservation.

DE LA BIENVEILLANCE. DE LA VENERATION, OU THÉOSOPHIE DE LAVATER.

Cette faculté que nous désirerions trouver chez tous les hommes, n'est malheureusement pas aussi commune qu'on pourrait le penser : cependant elle n'est pas exclusive, car, d'après la remarque de Broussais, elle se rencontre chez certains brigands ; et pour cela il faut que le développement de la bienveillance soit égal à celui des organes produisant les instincts situés sur les parties latérales ; alors on a des alternatives de

bonté, de férocité. Heureux les voyageurs qui, attaqués par des voleurs, se trouvent dans les alternatives de leur bonté; ils sont sûrs que ces messieurs auront assez de bienveillance, tout en les dévalisant, pour leur laisser le nécessaire!

Il ne dépend donc pas de nous d'être bienveillants, si nous ne sommes pas nés avec l'organe destiné à en donner seul l'impulsion et le pouvoir; craignons, au contraire, que le développement de cet organe étant égal à celui des organes qui forment les instincts situés sur les parties latérales, nous n'ayons deux facultés réunies au même degré, la bonté et la férocité; dans tous les cas, on nous devra des remerciements, puisqu'en dévalisant les passants nous serons assez généreux pour ne pas les dépouiller complètement. Condamnez ensuite des gens qui se conduisent aussi bien, ils vous répondront par la phrénologie!.... D'autres vous diront: Plaignez-nous au lieu de nous condamner; ne voyez-vous pas que le sentiment de la bienveillance est peu développé chez nous, qu'il est associé à une faible intelligence, et probablement à quelques mauvais instincts? ce n'est point notre faute à nous si ce vice de notre organisation nous a entraînés vers un mauvais penchant; il ne nous a manqué, pour être excessivement bons, que d'avoir le sentiment de la bienveillance, combiné avec les instincts de la partie postérieure de la tête, c'est-à-dire les affections; demandez plutôt à Broussais: quant à nous, nous ne pouvons être autrement que la nature nous a faits.....

A mesure que nous avançons, des questions de la plus haute importance appellent et fixent notre attention d'une manière toute particulière. Apparaît,

en première ligne, la *vénération* ou *théosophie* de Lavater. Est-il encore bien vrai que cette tendance à vénérer, à adorer, en général, soit le résultat de ce que la partie supérieure et moyenne de la tête est saillante, et que cette disposition cérébrale démontre d'une manière péremptoire qu'elle appartient aux personnes religieuses? Mais, si je ne me trompe, cette tendance est plutôt la conséquence de principes inculqués dès l'enfance, et fortifiés par tous les actes et toutes les impressions que les exemples ont produits sur l'imagination, qui a dû considérer comme le premier degré de l'ordre moral la vénération ou l'adoration.

On ne peut se dissimuler qu'un des principaux besoins de l'homme, c'est de se considérer sous la dépendance d'une autorité supérieure, invisible à ses sens, mais réfléchie dans sa conscience. C'est encore un effet de l'ordre naturel, et de cette sagesse prévoyante qui n'a pas voulu que l'homme fût isolé dans sa pensée matérielle, mais qu'il la portât plus haut ou sur des objets auxquels, dans son ignorance, il crut devoir offrir d'abord sa vénération, ensuite son culte et son adoration.

Le sauvage, dont l'instinct est d'obéir à la nécessité de veiller à sa conservation, à sa propagation, sent, par tout ce qu'il voit, par tout ce qui l'entoure, par tout ce qui le frappe ou l'émeut, le besoin de la vénération. Cruel et barbare envers tout ce qui n'est pas lui, il s'incline devant la vieillesse, ou se prosterne et reste immobile au bruit du tonnerre. C'est pour lui un être invisible dictant ses volontés, et la terre qui tremble sous ses pas lui annonce qu'une

puissance

puissance inconnue le rappelle à des idées de soumission, de vénération et d'adoràtion.

Cette faculté est inhérente à la nature de l'homme; elle nous enchaîne les uns aux autres par ces sentiments de vénération dont la réciprocité forme les liens étroits de la société. Si ce sentiment est dans la nature, pourquoi l'emprunter à un organe particulier? Les hommes l'ont-ils tous? selon les phrénologistes, il est plus ou moins développé, mais il existe toujours.

La vénération se rattache à des causes naturelles d'abord, le respect pour les père et mère, etc., et morales ensuite, le respect pour la divinité.

Il eût été fâcheux sans doute que ce sentiment offrît pour cause première le développement d'un organe; car si cet organe eût manqué en général chez tous les êtres, la société entière s'anéantissait dans le chaos des passions qu'enfante le défaut de respect ou de vénération pour tout ce qui porte un caractère sacré.

On voit que nous distinguons aussi la vénération de l'adoration.

Si des peuples ont passé de la vénération à l'adoration, nous ne pensons pas, comme les phrénologistes, que cette transition soit due à ce que le merveilleux leur a inspiré des idées telles, qu'à l'instant même, pour ainsi dire, ils se sont prosternés pour adorer.

L'ignorance des peuples a pu les porter à considérer le merveilleux comme le point unique de leurs adorations, et cela jusqu'à ce que, plus éclairés, ils aient distingué l'objet véritablement digne de cette adoration. Ce merveilleux, dans tous les cas, avait ré-

veillé en eux un sentiment qui leur était inconnu, et comme ils ne pouvaient en expliquer la cause, ils ont dû en constater l'existence par leur reconnaissance et l'abnégation d'eux-mêmes.

Ce sentiment de la vénération est un besoin de l'homme, il naît avec lui. C'est une nécessité de respecter tout ce qui, dans le passé, a eu un nom. C'est une pensée philosophique dominant l'homme, lorsque, livré à ses réflexions, il médite sur la fragilité des choses humaines, et voit la main du temps tracer en caractères ineffaçables la loi qui le condamne à subir la destinée imposée à tout le genre humain. Inspiré par cette douce philosophie, il se console en portant ses regards vers l'Etre qui, invisible pour lui, se dévoile par les merveilles dont s'accompagne sa puissance; et la leçon du passé devient la meilleure leçon de l'avenir.

Ce respect pour les choses nous conduit nécessairement à la vénération des êtres; mais, avant tout, c'est vers le principe caché que cette vénération s'élève, et que l'adoration suit le culte extérieur ou intérieur que nous lui avons voué.

Si les peuples, dans l'enfance des sociétés, si les sauvages, dans leur ignorance, se sont créé des dieux de toute nature, c'est que, ne pouvant s'expliquer les grands phénomènes dont ils étaient si souvent les témoins, ils ont dû inscrire sur la pierre leur croyance, moyen unique pour eux de perpétuer la vénération que leur stupidité accordait aux objets de leur crainte, de leur utilité, de leur amour ou de leur espérance.

Que les prêtres aient inspiré aux Egyptiens un culte ridicule, insensé, selon nous, parce que nous n'en de-

vinons point les mystères, il n'en est pas moins vrai que ces peuples avaient acquis le besoin de cette vénération, de cette adoration, devenue, pour les hommes éclairés, l'habitude comme le cri de la conscience. Aussi, portent-ils d'un commun accord, grands et petits, riches ou pauvres, etc., etc., les élans de leur vénération et de leur adoration vers tout ce qui rappelle à leur imagination les tableaux ou monuments du passé; imagination qui, s'enflammant au récit des héroïques actions, de ces grands événements politiques, de ces catastrophes de la nature, en va chercher la source dans son auteur, et lui offre, par respect, le tribut de sa vénération et de sa reconnaissance.

Ce n'est point parce qu'une chose est merveilleuse qu'on la vénère souvent; car il est différentes *merveillosités*, pour me servir de l'expression des phrénologistes, et ces merveillosités n'entraînent pas toujours avec soi la vénération et l'adoration.

Le merveilleux, pour des gens de la plus profonde ignorance, en frappant leurs sens extérieurs, tels que la vue et l'ouïe, ne laisse d'autre impression que celle de la crainte; et cette crainte absorbant toutes leurs idées réfléchies, ils s'abandonnent au sentiment qu'elle leur inspire, et qui les rend souvent ou soumis ou cruels. C'est ainsi que Mahomet fonda sa croyance, et fit entrer sous sa domination toutes les contrées de l'Asie qu'il parcourut en vainqueur, en prophète et en maître. Eh bien! ces Turcs, de toutes les classes, de toutes les conditions, n'ont point changé, et, malgré des rapports directs avec les peuples les plus civilisés, ils ont conservé dans leurs maximes la même vénération et la même manière d'of-

frir leurs adorations. Chez eux, l'organe de la vénération est resté stationnaire, sous l'impression, probablement, d'après Broussais, de l'association du *merveilleux à la vénération.*

Il est difficile et pénible en même temps de penser qu'on ne veuille admettre des effets simples que par des causes surnaturelles; il en résulte que l'homme ne peut avoir de vénération, ne peut accorder son adoration, qu'autant qu'il jouira de la faculté destinée à lui en donner le désir et à le forcer d'adopter ce sentiment. Tout sera matériel chez lui, et rien autre ne pourra le porter vers cette vénération qu'excitent dans l'intérieur de lui-même la vue, le souvenir des choses passées, ou les monuments qui en constatent l'authenticité. Accorder tout aux sens, au merveilleux, est un système d'autant plus dangereux, qu'il ramène tout à la matière. Mais, cette intelligence que les phrénologistes sont obligés d'associer à leurs créations multiples, qu'est-elle donc? sinon une émanation du principe qui constitue l'homme et l'immatérialise.

N'est-ce pas sur cette intelligence plus ou moins progressive qu'il établit sa supériorité au-dessus de l'instinct naturel des animaux? n'est-ce pas cette intelligence dont l'immensité peut être portée au-delà des limites naturelles, et qu'on ne saurait renfermer dans l'espace circonscrit d'un organe intelligent, qui, le créant roi de l'univers, soumet toutes les puissances à son empire, le rend vénérable aux peuples comme aux princes, à l'esclave comme à l'homme libre, et attache à ses pas toutes les classes de la société?

C'est pour rendre hommage à cette intelligence que

la reconnaissance et la vénération élèvent des monuments destinés à en perpétuer le souvenir.

Ce culte de vénération et presque d'adoration qu'on lui rend, retourne vers le principe de toutes choses, vers l'auteur infini de la nature, qui a imprimé le sceau de sa grandeur et de sa puissance sur cet être privilégié, réunissant en lui toutes les conditions de la matière perfectionnée, et de l'ame qui en dirige les mouvements et la pensée.

Voilà comme je concevrai l'intelligence, et je n'aurai point recours, pour son développement, à l'association de telle autre faculté afin de la rendre ou plus active ou plus inactive, ou de donner à l'une la supériorité sur l'autre.

Je conçois qu'on peut être respectueux sans être adorateur; mais peut-on être adorateur sans être respectueux? c'est le revers de la médaille. Disons que la vieillesse, pour l'homme qui sait s'apprécier, est un objet de vénération, et que, dans l'exécution de cet acte, il n'est besoin que du cœur pour sentir que c'est un devoir, une obligation qui, pour des ames bien nées et morales, est d'autant plus aimable à remplir, qu'elles ont en perspective que la vénération accordée par elles à la vieillesse leur sera à leur tour déférée comme un hommage consacré par le temps présent au temps qui s'échappe, et pour propager dans leur descendance le souvenir de toutes les vertus qui auront signalé leur passage plus ou moins long sur cette terre orageuse de la vie.

On se demande ce que signifie ce langage du phrénologiste, « que les princes, abusant de ce » sentiment, ne peuvent, pour régner, invoquer que

» l'adoration des cultes, et ne s'en servir que pour aug-
» menter leurs attributions outre mesure, et ne s'en
» servir, en un mot, que pour se consacrer. »

Et depuis quand a-t-on vu que la vénération portée à un prince ait été jusqu'à l'adoration? C'est un mot vide de sens, car lorsque des rois voulurent se faire reconnaître pour des dieux, leur tyrannie seule a pu imposer aux peuples cette croyance; mais cette croyance n'a jamais été que fictive, et le culte de l'idole a cessé pour être remplacé par les cris de l'indignation, du mépris et des imprécations.

Les peuples, en général, ont plutôt élevé le sentiment intérieur de leur croyance vers l'Etre inconnu, et les dieux qu'ils se sont faits n'étaient que des simulacres destinés à leur rappeler l'éminence de celui dont ils reconnaissaient la puissance par tout ce qui apparaissait à leurs yeux, mais qui, se cachant à leurs regards comme trop grand, trop sublime, voulait rester incompréhensible à la nature humaine, à cette nature créée par lui et jetée sur la terre moins pour une destinée présente que pour une destinée à venir.

Athènes a eu ses philosophes. Si quelques-uns sont restés athées malgré le merveilleux, d'autres, et les plus sages, tels qu'un Socrate, un Platon, ont admiré dans ce merveilleux quelque chose digne de leur vénération et de leur adoration. Nous voyons d'ailleurs que ces philosophes n'étaient pas comme certains de nos jours, qui, doutant de tout, n'ont de croyance que pour leurs systèmes, le plus souvent enfants dégénérés d'une imagination présomptueuse, et toujours en désaccord avec la raison, l'expérience et la vérité.

Si, d'un côté, la contradiction s'établit dans les rai-

sonnements de ces hommes qui veulent donner à leur opinion une grande force, une énergie d'immortelle durée, d'un autre côté, ils sont obligés de se rendre à la nécessité d'avouer que « celui qui n'adore rien est un homme vil et indigne de l'espèce humaine. » Mais ce n'est ici qu'une thèse générale, et pour la soutenir, il aurait fallu nous dire quel *était ce rien* qu'on devait adorer.

Je n'ose m'appesantir sur le tableau effrayant que nous trace le phrénologiste, dans le cas où l'organe de la vénération ou de l'adoration se trouverait partagé ainsi qu'il suit :

« Les organes, dit Broussais, qui aident cette fa-
» culté, sont, en première ligne, celle du merveilleux
» et celle de l'idéalité; en seconde ligne, la bienveil-
» lance, les affections, la peur, l'estime de soi, qui
» s'exalte beaucoup chez celui qui se croit l'interprète
» de la divinité. Cette haute opinion qu'il a de lui,
» pour peu que l'organe de la combativité soit développé,
» le rend susceptible de colère contre celui qui l'offense;
» et si alors la destructivité est prononcée, il se porte
» aux plus terribles excès. »

Triste consolation pour l'homme forcé de ne voir dans son organisation que des facultés dont la prédominance le réduit à une condition pire que celle de la brute, qui a pour elle l'avantage d'une organisation nullement dangereuse ni pour elle-même, ni pour les autres, puisqu'elle meurt sans avoir été agitée par toutes les passions, devant, selon la prédominance de tels ou tels organes, former le bonheur ou le malheur de l'homme!

Je serais bien charmé d'apprendre comment le sys-

tème de mon organisation, bien incomplet sans doute, pourrait se transformer en une organisation semblable à celle dont le phrénologiste nous donne la description, et qui, soit dit en passant, ressemble à un éloge que l'auteur a voulu faire de lui-même. Je le laisse parler.

« Ainsi l'homme qui médite, l'homme dominé par » la recherche des causes, par l'examen des faits, » l'homme qui cherche leurs différences de manière à » voir les points de contact ou de dissemblance de » celles-là et de ceux-ci, l'homme enfin qui s'oc- » cupe d'unir les causes et les effets par leurs liens réci- » proques, *cet homme seul est capable* d'éclairer le monde, » de faire disparaître les idoles factices inventées dans » des temps d'ignorance et de crédulité; il rend enfin » à l'organisation morale et intellectuelle de l'espèce » humaine ses plus belles attributions, la profondeur, la » largeur et l'ennoblissement; de sorte qu'il ne reste plus » que l'estime des supériorités réelles bien démontrées, » bien prouvées, et la vénération pour s'adresser à » la cause unique et centrale de l'infini à Dieu! »

Il n'y a plus qu'à instituer un culte particulier pour l'auteur qui, seul ayant trouvé la vérité, a reconnu « que les ministres des cultes fondés sur les mensonges » ont manifesté de la crainte et de l'opposition pour » ces sortes d'études. » Je ne sache pas qu'à l'époque où nous vivons les ministres des cultes aient cru que l'étude de l'histoire naturelle et de la phrénologie devait être éloignée des méditations des hommes.

Les Bossuet, les Fénélon, ne se sont jamais opposés aux progrès que pouvait faire l'esprit humain; mais lorsque cet esprit a été substitué à des vérités

reconnues et sanctionnées par la croyance raisonnée des hommes et des peuples éclairés, leur éloquence a dû tonner contre l'erreur et combattre ce philosophisme enté sur un déisme qui n'est que le gérant responsable de l'athéisme. Ils ont dû renvoyer à la doctrine de Socrate et de Platon ces philosophes d'un jour, qui, dédaignant de souscrire à cet idéalisme spirituel, se sont enfoncés dans le dédale inextricable des systèmes.

Nous avons vu plus haut, relativement à la bienveillance, que « si l'organe de la bienveillance est » égal en développement aux organes qui produisent » les instincts situés sur les parties latérales, on a » des alternatives de bonté et de férocité. »

Cette découverte, comme on le voit, n'est pas trop rassurante pour l'homme et pour la société.

Poursuivons : « On nous dit que la destruction et » les organes latéraux ne combattent pas la vénération, » au contraire, et l'on déduit de là que c'est pour cela » que les prêtres ont eu des mouvements de colère, » d'indignation ; de là les persécutions. »

Est-ce bien au sérieux que de semblables sornettes se débitent devant un public avide de nouveautés, il est vrai, mais qui applaudit sans comprendre le sens de la proposition de l'auteur ?

La vénération est sans contredit un des principaux ciments de l'état social ; mais qui la donne cette vénération ? qui la produit ? voilà toute la question. Dira-t-on qu'elle est sous l'influence de l'organe chez lequel les phrénologistes soutiennent qu'elle existe ? alors ce serait une condition accidentelle, susceptible de se répéter plus ou moins ; elle ne rentrerait qu'acci-

dentellement dans les lois qui constituent l'état moral de l'individu. Dira-t-on qu'elle fait partie de l'individu, qu'elle est le résultat de l'impression reçue de ses qualités, de ses talents ou de ses vertus, vers lesquelles se porte toute vénération, publique ou privée? car il faut voir la chose non-seulement au particulier, mais au général. Dira-t-on, avec Broussais, que la vénération, quant à son organisation, appartient à tous les moralistes à idées supérieures? ce serait être trop exclusif, et la société, par le fait, serait réduite à de trop vifs regrets, s'il n'y avait qu'une certaine classe d'hommes susceptibles de cette organisation.

Parce que Benjamin Constant a soutenu l'existence de l'*Etre suprême*, s'ensuit-il que Benjamin fût plus disposé que tout autre à lui payer le tribut qu'il a droit d'attendre de tous les hommes, non pas parce qu'ils le reconnaîtront comme Dieu, mais parce qu'ils lui rendront une adoration publique qui sera l'expression d'un culte quelconque? Et Voltaire aussi reconnaissait un Dieu! et partout il écrivait qu'il fallait détruire l'infâme......

Toutes ces grandes idées de vénération, d'adoration, tombent d'elles-mêmes, lorsqu'elles ne sont basées que sur le développement d'un organe dont l'activité ou l'inactivité fait la force ou la faiblesse, en limite ou en agrandit l'action, et que le sentiment moral intérieur, intention de l'ame, ne préside à aucune de ses démonstrations; que l'adoration également se modifie selon l'association plus ou moins étroite de ces deux facultés, et lorsqu'elles ne sont point sous la dépendance des parties latérales constituant les

organes dont la tendance est d'être en opposition à l'une comme à l'autre de ces deux facultés, et aux deux réunies.

Ceux qui ont refusé l'organe de la vénération aux animaux avaient sans doute pensé qu'une semblable faculté était uniquement la propriété de l'homme; et malgré tous les beaux raisonnements et les exemples cités par certains phrénologistes, nous persistons à dire que cette vénération qu'on leur reconnaît envers quelques-uns de leurs semblables tient à des causes différentes de celles admises par ces auteurs. Un instinct d'habitudes signale certaines espèces, et cet instinct, quoique commun à tous, semble se trouver, par exception, plus développé chez les uns que chez les autres. La facilité de plusieurs animaux pour apprendre à parler n'est-elle pas souvent plus remarquable chez des individus de la même espèce? Que conclure de ces différences? c'est que la nature, se faisant un jeu de toutes nos observations, suit invariablement la marche qu'elle s'est tracée, celle de conduire toute chose au même but, sauf quelques modifications dont elle se plaît à laisser échapper la connaissance à l'homme.

DE LA FERMETÉ OU PERSEVERANCE.

On doit s'étonner que l'intelligence, regardée par tous les hommes sensés et éclairés comme le premier degré qui agrandit la nature de l'homme, soit mise par les phrénologistes au nombre des facultés auxiliaires de la fermeté. Que seraient, en général, toutes les facultés physiques et morales qui distinguent l'homme, sans l'intelligence? Si nous sommes éclairés par elle dans nos

projets, par elle aussi la fermeté nous est inspirée pour les mener à exécution ; c'est l'intelligence qui nous donne les moyens de la maintenir dans les justes bornes ; mais il faut que cette intelligence soit au-dessus du médiocre, car autrement les hommes de cette nature ne sont, comme le dit Broussais, que des têtus, ne revenant jamais de leurs opinions.

Les exemples cités par cet auteur, tout en indiquant la grande étendue de l'organe de la fermeté chez plusieurs individus, tels que l'abbé Grégoire, le nègre Eustache, le général Lamarque, ne peuvent être que relatifs à la position sociale de la plupart, et au rôle qu'un grand nombre a joué dans le monde politique. Toutes ces circonstances semblent mériter une considération différente de celle indiquée par le développement de l'organe.

La fermeté de caractère, dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, est soumise à tous les événements, à tous les accidents de la vie. Tel individu fléchira, si aucune cause ne le force impérativement à montrer de la fermeté, et si, en agissant ainsi, il ne compromet ni son présent, ni son avenir ; tel autre, par un amour-propre mal entendu, déploiera une fermeté inutile et même ridicule, là où il ne fallait qu'une simple opposition réfléchie, raisonnable et raisonnée, pour triompher de tout obstacle. Il est donc évident que des positions relatives peuvent donner naissance à la fermeté, l'augmenter ou l'outre-passer ; que la persévérance, qui en est le modificateur, ne s'explique également que par l'avantage qui peut en résulter. Sera-t-elle la conséquence du développement de l'organe, lorsqu'elle aura pour but d'attendre son ennemi afin de le frapper, de l'assaillir

ou de lui demander raison ? Tel individu, irrésolu dans tout autre circonstance, prend une attitude ferme et persévérante dans l'intention d'obtenir justice d'un adversaire qui l'a humilié; cette circonstance seule change sa position, et donne à son caractère une impulsion différente.

Cela peut s'expliquer encore par l'impression qu'exercent sur le système sensitif les passions, qui, ne raisonnant plus, engendrent cette fermeté ou persévérance inconnue à l'homme, la nature ne lui permettant pas de poursuivre l'exécution de projets qu'il était loin d'ailleurs d'imaginer ni de mener à une fin quelconque.

A quoi se réduirait souvent la fermeté ou la persévérance de l'ambitieux, si cette passion ne le maîtrisait, et ne développait en lui une énergie dont il serait indigne, à moins d'être excité plus par l'intérêt propre que par l'honneur ?

La fermeté ou persévérance doit donc, selon Broussais, être admise comme faculté essentielle d'un organe qui ne se modifie que par l'alliance d'autres facultés au centre desquelles elle se trouve placée; elle sera, de cette manière, de tous les temps, de tous les lieux; elle appartiendra à l'homme comme aux animaux; elle appartiendra *essentiellement* à Fieschi, parce que chez lui l'organe sera très-développé. Et cependant, ce misérable aurait perdu cette fermeté ou persévérance s'il eût été placé dans une situation inverse de celle où l'esprit de parti l'avait mis; cette fermeté ne l'a-t-elle pas abandonné, en quelque sorte, au moment où il reconnut son bienfaiteur ? Il existait donc chez ce criminel un sentiment de reconnaissance auquel il a cédé; il lui aurait obéi plus tôt s'il eût

pu changer le rôle qu'on lui faisait jouer, en convoitant pour l'avenir un sort plus heureux que celui dont sa tête a été le prix.

On nous dit encore que, parmi les animaux, le renard, le chat, etc., etc., possèdent cet organe au dernier degré. Mais tous les animaux condamnés à vivre de leur proie sont dans une égale catégorie. Il faut, pour vivre, qu'ils l'attendent, qu'ils la poursuivent, et ils ne cessent de la poursuivre qu'après l'avoir atteinte. C'est dans leur nature d'en agir ainsi; bien plus, c'est dans la nécessité de leurs besoins. Dans l'état de domesticité, cet instinct est moins apparent, parce que, leur subsistance étant assurée, ils n'éprouvent point le désir de sortir de leurs habitudes nouvelles.

Tout simplement, la nature a départi à chaque être vivant la somme d'intelligence que comporte son existence. Il n'est dirigé que par une impulsion commune à tous les individus de son espèce. Les renards auront toujours le même instinct; le chat sera toujours ce qu'il est, sauf les modifications dépendantes de sa vie domestique.

Cette distinction d'instinct entre tous les animaux est le complément de la perfectibilité de la pensée créatrice et conservatrice. L'homme ne possède que le privilége de sa supériorité sur tous les êtres créés; son organisation joint à l'harmonie de ses rapports d'ensemble cette perfectibilité d'intelligence à laquelle préside le principe qui règle toutes ses actions; flambeau qui l'éclaire dans sa marche incertaine, et qui, à l'aide de l'éducation et de l'instruction, lui découvre des mondes inconnus, et le confirme dans l'idée que ce principe

est d'une nature tellement subtile, qu'il ne l'aperçoit que par ses effets, et par les actions honorables qu'il lui inspire.

Les sens ne peuvent être frappés sans que l'ame n'en soit ébranlée, et sans qu'elle ne communique au centre nerveux l'impression que, par lui, elle répand sur l'universalité du système. Aussi, plus ce principe immatériel est dépouillé de cet encroûtement constitutif d'une organisation morale vicieuse, plus il donne à l'homme cette fermeté ou persévérance qui le soutient dans ses opinions morales comme dans ses actions.

Cette fermeté d'ame, dont les anciens appréciaient toute la valeur, se définissait toujours par la preuve ou d'un grand courage, ou d'une philosophie que rien ne pouvait distraire ou éloigner de ses devoirs. C'est cette fermeté qui faisait les héros dont les noms se sont transmis à la postérité, et les martyrs que la religion offre comme exemple de moralité et de résignation.

Mais, diront aussi les phrénologistes, c'est cette fermeté qui fait les fanatiques. Le fanatisme, répondrons-nous, est l'abus de la croyance comme il est l'abus du courage, surtout lorsque le courage comporte l'amour excessif de la patrie, ou de l'opinion que l'on sert, ou des vues ambitieuses qui précipitent l'homme dans l'avenir. En vain veut-on parler du fanatisme des Mahométans; ce fanatisme, pour nous, n'est que l'exécution rigoureuse de la loi civile et religieuse : cette loi commande, et le Musulman obéit. La fermeté qu'il montre dans tous les actes de sa vie n'est que la conséquence de ce principe religieux auquel il se soumet, avec la conviction qu'il en sera récompensé dans un meilleur monde. Mais, trouvera-t-on, pour cela, plus prononcé chez le Mu-

sulman que chez tout autre, le développement de l'organe de la fermeté ou persévérance? Je ne m'étendrai pas sur les calomnies lancées contre ce peuple à l'effet de prouver qu'il était absolument étranger à toute civilisation ; je me contenterai de renvoyer aux auteurs qui, après avoir étudié la nation ottomane sur les lieux mêmes, ont un sentiment tout opposé à celui que ne craignent pas d'émettre les individus qui s'occupent de l'histoire dans leur cabinet, et n'ont pour documents que les récits ou des voyageurs passagers, ou de ceux dont l'intérêt est de ne pas toujours rendre justice à qui de droit.

DE LA CONSCIENCIOSITÉ.

Broussais, en traitant de la *conscienciosité*, dit ne pas vouloir attaquer le raisonnement des philosophes modernes, qui regardent ce sentiment comme une faculté tout-à-fait immatérielle, et soutiennent qu'il est supérieur à la matière, mais étranger à l'intelligence. Selon eux, c'est une vertu posée dans celle-là par la main de Dieu.

Il était impossible aux phrénologistes d'attaquer ce raisonnement ; et certes, c'est ne rien expliquer que de dire *contrairement que cette faculté fait partie de l'organisation humaine, et que son siége est dans le cerveau.*

Nous n'ignorons pas que, dans tous les actes de la vie, le cerveau joue le premier rôle, que c'est de lui que partent toutes les résolutions prises pour agir ; mais nous disons aussi que c'est sous l'influence du principe intérieur qui nous conduit et dirige nos impulsions. Ces impulsions sont également sous la puissance de la *conscienciosité*, faculté offrant son beau comme son mauvais côté.

La

La conscience est pour nous l'acte de l'entendement, la lumière intérieure, le sentiment par lequel l'homme se rend témoignage à lui-même du bien et du mal qu'il fait. D'après cette définition, elle ne saurait être le résultat d'une faculté simplement organique, pure ou influencée par d'autres facultés organiques accessoires qui en balancent l'action, la modifient ou l'exaltent.

Nous pourrions comprendre la conscience dans diverses catégories.

Ainsi, des philosophes ont admis la conscience certaine, lorsque l'acte par lequel on fonde son jugement est établi sur un motif solide et puissant ; la conscience douteuse, toutes les fois que l'ame reste comme suspendue et dans l'hésitation, pour savoir si elle prononcera sur la bonté ou le vice moral de l'action qu'il faut faire ou ne pas faire ; la conscience vraie, celle qui nous oblige à porter un jugement conforme à la loi ou à la qualité d'un fait ; elle est scrupuleuse, lorsqu'elle s'appuie ou s'attache à des motifs frivoles ; elle est indulgente ou relâchée, lorsqu'elle applique son jugement à des motifs légers et qui favorisent la cupidité ; enfin, on l'appelle probable ou non probable, lorsqu'elle fonde son jugement selon la vraisemblance ou la futilité de motifs quelconques.

Dès l'instant que l'homme a la conscience de ce qu'il fait ou de ce qu'il doit faire, il n'agit donc pas matériellement et toujours sous l'influence de la faculté de l'organe assigné à la *conscienciosité*. Il y a quelque chose de supérieur qui lui trace intuitivement la conduite à tenir, et c'est beaucoup d'avoir obtenu des phrénologistes cet aveu : « *Nous ne voulons pas attaquer ce raisonnement qui a quelque chose de beau et*

d'élevé. » En prenant acte de cette déclaration, nous pouvons affirmer qu'un tel aveu vient de la conscience, et d'une conscience éclairée, mais malheureusement enchaînée à un système propre à flatter l'orgueil et la vanité de l'esprit humain, puisqu'il croit connaître la nature de la pensée en plaçant toutes les actions combinées et morales de l'homme dans des facultés organiques unies les unes aux autres, et se prêtant, pour la solidité du système, un appui mutuel, qui, hélas ! selon la phrénologie, n'est pas toujours assez puissant pour s'opposer aux actions comme aux écarts de l'imagination.

Dès l'instant que nous avons la conscience du bien, nous devons avoir également la conscience du mal ; c'est la conséquence de ces deux actions opposées. Pour avoir la satisfaction de soi-même, nous ne pensons pas qu'il faille, comme le dit le phrénologiste, posséder le sentiment de la *conscienciosité, joint aux facultés de l'estime de soi et de l'approbativité*, organes formant, selon lui, un groupe qui se rencontre toujours sur les grandes et belles têtes.

Qu'est-ce qui donne la satisfaction de soi-même, si ce n'est le calme, le contentement d'une conscience pure, ayant pour elle le sentiment de toutes les vertus, sentiment qui la porte vers les actions louables, honnêtes ? Qu'est-ce qui constitue cette conscience, si ce n'est le mouvement toujours en harmonie avec le bien que l'ame lui imprime ? Qu'est-ce qui établit, demandera-t-on, les actions du mal ? c'est encore la conscience qui n'a point été dirigée vers le bien, parce que l'ame a été sous des influences étrangères à l'ordre harmonique des vertus, et qu'elle a suivi l'entraînement de l'exemple, après avoir refusé les secours capables de

l'éclairer et de la diriger dans le sentier de la droiture, route indiquée à tous les hommes pour les préserver des passions, des mauvais penchants, et des mauvaises sociétés tendant à pervertir en eux le sentiment naturel.

Le crime ne vient pas de lui-même; autrement, il faudrait reconnaître une sorte de fatalité inadmissible dans aucun système, car la conduite morale des hommes ne se règle point par de semblables lois; et cela est si vrai, que les phrénologistes ajoutent toujours des organes accessoires à tel organe principal, afin de l'excuser de ne pas agir continuellement ou directement dans le sens pour lequel la faculté est destinée.

Croit-on réellement que ce fût la vanité qui dirigea Lacenaire? Cette proposition est paradoxale. Ce scélérat avait habitué sa conscience à l'idée et à l'exécution du crime, et cette habitude, comme il le disait, était devenue une nécessité, puisque sans elle il n'aurait pu vivre. Sourd aux cris de sa conscience, il étouffait le remords par des tentatives criminelles qui se seraient répétées autant de fois que le besoin se serait fait sentir d'exécuter ses projets assassins; mais, à son heure suprême, en presence de l'échafaud et de l'éternité, c'est alors que le principe qui ne périt point a dû réveiller cette conscience à laquelle tant de crimes avaient imposé silence; c'est alors..... mais peut-être trop tard il aura appris le néant de la matière et l'immortalité de l'immatérialité de son être.

« Celui qui a le sentiment prononcé de la satisfaction de soi-même est consciencieux; celui, au contraire, qui le possède peu, quoique doué cependant de bonnes dispositions, éprouve ce qu'on appelle le remords; il le cache souvent, mais il n'est jamais satisfait inté-

rieurement. » Cette proposition du phrénologiste est assez difficile à comprendre, en raison du sens obscur dont elle est enveloppée.

Logiquement parlant, c'est la conscience qui doit nous rendre satisfaits ou mécontents de nous-mêmes, et nous ne pouvons adopter que la satisfaction puisse précéder un mouvement intérieur de plaisir ou de bonheur que nous donne la conscience des bonnes actions que nous avons faites. D'un autre côté, un homme ne peut-il pas avoir de bons sentiments, et se conduire néanmoins d'une manière coupable? alors il est positif qu'il ne peut être satisfait de lui-même à un degré plus ou moins élevé, lorsqu'avant tout sa conscience lui fait un reproche suivi de remords, et que, dans cette situation, elle ne lui tient aucun compte de ses bons sentiments, quels qu'ils soient.

Qu'on examine maintenant ce que l'on doit attendre du sentiment de la satisfaction de soi-même, et à quel état sont réduits les philosophes, puisque, selon les phrénologistes, « c'est l'activité trop développée de cet organe qui a inspiré l'idée d'égoïsme aux philosophes du 18e siècle, qui voulaient juger leur époque. Mais, *quoiqu'ils se trompassent*, cet égoïsme d'alors était un égoïsme bien entendu, puisqu'il consistait à faire du bien à autrui au détriment de sa réputation, de sa vie, à ne faire le bien que dans l'intérêt du bien. »

Si nous voulions faire entrer en compensation le bien et le mal produits par les doctrines et les actions des philosophes du 18e siècle, nous serions fort embarrassés d'établir l'équilibre, et de donner la mesure la plus rigoureuse de ces bienfaits dont on vante la multiplicité, parce que des intérêts d'une importance majeure ont

surgi pour une certaine classe d'hommes, tandis qu'une autre n'a pu voir dans le développement des idées de cette époque que des résultats devant amener de funestes catastrophes, en soulevant les plus affreuses tempêtes qui ont abîmé dans leurs fureurs les vertus sociales, politiques et morales, et ont prouvé au monde éclairé que la philosophie de quelques philosophes n'était que le code de l'intérêt et de la *satisfaction de soi-même*, entée sur une conscience orgueilleuse leur disant que bientôt ils seraient maîtres de la pensée et plus tard de l'empire des consciences.

Ce n'est point par hypothèse que nous parlons, les faits sont là, et l'histoire de notre époque les a enregistrés comme monuments éternels de souvenirs tristes et de douloureuse mémoire.

Admettrons-nous que la prédominance des instincts les plus forts sur le développement du sentiment de l'égoïsme, dans le sens défini par Broussais, entraîne la prédominance de l'amour-propre, du mépris de ceux qui agissent d'après leur conscience ?

C'est donc toujours une fatalité d'être né ainsi ; car l'homme n'a rien pour le dédommager de la faculté qui devrait prédominer aussi bien chez lui que chez d'autres, et il est dans l'impossibilité presque certaine de pouvoir l'acquérir. Un semblable système et les conséquences qui en résultent sont au désavantage de l'humanité, par conséquent contraires aux intérêts moraux de la société.

Un homme qui s'est mis au-dessus de tout sentiment noble et généreux, qui est plus avide de satisfaire ses passions, cet homme se joue avec plaisir de ces consciences dont l'inflexibilité et la pureté sont, pour celui

qui n'en a pas, l'héroïsme d'une conscience romantique. Il n'est donc pas étonnant que l'individu privé de ce sentiment ne veuille pas le reconnaître chez les autres. Parlez de vertu à celui qui n'y croit point, vous excitez se risée et même son mépris. Mais, devinez-vous pourquoi souvent? c'est que, quoi qu'il fasse, il ne peut se défendre d'un sentiment de *consciensiosité* qu'il voudrait étouffer, et ce murmure intérieur, dont le son ne peut échapper à son esprit ni à son oreille, le trouble et lui rend l'existence pénible; voilà aussi pourquoi il fuit et repousse tout ce qui est vertueux, et s'indigne contre les éloges donnés à la vertu, je pourrais même dire à toutes les vertus; mais ce vice radical tient à l'abandon coupable auquel s'est livrée cette ame de boue, ayant, malgré la somme d'intelligence qui lui a été répartie, préféré la route large des passions honteuses au chemin étroit des vertus destinées à faire le bonheur de l'homme et le charme de la société.

Dans l'état de nature, l'homme n'a, à proprement parler, que deux instincts, la conservation et la propagation; mais la nécessité réveille chez lui l'intelligence de l'ame, qui, dirigeant sa pensée comme ses idées, multiplie les ressources indépendantes des deux instincts naturels et communs à tous les êtres vivants. Cette intelligence se développe ensuite avec plus ou moins de perfection, selon les relations qui s'établissent entre lui et les individus des différentes castes.

Remarquons une chose essentielle, c'est que la nature a assigné à chaque peuple le caractère et la somme d'intelligence pour des besoins restés les mêmes, si, je le répète, les relations n'avaient eu lieu qu'avec

les indigènes et non les étrangers. Ainsi s'éloigne toute idée de faculté organique particulière pour agir plus dans tel sens que dans tel autre, et s'il y a conscience chez ces individus, c'est qu'elle est l'effet naturel des comparaisons qui indispensablement doivent exister par les avantages ou les désavantages résultant de l'intérêt que chacun trouve à se conduire d'après l'impulsion naturelle de sa conscience. Tant que l'homme n'a pu comparer sa situation propre et habituelle avec la situation propre, habituelle et plus heureuse, de ses semblables, aucune autre faculté n'était susceptible de se développer; car elle ne pourrait le mener à rien, puisqu'elle ne diminuerait ni n'augmenterait son contentement présent et la satisfaction de ses besoins, qui n'excèdent jamais la nécessité à laquelle il n'est point condamné.

Dans cet état, l'homme de la nature a uniquement la conscience de ce qu'il peut et doit faire; et cette conscience étant la même pour tous, il n'ira pas au-delà des limites tracées par sa position naturelle et sa position sociale à l'égard des individus qui, composant sa tribu, se rangent dans la même catégorie que lui, sans autres désirs, sans autres passions que celle de se suffire à soi-même. De là infailliblement cette satisfaction de soi-même, résultat de cette tranquillité de l'ame qui, sachant borner ses besoins à la stricte nécessité, ne connaît d'autre ambition que celle de vivre au jour le jour, sans former pour l'avenir des projets dont la fin est de tourmenter et d'épuiser l'homme des grandes sociétés.

Si la *conscienciosité* est susceptible de se trouver divisée par tant d'obstacles, si elle est exposée à la pré-

dominance de telle ou telle faculté, il n'y a rien de positif dans son caractère, et l'être qui en jouira dans toute sa perfectibilité sera un être privilégié et même surnaturel, tant d'éléments pouvant détruire le principe de sa pureté !

Inévitablement le système de la conscienciosité devait susciter une accusation portée depuis long-temps contre tous ceux qui se prononcent en faveur de la peine de mort infligée aux assassins, etc. Quoi ! ce serait le défaut de développement de ce sentiment qui inspirerait les moyens les plus violents pour la répression du crime ! et l'on suppose que des hommes en sont dépourvus, parce qu'ils usent de la loi pour le punir ! et la phrénologie justifie ainsi le criminel, en reprochant aux hommes chargés d'exercer la justice de ne point s'adresser à la conscience des misérables ! Quelle doctrine ! Broussais eût-il pu nous dire s'il aurait osé prendre à son service un de ces misérables que le bagne vomit après l'expiration de leur peine, s'il se serait chargé de leur éducation, et s'il en aurait appelé à leur conscience ? Cette philanthropie est très-belle dans les livres et dans les discours ; mais, comme elle ne peut rassurer la société, et que la société ne doit aucune espèce d'existence à ceux qui l'attaquent dans ce qu'elle a de plus précieux, la vie, il est de toute nécessité que le glaive de la loi s'appesantisse sur les coupables pour purger le sol de la patrie et la société de ces êtres immondes et criminels.

Tous ces philanthropes, hommes à imagination, qui ont admis, en quelque sorte, par leur système, que l'individu chez lequel, dès la naissance ou après, s'était développée la faculté organique du crime, était plus à plaindre

que coupable, ont donné dans l'erreur la plus complète. Nous nions, nous, toutes ces facultés distinctes ou réunies, se modifiant par prédominance de l'une ou de l'autre. Nous devons voir la corruption du cœur humain ; en remontant vers la source du principe, nous en trouvons la cause dans ces doctrines qui apprennent à ne croire à rien, à se persuader qu'on agit d'après une sorte de fatalisme ; et lorsque, dans certaines classes, les moyens de coërcition, soit du côté de l'éducation, soit du côté de la religion, de la morale, ne sont pas venus en aide pour changer des dispositions vicieuses ou criminelles, contractées au sein d'une société pervertie, il en résulte nécessairement que le mépris et la honte qu'on s'est attirés jettent dans l'ame un dégoût de tout ce qui est honnête et vertueux, et que la dernière limite tracée à cette corruption de l'esprit et de l'ame sera le crime. Le misérable y aura été incité comme unique ressource à son existence criminelle ; ce ne sera pas spontanément, mais par réflexion, qu'il trempera les mains dans le sang de son semblable ; ce sera par habitude des vices auxquels il a besoin de satisfaire, en mettant, par le vol d'abord, à contribution la fortune de l'homme confiant qu'il attaque, et, dans le cas de résistance, en l'immolant à son ambitieuse fureur ; car notez bien que ces grands scélérats sur lesquels la phrénologie s'apitoie ne marchent jamais ou bien rarement sans être armés, et lorsque la justice s'en est emparée, vous n'observerez chez eux ni repentir, ni remords ; c'est devant l'échafaud seul que le cri de l'effroi vient, en ce moment suprême, agiter leur conscience.

Chose remarquable, et qui tient à la dépravation de notre époque, c'est que les phrénologistes, si philan-

thropes, ne s'occupent nullement du sort des individus dont les proches sont tombés sous le fer de l'assassin. Cependant ils méritent une tout autre considération que ce dernier, auquel il faut, selon le système de ces messieurs, laisser la vie et assurer au bagne, jusqu'à la fin de sa carrière, une existence régulière que d'honnêtes gens ne peuvent souvent trouver dans le travail pénible auquel ils se livrent; et cela, parce qu'en examinant les crânes de ces criminels, les phrénologistes auront remarqué qu'il ne peut en être autrement, et, selon eux, que l'homme qui n'est point criminel peut le devenir, si, par une cause quelconque, le développement de l'organe de la destructivité l'emporte sur la bienveillance, sur la satisfaction de soi-même, sur la conscienciosité, que sais-je?..... à plus forte raison chez celui essentiellement criminel, parce qu'aucun autre organe n'a pu exercer sa prédominance sur cette faculté fatale, organique, de destructivité!

Je n'entrerai point avec le phrénologiste dans la question métaphysique religieuse du purgatoire ou de l'enfer; je dirai seulement, et il a pu le savoir aussi bien que moi, que les peuples, en reconnaissant l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame, ont dû croire que les actions de la vie, bonnes ou mauvaises, ne pouvaient rester sans récompense comme sans punition. Cette opinion, admise par la plupart des peuples, a établi chez eux-mêmes une existence plus morale que ne saurait la créer le scepticisme ou le déisme affiché par les phrénologistes. Ainsi une mauvaise ironie ne détruit point le principe....

Cette croyance d'une rémunération ou d'une punition après la mort, selon les œuvres de chacun, avait occupé des philosophes qui n'ont cessé de rappeler, et

dans leurs discours et dans leurs écrits, l'assurance de cette vérité : « que tout ne périt point en nous, ni avec nous. » Il n'appartient point à l'homme de chercher à sonder la profondeur des secrets de l'Eternel ; l'homme doit s'humilier devant sa grandeur et le remercier d'avoir imprimé à l'immatérialité de son être le sentiment de l'intelligence, qui n'est pas plus logée dans une partie de son cerveau que tous les autres sentiments ou facultés dont l'ame, comme directrice, gouverne et assure l'empire.

DE L'ESPERANCE.

Ce point, traité brièvement par la phrénologie, n'en mérite pas moins notre attention. Je conçois assez difficilement qu'on puisse, selon Spurzheim, désirer sans espérer. Quelle est d'ailleurs la fin d'un désir ? c'est d'obtenir ; mais ce désir, jusqu'à ce qu'il soit satisfait, ne comporte-t-il pas avec lui l'espérance ? Je pense plutôt que ces deux sentiments sont alliés étroitement l'un à l'autre, et que les en séparer c'est renverser l'idée qu'on se forme en désirant, si l'espérance n'en est pas la conséquence.

Toutes nos facultés, disent les phrénologistes, ont un désir. Dans leur système, il est impossible de généraliser cette faculté ; car, je le répète, tout désir a un but, et ce but n'est atteint que parce que l'espérance laisse entrevoir toute la possibilité de l'atteindre.

Mais ces deux sentiments sont-ils sous la dépendance de facultés, comme l'entend la phrénologie ? c'est ce que nous nous refusons à croire.

Certes, tout homme à projets conçoit, dans leur exécution, toute l'espérance qu'embellit son imagina-

tion ; s'il agit au présent, il considère encore mieux l'avenir sous un aspect plus brillant. Il n'a donc pu séparer le désir de l'espérance.

Ce que nous voyons au physique, nous le retrouvons au moral ; la vie ascétique en fournit de continuels exemples. Pourquoi ? parce que l'homme semble né pour désirer comme pour espérer ; et tel qui met son bonheur et fait consister son existence dans la jouissance des commodités de ce monde, rencontre son antagoniste dans l'homme qui ne calcule sa félicité future que d'après les avantages que lui promet la vie de l'éternité.

Quels sont donc les organes qui, selon les phrénologistes, modifient ou différencient ces désirs et ces espérances distincts ? Ne prétendent-ils que constater seulement la faculté ? alors c'est une escobarderie, et c'est ne rien apprendre que de ne pas expliquer pourquoi ces diverses contradictions. Ils me répondront sans doute que ces facultés, en se combinant avec d'autres rapprochées entre elles par leur action, forment un composé contre-balançant l'action prédominante de la faculté qui, par son organisation, a cette tendance.

En vérité, on serait tenté de croire que notre cerveau est en petit ce que l'horizon céleste est en grand ; malgré la multiplicité d'étoiles perceptibles à la vue, il en est une si grande quantité d'autres que leur éloignement empêche de distinguer, qu'on dirait que la voûte céleste en est semée, comme le sable sur les rivages de la mer.

DE LA MERVEILLOSITÉ.

Je ne puis blâmer les phrénologistes d'employer tous les moyens propres à étayer leur système. C'est ainsi

que l'on séduit la crédulité publique ; c'est ainsi qu'on arrive à établir le merveilleux, et c'est pour cela aussi qu'il fallait imaginer la *merveillosité*. Pour qu'on y ajoute foi, Broussais nous dit qu'on voit très-bien cet organe sur les gravures historiques de Moïse et de saint Antoine. Il faudrait, avant tout, savoir si ces gravures sont bien les copies des figures originales de ces hommes éminemment religieux. La description que nous donne *de sa position* le phrénologiste, en fait un des organes les plus parfaits. « Selon lui, la circonvolution de cet organe, presque horizontale, se traduit à l'extérieur, en avant de l'espérance, et en arrière de l'imitation et de l'idéalité, entre la vénération et l'acquisivité. Son grand développement élargit la partie supérieure et latérale de l'os frontal. »

Que, chez des peuples ignorants, éloignés de la source où leur intelligence pouvait se développer, le merveilleux en ait imposé à leur esprit, cela se conçoit ; personne, néanmoins, ne pensera que c'est parce qu'ils avaient le développement plus ou moins prononcé de l'organe de la merveillosité. Ainsi, ils ont pu et ont dû croire à tout, parce qu'alors beaucoup de ces croyances étaient un fondement de la doctrine religieuse à laquelle ils appartenaient ; le catholicisme en est la preuve la plus convaincante, et ses croyances ne sont contestées que par ceux qui ont fait foi de tout nier.

C'est une erreur de penser que *l'action primitive ou influence directe dispose à croire aux miracles, aux revenants, aux sortiléges*, etc. ; ce n'est pas ainsi qu'on doit entendre ce que nous appelons le *merveilleux*.

Le merveilleux est tout ce qui frappe nos sens d'admiration et d'étonnement. Avons-nous besoin, pour

cela, d'un organe particulier? non sans doute. Le sauvage lui-même éprouve ce sentiment; seulement il ne peut se rendre compte de l'effet. Il lui est plus facile, pour lui qui n'a point appris à raisonner, à comparer, de craindre plutôt que d'admirer; et voilà pourquoi aussi, parmi nos paysans, dans les contrées éloignées du centre de la civilisation, il existe encore des idées différentes de celles que les autres citoyens ont appris à avoir sur les divers phénomènes merveilleux dont ils ont pu être témoins; n'est-ce pas également par ce défaut de relations instructives que certains encore sont disposés à admettre ce que des peuples plus civilisés rejettent avec mépris?

« En général, dit Voltaire, les hommes aiment ce qui leur paraît terrible, surnaturel; ils font comme les enfants qui écoutent avidement ces contes de sorciers qui les effraient. Il y a des fables pour tout âge, il n'y a point de nation qui n'ait les siennes. »

Chacun des individus qui composent ces nations n'est pas constitué pour la merveillosité plus que tout autre; mais les traditions, mais l'ignorance, mais la pusillanimité de l'homme est souvent la cause des impressions que le merveilleux, ou ce qui lui paraît tel, fait sur son moral. Les causes nous paraissent devoir en être recherchées dans la constitution des sujets plus prompts à s'exalter en raison de la susceptibilité extrême du système nerveux. Voilà aussi pourquoi les femmes en éprouvent plus rapidement et plus particulièrement les effets. Mais ce sentiment ne se règle pas chez tous les individus d'après la même sensation, la même impression, sur l'objet qui en forme tout l'appareil. L'un est enthousiaste, il l'est jusqu'au fanatisme; l'autre ne

considère les objets qu'avec sang froid et réflexion. Ainsi, ces deux manières de voir sont sous l'influence d'une ame exaltée ne raisonnant point et portant la vue ou la pensée de l'homme sur des choses qui, simples pour les uns, deviennent pour lui des phénomènes surnaturels, ou sous l'influence d'une imagination froide, pensive et réfléchie, ne voyant dans cette série de phénomènes que des effets ordinaires des causes n'ayant pour lui rien de merveilleux, rien de surnaturel.

Si tout ce qui entoure l'homme dans son enfance est porté vers cet esprit, nul doute qu'il suivra, dans un âge plus avancé, la route qu'on lui aura tracée. Les plus petits objets seront appréciés par lui selon le sentiment dont on l'aura pénétré, et l'impression qu'il recevra sera soumise à l'influence physique ou morale dont son ame intelligente aura la perception. Ce phénomène sera également pour lui ce que sont les nuages pour ceux qui les observent, et qui croient trouver dans leur configuration les images les plus vraies comme les plus fausses que leur imagination fantastique ait pu concevoir.

Le sentiment le plus naturel à l'enfance est celui de la curiosité. Rien n'échappe à cet âge, soit du côté de la vue, soit du côté de la mémoire. Notre attention se fixe plus volontiers sur des histoires extraordinaires que sur les événements les plus agréables ou les plus heureux de la vie.

Si l'amour du merveilleux distingue l'enfance, s'ensuit-il que cet amour soit exclusivement sous l'empire de la faculté organique de la merveillosité ? L'oisiveté et la mollesse, chez les Orientaux, ont pu donner lieu à ce sentiment. Ces peuples, en général, sont très-

avides de ces entretiens où des gens viennent, pour quelques sequins, abréger, par leurs histoires vraies ou inventées, les moments d'ennui que cause au Musulman cette existence monotone qui commence avec l'année et finit avec elle pour recommencer de nouveau. Si l'on rencontre chez eux l'organe de la merveillosité, je ne saurais expliquer pourquoi ils n'en font point usage ; mais ce serait se tromper que d'y croire. Ces peuples ont beaucoup de jugement ; ils tiennent à la loi civile et religieuse qui les régit, et le koran ou les préceptes du prophète ont jeté sur leur existence politique, civile, religieuse et morale, tout le merveilleux qui, hors cette circonstance, n'aurait aucune influence sur leur esprit, tant ils sont calmes et réfléchis par caractère et par habitude. Vous noterez que l'éducation que reçoivent les Orientaux, les Musulmans surtout, se fonde sur la sévérité des principes que la croyance ne peut altérer ; le fatalisme qu'on leur reproche n'est que la volonté supérieure qui commande, et à laquelle ce serait un crime de désobéir.

Quant aux individus pour lesquels le merveilleux est tout, nous devons les classer parmi les peuples qui, n'étant point philosophiquement éclairés, admirent ou s'enthousiasment en bien comme en mal de ce qu'il ne leur est pas donné de comprendre. Aussi, pour eux, les plus simples phénomènes paraissent des merveilles, et les excès auxquels ils se livrent, dans leur joie comme dans leur fureur, ne sont que les résultats d'impressions diverses portées sur les organes de la sensibilité, impressions agissant sur le cerveau, foyer central de toutes les sensations, et que l'ame réfléchit selon le degré d'intelligence qui lui est naturelle ou qu'elle a

acquise

acquise par un développement plus ou moins avancé de la pensée, de la raison et de la réflexion.

Dire que dans tous les états de la vie on agit d'après le merveilleux, est un paradoxe : en effet, lorsqu'une vérité apparaît à nos yeux avec tout l'éclat de sa force et de sa dignité, ce n'est point le merveilleux, c'est la conviction dont nous sommes pénétrés, qui, nous donnant un enthousiasme noble, la fait passer dans l'ame des auditeurs auxquels nous sommes si fiers de l'annoncer.

Broussais, dans ses applications de la merveillosité, essaie d'en démontrer la preuve par l'influence, selon lui, « de cette faculté qui se retrouve chez les poètes, les musiciens, les gens qui vivent d'illusions, et qui se retrouve encore dans les appareils religieux, d'autant plus séduisants qu'ils sont formés de décorations, d'illuminations, de musique, de formes étourdissantes, de prestiges enfin. »

« Tous ces appareils viennent des prêtres ; eux seuls l'ont bien senti, ajoute-t-il, et sans tout cela le culte extérieur serait insuffisant. »

Ainsi, de ce que, pour rendre la majesté d'un culte plus imposante, plus en harmonie avec l'adoration que l'on porte à son auteur, le sacerdoce a cru devoir entourer ses cérémonies de toute la richesse d'une pompe religieuse, afin que l'ame fût touchée de cet appareil et en même temps pénétrée d'un sentiment plus vif de vénération, Broussais en profite pour l'accuser d'avoir pensé que, pour rendre à Dieu un hommage plus complet et plus digne de lui, il fallait recourir au merveilleux, rien n'étant plus capable de parler à l'esprit et au cœur.

Quelle pensée Broussais a-t-il voulu exprimer lorsqu'il a dit que le protestantisme, bien plus sage, bien plus vrai, ne s'adressait qu'à la morale, tandis que le culte catholique n'employait que des séductions? »

De semblables erreurs doivent êtres renvoyées à l'autorité de l'illustre Bossuet, dont l'éloquence formidable brisa le sceptre usurpé par un réformateur qui n'eut d'autre célébrité que d'afficher des opinions résultant d'un amour-propre blessé, et non d'une conviction réelle.

Broussais ajoute que « tout le monde doit se féliciter; car chacun est susceptible, ou plus ou moins, de posséder le sentiment de *merveillosité*, et, depuis Milton jusqu'au plus simple *magnétiseur* ou *homœopathe*, cet organe se trouve développé, et principalement chez ces derniers. »

Le croirait-on? c'est cependant de bonne foi que Broussais, avançant de semblables propositions, avoue « qu'il ne mentionne ce fait que dans l'intérêt de la phrénologie, et non pour s'en moquer. »

Nous devions penser, au contraire, que si le magnétisme ou l'homœopathie se vantaient d'avoir obtenu des succès, c'était, non pas parce que les individus possédaient l'organe de la merveillosité, mais bien parce qu'une médecine qui va chercher les causes des maladies et prétend les reconnaître par l'intuition, devient pour le public une occasion de merveilleux vers lequel tous les esprits se portent, croyant trouver un moyen de salut plus assuré, puisque le somnambule a *pu lire* dans l'intérieur de l'individu avec lequel il a été mis en rapport, les désordres de tel ou tel viscère ou de plusieurs organes à la fois, et prescrire, sans aucune notion médicale et thérapeu-

tique, le régime propre à combattre les diverses affections.

Nous en dirons autant de l'homœopathie, où le véritable charlatanisme consiste à capter la confiance des malades, à captiver-leur attention, et à faire naître en eux une espérance que rien ne puisse plus ébranler.

De tout cela que résulte-t-il ? que les facultés auxquelles les phrénologistes accordent le sentiment de la merveillosité, agissent, non pas d'après l'organe d'où elles sont censées émaner et qui les met en jeu, mais par un sentiment se manifestant dans toutes les circonstances où le merveilleux se montre, où il circonvient toutes les idées, toutes les pensées, où il les exalte et produit cette exagération qui, ne connaissant plus de bornes, va se perdre bientôt dans les illusions de l'infini.

Est-il en effet rien de plus enchanteur que l'illusion ? est-il rien qu'on désire le plus, quand la chose ne peut être accordée ni obtenue ?

L'illusion fait donc le bonheur de la vie : le malheureux que l'organe de la destructivité conduit à l'échafaud, trouve une sorte de bonheur à se faire illusion, et à croire qu'un événement quelconque rompra ses fers ou brisera le glaive suspendu sur sa tête ; mais l'heure a sonné, et la justice et la vindicte publique réclament leur victime !.....

« De ce qu'on se livre aux erreurs de l'illusion, on possède au plus haut degré le sentiment du merveilleux. » Cette définition ne nous paraît point juste ; car on peut se faire illusion sans que rien de merveilleux doive la produire. Un malade se fait illusion sur sa position, et cette illusion est pour lui l'esprit conso-

lateur qui vient fortifier son physique et son moral contre les avertissements précurseurs de ses derniers moments. On se fait illusion sur les qualités et les vertus de certaines personnes, et la confiance qu'on leur accorde ne *peut* nous persuader qu'elles doivent nous tromper. On se fait illusion sur son propre bonheur comme sur son propre malheur, et sur les résultats qui en sont la suite. Voilà pourquoi l'homme prie avec ferveur qu'on ne lui ravisse pas cette douce satisfaction.

L'illusion est, pour les femmes, la conséquence de la versatilité ou de la fixité de leurs idées. Les passions, chez elles, et surtout celles du cœur, y prêtent beaucoup, pour ne pas dire entièrement. Loin de rester enfermées dans le cercle des convenances et de leur propre intérêt, elles emploient tous les moyens d'en agrandir la circonférence, jusqu'à ce qu'enfin elles la dépassent pour ensuite se livrer à des regrets qui ne leur laissent pas même l'ombre de la plus légère illusion.

Si les femmes préfèrent la lecture des romans à celle de l'histoire, c'est que les premiers sont pour elles la peinture de leurs mœurs, qu'elles y puisent tous les éléments qui, chez les personnes du beau monde, composent la vie intérieure, la vie privée, la vie sociale, la vie physique et morale. Que voulez-vous qu'elles fassent de l'histoire d'Alexandre et de Cyrus, de Scipion et d'Annibal, de Philippe-le-Bel et de François Ier? Elles liront plus volontiers Amadis de Gaule, les contes des Mille et une Nuits, parce que dans ces romans elles trouveront matière aux illusions, et que leur esprit et leur cœur seront plus flattés des

diverses anecdotes renfermées dans ces romans, que non pas de ces faits historiques qui, montrant le caractère des hommes, n'ajoutent rien à cette amabilité de descriptions, d'effets merveilleux, de contrastes, d'obstacles et de passions, dont les romans sont remplis.

Nous ne pouvons donc adopter l'opinion que le défaut de cette faculté (merveillosité) soit la cause « que l'individu reste *insensible aux élans de l'imagination, et le rende trop positif.* »

Les hommes présentent tous des traits de physionomie, mais n'ont pas la même figure, et ceux que la ressemblance rapproche le plus entre eux, sont extrêmement éloignés de se ressembler complètement. Eh bien ! appliquons ceci à l'intelligence de l'homme, aux diverses facultés émanant de cette intelligence, et jugeons de la disparate qui existe entre les uns et les autres, disons plus, entre les individus de la même famille, issus des mêmes père et mère.

Tel individu s'enflamme au récit d'une grande action, et tel autre, qui en a senti la grandeur, reste muet pour ainsi dire, concentré en lui-même, et tout entier réfléchi. Concluera-t-on de là que l'un possède la faculté de la *merveillosité*, et que l'autre en est dépourvu, parce que son imagination ne se sera pas exaltée à un tel récit ? Tous ces effets opposés ne dépendent-ils pas plutôt de la manière de sentir, sans pour cela trouver dans cette action plus de merveilleux que dans tout autre, l'appréciant seulement à sa juste valeur pour en tirer la conséquence réfléchie qu'il est possible de mieux faire ?

Le mérite des belles actions, c'est de porter à l'imitation. Le courage, timide dans le principe, s'anime par l'exemple; il devient impétueux, et son excès peut souvent compromettre et celui qui le donne et celui qui le suit. Est-ce là l'effet de la merveillosité? non; c'est l'état naturel de l'homme dont l'esprit prend un essor rapide, incité qu'il est par les objets qui se présentent à ses regards, et font sur son imagination une impression indépendante de toute faculté étrangère ou réelle pour ce sentiment.

Je conçois qu'on s'émerveille sur ce qui, frappant instantanément nos sens, nous donne à peine le temps de réfléchir; mais ceci n'est pas l'effet d'une faculté particulière. Certes, l'homme qui n'a jamais quitté les lieux où il est né se trouve merveilleusement surpris lorsqu'arrivé à Rome, par exemple, il peut, d'un œil avide, contempler non-seulement les chefs-d'œuvre modernes, mais ces superbes débris de la ville appelée à juste titre la reine du monde et des arts.

Si cet homme réfléchit sur ce qu'a dû être Rome dans les premiers temps de son origine, par rapport à ses mœurs, à son gouvernement, à ses conquêtes, à ses hommes d'état, etc., son esprit s'illusionne facilement; il éprouve philosophiquement l'effet ressenti par tout individu qui, soit en présence des lieux, soit dans son cabinet, médite sur le merveilleux d'une cité devenue émule de la Grèce, pour la surpasser et rivaliser ensuite avec elle d'immortalité.

Une chose à noter dans le système de la phrénologie, c'est que ses auteurs disent bien rarement : telle faculté est franche, et, en raison de sa franchise, exerce impérativement telle ou telle fonction. Lorsque cette fonc-

tion a quelque chose de défectueux ou une tendance à être vicieuse, les phrénologistes lui donnent aussitôt des auxiliaires, et le *si*, arrivant fort à propos, couvre en quelque sorte la responsabilité du système et de ses propagateurs.

Ce sentiment, dit le phrénologiste, perd de plus en plus son influence dans la capitale, par l'enseignement de la médecine, de l'anatomie et de l'histoire naturelle. Cela prouve seulement que la merveillosité n'est point une faculté organique; qu'elle n'est que le résultat de la manière de voir, de sentir; que ce qui, pour des individus non instruits, paraît tenir du merveilleux, n'est, dans le cas contraire, que l'effet de la juste appréciation d'un phénomène ordinaire, mais extraordinaire pour celui auquel la cause en reste ignorée.

Certes, depuis qu'en médecine l'étude de la physiologie a établi entre tous les organes des relations qui paraissaient ne pas pouvoir ou ne pas devoir exister, on a mieux apprécié les phénomènes de la vie. Les fonctions de chaque organe ont été mieux étudiées, et la vérité est sortie de l'étude physiologique, pure et pleine de beautés, de sentiments. Les idées ont été fixées sur tous les points connus, et ce qui semblait une merveille dont on croyait devoir toujours ne pouvoir découvrir la source, est devenu un fait simple, mais susceptible néanmoins d'une étude approfondie pour arriver encore à des résultats plus certains.

Voilà pourquoi, à l'époque où nous vivons, le merveilleux a cessé de ce côté; et voilà aussi pourquoi l'illusion n'entraînant plus l'homme vers l'exaltation, son imagination moins impétueuse se renferme dans le cercle du positif et de la vérité.

Celui, d'ailleurs, qui se livre soit à l'étude de la médecine, soit à celle des autres sciences, sait d'avance ce que ces diverses études exigent. L'aptitude relative à chacune d'elles est la combinaison d'idées réfléchies qui le portent à embrasser plutôt telle science que telle autre; il en est de même pour l'artisan.

En soumettant à l'analyse toutes les propositions phrénologiques, on est fort embarrassé pour donner à chaque idée un sens déterminé et susceptible d'être compris; en effet, il paraît assez difficile d'expliquer que les auxiliaires du merveilleux soient l'espérance et l'idéalité, et que si, dans ce cas, l'homme manque de réflexion, cette combinaison de facultés entraîne les résultats les plus déplorables; car elle produit des joueurs qui, courant souvent après des chimères, vont même jusqu'à négliger le soin de leur personne et jusqu'à oublier les liens de famille. Devinez, si vous le pouvez, ce que tout cela veut dire, et vous nous donnerez une idée de la merveillosité.

La vénération peut se joindre, nous dit-on encore, au merveilleux; mais il n'y a point de loi nécessaire qui prescrive cette association, pas plus que toute association d'un organe avec tel ou tel autre, la nature s'opposant à une semblable règle.

Tout objet capable de frapper nos sens a pour eux quelque chose de merveilleux; il nous inspire un sentiment de considération par lequel nous sommes portés naturellement à la vénération. Ainsi, sans aller chercher loin nos preuves, nous les trouvons dans le spectacle de la nature, dont chaque tableau est autant de merveilles qui impriment dans notre ame et involontairement

le sentiment de la vénération envers l'auteur lui-même de la nature! Or, de la vénération à l'adoration il n'y a qu'un pas, et il ne faut pour cela ni combinaison multipliée d'organes, ni auxiliaires, pour faire passer dans notre ame ce sentiment, unique hommage du cœur et doux murmure de la reconnaissance.

Certainement, d'après ce que nous venons de dire, il ne peut y avoir de loi prescrivant cette association; c'est un sentiment naturel, et ce sentiment, né de la conscience, est la conséquence de l'impression que notre ame en a ressentie.

Si, d'un autre côté, la nature s'oppose à la règle d'*association* d'un organe avec tel ou tel autre, elle ne proteste pas contre la sympathie qui lie nos organes entre eux par tous les rapports d'une influence réciproque; elle n'a pas besoin de reccurir à ces auxiliaires des facultés phrénologiques destinées à balancer l'action trop énergique de certaines, et qui, n'étant pas toujours assez fortes ou assez d'accord, laissent à la faculté essentielle sa prédominance, et l'abandonnent, en quelque sorte, ainsi que nous l'avons démontré plus haut, sous l'empire immuable du fatalisme.

Que signifient les facultés du coloris et de la localité, appelées à figurer en première ligne comme auxiliaires du merveilleux? En vérité, c'est prendre les hommes pour des ignorants. Mais les plus simples répondront que ce qui donne du merveilleux à un paysage, par exemple, ce sont tous les accidents de terrain, les fuites ménagées, le mouvement imprimé à la nature muette par une rivière, par un simple ruisseau qui serpente, par des troupeaux, enfin, pour parler phréno-

logiquement, par tous les auxiliaires aptes à compléter les scènes ravissantes de la nature.

Si l'on suivait l'auteur dans le dédale de toutes ces facultés, simples suppositions, ce serait, pour tout homme réfléchi, un labyrinthe dont le fil d'Ariane ne pourrait l'aider à retrouver la sortie.

Vous voyez, en effet, pêle-mêle les facultés réceptives ou perceptives, subjuguées par le merveilleux et l'idéalité; vous voyez le merveilleux avoir en opposition les facultés qui, comme la circonspection, arrêtent toutes les idées, les émissions de la pensée, les manifestations des sentiments, la réflexion, belle et noble faculté, qui cependant se trouve souvent débordée par la merveillosité.

La seule chose vraie qu'on remarque dans ce chaos d'union, d'opposition, c'est que l'auteur avoue « que c'est en grande partie *la réflexion qui forme le jugement*. Mais, ajoute-t-il, il faut qu'il soit fort, autrement les facultés perceptives, l'*individualité*, l'*éventualité*, etc., s'associeront et seront entraînées par le merveilleux. »

Considérez où nous conduit la manie d'un système! On ne se doute pas que les bases sur lesquelles on l'appuie, manquant de la force nécessaire pour en soutenir le poids, il s'écroule de lui-même, sans qu'aucun effort ne vienne en aide pour le renverser.

Nous avons appris de quelle manière les phrénologistes voulaient expliquer la merveillosité, et comment ils l'entendaient. Nous avons jugé plus simple de l'expliquer par ses causes et ses effets naturels, et nous n'avons pas été chercher son origine dans le développement d'un organe préposé à cette faculté.

C'est être de l'avis de Broussais que de regarder ce sentiment comme une source de jouissance à laquelle on sacrifie tout dans le jeune âge ; on le voit diminuer peu à peu, finir même par se détruire avec l'expérience de la vie, et par désillusionner.

Le merveilleux, dans le jeune âge, est tout ce qui, flattant sa vue, satisfait en même temps ses désirs. L'automate est, pour l'enfant, une merveille de création ; la poupée, pour la petite fille, est la merveille d'elle-même, et plus est grande la jouissance qu'elle éprouve de lui répéter les leçons qu'elle reçoit chaque jour d'une mère tendre et bien-aimée. Ce sentiment est donc dans la nature, puisqu'on le retrouve chez tous les individus à cette première époque de la vie ; et lorsque cette jouissance du merveilleux s'éteint, c'est pour faire place à des jouissances plus réelles, qui finissent elles-mêmes par se détruire et désillusionner, parce que l'expérience a démontré que tous les âges ont leur moment de merveillosité et d'illusion, comme ils ont leur déclin de désenchantement.

Dans les passions du cœur, l'amour cesse d'être une merveille, une illusion ; mais l'amitié devient son auxiliaire, et ce sentiment supplée à la durée éphémère du premier.

Non, les petites intelligences ne s'effacent pas devant les grandes et belles merveilles de la nature. Le petit cerveau les comprend selon la capacité de son intelligence, et peut-être les voit-il plus vraies, plus réelles que celui dont le cerveau plus étendu les admire souvent avec indifférence, ou en tire des inductions plus systématiques que philosophiques. Le cerveau petit ne va pas chercher dans la phrénologie la cause qui produit la

merveillosité ; il ne s'appesantit pas, par une étude abstraite, à rechercher si son admiration pour les merveilles dépend de ce que telle ou telle de ses parties est le siége de l'organe de la merveillosité, et des auxiliaires qui doivent ajouter la plus ou moins grande prédominance de cette faculté.

Le sauvage avait-il besoin de l'organe de la merveillosité pour faire éclater sa surprise, toutes les fois qu'une éclipse de soleil ou de lune arrivait ? Il a pu croire que c'était un présage sinistre que la disparition subite ou graduée du soleil ; mais, plus observateur de cette merveille qui, dans le cours de sa vie, a dû se répéter plusieurs fois, il n'a plus constaté qu'un fait naturel, dont son esprit a gardé un souvenir de comparaison entre la première éclipse et la seconde.

Attaquer la civilisation, comme le fait Broussais, en disant que l'ignorance étant notre état de nature, il en est résulté que cet état a persisté dans les masses, puisque l'éducation manquait, c'est répondre, par ce dernier aveu, à cette question importante.

« La civilisation a-t-elle pu s'opérer sans l'éducation des peuples ? » Or, pour que cette éducation eût lieu, il fallait nécessairement établir des communications, des relations de peuple à peuple. Certainement on a dû s'adresser aux instincts et aux sentiments de ces masses. Les hommes qui, par leur supériorité seule, se sont trouvés à la tête de la civilisation, étaient donc déjà un objet de vénération, et cette vénération ne pouvait être elle-même que le résultat de ce merveilleux qui, aux yeux de ces peuples ignorants, émanait de leur conduite, de leurs actions. Ce merveilleux ne les a pas seulement entraînés comme merveilleux, mais comme

conséquence de faits patents pour eux, quoiqu'ils ne passent en expliquer les difficultés.

Louis XIV illusionnait sa cour. Napoléon était, pour l'armée et ses chefs, la merveille la plus éclatante et la plus entraînante; un regard, un mot suffisait pour animer ces masses et combler leur dévouement.

Etaient-ce de véritables législateurs, les hommes qui, selon Broussais, s'emparaient de l'égoïsme et de la merveillosité pour dire aux peuples : « Si vous ne faites pas ce que nous vous disons, vous avez une puissance suprême (*que les hommes ne pourraient voir qu'avec le merveilleux*) qui va vous exterminer ?

C'est ainsi, d'après Broussais, que toutes les civilisations ont commencé.

Ce serait donc de cette manière que les Espagnols auraient civilisé les malheureux Péruviens ! Laquelle des deux nations a offert plus de merveilleux, ou de celle qui tuait, ou de celle qui se laissait égorger ? Et le résultat de tant de merveilles a été l'extermination de toute une population ; et cela, pour un métal qu'aujourd'hui l'Espagne emprunte à grands frais pour défendre une liberté dont elle est si peu digne.

Les chefs qui conduisaient ces aventuriers possédaient, comme tous les tyrans, l'organe de l'égoïsme ; un seul peut-être, Christophe Colomb, avait eu le sentiment de la merveillosité ; mais ce sentiment n'était chez lui que la conséquence des réflexions studieuses qu'il avait faites sur l'étendue du globe et sur la possibilité physique d'abord et par suite sur la certitude morale de l'existence de peuples au-delà des tropiques, et inconnus jusqu'alors, car il n'avait pas été encore donné à l'homme de pénétrer dans aucune de ces régions lointaines.

Si l'on ajoutait foi à tous les dires de Broussais, il semblerait que la civilisation a toujours été, dans le principe de la formation des sociétés, sous l'influence de l'égoïsme des législateurs et de leur despotisme.

En remontant aux premiers âges du monde, nous trouvons une civilisation établie sous la puissance de lois justes, sévères, mais non tyranniques. Les lois de Moïse, qui ont servi de modèle à tous les législateurs, se distinguent par leur sagesse, par leur équité, et par leur appropriation aux mœurs du peuple qu'il était chargé de conduire, et à la sûreté duquel un ordre divin lui avait prescrit de veiller.

Chez les peuples voisins de la Mésopotamie, la civilisation avait acquis sa force, son énergie, et les peuples livrés à son pouvoir ne se plaignaient pas d'être obligés de le reconnaître. Cette obéissance passive était le résultat, non de l'égoïsme des chefs, mais de la nécessité d'une soumission qui entretenait parmi tous les membres de l'état ou de la tribu l'harmonie politique, l'harmonie civile, et, par suite, le plus grand accord dans l'ordre social.

Jamais un Attila serait-il parvenu à jeter les germes d'une civilisation? il aurait fallu pour cela qu'il fût lui-même civilisé; et, dans la rapidité de ses excursions, a-t-il jamais été frappé du sentiment de la merveillosité, lorsqu'il faisait tomber sous sa hache des nations entières, et qu'il renversait les monuments de leur civilisation?

Qu'entend donc Broussais par les hommes supérieurs? Selon lui, ce sont des hommes qui se sont créés par les faits législateurs, qui ont d'abord fourni aux masses de quoi manger, de quoi vivre, puis ensuite, pour les

maintenir sous leurs ordres, sous leur *despotisme*, leur ont inspiré la crainte afin de se faire respecter.

Tout le monde a entendu ce langage, et chacun s'en est extasié, sans songer qu'il était non-seulement faux, mais plus encore, qu'il était ridicule.

Il ne s'agit pas de fournir aux masses de quoi manger, de quoi vivre, il faut d'abord les réunir, et pour cela il faut avoir acquis sur leur esprit une confiance première, puis une autorité, et les premiers qui ont été ainsi soumis ne l'ont pas été parce qu'on leur a donné de quoi manger, de quoi vivre; c'est la première condition, la nécessité de nature; mais parce qu'on a ébloui leur imagination par des tableaux d'intérêts privés, qui sont devenus des intérêts généraux lorsque des lois de civilisation leur ont été posées. Mais ces lois de civilisation pouvant devenir funestes au législateur, par la crainte qu'il s'était faite qu'en éclairant trop ces mêmes peuples il ne fût plus le maître de les soumettre à ses volontés, pour assurer sa domination il a tenté de créer le despotisme; du despotisme est venue la tyrannie, et la tyrannie a détruit la civilisation. Voilà ce qui s'est passé, et voilà ce qui arriverait encore si les peuples moins éclairés ne veillaient eux-mêmes à augmenter les progrès de leur civilisation, en ne confiant plus leurs droits ni leurs intérêts aux mains d'un pouvoir absolu quelconque. Disons aussi que la civilisation marche vers le dernier degré de perfection, selon les caractères, les habitudes, l'instruction et les besoins des peuples.

Certainement on concevra que tout homme qui a envahi le pouvoir se fasse craindre pour se faire respecter; mais sera-ce son pouvoir absolu, impérieux, qui donnera la civilisation? je ne le pense pas. Lorsque

la crainte seule inspire le respect, c'est une soumission du moment, dont le règne peut d'un instant à l'autre cesser, parce que les peuples, en général, n'estiment, ne vénèrent leurs chefs, que s'ils sont pour eux ce qu'étaient dans l'antiquité les patriarches ou chefs aimés et respectés de leurs familles.

Quelle différence, en effet, entre les règnes des Trajan, des Marc-Aurèle, des Antonin, et ceux des Claude, des Galba, des Géta, des Domitien, des Néron ? La nation, sous les premiers, reprenait son caractère de franchise, de mansuétude, de civilisation, qu'elle perdait si promptement sous la domination de ces monstres qui n'avaient d'humain que la figure. Que ces hommes qui me parlent de civilisation obtenue par le despotisme et la crainte, me disent si la conduite de ces législateurs despotes ou tyrans n'a pas ébranlé, tel qu'à Rome, les bases de la civilisation, en faisant pour l'avenir dégénérer les peuples dans leur état moral, politique et social ? Cela ne saurait être autrement : quand le despotisme gouverne, le dégoût s'empare des citoyens, il n'existe plus d'attachement pour la patrie, et chacun va chercher sur un sol étranger une civilisation qui n'existe plus que de nom dans le pays vers lequel, en partant, on porte ses derniers regards de regrets et d'attachement.

Quelle a été l'origine véritable de la civilisation ? le christianisme. Il semble que ce mot de christianisme soit, pour les phrénologistes, un mot de terreur qu'on doive exclure de tout langage, pour y substituer le mot vague de philosophisme.

Cependant, c'est au christianisme que les peuples sont redevables des progrès que tous, sans exception, ont faits dans

dans la civilisation. Des mœurs encore barbares étaient entretenues par les idées fausses d'une religion toute d'idolâtrie, et plus propre à en retarder la marche. Le christianisme paraît, et, malgré les coups meurtriers, sanglants, qu'il reçoit de la fureur d'un pouvoir qui voit, chaque jour, sa croyance, ses lois, ses mœurs, sa civilisation barbare, s'éteindre devant le flambeau de la vérité, le christianisme triomphe, et de ses catacombes sortent les premiers et les plus vertueux réformateurs des lois anciennes du despotisme religieux et politique. Ces hommes, dans leurs inspirations divines, vont répandre partout la clarté des lumières qui les précèdent, lumières qu'ils ont puisées à la source du code le plus sublime, parce qu'il porte l'empreinte de son céleste auteur.

Quand des peuples appelés barbares par rapport à notre civilisation reconnaissent dans le fondateur du christianisme un prophète (1) égal à celui qu'ils honorent, lorsque le livre qui les régit contient une grande partie des maximes de sa morale, lui seul échappe à la pensée de nos phrénologistes ; et lorsque c'est à la douceur et à la certitude de sa doctrine que la véritable philosophie attribue ce que les peuples civilisés sont aujourd'hui, la phrénologie se tait pour se livrer à toutes les hypothèses de la merveillosité, comme si la plus grande merveille n'était pas la puissance que le christianisme a exercée sur les esprits des philosophes les plus instruits, et sur le cœur des peuples les plus encroûtés d'ignorance et de superstitions !

Nous ne dirons point non plus, ce que personne n'ignore ou ne doit ignorer, quelle a été l'influence du

(1) Ainsi nommé par les Mahométans.

christianisme sur les sciences ; elle en était la conséquence. Le langage de la vérité, annoncée aux peuples dans toute sa pureté, les attirait par une pente facile vers le désir de tout connaître, de tout expliquer ; et comme la voix d'une morale indulgente frappait agréablement leurs oreilles, ils se réunissaient entre eux, se communiquaient leurs pensées, établissaient des comparaisons, s'argumentaient en quelque sorte les uns et les autres, et de cette réciprocité de relations découlait une source de lumières, qui, épurées par les discours de chefs instruits, augmentaient les progrès de leur civilisation intérieure, pour perfectionner ensuite la civilisation générale des masses. Bien loin que la vérité parût après que les sciences se cultivèrent, elle fut, au contraire, l'incitation réelle qui poussa les hommes à apprendre, afin d'étendre leurs recherches au-delà des limites tracées jusqu'alors à leur constance, à leur sagacité. Il est donc certain qu'une fois établie, le merveilleux dut cesser. Les sens n'étant plus frappés de même, ce merveilleux ne fut pour eux que l'illusion d'une erreur mensongère ; puis ils finirent par ne le considérer que comme des effets et non des causes.

Je laisse Broussais déclarer que la phrénologie se compose de morale, de philosophie, d'histoire naturelle, se rattache à toutes les sciences, et forme le complément des découvertes les plus importantes de l'époque. Je crois en avoir déjà dit assez pour prouver le vide de ces idées, qui, toutes reposant sur le développement de facultés organiques et de leurs auxiliaires, nous conduiraient, si l'on y ajoutait foi, à un fatalisme dont le déisme ou l'athéisme déguisé serait la base unique et la doctrine par excellence.

J'ignore s'il y a encore des hommes astucieux occupés à travailler en sous-œuvre pour faire prédominer le merveilleux aux dépens de la vérité; seulement j'aurais désiré que Broussais nous indiquât quels sont ces hommes. Comme cette accusation paraît être générale, nous ne nous y attacherons pas.

« L'esprit des masses, ajoute le phrénologiste, n'est préparé que depuis peu à l'étude des faits qui forment toutes les sciences, de sorte que celles-ci ont de la peine à *pénétrer* dans l'intelligence humaine. »

Cependant, à voir la rapidité avec laquelle marche l'esprit humain, on est étonné d'entendre *que des hommes astucieux travaillent à faire prédominer le merveilleux aux dépens de la vérité.*

Mais, vous-mêmes, répondrai-je, phrénologistes, êtes-vous au-dessus de ce reproche, et ne donnez-vous pas ou plutôt ne cherchez-vous pas à établir comme vérité des opinions qui, ne reposant que sur des hypothèses, sont, pour des hommes sensés, l'effet de votre propre *ingéniosité?* N'est-ce point par la merveillosité de vos idées que vous prenez tous les moyens de donner à vos systèmes cette étendue que vous désireriez voir augmenter par une croyance passive? Voyez d'ailleurs combien Broussais s'agite, s'irrite, lorsque la moindre contradiction vient s'opposer à l'étude ou à la propagation de sa doctrine. Heureusement, comme il le dit, l'illusion et le merveilleux passant, quoiqu'avec lenteur, finiront par s'éteindre dans la masse même des individus que cette merveillosité aura séduite pendant un temps plus ou moins long, parce que l'organe de la réflexion finira par prédominer, et qu'il ne restera du système que ce qu'il peut offrir de ridicule ou d'amusant.

DE L'IDEALITÉ.

Idéalité, mot qui, en phrénologie, représente le mot *imagination*.

On appelle ainsi cette faculté de l'ame qui rend les objets présents à la pensée. C'est le pouvoir que chaque être sensible éprouve en soi de se représenter dans son esprit les choses perceptibles : cette faculté dépend de la mémoire. On voit des hommes, des animaux, des jardins; ces perceptions entrent par les sens, la mémoire les retient, l'imagination les compose; voilà pourquoi les anciens Grecs appelèrent les Muses *filles de mémoire*.

Il est très-essentiel de remarquer que ces facultés de recevoir des idées, de les retenir, de les composer, sont au rang des choses dont nous ne pouvons rendre aucune raison : ces ressorts invisibles de notre individu sont dans la main de l'Etre suprême qui nous a faits, et non dans la nôtre.

Peut-être ce don de Dieu, l'imagination, est-il le seul instrument avec lequel nous composons des idées, et même les plus métaphysiques ?

La situation dans laquelle les phrénologistes placent ce sentiment ou cette faculté, entre les organes du merveilleux et de la gaieté, n'est autre que celle qui lui a été assignée de tout temps par les philosophes observateurs. En effet, veut-on indiquer où réside l'imagination, la main se porte, comme involontairement, à l'endroit où celui même qui a le moins d'imagination semble la distinguer et la reconnaître. Une sorte de perception, d'intuition, lui indique que c'est de la partie supérieure du cerveau que l'imagination prend son essor; et ce qui le prouve encore plus sensiblement,

c'est la pose habituelle et noble que prennent les hommes lorsque, le feu de l'imagination s'emparant de leur ame, ils élèvent leurs regards vers les cieux comme pour en recevoir les inspirations.

Ce sentiment existe donc chez l'homme comme une des merveilles ou des preuves de son intelligence; supérieure chez les uns, si elle est inférieure chez les autres, elle n'en est pas moins réelle; la nature a voulu, par cette distinction, proportionner l'imagination de chacun à son intelligence propre ainsi qu'à ses besoins, et les limites tracées par elle témoignent de cet ordre régulier qu'elle a voulu établir partout et en tout, pour fonder l'harmonie qui doit exister entre les intelligences d'un degré élevé comme d'un degré inférieur.

C'est une grande folie sans doute que de vouloir assigner à l'imagination des facultés auxiliaires pour la faire pencher, dans son développement ou dans son exaltation, plus vers tel objet que vers tel ou tel autre sujet.

L'imagination n'est pas un acte simple de la vie intellectuelle, elle est le produit de la mémoire, et conséquemment le résultat de l'impression exercée sur l'esprit dont l'ame est le modificateur.

Lorsque l'on considère l'imagination dans tout son ensemble, on voit qu'elle n'est pas l'effet d'un état accidentel, mais d'un état qui conçoit, et, d'après la perception qu'il a acquise, ajoute ou retranche ce qui lui convient dans l'idée qu'il s'est formée des objets.

L'imagination ne s'exerce donc pas sur tout ce qui apparait à nos sens; elle possède un sentiment inté-

rieur; il lui trace en quelque sorte le cercle dans lequel elle croit devoir se renfermer. Circonscrite dans ses limites, cette imagination ne tente point de les franchir, et dès l'instant qu'elle ne peut s'en écarter, elle ne s'exalte point et ne va pas dans les abstractions chercher un but qu'elle ne saurait atteindre.

Dira-t-on en ce sens que son activité est contre-balancée par des auxiliaires? Dans cette supposition, en aurait-elle besoin? et pourquoi, lorsque rien ne l'oblige à s'étendre au-delà du possible, lorsque l'intelligence qui la dirige raisonne assez pour la rendre elle-même raisonnable et la contenir dans sa véritable position?

Mais si l'imagination est excitée par une cause surnaturelle, je dis surnaturelle comparativement aux individus, elle entre dans une catégorie différente. Elle s'inspire par le génie, prend une forme nouvelle et n'appartenant qu'à elle; on la voit briller d'un éclat d'autant plus grand, que le sujet qui l'enflamme ou l'exalte en est plus digne. Disons aussi que cette imagination fait le caractère essentiel de l'homme qu'elle domine. Il a le génie propre à cette imagination; son origine remonte à la naissance de l'individu; son âge et son éducation en ont développé les éléments; le monde et l'expérience ont mis le comble à ses progrès; et cette imagination a marqué du sceau de sa gloire l'homme devenu l'homme de génie par excellence.

A quoi se réduisent alors tous ces auxiliaires phrénologiques? Eh bien! admettons-les pour un moment; pourquoi l'idéalité, comme faculté située au lieu et place assigné par la phrénologie, ne se montre-t-elle

pas la même pour tous les actes ou phénomènes de l'imagination ? d'ailleurs, je ne vois pas pourquoi la faculté de l'idéalité, ne changeant ni de lieu, ni de place, ni de rapports avec ses auxiliaires, porte plutôt vers la poésie, les arts, l'éloquence délibérative, démonstrative ou non, que vers telle ou telle autre faculté ? Je sais que les phrénologistes répondront, comme Broussais l'a fait, en disant : « Ne soyons pas surpris de remarquer souvent des points incertains en phrénologie, car toutes les sciences en sont là ; elles marchent pas à pas, etc..... » Cette réponse est bien peu satisfaisante ; elle prouve seulement l'embarras dans lequel les phrénologistes se trouvent de résoudre les questions les plus importantes, et celles sur lesquelles se base la philosophie la plus sage et la mieux éclairée.

Malheureusement, nous sommes forcés de l'avouer, cela tient à l'esprit du siècle, qui, sans doute très-éclairé, ne distingue point entre le possible et l'impossible ; l'impossible, en ce qu'il n'est pas donné à l'homme de pénétrer dans la volonté arrêtée du Créateur.

Chacun veut expliquer l'esprit, et nul ne peut le définir. L'astronome s'enfonce dans les profondeurs célestes, et son œil est arrêté par le voile qui dérobe l'infini à ses regards.

Il en est de même des philosophes qui ont prétendu faire entrer l'infini dans leur imagination, en cherchant à tout expliquer, sans se douter qu'ils embrouillaient la question plutôt que de l'éclairer. En voulant tout pénétrer, tout approfondir, ils sont restés sur le bord du chemin, incertains de tourner à gauche ou à droite.

Pour traiter de l'imagination, il faut avoir, dit Broussais, plus que de l'imagination; il est besoin aussi de posséder beaucoup de jugement et d'expérience. C'est ce que nous avons exprimé plus haut; et en cela nous sommes charmés de nous trouver d'accord. Quant à ce qu'ajoute Broussais, « que d'ailleurs, pour bien étudier cette faculté, on doit avoir égard aux observations faites par les phrénologistes, » nous ne saurions être de cet avis; car nous ne pouvons nous arrêter comme eux sur les moyens dont ils se servent afin de donner à l'imagination, à ses actes, à ses développements, etc., l'origine qu'ils lui supposent, telle aidée ou appuyée qu'elle soit, selon eux, par tous les auxiliaires qui lui procurent l'énergie compliquée ou combinée dont elle a besoin pour être ce quelle doit paraître effectivement.

Si les phrénologistes avaient dit, comme le célèbre Addison, que le sens de la vue est celui qui fournit seul les idées à l'imagination, nous leur aurions opposé l'opinion des philosophes qui reconnaissent que les autres sens y contribuent aussi; mais nous n'aurions pas admis pour cela que l'imagination, pour être plus ou moins active ou plus ou moins circonscrite, avait besoin de facultés organiques capables d'agir sur elle d'une manière négative ou absolue.

Bacon nous donne une idée très-juste de l'imagination, qu'il regarde comme la messagère qui entretient la correspondance de l'entendement et de la volonté. Les sens sont à ses ordres pour lui rapporter les objets; elle en rend compte à la raison, qui, après les avoir examinés, les renvoie à la volonté pour en décider en dernier ressort.

Voltaire et Marmontel ne croyaient point que, pour *la perception*, *la mémoire*, *l'imagination*, *le jugement*, il y eût des organes distincts, dont l'un aurait eu le don de sentir, l'autre de se ressouvenir, le troisième d'imaginer, le quatrième de juger. Les hommes, ajoute Voltaire, sont plus portés à croire que ce sont des facultés différentes et séparées. C'est cependant le même être qui fait toutes ces opérations que nous ne connaissons que par leurs effets, sans pouvoir rien connaître de cet être.

Cet aveu d'un philosophe tel que Voltaire nous paraît d'un grand poids dans la balance des diverses opinions qui semblent se partager entre la doctrine phrénologique et la doctrine philosophique. Ce n'est pas que les partisans de la phrénologie ne regardent cette dernière comme le *nec plus ultrà* de la philosophie, les autres doctrines n'ayant, selon ces messieurs, de valeur que par elle. Comment en serait-il autrement lorsque celle qu'ils professent localise toutes les facultés, tous les sentiments, et que, les faisant dériver du développement d'une faculté organique, ils leur font jouer séparément ou collectivement un rôle particulier, mais susceptible de se combiner selon la puissance réunie ou séparée de plusieurs organes avec lesquels ils ont des rapports plus ou moins immédiats?

Aussi l'imagination n'a-t-elle pas toute cette liberté qui lui donne ce noble essor auquel l'ame préside, lorsqu'elle reçoit l'influence d'une impression douce, généreuse, si propre à l'enflammer ou à l'exalter.

Ne remarque-t-on pas que l'imagination est étreinte dans ses mouvements, si le sentiment qui l'excite n'a rien qui porte sur les sens une sensibilité relative?

L'imagination, pour se produire, a donc besoin de se livrer à toute l'expansion de l'ame. Et certes, elle ne saurait avoir cette expansion si elle se trouve assujétie à d'autres facultés qui, loin d'en modérer sagement la force, se la partagent en quelque sorte pour la rendre nulle ou au moins ordinaire, ou, dans un autre sens, la faire sortir des bornes tracées par la réflexion, la raison et le jugement.

Les philosophes ont distingué l'imagination en passive et en active. La première est destinée à retenir une simple impression des objets; la seconde arrange ces images reçues, pour les combiner en mille manières. Cette distinction philosophique et toute naturelle serait, pour les phrénologistes, deux faits matériels exigeant deux facultés d'organes distincts et exerçant leur empire sous l'influence d'auxiliaires modificateurs. Selon eux, presque toutes les facultés lui servent d'auxiliaires; il semble que l'imagination que nous personnifions ici ne puisse plus marcher qu'à l'aide du merveilleux, de la comparaison, de la causalité, de l'ordre, de la combativité, de la destructivité, de la bienveillance, de l'affectionnitivité, etc., qui lui impriment des directions.

On a dû voir par ce que nous avons dit plus haut que nous nous sommes fait une tout autre opinion de l'imagination. En empruntant les idées de philosophes non moins versés dans la métaphysique que Broussais dans la science phrénologique, nous trouvons qu'il y a plus de résultats heureux ou avantageux dans leur manière de considérer l'imagination relativement à ses actes et à ses effets.

L'imagination ne dépend-elle pas aussi du mode

de sensation? Voir est déjà beaucoup, mais sentir donne la mesure de l'impression qu'on éprouve. Cette impression se communique et se reporte sur le centre de la sensibilité passive et réfléchie, comme les objets se reflètent sur un miroir et sont perçus d'une manière variée ou différente, selon la disposition des individus.

Que signifie, après tout, cette idéalité qui n'agit pas d'une inspiration propre, et, pour être une imagination véritable, a besoin de s'entourer d'appuis bons ou mauvais, et de recourir à un amalgame de facultés, qui, arrangées d'après la méthode phrénologique, sont une macédoine où chaque imagination peut s'exercer sous l'influence d'une ou de plusieurs autres de ces facultés réunies?

Quoi! il faudra, pour que je pense ou que mon imagination se développe, il faudra, dis-je, que ma tête présente à sa surface l'empreinte des organes que mon cerveau est censé contenir! et si, malheureusement pour moi, ces empreintes n'expriment qu'imparfaitement la faculté qui doit me faire agir plus dans tel sens raisonnable que dans tel autre, je me trouverai condamné à vivre ou à marcher sous l'influence de telle faculté qui ne sera pas la plus heureusement ou la plus avantageusement constituée pour mon bonheur physique ou mon bonheur moral? En vérité, l'auteur de la nature aurait agi bien au hasard, puisqu'il aurait laissé ainsi dans l'imperfection le chef-d'œuvre de la création.

Et, dirai-je encore, Dieu aurait donné à l'homme l'intelligence et il l'aurait privé d'en faire convenablement usage, puisqu'il aurait livré le centre général

de la vie intellectuelle à l'influence d'une modification d'organes, lesquels, en se multipliant, ne lui laissent point, à lui, source universelle des idées, les moyens d'en former un tout conforme au but véritable, celui d'exciter en nous ces idées vraies, donnant une étendue immense à l'imagination, ou la modérant lorsqu'elle tend à s'égarer dans des espaces imaginaires.

Il n'en saurait être ainsi, et nous reconnaîtrons avec les hommes éclairés qui ont pris la sagesse pour guide, que, dans nos raisonnements, toutes nos connaissances sont fondées sur des images tracées dans notre cerveau. Nous ne nous en apercevons pas; mais, en nous arrêtant un moment pour y songer, nous voyons que les images sont la base de nos actions.

Nous n'ignorons pas, d'ailleurs, que des idées suivies se forment en nous et malgré nous, lorsque nos sens sont appesantis par le sommeil. Eh bien! si ces idées ont lieu pendant notre sommeil, à plus forte raison pendant la veille. Il existe donc chez nous un sens intérieur qui agit impérieusement sans avoir besoin du secours de notre volonté. Ces idées, qui ont subi, en quelque sorte, une incubation pendant le sommeil, se réveillent avec nous, suscitent notre imagination, la passionnent ou l'équilibrent de manière qu'elle conserve son niveau sans se porter au-delà du sentiment réfléchi et de la raison.

Malheureusement cette faculté, passive et tout-à-fait indépendante de la réflexion, puisque nous ne pouvons prévoir l'idée que nous aurons dans une minute ou d'un instant à l'autre, devient la source de nos passions et de nos erreurs, et nous ne pouvons

convenir qu'elle soit sous une dépendance d'organes qui, par leur développement, nous portent vers tel ou tel acte ou dirigent notre imagination vers telle ou telle action.

Cette faculté passive a cela de particulier, c'est que, loin de dépendre de la volonté, elle la détermine; elle nous entraîne vers les objets qu'elle peint, ou nous en détourne selon la manière dont elle les représente. Tel est le sentiment de Voltaire. On doit apprécier le sentiment d'un homme qui n'a pas toujours établi ses pensées philosophiques sur l'impartialité de ses opinions.

Je crois avoir déjà fait remarquer que si l'imagination dépendait de l'existence unique des organes assignés par les phrénologistes, on ne verrait pas pourquoi, d'une part, l'imagination n'offrirait pas les mêmes phénomènes; de l'autre, pourquoi la modification apportée par les auxiliaires n'aurait pas les mêmes résultats. Il est bien facile quelquefois d'assigner le point de départ; mais l'époque de l'arrivée est toujours incertaine, en raison des divers incidents qui peuvent survenir pendant la route ou pendant tout le voyage.

Il en est de même en philosophie, lorsque l'on n'appuie point ses raisonnements sur des bases solides. Tout peut être en argumentation et la preuve en être difficile, pour pas dire quelquefois impossible.

Il faut donc que les phrénologistes sachent que si nous avons admis avec tous les philosophes une imagination passive, nous admettons également avec eux une imagination active. Si, pour Broussais, leurs idées sont des errements, nous nous soumettons à son jugement, préférant les errements d'une saine philosophie aux ensei-

gnements d'une doctrine toute de matérialisme et dont la conséquence est le fatalisme.

Mais, me dira-t-on, qu'entendez-vous par *imagination active?* C'est celle qui joint la réflexion, la combinaison à la mémoire. Elle rapproche plusieurs objets distants, sépare ceux qui se mêlent, les compose et les change; elle semble créer quand elle ne fait qu'arranger, car il n'est pas donné à l'homme, dit Marmontel, de se faire des idées, il ne peut que les modifier.

Cette imagination est aussi indépendante de nous que l'imagination passive, et pour prouver qu'elle ne dépend pas de nous, Voltaire et Marmontel ont émis l'opinion suivante:

« C'est que si vous proposez à cent personnes également » ignorantes d'imaginer telle machine nouvelle, il y en » aura quatre-vingt-dix-neuf qui n'imagineront rien, mal- » gré leurs efforts. Si la centième imagine quelque chose, » n'est-il pas évident que c'est un don particulier qu'elle » a reçu? C'est ce don qu'on appelle *génie;* c'est là » qu'on a reconnu quelque chose d'inspiré, de divin. »

C'est avec une semblable philosophie que l'on se comprend. La nature a été aussi sage qu'économe dans la distribution de ses faveurs, et celui qu'elle n'a pas doué d'un génie supérieur ou transcendant est dédommagé par d'autres facultés ayant aussi leur génie propre. Toutes ces facultés brillent d'un premier ou d'un second éclat, selon la somme d'imagination qui en fait la base ou le soutien.

Ce quelque chose d'inspiré, de divin, n'est point, pour nous, l'impulsion donnée à l'imagination par une faculté organique supposée; c'est un privilége que cette même nature accorde à certains individus, par exemple, lors-

que, créant l'homme poète, elle lui donne l'enthousiasme, fait naître dans son esprit une émotion soudaine, et l'identifie au personnage qu'il représente, en le mettant, en quelque sorte, à sa place.

Le génie prend donc sa source en lui-même ; il n'attend pas qu'une faculté organique, distincte ou aidée d'auxiliaires, se développe, l'enflamme, et excite chez lui l'enthousiasme ; mais il faut pour cela ce don de nature, ce don d'aptitude capable de fournir à ses idées cette sublimité, cette force, cette puissance d'énergie qui le monte à son plus haut degré d'élévation et de grandeur. Ce n'est donc, je le répète, que par une sorte de privilége que ce phénomène a lieu ; car c'en est un véritablement, puisque le génie peut embrasser la plus grande étendue possible d'imagination active.

Remarquons en même temps que les hommes privés de cette imagination active, surtout ceux qui passent leur vie dans les calculs ou dont l'esprit est toujours plongé dans des affaires épineuses, n'ont qu'une imagination stérile, qui ne sort pas du cercle étroit tracé par la plus simple médiocrité.

Est-il des auxiliaires susceptibles de donner à cette imagination stérile un ébranlement assez puissant pour en changer la nature et le caractère ? Nous ne le pensons pas, parce que certains esprits ne peuvent se modifier par aucun des moyens qui, tels actifs qu'ils fussent, ne sauraient produire sur eux la plus forte comme la plus légère émotion.

Est-il possible de songer, sans honte pour l'esprit humain, que ce que l'incitation morale ne peut faire l'incitation physique l'opère ?

Je ne sais si l'oisiveté dépend d'une faculté ; mais

ce dont je suis convaincu, c'est que, chez plusieurs individus, c'est une habitude qui absorbe ou anéantit complètement l'imagination. Eh bien ! que cet oisif fasse un excès dans l'usage du vin ou de la liqueur, son imagination se monte, et son esprit souvent arrive au diapason du génie, dont les idées brillantes ne peuvent faire croire que, hors de l'état d'ivresse, il était incapable de la plus simple pensée comme du plus simple calcul. Ce moment passé, il retombe dans la nullité d'où, par un cas fortuit, il était sorti. Cette faculté du génie ne se serait-elle développée ou n'était-elle susceptible de se développer que sous l'influence d'une cause matérielle excitante ? ou bien, les auxiliaires phrénologiques n'avaient-ils de puissance que sous l'influence des excitants alcooliques pris outre mesure, contre les habitudes ordinaires de l'individu ? Ce serait une sorte de fatalité de ne pouvoir sortir de cet état que momentanément, et encore par des causes qui véritablement compromettent d'une part la dignité de l'homme, de l'autre sa santé, et par suite son existence.

Spurzheim pense que l'idéalité a pour fondement le désir de faire du beau, de se faire admirer et d'exciter l'émotion, en un mot, de toujours se surpasser dans ce genre là. Cela est très-bien, on peut en citer de fréquents exemples ; mais suffit-il d'en avoir le désir ? qui de nous ne l'a pas ? D'un autre côté, si la nature ne nous a point favorisés de la faculté de réaliser ce désir, nous restons ce que nous devions être ; seulement nos facultés, moins développées que chez les individus privilégiés, se modifient par nos habitudes de relations, de rapports avec tout ce qui nous approche ou nous entoure.

Les

Les phrénologistes ont-ils bien réfléchi que ce désir du beau, de l'admiration et de l'émotion, était toujours le produit du désintéressement moral? et ne serait-il pas souvent le résultat d'un sentiment d'orgueil, de vanité ou d'égoïsme? Chez l'homme, lorsque l'on considère bien son caractère, on reconnaît que, par la faiblesse attachée à sa nature, il est facilement enclin à s'abandonner à toutes les passions dont le principe peut être louable, généreux, grand et héroïque, mais néanmoins s'allier à tout ce qui flatte son orgueil, sa vanité, son égoïsme et son ambition. Nous parlons ici philosophiquement, et nous ne faisons entrer dans ces considérations aucun des auxiliaires dont la phrénologie se sert pour expliquer les questions les plus ardues de son système.

Certainement, l'homme *capable* qui veut plaire, émouvoir, qui veut qu'on dise que c'est beau, qu'on l'admire, doit employer tous les moyens conformes à l'accomplissement de ses désirs, et ces moyens sont nécessairement subordonnés à sa capacité; car il ne suffit pas de désirer, il faut encore avoir cette étendue de moyens qui, si elle ne nous rend pas susceptibles de tout entreprendre, au moins nous conduit au but que nous voulons atteindre, en raison des facultés indispensables et convenables, données par la nature pour l'exécution de nos entreprises.

J'ai dû généraliser ces propositions, parce qu'elles renferment les diverses conditions que l'homme est appelé à remplir dans le développement de son idéalité, ou selon la détermination et l'entraînement de son imagination. Ainsi, que ce soit vers les arts, les sciences, la poésie, l'éloquence, etc., nous pren-

drons toujours pour type de l'imagination la faveur particulière accordée à tous les individus supérieurs qui semblent nés pour se distinguer dans telle ou telle partie des sciences, des arts, de la poésie, de l'éloquence, etc.; nous disons nés, parce qu'en effet on n'excelle dans les unes ou dans les autres qu'autant qu'on a reçu de la nature le talent nécessaire à l'accomplissement de ces diverses conditions. De l'emploi bien raisonné de ces facultés dépend le succès qu'on doit obtenir dans le monde, et c'est en cela que le désir de se faire admirer ne suffit pas; il faut réunir tout ce qui constitue le génie et sa perfectibilité; il faut qu'un accord ou harmonie parfaite règne entre toutes les facultés, pour qu'il produise, en se développant, les émotions nécessaires d'où résultent la conviction et le charme de tous les sens, ou au moins de ceux les plus susceptibles d'être agréablement impressionnés. Que l'on ne croie pas encore que ces conditions soient sous une influence particulière et propre à tel organe, ce serait une erreur; car, remarquons-le bien, l'imagination n'est pas un produit seulement simple ou naturel, l'imagination a besoin de l'étude, et le mot *idéalité* serait trop abstrait s'il ne désignait que l'imagination seule.

On ne peut voir rien que de naturel dans les moyens employés par le poète pour donner à son sujet toute l'harmonie et tout l'artifice afin de plaire et d'émouvoir; autrement, que serait la poésie? des mots cadencés et rimés. Pour être véritablement poète, il faut en avoir le génie, et ne pas se traîner dans l'ornière, comme ces rimailleurs dont les pensées et les vers sont aussi lourds que les sons que tire d'un

instrument le mauvais musicien qui n'a ni le sentiment de la musique ni l'oreille pour en apprécier l'harmonie.

On a prétendu que, pour être un grand poète, il fallait un peu de folie. Cette proposition n'est pas aussi erronée qu'on pourrait le croire. En effet, les poètes ont leurs accès de fièvre, et c'est dans ces moments que leurs pensées se développent avec tout le feu de leur imagination ; c'est pour eux une sorte d'inspiration, il semble que le flambeau de leur génie s'allume à leur exaltation même.

Nous ferons également remarquer que le caractère du poète est conforme à son imagination. Tout exprime chez lui le feu dont il est embrasé ; ses expressions ont quelque chose de poétique dans la conversation la plus familière. Il réunit donc en lui non-seulement le génie de la poésie, mais le sentiment, puisque, malgré lui et indépendamment de sa volonté, il donne l'élan à son ardeur poétique, et que le besoin de faire des vers devient la nécessité de son heureuse existence ; c'est sans doute pour cela que tous les poètes sont habitués, dans leur enthousiasme, à rêver le bonheur réel ou factice.

D'un autre côté, lorsque cette imagination est trop vive, trop tumultueuse, elle réalise ce que nous avons dit il y a un instant, que la folie est voisine de l'exaltation poétique, quoique les philosophes paraissent avoir remarqué que la démence, maladie des organes du cerveau, était bien plus souvent le partage des imaginations passives, bornées à recevoir la profonde empreinte des objets, que de ces imaginations actives et laborieuses, occupées à rassembler, à

combiner des idées ; de là vient que l'une, par son activité, a toujours besoin du jugement, tandis que l'autre en est indépendante.

Nul doute que l'imagination, qui, suivant la définition de Broussais, est l'impulsion vers ce qui excite l'admiration et l'émotion passionnée, doive varier selon les individus et suivant le caractère des peuples. Ainsi, il y aura, pour l'observateur, une différence d'imagination entre l'habitant du nord et du midi, et cette différence se fera remarquer dans les diverses classes dont se composent la population ou les sociétés.

Or, cette différence ne peut-être que le résultat non-seulement des facultés innées, mais encore des climats, des localités, des mœurs, des habitudes, et des rapports des individus entre eux. Il devrait, d'après cela et d'après la phrénologie, y avoir organes d'idéalité propres à tel pays, et organes d'idéalité propres à tel autre. Cependant, quelle variété d'imagination chez les peuples du midi, comparativement aux nations du nord! Ces dernières sont plus pensantes, plus réfléchies et moins expressives ; chez les autres, l'imagination, outre l'enthousiasme, va jusqu'à l'exaltation et même au délire. La musique des peuples du nord est profonde, elle remue l'ame et la rend réfléchie et silencieuse ; elle convient aux sentiments religieux. La musique des peuples du midi, légère, douce, sympathise avec les passions du cœur. Elle monte l'imagination, et s'allie avec la poésie à laquelle elle donne une force d'harmonie qui procure un sentiment de bien-être, de gaieté, tandis que la musique allemande est plus susceptible de

peindre les grandes passions, les actions sublimes, et de s'unir aux violents mouvements du drame et de l'héroïsme.

On doit comprendre ici que nous parlons en général et seulement pour faire sentir la différence marquée entre le caractère des peuples dont l'opposition de climats, de mœurs, d'habitudes, établit elle-même une opposition entre leur manière d'être, de sentir, et d'exprimer les sentiments qui les dirigent et les inspirent.

Il suit de là que l'imagination doit être en raison inverse des caractères physiques des individus, et non en raison inverse des facultés dont on fait dépendre l'idéalité, de sa localisation, et de sa subordination à l'influence de ses différents auxiliaires. Si, d'un autre côté, des organes particuliers devaient déterminer nos pensées et nos actions, l'imagination n'aurait sur elles qu'un empire secondaire, puisque ce serait elles qui la dirigeraient, l'enflammeraient, ou la réduiraient à la plus grande simplicité; mais l'expérience démontre tout le contraire, et Bacon lui-même en fait la remarque, car il dit positivement : « L'imagination » a beaucoup d'empire sur nos pensées et nos actions; » comme elle a des ministres infidèles, qu'elle est elle- » même une interprète fort équivoque, elle devient » la source de nos erreurs et de nos crimes. »

Effectivement, une imagination mal dirigée peut conduire l'homme vers des penchants funestes au physique comme au moral, si elle n'agit que d'après son propre mouvement, sans mesure, sans ordre, et sans être réglée dans sa course par le jugement qui a toujours pour lui le sentiment de ce qui est bien.

L'éducation, nous l'avons déjà dit, contribue beau-

coup à sa rectification, en apprenant à l'homme à distinguer ce qui ne peut appartenir qu'à l'esprit, d'avec ce qui appartient à la raison réfléchie. Dans ce dernier sens, l'imagination marche droit vers le but qu'elle se propose d'atteindre, soit qu'elle recherche le beau, soit qu'elle veuille exciter l'admiration ou se rendre maîtresse de toutes les émotions qu'elle détermine. Peint-elle le bien? elle en a la conscience; trace-t-elle la course rapide et dangereuse du mal? elle en a la conviction, et la communique encore mieux qu'elle ne le ferait pour représenter le bien; s'élève-t-elle par la poésie, les sciences, les arts, l'éloquence, etc., à un degré supérieur? elle sait s'arrêter au degré convenable, et si elle le dépasse, c'est pour être sublime et laisser dans les esprits et dans les cœurs des impressions plus profondes.

Lorsque l'imagination n'est point modérée par la sagesse d'un guide aussi précieux que le jugement, elle s'exalte au point de dégénérer en démence; alors elle devient capable des choses les plus extraordinaires, qui dépassent tous les calculs humains; c'est alors aussi que, réalisant l'observation de Bacon, *elle devient la source de nos erreurs et de nos crimes.*

Nous ne croyons pas devoir nous appesantir davantage sur l'idéalité; nous regrettons seulement de voir figurer sans cesse la tête d'un Lacenaire au milieu des bustes de ces hommes dont l'imagination ne s'est exaltée que pour l'instruction de leurs semblables et le bien de l'humanité. Je ne m'étonne point que la phrénologie donne à Lacenaire une imagination *exaltée* et susceptible des plus belles actions; mais, malheu-

reusement pour lui, son idéalité avait eu pour auxiliaires supérieurs la combativité et la destructivité; car il faut nécessairement, d'après Broussais, que ces facultés aient été plus puissantes chez ce misérable que les facultés auxiliaires de bienveillance et d'affectionnitivité. Ne nous étonnons plus maintenant si la philanthropie étend sa bienveillance jusqu'à regretter que la loi se soit montrée aussi juste que sévère envers des criminels de cette trempe, et qui ont eu l'avantage de fournir aux phrénologistes des sujets si dignes de leur admiration et de leur pitié.

GAIETÉ. ESPRIT DE SAILLIE. CAUSTICITÉ.

Les phrénologistes ont cru ne devoir admettre cette faculté qu'avec réserve. Est-ce parce qu'ils ne l'ont pas reconnue comme pouvant faire partie de leur système, ou plutôt serait-ce qu'après avoir employé toute l'étendue du crâne pour y loger leurs facultés multiples, ils ne trouvent plus assez d'espace pour en intercaller d'autres? dans tous les cas, peu nous importe.

La physionomie mimique appartient à certains individus d'une manière en quelque sorte exclusive. Il en est que l'on ne peut considérer sans être porté soi-même à partager, par sympathie et par imitation, les sentiments que leur figure exprime, et les mouvements que cette expression leur fait exécuter, soit qu'ils parlent, soit qu'ils agissent. Ces individus ont presque toujours l'à-propos, et les lazzis auxquels les mimes se livrent sont si naturels, quoiqu'à des degrés d'esprit différents, que l'on ne saurait nier que ces

dispositions à la gaieté, à la saillie, à la causticité, ne soient nées avec eux.

En examinant l'ensemble de leur personne, on voit qu'ils ont un caractère particulier d'expression qui les invite naturellement à la gaieté, à la saillie (1).

Dira-t-on que cette faculté ne peut exister sans le développement d'un organe qui lui est propre? non, puisque les phrénologistes eux-mêmes ne l'admettent qu'avec réserve. Elle fait, selon nous, le caractère essentiel des individus ainsi organisés; et de là nécessairement la disposition à imiter tous les rôles indiquant tel ou tel caractère de peinture de mœurs, d'habitudes et de ridicules de la société. Cette disposition, naturelle chez les uns, reste stationnaire, c'est-à-dire ne dépasse pas les limites de l'à-propos; naturelle et cultivée chez les autres, elle donne naissance à des talents d'expressions, et, soit dans le dire, soit dans le faire, elle acquiert une supériorité parfois inimitable. Le côté de la plaisanterie est aimable pour les gens bien élevés; le côté burlesque pour les gens du peuple; rarement il s'y mêle de la méchanceté proprement dite, c'est plutôt l'esprit de malice qui pique de son aiguillon, que l'esprit caustique qui l'enfonce profondément.

La causticité, dont le mot latin *mordacitas* exprime parfaitement le caractère et se traduit par malignité, disposition à dire et à écrire des choses

(1) Nous leur sommes peut-être redevables de ces significations mixtes, autrement dites *calembourgs*, jeu de mot fondé sur un double sens ou sur une similitude de son.

mordantes et satiriques, ne montre point cette gaieté, cette saillie agréable de l'esprit. Elle amuse, mais les blessures qu'elle fait quelquefois viennent du trait acéré qu'elle lance, soit en parlant, soit en écrivant. C'est donc un caractère différent qui se reconnaît dans les traits, dans le langage, et dans les applications étudiées que souvent l'individu caustique en fait pour frapper son adversaire ou se faire redouter de quiconque oserait l'attaquer. Ces êtres rient rarement ou difficilement, et leur rire souvent est précurseur du coup qu'ils se disposent à porter.

Nous ne donnerons aucun auxiliaire à ces divers caractères. Les uns seront gais, spirituels avec bonté, quand rien ne pourra déterminer chez eux d'autre sentiment que celui d'amuser, de faire rire et de rire eux-mêmes; les autres seront ce qu'ils pensent devoir être, l'esprit toujours armé de la causticité, et n'attendant que les occasions favorables pour agir, sans avoir besoin ni de la bienveillance, ni de la causalité, ni de la comparaison, ni de la circonspection, ni de la consciencîosité, ni de l'estime de soi, ni de l'amour de l'approbation.

Richelieu vivrait, que de tels individus braveraient encore sa Bastille et ses vengeances. C'est un caractère fait que rien ne peut changer. Ainsi, la gaieté de Piron, de Collé, ne s'est point démentie jusqu'au dernier moment; ils n'ont voulu laisser à la mort que ce qu'elle pouvait emporter. Rabelais lui-même avait ce sentiment de gaieté, de saillie, de causticité, si l'on veut; il mourut en conservant le caractère qui avait fait le charme de sa vie et contribué au plaisir de la société, dont il fut toujours l'ornement et l'agrément.

La gaieté est donc une faculté innée chez l'homme, et l'on peut, à la rigueur, juger dès l'enfance ce qu'un jour il sera. Ce caractère est accompagné de toute la vivacité, de toute la pétulance propre à cet âge. Aussi observe-t-on que les enfants qui en sont doués ont une physionomie indiquant cette gaieté, cette ouverture d'esprit, ce désir de plaisanter sur des *riens ;* les bons mots de cet âge sont d'autant plus remarquables, qu'ils ne sont point étudiés, et qu'ils font à l'égard de leurs camarades ce que plus tard ils feront avec les hommes de leur âge. Ces traits premiers sont devenus proverbiaux parmi le monde ; on dit aveo vérité : cet enfant a une physionomie heureuse, sa gaieté annonce qu'il aura de l'esprit ; et l'horoscope ordinairement ou le plus communément se réalise. Je conclus de là que tous les accessoires dont la phrénologie dote la gaieté, l'esprit de saillie ou la causticité, sont illusoires ou de commandite.

Quand les faits ont lieu sous nos yeux, qu'ils ne se démentent point, que tous suivent la même marche, les commentaires deviennent inutiles, et il n'est point nécessaire de supposer des auxiliaires, lorsque l'uniformité est la même ou à peu de chose près pour chaque caractère. Autrement, il n'y aurait plus cette vérité de physionomie qui les distingue en propre et les fait juger au présent ce qu'ils pourront et devront être pour l'avenir.

La nature ne doit compte à personne de ses desseins ; elle agit avec mesure et ses intentions ne peuvent être soupçonnées. Elle n'a point confié au hasard la somme des facultés qu'elle a départie à tous ; elle n'a point voulu de monotonie, et de même que les

figures sont variées de manière à ne pas présenter les mêmes traits, de même elle a varié chez les hommes les divers instincts, les divers caractères, les diverses facultés. Elle a imprimé à chacun la conscience de lui-même; elle lui a laissé toute la latitude nécessaire pour agir d'après son propre arbitre; nul ne peut la rendre responsable, s'il n'a pas voulu écouter ce sentiment intérieur qu'elle a placé en lui pour l'avertir ou le diriger dans toutes les actions de sa vie; mais elle n'a pas eu la folie, la démence, l'absurdité de créer à son insu des facultés organiques particulières dont le développement pour tel ou tel acte devait le conduire à des actions louables ou honteuses dont il n'était le maître de modérer l'ardeur, qu'autant qu'il pourrait appeler à son secours les auxiliaires qui très-souvent, malheureusement, doivent manquer à l'appel.

IMITATION.

De même que la gaieté forme en général le caractère de l'enfance, de même l'imitation est pour elle un désir naturel de copier et de devenir mimique. Cette tendance ne saurait être, dans notre opinion, pas plus que les autres tendances, un effet d'un sentiment placé dans telle ou telle partie du crâne. Ou nous naissons avec telle disposition, ou nous naissons avec telle autre. Les modifications que nous apportons à chacune de ces dispositions ne peuvent tenir leur dépendance d'auxiliaires organiques sous le rapport moral; sous le rapport physique, cela présenterait une différence que la physiologie démontre, mais dans un autre sens que celui de la phrénologie, et que le raisonnement confirme par les démonstrations

suivantes. En effet, nos fonctions organiques s'enchaînent les unes aux autres, et la sympathie établie entre elles entretient une harmonie exacte, de manière que, si aucun événement ou incident ne vient la troubler, l'exécution de toutes se fait avec régularité, et une santé parfaite en est le résultat. Des organes sont destinés à chacun des actes de la vie animale; ils remplissent les fonctions auxquelles ils sont destinés, et, par leur correspondance naturelle, la vie s'entretient aussi bien et aussi longtemps qu'il est donné à l'homme de prolonger une carrière qui, en plus ou en moins, doit avoir un dernier terme.

La perfection ou l'imperfection de notre organisation morale s'établit sur tout autre cause que celles assignées par les phrénologistes. Nous pouvons dire que l'imitation bonne ou mauvaise, ou, pour mieux dire, la tendance à imiter dépend de la manière dont l'enfant a été élevé; en cela les phrénologistes se montrent d'accord avec nous.

Pour nous, la conséquence est toujours la même, car nous partons du même principe. L'homme naît avec cette disposition. Elle augmente en force, en développement, s'arrête ou diminue, ou prend une direction vicieuse, selon le mode d'éducation.

Ce qui est assez difficile à comprendre, si l'on s'en rapporte à la phrénologie, c'est la remarque que ses auteurs disent avoir faite, « que l'organe de l'imitation, très-développé chez l'enfant, diminue graduellement, et que, chez les adultes, il ne disparaît pas complètement. »

Ainsi, voilà un organe, type d'un caractère ori-

ginal, dont le grand développement est la conséquence de ce caractère qui diminue graduellement sans cause connue; seulement il ne disparaît pas complètement chez les adultes. Au moins fallait-il assigner une cause à ce changement; mais lorsqu'on rapporte tout à l'état matériel des organes, on doit nécessairement ne voir dans ces effets que le remplacement d'une faculté organique par une autre plus utile ou moins avantageuse, et toujours sous l'influence de la prédominance d'auxiliaires qui très-souvent aussi ne sont pas d'un secours aussi précieux que le désirent ou l'attendent ceux chez lesquels ce changement s'opère.

Dans l'ordre moral, l'imitation est la conséquence des principes raisonnables et raisonnés auxquels les sujets sont soumis. L'influence qu'une éducation morale exerce sur leur esprit se porte également sur l'ame, dont l'intelligence, fortifiée par tout ce qui s'offre à sa pensée, de noble, de louable, de vertueux, s'élance en quelque sorte vers l'imitation, comme le navigateur vers le port qui le met à l'abri des tempêtes.

Néanmoins, il est fâcheux de le dire, l'imitation est aussi bien sous l'influence de causes étrangères que des causes éloignées de l'ordre moral. Ceci prouve, d'un autre côté, combien on doit être attentif à la manière d'élever les sujets. Les tendances à l'imitation, chez l'homme, ne sont pas toujours vers les actions les plus dignes, et ce sont celles qu'il faut travailler à détruire. Certes, vous ne le ferez pas avec des auxiliaires qui, bons ou mauvais, ne peuvent constitutivement et phrénologiquement changer.

Nous devons profiter de toutes les contradictions qui

se rencontrent dans les preuves que s'empresse de nous fournir Broussais. Il a, dit-il, beaucoup voyagé, et il a observé que le sentiment de l'imitation était de plus en plus développé selon qu'on s'avance du nord au midi.

N'est-ce pas avouer que chaque peuple a un caractère à lui particulier? n'est-ce pas avouer que la nature a départi à chaque individu, comme à chaque peuple, le caractère qui lui convient, par rapport au pays, au climat? De cette différence de pays, de climat, naît nécessairement la différence de caractère, de tendance vers telle ou telle disposition, et ce que nous observions plus haut se retrouve ici dans la même généralité. Certes, la vivacité de l'Italien et du Castillan est bien différente de la pesanteur réfléchie et monotone du Hollandais. Celui-ci ne s'amuse de rien, n'imite rien, tandis que les autres rient, chantent et jouent en tout et partout la pantomime. Il n'est point de pays en Europe où vous ne les rencontriez; ils possèdent particulièrement l'art de faire sourire le grave Musulman, dont le front ne se déride même pas devant le cimetère ou le fatal cordon qui va trancher ses jours.

L'imitation ne se borne pas sans doute à imiter sans réflexion tout ce qui peut frapper nos sens ou déterminer nos actions par imitation de celles des autres. Nous n'avons jamais prétendu lui assigner cette fonction unique, et comme elle est sous la puissance de l'intelligence, on conçoit facilement qu'une intelligence plus ou moins étendue, plus ou moins bornée, donnera à l'individu un penchant plus ou moins décidé pour l'imitation.

Je ne pense pas que, pour être imitateurs, nous ayons besoin de l'idéalité et de la gaieté. Beaucoup de gens font une étude de l'imitation, sans pour cela avoir plus d'imagination et de gaieté. C'est un rôle qu'on se crée, comme Mazurier s'en était créé un après avoir étudié pendant long-temps, au milieu des singes, leurs poses, leurs allures, leurs habitudes, et en quelque sorte leurs sentiments.

Il existe une grande différence entre celui qui a le génie de l'imitation et celui qui en acquiert l'habitude à force d'étude et de travail; malgré cette étude et ce travail, l'un ne sera toujours qu'un mime étudié, comparativement au jeu naturel et simple de l'autre; c'est bien au dernier que l'idéalité sera indispensable, et encore cette idéalité ne dépendra pas de l'organe phrénologique, mais plutôt d'une somme d'intelligence dont il faudra faire jouer tous les ressorts pour arriver à ce degré de perfection d'imitation, produit d'un esprit naturel, faisant seule tous les frais, sans avoir besoin de recourir à l'idéalité, à la gaieté qui vient toujours en aide au système de la phrénologie.

Devons-nous croire exclusivement que la bienveillance et l'affectionnitivité soient véritablement susceptibles de modifier l'imitation? Ces qualités, répondrons-nous, appartiennent à l'homme; c'est un sentiment qui part de l'ame; l'homme y est, en général, porté naturellement; ce serait lui faire injure que de laisser croire qu'il n'est affectueux et bienveillant que par imitation. Je ne conçois pas, par exemple, que *la vénération nous défende d'imiter ce que nous vénérons*. Nous vénérons toutes les vertus, ou tous les sentiments qu'on peut appeler tels; quelle loi

peut nous imposer une obligation contraire? si l'on ne cherchait point à imiter ce que l'on vénère, quelle serait la morale? S'il existe des hommes assez criminels pour honorer le vice, le *vénérer*, cette *vénération* n'a pas besoin de loi faisant défense aux hommes vertueux de copier de semblables exemples. Ils savent que l'objet digne de leur vénération ne peut subir de comparaison, et qu'ils sont libres de suivre l'impulsion de leur sentiment intérieur, excités par lui à imiter tout ce qui en est susceptible. Ainsi, l'homme pieux vénérera la divinité en cherchant à l'imiter dans tous les actes constituant son essence, sa puissance et sa supériorité, mais non pas dans les actes que ne saurait comprendre celui dont l'orgueil est assez vain pour s'égaler à Dieu, parce qu'il lui a été permis de faire quelque découverte qui, approchant du merveilleux, paraît aux êtres plongés dans la plus profonde ignorance un acte de *création*.

Les phrénologistes n'ont point envisagé d'une manière assez philosophique les nuances variées qui forment les divers sentiments. Ainsi, en attribuant à une faculté spéciale le sentiment de l'imitation, ils ont été obligés de choisir les sujets pour en fournir des exemples. Ils n'ont pas vu ou voulu voir que cette faculté d'imitation était relative aux prédispositions annonçant, à une époque plus ou moins avancée de la vie, ce qui fera le caractère prononcé ou essentiel des individus. Cependant ils conviennent que chaque genre d'acteur offre un développement d'organes différents, mais que tous ont l'organe de l'imitation.

En

En accordant cela pour un moment, nous demanderons pourquoi le mode d'imitation n'est pas le même chez tous ; car si l'idéalité et la gaieté sont les auxiliaires de cette faculté, tous les acteurs devraient avoir une tendance à suivre leur penchant pour la même imitation ; mais comme il n'en est pas ainsi, nous devons en tirer cette conséquence, que les acteurs, comme les autres hommes, ne deviennent imitateurs que de ce qui frappe davantage leur imagination et les rend plus aptes à telle chose qu'à telle autre ; rappelons-nous également que ces imitations, dépendant plutôt de l'éducation et des rapports qui lient les hommes entre eux, subissent de grandes modifications pour tel ou tel genre. Un grand tragédien sera le plus ordinairement un mauvais comédien, et *vice-versâ*. Le pourquoi s'explique de soi-même, c'est que le caractère de l'un est d'exprimer les passions héroïques, fortes, sublimes et atroces, et celui de l'autre de tracer l'école des mœurs, les travers de l'esprit, du cœur humain, et les ridicules de la société. Différence bien grande ! c'est une exception à la règle lorsque ces deux talents se trouvent réunis dans un seul individu.

Des organes ne suffisent pas pour être acteur, il faut de l'ame, une connaissance du cœur humain ; il faut avoir étudié le caractère et les passions qui le développent, le conduisent ou l'asservissent, être né avec les dispositions naturelles constituant l'aptitude à l'exercice d'un art qui a besoin de s'identifier à son sujet, pour ne pas paraître un simple imitateur dont le jeu, sans cette condition, ne produira sur les spectateurs aucun de ces effets dépendants de la vérité

des passions que Lekain, Talma et Garrick savaient si bien exprimer.

Bien plus, le physique de l'individu doit répondre au rôle qu'il est destiné à remplir; il faut que sa physionomie se prête à toutes les situations mimiques du personnage qu'il représente, enfin qu'il en soit la peinture fidèle, ne pouvant en être l'original.

Ainsi, cherchez, pour tous ces rôles, pour toutes ces imitations qui se succèdent avec plus ou moins de rapidité, selon les passions variées qui agitent, tourmentent et culbutent le héros véritable, cherchez, dis-je, et trouvez, si vous pouvez, des organes; telle étendue qu'ait le cerveau, il ne pourra les contenir, encore moins si l'on y ajoute les auxiliaires; car, dans ce cas là, il faut de la place pour tout le monde.

« On attribue, dit Broussais, à l'organe de l'imitation, la nature du cri que pousse la mère pour avertir ses petits du danger, l'expression de la voix de chaque animal; mais, ajoute-t-il, ces observations ne sont que présumées. »

En supposant que les phrénologistes nous donnent cette hypothèse comme un fait réel, nous leur répondrons que la nature n'a pas cru devoir attribuer aux animaux, en général, d'autres facultés plus essentielles que celles de la conservation et de la propagation; que ces facultés étant sous la dépendance de cet instinct naturel, mais réfléchi, il se perd aussitôt que les petits sont en état de veiller à leur propre conservation.

Ce ne serait donc pas, dans tous les cas, par imitation, que les oiseaux pousseraient un cri, mais par

la nécessité de l'instinct qui les avertit du danger ; et ce cri est compris, la première fois même, par les petits, habitués jusqu'à ce moment à celui de la prévoyance et de la tendresse maternelle. Il faudrait, par la même raison, supposer que chez les petits il y aurait un organe spécial, apte à leur faire reconnaître le cri de détresse ou de danger pour eux et pour leur mère. Alors, quelle multiplicité d'organes ! quand tout s'explique par la sagesse que la nature a mise dans la création, en donnant à chaque individu la somme d'instinct propre à se prémunir contre le danger, et surtout par ce cri particulier au son duquel les poussins se rangent en silence sous les ailes de leur mère, qui redouble auprès d'eux de soins, de courage et de hardiesse, pour les défendre contre la voracité de l'épervier ou du milan.

Broussais a eu raison d'avertir que ces observations n'étaient que présumées. On n'explique jamais un fait par une erreur, lorsqu'il est si facile de rendre hommage à celui qui, dans la création de tous les êtres vivants, a su prévoir avec sagesse tout ce qu'il convenait de leur accorder en instinct pour leur propre conservation et celle des individus auxquels ils étaient appelés à donner le jour.

DES FACULTÉS INTELLECTUELLES.

Nous avons déjà dit plusieurs choses sur ces facultés. Nous concevons qu'elles ne sont pas simples, et qu'elles peuvent se diviser à l'infini, parce que leur développement dépend de causes plus ou moins variées, plus ou moins circonscrites, et plus ou moins abstraites.

Les phrénologistes, partant nécessairement du même

principe, leur assigne des situations différentes, selon qu'elles sont réflectives ou perceptives.

La phrénologie, d'après Broussais, a appris que la sensation n'est que la perception qui a lieu au cerveau, et non l'action du sens lui-même, comme le croyait l'ancienne philosophie.

Cabanis semble avoir devancé la découverte des phrénologistes, et son opinion est que « le système cérébral a la faculté de se mettre en action par lui-même, c'est-à-dire de recevoir des impressions, d'exécuter des mouvements, et de déterminer des mouvements analogues dans les autres organes, en vertu des causes dont l'action s'exerce dans son sein et s'applique directement à quelque point de sa pulpe interne. »

Selon lui également, la faculté de sentir consiste dans celle qu'a le système nerveux d'être averti des impressions produites sur ses différentes parties, et notamment sur ses extrémités; il ajoute « que les impressions externes, lorsque la perception en est distincte, portent particulièrement le nom de *sensations.* »

Ce philosophe a admis le doute, dans les propositions de Condillac et de quelques autres, « que les idées et les déterminations morales se forment toutes et dépendent uniquement de ce qu'ils appellent *sensations;* que par conséquent toutes nos idées viennent des *sens* et par les objets extérieurs. »

Que Broussais ait cherché à donner une explication plus positive, plus étendue, de la distinction à établir entre la sensation et l'action du sens lui-même, nous ne pouvons qu'applaudir à ce que d'autres appeleraient une innovation, mais que nous nommerons, nous, un

fait qui rend un compte plus vrai de ce que nous devons entendre par la sensation, qui n'est que la perception ayant lieu au cerveau, et non l'action du sens lui-même.

C'est rentrer tout-à-fait dans le sentiment de la vérité, et, comme lui, nous disons que le cerveau seul perçoit les différentes espèces de sensations.

Mais ce que nous ne pouvons reconnaître, c'est de prétendre placer distinctement chacune des facultés réflectives ou perceptives, et les diviser en deux sections, l'une censée occuper la partie supérieure du front, et l'autre sa partie inférieure.

Je demanderai : s'il arrivait par hasard, et cela est possible, que l'un des organes destinés à cette faculté manquât, ou que tous les deux manquassent, que devrait-il en résulter pour l'individu? qui remplacerait les sensations, et quelle serait la perception communiquée au cerveau? car les facultés sont d'une nécessité indispensable pour expliquer les divers phénomènes du système nerveux sensitif, physiologiquement comme philosophiquement parlant.

Pourquoi ne pas accorder plutôt au cerveau la faculté essentielle de reproduire au dehors, par des actes déterminés, les diverses perceptions qui lui sont transmises du dehors au dedans, comme du dedans au dehors?

Peut-on toujours, localisant ainsi tous les phénomènes de la sensibilité, en expliquer les résultats par des organes distincts et disposés *ad hoc*, mais qui, venant à manquer, sèment le trouble partout dans l'organisme physique et intellectuel?

En disant que les perceptions peuvent naître du

dehors au dedans, et *vice versâ*, nous ne faisons que fortifier ou confirmer l'observation de Cabanis, « qu'il est notoire que, dans certaines dispositions des » organes internes et notamment des viscères du bas- » ventre, on est plus ou moins capable de sentir ou de » penser. Les maladies qui s'y forment, changent, trou- » blent et quelquefois intervertissent entièrement l'ordre » habituel des sentiments et des idées. Des appétits ex- » traordinaires et bizarres se développent, des images » inconnues assiégent l'esprit, des affections nouvelles » s'emparent de notre volonté, et ce qu'il y a peut-être » de plus remarquable, c'est que souvent alors l'esprit » peut acquérir plus d'élévation, d'énergie, d'éclat, et » l'ame se nourrir d'affections plus touchantes ou mieux » dirigées. Ainsi donc, les idées riantes ou sombres, » les sentiments doux ou funestes, tiennent alors di- » rectement à la manière dont certains viscères abdo- » minaux exercent leurs fonctions respectives, c'est-à- » dire, à la manière dont ils reçoivent les impres- » sions. »

Il paraîtrait, d'après cet exposé, que, relativement à certaines circonstances, des organes éloignés du centre de la sensibilité jouiraient, dans ces cas particuliers, de l'avantage de suppléer à l'action des facultés phrénologiques, et rempliraient seuls ces mêmes facultés, en en transmettant toutefois la perception au cerveau, qui deviendrait le centre unique propre à recevoir comme à faire passer le résultat des diverses impressions qui lui auront été communiquées par des sensations qui semblaient accidentellement devenir le domaine des viscères éloignés de rapport avec lui, si ce n'est également par des sympathies qu'éveil-

leraient des causes qui ne sont pas toujours faciles à expliquer.

Convenons donc que l'existence de facultés classées d'après la phrénologie doit être d'autant plus contestée, qu'on ne peut se refuser à l'évidence lorsque nous empruntons, pour confirmer notre opinion, les expressions propres d'un savant dont l'étude particulière a été celle des phénomènes qui constituent les sensations.

L'ancienne philosophie a peut-être trop donné à l'arbitraire; mais la phrénologie, de son côté, devient trop exclusive, en ce sens que, vouloir tout expliquer par le développement de facultés organiques, c'est, je ne cesserai de le répéter, accorder tout à la matière, et ne rien laisser au principe qui, lui-même immatériel, a horreur du vide dans lequel le jette un système ayant pour base la *matérialité*.

La phrénologie, poursuit Broussais, a enseigné la première qu'il fallait décomposer la sensation, qui n'est que la perception reçue par le cerveau, et non l'action du sens lui-même. Les preuves données par lui des différents sens dont les fonctions diverses nous mettent en rapport avec tout ce qui nous touche au dehors ou nous impressionne au dedans, doivent être admises comme résultat d'une étude vraie, basée sur les perceptions qui ont lieu au cerveau, non sous l'influence de facultés distinctes, mais en raison de l'impression opérée sur le centre cérébral, où l'ame se réfléchit pour donner ensuite l'impulsion nécessaire à l'universalité du système nerveux qu'elle domine comme intelligence créatrice et conservatrice.

Mais, répondront les phrénologistes, cette intelli-

gence créatrice et conservatrice ne remplit pas toujours ses fonctions aussi perfectiblement que vous le supposez. Je l'avoue ; et qu'en conclure? que si l'intelligence n'est pas aussi régulière, si elle ne jouit pas d'un état aussi réfléchi chez certains individus que chez d'autres, c'est que la nature a pu borner à volonté cette intelligence selon les besoins de l'homme, selon sa position, sa constitution, etc., etc. ; en second lieu, cette intelligence ne manque jamais, elle existe même chez l'homme dépourvu de raison, conservant toutefois encore assez d'instinct intellectuel pour manifester quelques lueurs de sentiment : les autres cas sont extrêmement rares et font exception à la règle.

Je n'ignore pas que les phrénologistes, en me présentant la tête d'un *idiot*, par exemple, chercheront à me démontrer que son crâne est privé de toutes les empreintes qui constituent les diverses facultés perfectives d'un individu moralement constitué. Qu'est-ce que cela pourra me prouver? si ce n'est que cette tête n'est qu'une masse informe, qu'un amas, en quelque sorte, de pulpe cérébrale inorganique ou au moins vicieusement constituée, présentant les phénomènes d'un organe avorté, et n'ayant, pour la vie matérielle comme pour la vie intellectuelle, qu'une existence végétative.

Cela nous convaincrait, au contraire, que, chez l'homme, l'exécution de telle ou telle faculté ne dépend pas d'un seul organe ou de l'union de plusieurs, mais bien de l'action régulière du cerveau, convenablement organisé pour remplir les fonctions auxquelles il est destiné.

De l'ampleur ou de l'étendue de cet organe ne déduisait-on pas, avant la phrénologie, quelle pou-

vait être la capacité des individus? n'était-ce pas là le type qui faisait prévoir que la somme d'intelligence ou d'esprit serait en raison du volume de la tête? ajoutons que l'ensemble de la physionomie prêtait aussi beaucoup au pronostic. N'est-il pas généralement reconnu, et physiquement et moralement, que l'ame des individus se peint dans les *yeux*, qu'ils en sont le miroir? eh bien! ne peut-on et ne doit-on pas conclure de là que l'étude de la physionomie, à laquelle Lavater était parvenu au plus haut degré, est une étude non moins en harmonie que l'étude phrénologique, qui ne voit ou ne juge le caractère des hommes que par des facultés dont les empreintes se trouvent disséminées, suivant elle, sur toute la surface du crâne? Pourquoi la physionomie indique-t-elle souvent les passions en général? c'est que ces mêmes passions, bonnes ou mauvaises, calmes ou ardentes, inconsidérées ou réfléchies, donnent aux traits de la figure un caractère que des physionomistes éclairés reconnaissent. Aussi remarquons-nous que des exclamations sur la figure de tel ou tel individu, en fixant particulièrement notre attention sur cette même figure, déterminent sur nous une impression semblable à celle ressentie par la personne qui a fait la première l'exclamation.

Siégeons pendant quelques jours de suite dans un tribunal, et là, sans prévention, voyons arriver successivement sur les bancs divers accusés. Occupons-nous seulement de leur physionomie, nous pénétrerons facilement dans le secret de leur ame, et leur physionomie nous fera connaître le caractère qui les distingue, parce que leur regard, la contraction des muscles de leur figure, nous donneront la somme des

impressions qu'ils éprouvent et de l'étude qu'ils font pour cacher le sentiment, les vices ou les passions qui les dominent.

La connaissance de l'homme s'explique par son ensemble, physionomie, regards, gestes, langage, marche, lenteur ou vivacité, tristesse ou gaieté, etc., etc.; ajoutons aussi qu'à une époque plus ou moins avancée de l'âge les situations de la vie, les positions sociales développent chez lui des sentiments qui réveillent dans son cerveau une énergie susceptible des plus grandes comme des plus basses actions. Il faudra donc, pour en donner une explication, aller s'enfoncer dans le dédale de la science phrénologique, et chercher à reconnaître si tel organe conserve seul la puissance de donner au cerveau telle direction plutôt que telle autre, ou si des auxiliaires contre-balanceront cette énergie dont l'action sera due à la faculté qui la met en jeu, et non à cette puissance *intellectuelle* qui, émanant du centre cérébral, dirige ou arrête l'homme dans sa marche, suivant que son intelligence a été réglée ou cultivée par une éducation à l'aide de laquelle ont été modifiées, dès l'enfance, les diverses propensions qui avaient signalé l'individu au début de sa carrière dans la vie.

HISTOIRE GENERALE DES SENS.

Les sens sont parfaits ou imparfaits, ou même nuls dès la naissance, selon l'espèce d'animal : telle est la proposition avancée par Broussais.

Certainement le goût et le tact chez l'homme se montrent très-développés aussitôt qu'il est né; ce sont les seules facultés, en quelque sorte, dont il ait besoin;

en cela nous pensons comme Broussais, le secours de l'intelligence lui devient inutile. L'enfant alors, vivant pour lui seul et non pour ce qui l'entoure, n'a de relations qu'avec lui-même; il accomplit le vœu de la nature, celui de sa conservation. Les trois autres sens se trouvent donc suspendus jusqu'à ce qu'il soit arrivé à l'âge où, avec leur secours, il pourra mieux comprendre sa vie de relation, qui, dans le principe, n'est qu'une existence purement animale.

L'intelligence, dans tous les cas, ne se forme chez l'enfant qu'en raison de ce que l'organe cérébral, où il puise successivement son intelligence, n'acquiert également que progressivement les conditions voulues pour percevoir et réfléchir.

D'ailleurs, la carrière de l'enfance est si longue pour l'intelligence de l'homme, qu'il lui faut tout le temps nécessaire à l'achèvement de son organisation pour que cette intelligence apparaisse chez lui plus ou moins complète.

La nature s'est montrée bien prévoyante envers les animaux, et elle le devait, puisque les moyens employés à la recherche des aliments sont subordonnés au développement des sens, qui, en raison de la rapidité de l'accroissement parfait de l'animal, doivent se rapprocher le plus près de sa naissance.

Remarquons aussi que, chez les animaux, ce développement des sens est général, que pour toutes les espèces il est le même, c'est-à-dire qu'il ne va pas au-delà de l'instinct qui les dirige dans un but uniforme.

L'intelligence, au contraire, chez l'homme, n'agit

point instinctivement. Elle se mesure selon le degré d'accroissement et de perfectionnement des organes; elle ne se borne pas à la matérialité de l'individu, c'est-à-dire à veiller à sa conservation seule; elle étend plus loin ses rapports, elle se forme sur les sensations qui sont communiquées au cerveau par les sens, et des diverses perceptions imprimées à cet organe résultent les instincts et les sentiments qui ont un développement plus ou moins étendu, selon que l'âge du sujet a permis à son intelligence de prendre un plus ou moins grand essor.

Je suis assez porté à croire qu'un sens ne peut en rectifier un autre; il faut, comme l'observe très-bien Broussais, qu'ils se rectifient tous les uns par les autres. Chaque sens, en effet, a sa propriété d'action particulière, et comme très-souvent ce sens peut ne pas jouir complètement de sa perfectibilité, il en résultera qu'il est susceptible de donner une analyse fausse de la sensation qu'il a éprouvée, et d'induire en erreur l'individu qui se laisse diriger ou conduire par lui; d'où l'on doit conclure, dans le sentiment de Cabanis, que, pour que les diverses fonctions des sens s'exécutent convenablement, tous ces organes doivent jouir d'une activité déterminée, et de plus, que l'exercice de cette activité soit facile, complet et soutenu.

Or, toutes ces conditions ne peuvent être remplies qu'autant que ces mêmes sens, dans un accord parfait, se rectifieront tous les uns par les autres, et que le cerveau aura étendu son jugement sur l'un d'eux, en raison de la perception ou sensation qui lui aura été transmise.

En rapportant tout au centre cérébral, je ne crois

pas qu'il soit nécessaire d'assigner plus une place aux facultés réflectives qu'aux facultés perceptives.

Tout, dans l'organisation de l'homme, se dirige par une intelligence dont l'ame est la modératrice, et cette intelligence est d'autant plus parfaite, que l'ame elle-même a acquis plus de perfectibilité, soit par l'âge, soit par l'éducation, soit par l'expérience.

Ces divers états par lesquels nous passons tous avant que l'âge avancé n'affaiblisse et nos organes et nos facultés, ne se déduisent point du développement d'organes situés dans telle ou telle partie de notre cerveau, mais de l'étude particulière que l'ame semble faire pour donner à nos sens toute la perfectibilité dont les uns et les autres ont besoin afin de se rectifier et de rectifier ensuite notre propre jugement, tant sur les objets extérieurs que sur ceux qui échappent à la perspicacité de ces mêmes sens, je veux dire dans ce qui se passe à l'intérieur de nous-mêmes.

Or, nos idées, d'après Cabanis, se formeront, ainsi que nos affections morales, en vertu des impressions que recevront les organes externes des sens, et par le concours de celles qui sont propres aux organes internes les plus sensibles.

Il est prouvé, ajoute-t-il, par des faits directs, que ces dernières impressions peuvent modifier beaucoup les opérations du cerveau.

C'est donc cet organe qui agit dans les diverses opérations de l'intellect; la perception qu'il recevra sera plus ou moins positive, c'est-à-dire plus ou moins en rapport avec son jugement, et permettra à l'ame intellectuelle de le modifier selon la nature des opérations;

DE L'INDIVIDUALITÉ.

L'individualité est, en d'autres termes, le sens des individus, sens qui nous procure la distinction d'un individu avec un autre; les phrénologistes y ajoutent l'éventualité.

Il paraît qu'ils ne sont pas tous d'accord sur la place qu'on doit assigner à ces deux facultés; Gall même, chef de la doctrine, semble ne l'avoir point aperçue, et sa localisation ne peut être reconnue qu'à l'aide de l'armée d'auxiliaires que ces auteurs prêtent à chacune d'elles. Laissons donc les phrénologistes s'accorder ou convenir entre eux de s'accorder, et tâchons d'examiner, autant qu'il est en nous, leur existence. Cependant, faisons de nouveau observer que plus nous avançons avec ces auteurs dans ces questions, plus nous voyons, pour parvenir à une solution quelconque, se multiplier de leur part et les organes et leurs localisations, ainsi que la troupe d'auxiliaires, afin de faire marcher de front et dans le sens voulu les organes phrénologiques.

« *L'influence directe ou primitive* de l'individualité est, selon Broussais, curiosité de connaître une chose, désir et faculté de connaître ou de reconnaître un individu. Elle n'a pas d'autre but que celui-là si elle agit seule; mais, associée à d'autres facultés, elle se forme alors des distinctions et des qualifications. »

L'homme, il faut en convenir, serait bien à plaindre, si, pour la perfectibilité de ses idées, il était obligé d'attendre que des facultés d'individualité se développassent pour arriver au *désir*, à la *curiosité* de

connaître une chose, un individu, et si la nature, ingrate, oublieuse envers lui, ne lui avait point assigné un de ces organes dont le pouvoir fût assez grand pour agir par lui-même, et que les auxiliaires fussent eux-mêmes si peu développés, qu'il en résultât pour l'individu de donner *tantôt contre un arbre, tantôt contre un mur !*

Quoi ! est-ce que, dès l'instant qu'un objet quelconque vient frapper notre vue, la perception qui en est transmise au cerveau ne développe pas naturellement chez lui toutes les idées qu'il doit s'en former, et l'intelligence ne lui fait-elle pas connaître l'état véritable de l'objet ? le cerveau, par cette perception première, ne reçoit-il pas de l'ame le désir de connaître non-seulement l'objet seul, mais tous ses rapports, tout ce qui constitue ses distinctions et ses qualifications ?

Cette réaction du cerveau s'opère en plus ou en moins chez tous les individus, parce qu'il a été donné à la nature humaine, avant même l'*éducabilité*, de désirer et de chercher à connaître ce qui frappe nos sens, d'en établir les distinctions ou qualifications d'une manière sans doute moins perfective que celle que pourrait nous donner l'éducabilité.

Le sauvage en est un exemple. Nous le voyons, à l'arrivée de voyageurs qui lui présentent des objets d'art et d'utilité dont il n'a aucune connaissance, les saisir avec avidité, les retourner dans tous les sens, chercher à les désorganiser pour mieux en apprendre le mécanisme, et, une fois qu'il l'a connu, travailler à s'en rendre compte, et, pour cela, essayer de mille manières de l'adapter à ses usages naturels.

Ce même sauvage a-t-il besoin de connaître le nom

de ces objets ? point du tout. L'application qu'il en fera à ses usages économiques ou d'agrément lui indiquera le nom propre qu'il ne comprendrait pas dans celui du *substantif abstrait* que nous voudrions lui faire adopter.

On nous dit que cette faculté de l'individualité est plus développée chez certains peuples que chez d'autres ; les Français la possèdent plus que les Ecossais et les Anglais, et ceux-ci l'ont plus prononcée que ceux-là.

Il existe ici une petite discordance qu'il est utile de signaler : pourquoi un organe plus prononcé chez les uns n'a-t-il pas autant de développement que chez les autres ? car, en bonne logique, ce qui est très-apparent dénote un développement, et ce qui est développé doit désigner également une apparence plus marquée. Comment alors expliquer les effets du développement plus prononcé chez les premiers et moins évident chez ceux qui l'ont plus apparent ? on devrait croire que la somme doit être égale à la dépense. Ce sont de ces petites contradictions qu'il est bon de relever, parce qu'elles sont avantageuses à l'opposition.

Les phrénologistes semblent, dans l'application de leur théorie, ne point vouloir considérer le caractère des différents peuples dont le désir de connaître est subordonné à la vivacité de leur intelligence, à l'ardeur de leur imagination, et à la tendance qu'a chez eux le centre cérébral à embrasser tel ou tel objet, selon la perception rapide, fâcheuse ou agréable, que l'impression des sens externes lui a transmise. Ils ne voient pas que chez les uns l'ame est toute réflective, tandis que chez les autres elle est toute perceptive ; et si, chez les enfants, l'individualité se développe de très-bonne heure, c'est que, pour eux, la présence des objets matériels

matériels est tout ce qui doit occuper leur imagination; leurs jouissances, leurs actions et leurs pensées, se fixent toutes au présent. Je ne crois pas qu'on ait jamais eu besoin de la phrénologie, ni de l'éventualité, pour reconnaître la vérité d'un fait qui sera toujours le même par rapport à la position de l'enfance. Les efforts que l'on emploierait à changer ces idées premières n'empêcheraient pas l'enfant de s'attacher aux objets matériels, qui, en frappant ses sens, lui procurent des sensations bien plus vives, quoique parfois hétéroclites, que celles plus réfléchies et plus conformes à la raison et au jugement. Il faut nécessairement que l'âge ait développé chez nous l'action du cerveau, pour arriver par la réflexion à comparer les objets entre eux, et à en établir les distinctions et les qualifications. Cela est si vrai, que l'enfant saisirait avec autant d'empressement un morceau de glace qu'un fer brillant et fortement chauffé, parce qu'alors il ne peut avoir que la connaissance de la matérialité des objets.

Néanmoins, ce qui semble le plus frapper l'enfance, c'est moins l'objet matériel que le son. L'enfant abandonne facilement le corps qu'il tient à la main, pour diriger son oreille vers un bruit quelconque, et particulièrement si la vibration du corps sonore a pour lui quelque chose d'agréable. C'est donc pour nous un sujet d'admiration, puisque cette faculté est peut-être la première qui soit perceptive et réflective en même temps. Elle indique déjà un sentiment qui, jusqu'à ce qu'il soit perfectionné, se renferme dans le cercle naturel.

Ainsi, l'enfant distingue la voix de sa mère, de sa nourrice, et ce sentiment naturel se retrouve chez les animaux dont les petits distinguent très-facilement les cris de leurs mères au milieu souvent d'autres cris plus forts ou plus aigus, semblables comme étrangers à ceux de leur espèce. Jamais les poussins ne suivent la voix d'une autre, et si un danger menace plusieurs familles, les petits savent bien reconnaître celle de leur propre mère, et ne vont point pêle-mêle se réfugier sous les ailes de la mère qui les repousserait comme ne lui appartenant pas.

Tous ces faits, quoique matériels pour les animaux, n'en attestent pas moins la prévoyance et la sagesse de la nature, et il n'est pas nécessaire, pour en démontrer la réalité, de recourir à la faculté de l'individualité.

Je me dispenserai de commenter la réflexion de Broussais, « que les hommes qui n'ont que cette faculté » sans beaucoup d'intelligence sont en général de pau- » vres gens; ils se font des titres aux académies, et » voilà tout. » Il était bien plus simple d'avouer que « tous ceux qui, comme les phrénologistes, se disent posséder la faculté de l'individualité avec beaucoup d'intelligence se font des titres aux académies et seuls ont droit d'y entrer. » Au moins chacun aurait su à quoi s'en tenir.

De ce que les animaux des classes supérieures surtout ne confondent pas les objets et distinguent très-bien un individu d'avec un autre, s'ensuit-il que cela tienne à l'organe de l'individualité? Dire qu'il est certain qu'ils doivent le posséder, c'est un argument sans preuve. Chez les animaux, cette faculté de ne pas confondre les objets, de distinguer très-bien un individu

d'avec un autre, est le résultat de l'instinct commun à tous, et il se trouve non-seulement dans les classes supérieures des quadrupèdes, mais dans les oiseaux supérieurs ou inférieurs, et peut-être plus dans ceux-ci chez lesquels cette individualité serait plus prononcée, en raison de ce qu'ils distinguent parfaitement et avec une sorte de réflexion les objets qui peuvent leur être nuisibles, tels que les oiseaux de proie leurs ennemis, ou les piéges auxquels un grand nombre échappe, soit par instinct naturel, soit par expérience acquise d'après d'autres individus de leur espèce, dont l'imprévoyance a causé la perte.

En cela, l'homme, pas plus que la bête, n'éviterait l'embûche qui lui serait tendue, si rien à l'extérieur ou sous ses pas ne lui en indiquait la trace.

Les phrénologistes ne craignent point d'aborder toutes les questions, et d'en déduire les conséquences que doit admettre nécessairement leur système. Une fois lancé, il n'en coûte pas davantage, pour associer les idées vraies ou fausses, d'en former un tout sous l'influence de facultés qui cessent d'être distinctes dès l'instant qu'elles peuvent se suppléer l'une par l'autre. Ainsi, la *configuration* étant en rapport avec l'individualité doit marcher avec elle; il en est de même de l'étendue, de la pesanteur.

Nous devons admirer la prudence de ces auteurs, lesquels, craignant qu'on ne leur adresse les réflexions justes que déjà plusieurs fois nous avons émises, font observer « qu'il faut avoir bien de l'habitude » pour distinguer le développement ordinaire de certains organes appartenant aux facultés intellectuelles; » qu'en fait de matière nerveuse, une ligne de plus

» ou de moins suffit pour produire des résultats im-
» menses. Il n'est pas besoin, ajoutent-ils, comme on
» le croit généralement, qu'il existe des organes gros
» comme le poing pour expliquer de fortes manifes-
» tations ; cela a lieu particulièrement pour les facultés
» intellectuelles. » Or, le philosophe qui voudra s'assurer des résultats susceptibles d'être obtenus de l'étendue des facultés intellectuelles, ne pourra s'en rapporter aux faits positifs que lui aura fournis l'observation, si, le compas en main, il ne mesure l'étendue de la matière nerveuse pour savoir si elle ne dépasse pas d'une ligne, en plus ou en moins, l'espace que doit strictement et rigoureusement occuper cette même matière nerveuse.

Et c'est de cette manière que l'on prétend expliquer les facultés qui font briller le génie ou l'intelligence dans tous les états et dans toutes les conditions de la vie. Ainsi, Brunel, Herschel l'astronome, Lamarque, n'auront joui de l'individualité que parce que la matière nerveuse aura été en juste proportion pour remplir ou exécuter avec plus ou moins de précision le travail auquel ils se seront adonnés !....

Mais toutes ces facultés par lesquelles chaque individu obtient un degré d'élévation plus ou moins considérable dans l'opinion publique, parmi les savants, parmi les artistes, etc., ne sont-elles point sous l'influence d'une aptitude première, d'un goût particulier, et perfectionnées ensuite par l'étude et l'éducation ?

Observer qu'un individu semble par goût se porter plus vers telle profession que vers telle autre, c'est juger d'avance qu'en se livrant à l'étude, qu'en perfectionnant par elle son aptitude naturelle instinctive,

il obtiendra plus de succès que celui qui ne s'adonne à cette profession que par imitation, sans avoir le génie propre à s'élancer au-delà du but difficile à atteindre, malgré le désir qu'il éprouve, en raison de ce que les principaux éléments manquent pour l'y faire parvenir.

A mesure que l'homme avance dans la vie, à mesure qu'il sort des langes de l'enfance, son intelligence augmente, son caractère se dessine, et son aptitude se manifeste. Sous l'influence d'une éducation première, l'ame prend son essor, et le travail qui s'opère dans le cerveau à cet âge est la preuve d'un commencement de perfectionnement d'idées, dont le développement a lieu, non pas organiquement, mais sous l'incitation de l'ame qui participe à l'éducation donnée à l'homme, comme elle la seconde dans ses résultats, surtout s'ils répondent aux principes qui en ont fait ou doivent en faire la base.

C'est donc à cette source principale que l'enfant puise les éléments destinés à préparer le perfectionnement de son intelligence, et à lui donner le choix, selon son aptitude naturelle, pour telle ou telle partie mécanique ou scientifique qu'il devra embrasser.

Abandonné à lui-même, l'homme ne peut opter qu'entre le besoin et la nécessité; si son intelligence, bornée par le fait même de cet abandon, ne peut réveiller en lui que des sentiments ordinaires et du moment, il restera dans l'asservissement de l'ignorance, et si des passions viennent remuer son cœur et son esprit, il obéira plutôt à la voix des passions honteuses et entraînantes, parce qu'il ne pourra faire

aucune comparaison entre son état présent et réel, et son état incertain et à venir.

Il est facile de se convaincre que d'heureuses dispositions cultivées par l'éducation auraient pu produire d'excellents fruits, mais que ce défaut d'éducation telle quelle, laissant l'enfance à la merci de ses idées et de ses penchants naturels, tenant le plus souvent au caractère de l'animal, il n'y a plus pour lui qu'un instinct aveugle, irréfléchi, qui le maîtrise impérieusement.

C'est probablement la raison pour laquelle les phrénologistes ont cru devoir faire entrer l'*éducabilité*. Ils ont senti que, n'étant pas parfaitement d'accord sur la plupart de ces facultés assignées par leurs confrères, et ne pouvant fixer d'une manière évidente la place que ces facultés sont censées occuper, il valait beaucoup mieux rester dans le doute que de prononcer d'après les opinions de ces mêmes confrères, opinions qui ne sont rien moins que confirmatives.

Oui, cela doit être un malheur à ajouter à tous les autres, pour les phrénologistes, que de ne pouvoir juger exactement, dans l'état actuel de la science, du développement des organes qui *se trouvent ou, selon nous, sont censés se trouver sur la ligne que ces auteurs suivent depuis l'individualité.*

Ce que l'on ne devrait jamais perdre de vue, c'est que dans la nature il n'y a qu'instinct ou intelligence; instinct par rapport aux animaux, intelligence par rapport à l'homme. Les animaux agissent tous par instinct, les phrénologistes en conviennent eux-mêmes; ainsi, ces êtres possèdent à un degré plus ou moins élevé la perfectibilité de leur instinct, si toutefois nous

les considérons dans le simple état de nature ; rien ne peut changer les facultés de leurs organes ; ils offrent aux phrénologistes la même conformation dans la même espèce, et l'instinct qui les dirige ne se modifie nullement, parce que l'impulsion naturelle qu'ils suivent est celle du besoin, de la nécessité.

Mais la vie domestique, en modifiant d'abord cet instinct naturel, en le changeant même, change-t-elle les organes instinctifs? y substitue-t-elle des auxiliaires, et ces auxiliaires vont-ils, à leur tour, former de nouveaux organes dont l'action sera influencée par d'autres, et ainsi de suite jusqu'à l'infini? S'il en était ainsi, nous ne devrions pas désespérer que l'animal, un jour, ne l'emportât sur l'homme par ses facultés perceptives et réflectives.

Que l'on juge par ce peu de mots jusqu'où peuvent entraîner les conséquences d'un système qui, poussé à l'extrême, en assimilant en quelque sorte l'animal à l'homme, ne lui laissera, pour ainsi dire, que la faculté de la parole pour défendre son intelligence contre l'intelligence instinctive de la brute, laquelle excitera plus que lui l'admiration d'un public prévenu et pour lequel le merveilleux dont on fascine ses yeux est tout ce qui le flatte et l'intéresse.

Les animaux, selon la doctrine phrénologique, n'agissent qu'en vertu de la connaissance du poids ou de la résistance, et M. Vimont leur fait l'honneur d'en placer le siége entre ce qu'il appelle le sens géométrique et celui de l'ordre. Il en voit l'effet dans l'action de l'oiseau qui prend son vol ou son élan ; exemples : les oiseaux nageurs, les chauve-souris, les quadrupèdes sau-

teurs, tous les animaux qui font des bonds et des efforts, qui apprécient enfin la résistance.

Au moins Broussais se contente-t-il cette fois *d'être presque de l'avis de M. Vimont ;* car, dit-il, il faut une impulsion naturelle pour cela. Or, demanderai-je, qui la donne cette impulsion ? ne serait-ce pas que l'animal posséderait tel ou tel organe ? ou bien la nature, en lui imprimant telle conformation, a-t-elle voulu lui imprimer également les moyens locomoteurs propres à son espèce ? En effet, chacun de ces individus n'a pas besoin de posséder l'organe du poids et de la résistance pour savoir s'il doit voguer sur l'eau ou voler dans les airs. C'est sa destination première qui lui fait accomplir l'acte auquel son existence est attachée. Voilà pourquoi les animaux, en général, ne s'écartent jamais de la route que leur instinct leur trace, et le pays dans lequel doivent vivre les uns, ne pouvant leur convenir, est abandonné pour un autre que leur instinct inné et perfectionné par l'âge et par l'imitation leur indique dans l'intérêt propre de leur conservation et de leur propagation.

N'est-ce point aussi par un sentiment instinctif particulier que leur émigration est décidée, et qu'à jour et heure fixes le signal donné pour le rendez-vous commun devient également, ce jour-là même, le signal de leur départ ?

La tête de l'homme, composée phrénologiquement d'une multiplicité infinie d'organes, ne serait rien en la comparant à la tête du plus petit oiseau-mouche, qui renferme dans son instinct naturel toute l'intelligence d'une organisation cérébrale la plus compliquée.

Si nous descendons l'échelle des êtres, l'insecte nous

offre des phénomènes non moins remarquables, et ces phénomènes d'instinct sont-ils, nous le demandons à la phrénologie, le résultat de facultés développées sous la puissance de tel ou tel organe? Contentons-nous d'admirer ces chefs-d'œuvre de la création, et convenons que cette intelligence s'est réservé le droit de ne découvrir qu'un très-petit coin du voile qui doit cacher éternellement ses admirables mystères.

FACULTÉ DU COLORIS.

Cette faculté, reconnue par Gall, devait nécessairement être admise par tous les phrénologistes, qui d'ailleurs n'ont fait qu'enchérir sur ses découvertes.

Elle est la suite d'impulsions primitives. La phrénologie ne nous dit point si cette faculté possède un organe chez les aveugles de naissance, et quel est, dans tous les cas, cet organe.

Certes, tous les individus possèdent la faculté de distinguer les couleurs, de connaître leurs rapports, ainsi que les nuances qui existent entre elles; mais, une chose assez rare, c'est la possibilité, outre le plaisir que certaines procurent à notre vue, d'avoir la connaissance de les adapter, par leur mélange, aux diverses combinaisons de la peinture.

Cet art ne s'acquiert pas *ex abrupto*, et parce qu'on aurait, d'après les phrénologistes, la faculté du coloris, mais bien en raison de dispositions particulières qui, charmant notre imagination, nous portent naturellement vers un art dans lequel un grand nombre échoue; car il ne suffit pas de marier des couleurs, il faut encore avoir le génie du dessin et l'intelligence positive pour peindre l'expression de la nature morte

ou animée. C'est une faveur exceptionnelle accordée à des êtres privilégiés, dont le savoir, émané de l'éducation, donne à leurs idées toute la profondeur et toute l'énergie de l'invention. Je suis bien d'avis qu'il n'y a pas de rapport entre l'art de tracer les lignes et le bon peintre. Ce dernier est comme le poète, il ne s'astreint pas seulement aux règles ou aux lois du dessin et de la symétrie, il suit l'impulsion, non d'autres organes, mais de son génie qui n'a pas besoin d'auxiliaire pour rendre sur la toile la vérité des faits ou des portraits que son imagination embellit de tous les charmes du talent.

Oui, le coloris est indépendant de l'imitation; c'est le monde créé, il sert de modèle et ne souffre pas d'imitateurs proprement dits. Les Corrège, les Rubens, les Titien, les Van-Dyck, etc., seront toujours les maîtres que l'on essaiera de copier et qu'on ne pourra imiter, parce que leur manière de mêler les couleurs et de donner le coloris leur appartient en propre, et qu'il leur eût été impossible de la communiquer à leurs élèves, qui, très-habiles d'ailleurs, ne travaillaient pas sous les mêmes inspirations.

Les phrénologistes nous apprennent ce que nous savons tous, que l'ordre, l'espace, le dessin, puis l'imagination, le jugement et la comparaison, sont les conditions pour être peintre, non par imitation bonne ou mauvaise seulement, mais avec toute la sublimité de ce génie créateur auquel il ne manque qu'un rayon céleste pour donner la vie aux personnages représentés sur sa toile, surtout lorsqu'il s'agit de ces actions ou de ces faits tenant de l'héroïsme, et dont le souvenir est l'histoire des temps, des lieux, des lois et des peuples.

Je ne conteste pas qu'on peut être fort bon coloriste sans briller du côté de l'éducation ; mais, demanderai-je aussi, cela suffit-il si, malgré le coloris, le tableau ne m'offre point des vérités qui m'intéressent, parce qu'il met en rapport avec ma pensée, avec ma mémoire, les objets que j'ai vus et dont le caractère ne saurait s'effacer de mon esprit, excepté dans le cas où je ne reconnais qu'un coloris sans dessin, sans art et sans vérité ?

Les phrénologistes n'ont pu disconvenir que, dans leur système, cette faculté *n'avait point d'auxiliaires et qu'elle agissait seule.* C'est rentrer dans les développements que nous venons de donner, et tout commentaire à ce sujet devient inutile.

Quoique Broussais ne regarde pas l'éducation comme devant être la véritable antagoniste de cette faculté, nous ne pouvons cependant pas nous empêcher de reconnaître que son perfectionnement dépend de cette même éducation, qui apprend à apprécier les couleurs, leurs nuances, et enfin toutes les qualités qui en font la beauté et la simplicité.

Quant à la faculté accordée par cet auteur aux animaux de se laisser attirer plutôt par la vue des couleurs que par l'odeur, nous croyons devoir contester ce fait, sinon en totalité, au moins sur des points auxquels l'expérience nous assujétit chaque jour.

La curiosité seule, chez certains, les appelle vers tel objet, tandis que d'autres en sont repoussés. Parmi les oiseaux, le rossignol est un de ceux que la curiosité guide le plus ; il ne suffit pas seulement des couleurs, l'homme même, venant à se placer à

quelque distance de l'arbre sur lequel il module ses sons, excite en lui le désir de s'en approcher le plus près. Le rouge-gorge a les mêmes habitudes. Relativement à ce qui se passe chez les abeilles, nous les avons observées trop souvent dans leurs mœurs pour croire qu'elles soient seulement ou plus particulièrement attirées par les couleurs des plantes que par les odeurs qu'elles répandent.

L'éducation des abeilles démontre qu'elles ont une préfèrence pour telle ou telle fleur, et le choix que donnent ceux qui les élèvent à la plantation ou culture de variétés de plantes odoriférantes, indique jusqu'à l'évidence que l'abeille et et les autres mouches *ruchières* ne distinguent pas les couleurs, mais choisissent dans les prairies et dans les bois les fleurs qui d'une part ont plus d'odeur, et de l'autre contiennent plus de principes propres à la formation de la cire et du miel.

A l'appui des exemples cités, nous pouvons également en offrir un très-remarquable.

Personne n'ignore que les mouches appelées, dans le langage ordinaire, *mouches à viande*, parce qu'elles viennent déposer leurs œufs sur les chairs fraîches ou sur celles en décomposition, sont attirées de très-loin par l'odeur de ces mêmes substances.

Dans une course pour la chasse des insectes dans les bois de Meudon, mes amis et moi nous nous arrêtâmes au bord d'un fossé où coule une petite source, et là, sous le plus beau couvert, sous le ciel le plus pur, nous nous reposâmes quelques instants pour satisfaire notre appétit et notre soif. Aucun autre insecte que ceux de la localité où nous nous trouvions ne venait nous importuner, et nous nous réjouissions de ne plus

être assaillis par les frelons ou les guêpes que nous avions si souvent rencontrés dans notre excursion. Cependant, par l'expérience que j'avais déjà acquise, et par la dissertation que nous avions sur l'histoire naturelle, sur le caractère de certains insectes, leur instinct et leurs facultés, je crus devoir annoncer que si le vent portait vers l'endroit où il existait des mouches à viande, nous en serions bientôt incommodés, tant leur odorat est subtil.

Effectivement, après environ trois quarts d'heure d'attente, nous entendîmes le bourdonnement qui annonçait leur présence, et elles se jetèrent avec voracité sur les débris de notre repas. Plusieurs prises par nous étaient d'une espèce dont la description, donnée par un de nos compagnons, a été consignée, à cette époque, dans un journal d'histoire naturelle.

Ce fait, qui paraît de peu d'importance au premier coup-d'œil, n'en démontre pas moins que nous devons considérer chez les animaux le sens de l'odorat comme plus particulier à leurs espèces, et s'il y a quelques exceptions en faveur du sens des couleurs, c'est que les plantes, qui portent avec elles un coloris plus brillant ou plus délicat, ont aussi un principe odoriférant plus subtil, susceptible de flatter davantage les nerfs olfactifs de l'individu que les nerfs ophthalmiques.

Ce sont néanmoins de petites considérations qui ne nuisent point à l'intérêt du sujet. D'ailleurs, dans le choix des couleurs, le sentiment seul nous guide, et les goûts sont souvent aussi bizarres que les couleurs sont variées; cela tient à l'impression que la diversité de ces couleurs exerce sur nos sensations, et c'est d'autant plus positif, que personne ne peut se rendre

compte pourquoi l'on préfère plutôt le vert que le bleu, le jaune que le noir, etc. Ces impressions sont donc relatives à nos sensations et à la manière dont le cerveau en fait l'application. Par cette raison, il est impossible d'assigner une faculté plus à une couleur qu'à une autre; aussi, voilà ce qui a fait dire à Broussais que cette faculté agissait seule et sans auxiliaires.

LOCALITÉ.

Nous ne devons point considérer cette faculté à la manière des phrénologistes, c'est-à-dire soumise à des rapports avec d'autres facultés qui occupent organiquement telle ou telle place dans le cerveau. Cette localité se déduit de l'ensemble des phénomènes constituant l'instinct propre aux animaux, et l'intelligence particulière à l'homme. Je dirais pour l'un comme pour les autres : c'est le souvenir fixé dans la mémoire; car on ne peut nier que l'instinct chez les animaux ne soit fortifié par elle. N'est-ce pas à cette surveillance de la nature que l'animal, en raison de cet instinct de localité que le souvenir a perfectionné, est redevable très-souvent de sa conservation. Il n'oublie ni les lieux, ni les individus, et cet instinct de prévoyance, qui est communément celui de sa sûreté, de son salut, acquiert plus de force à mesure que des circonstances fâcheuses ou pénibles l'ont mis à même de reconnaître le danger, en le rendant plus précautionneux, plus réfléchi ou plus timide. C'est ainsi, selon nous, qu'on doit comprendre la localité chez les animaux, auxquels il n'est permis d'accorder qu'une intelligence matérielle, comparativement à l'homme chez

lequel toutes les facultés perceptives et réflectives naturellement développées se développent encore davantage par l'éducation, par la nécessité et les besoins indispensables à sa nature.

Et certainement, chez les animaux, c'est l'éventualité qui leur imprime le sentiment de localité, indépendamment de ce que leur instinct les porte à choisir les lieux qui leur conviennent le mieux pour leur subsistance comme pour leur sûreté.

Le renard est de tous les animaux sauvages le plus rusé, et cependant il lui arrive de tomber dans le piége qui lui a été tendu. A-t-il eu le bonheur de s'en retirer, l'instinct de sa conservation, de sa sûreté, semble augmenter en énergie; il est bien rare alors qu'il retourne vers les lieux dont sa mémoire retient la localité, et les précautions qu'il prend sont souvent, pour ses compagnons, témoins de sa prudence, un avertissement sage de ne pas se risquer dans une route que son instinct éprouvé lui dit de ne pas parcourir.

D'un autre côté, si aucune cause, aucun événement n'entrave ses habitudes instinctives, la localité reste pour lui la même.

Le lièvre, qui est l'animal le moins prévoyant, le moins susceptible d'instinct de localité, si ce n'est pour son gîte, retient, lorsqu'il a été chassé plusieurs fois, et surtout s'il a été blessé, la mémoire de la localité; il ne s'aventure ensuite qu'avec précaution; il s'écarte des sentiers où il a reconnu que des lacets étaient tendus, et, vivant plus solitaire dans le fond des bois, il évite la fureur du chasseur, à moins que, surpris, il n'ait plus le temps de parer

le danger qui le menace, le presse et l'atteint. Tout, dans cet enchaînement de faits réels, nous donne la preuve que ce n'est point un acte accidentel de la part de la nature, mais un calcul de la puissance éternelle qui a réparti à chaque être vivant la faculté de choisir le lieu convenable à son existence, et ajouté à cet instinct de localité celui de la mémoire, qui lui rappelle les avantages ou les inconvénients de certaines localités. La nature n'a rien fait en vain ni sur de simples données, mais elle a agi d'après des principes invariables et dans l'intérêt de tous les êtres créés.

Les phrénologistes partant constamment du même point, nous devons aussi leur présenter la même opposition.

Ne sera-t-il donc pas possible de faire comprendre que toutes ces prétendues facultés, indiquées par la phrénologie comme *impressions primitives*, sont le résultat des dispositions premières composant l'organisation physique et distincte de l'homme, sous l'influence de son organisation morale?

Parvenu à l'époque où le choix qu'il fait d'un état annonce la fixité de son jugement dont la détermination est la conséquence, l'homme accepte ou rejette telle ou telle profession selon sa convenance; et comme il a puisé dans l'éducation et dans les études auxquelles elle l'a assujéti, les goûts qui semblaient le plus lui plaire, il a dû et il doit nécessairement prendre le parti qui lui convient le mieux, soit dans les sciences, soit dans les arts, etc., etc.

Croit-on que l'idée d'être astronome arrive à tout le monde? non; il faut des esprits disposés à cette science.

science. Les phrénologistes ont beau citer à ce sujet les noms des hommes les plus recommandables, leurs citations confirment seulement que les uns ont reçu l'aptitude pour telle partie, les seconds pour telle autre, et ainsi de suite.

Ne sait-on pas que l'on peut exceller dans une branche des sciences et des arts, et rester très-inférieur dans tout autre non moins utile? La raison en est simple, c'est que, par suite d'une sage distribution des moyens de l'intelligence, la nature a combiné la somme qui devait échoir en partage à celui dont la tendance est prononcée pour les découvertes lointaines, la topographie, la géographie, la peinture, etc., etc., comme elle a distribué à certain la somme de génie propre à la carrière qu'il parcourt.

Ainsi, les hommes manifestent dès l'enfance les dispositions les plus fixes pour une profession quelconque. Turenne s'endort sur un canon et le tient étroitement embrassé; du Guay-Trouin, Jean Bart, choisissent pour leur plus belle demeure le vaisseau où doivent briller leur savoir et leur bravoure. Un général regrette d'être dans son lit le jour d'une bataille; son courage s'en afflige, il eût voulu mourir de la mort des braves.

Quel est l'homme qui, ayant beaucoup voyagé, et non comme un grand nombre en courant, ne se ressouvienne point des localités? N'est-ce pas d'ailleurs le but de son voyage, et n'est-ce pas aussi la récompense et le fruit de ses pénibles excursions? Avec quel plaisir il raconte tout ce qui a frappé ses regards, ému son cœur, agrandi son ame! Croit-on que le sentiment de ce qu'il a observé doive se perdre?

c'est particulièrement sur les localités que sa mémoire se fixe. On commet donc une erreur en affirmant que l'organe de l'impression primitive se trouve particulièrement en action chez les personnes qui ont la tendance aux voyages, etc., etc.

Les instincts, en général, se manifestent chez les animaux selon l'espèce à laquelle ils appartiennent; chez l'homme, il y a non-seulement instinct, mais intelligence, et le cerveau est le réservoir où elle puise son aptitude, sa force et ses combinaisons. L'étude, sous l'influence de l'éducation, développant en lui, nous le répéterons de nouveau, cette faculté, son imagination sera tout entière portée sur les idées qu'il se sera faites des avantages ou de la gloire qu'il pourra acquérir dans l'exercice de telle profession.

Est-on général parce que l'on en porte les marques distinctives? est-on astronome parce que l'on connaît tous les mouvements comme toutes les révolutions célestes? est-on chimiste parce que l'on raisonne sur tous les principes de cette science? est-on poète, orateur, parce qu'on fait des vers ou qu'on sait distribuer méthodiquement toutes les parties d'un discours? est-on diplomate parce que l'on connaît tous les traités, tous les droits de souverain à souverain, de peuples à peuples, etc.? non sans doute. La nature a établi entre les hommes des différences de génie, de talents, de conception, et sa gloire, toute désintéressée, est de les faire briller par une intelligence qui ne saurait avoir pour régulateur tel organe, ou pour modérateurs tels ou tels auxiliaires.

Il semble, en vérité, d'après les phrénologistes, que

le cerveau de l'homme soit un hôtel garni dont les diverses parties doivent être occupées par des gens de tout esprit, de tous talents et de tous caractères.

Certainement, les hommes qui s'occupent abstractivement de telle ou telle partie des sciences doivent montrer une fixité plus grande de localité. Plus l'esprit s'adonne à une étude particulière, plus la pensée se localise; cela se remarque chez les mathématiciens, qui, enfoncés dans la profondeur des calculs, sont généralement incapables de faire tout autre chose; on peut même dire, sans les offenser, qu'ils cessent dans un sens d'être hommes de génie, dès l'instant que leur esprit s'est plongé dans l'abstraction des problèmes. Cette condition peut leur être très-avantageuse; mais elle les séquestre en quelque sorte de la société, qui pour eux est toute dans l'étude approfondie des nombres.

Celui qui se livre à la littérature n'a-t-il pas pour lui la localisation? et cette localisation vient de la mémoire. Un homme chez lequel elle était prodigieuse, l'abbé Geoffroy, possédait la connaissance de tous les auteurs classiques, poètes ou orateurs, grecs ou latins, et lorsque quelques élèves le consultaient sur tels ou tels, il leur donnait une petite note sur laquelle se trouvaient inscrits le nom de l'auteur, le passage et le commentaire. Le bibliothécaire reconnaissait de suite l'écriture, et de suite également il leur remettait en main l'ouvrage où étaient consignées, en marge ou sur une bande de papier, les remarques que l'abbé Geoffroy avait cru devoir y placer : tous les ouvrages de littérature classique dont se compose la bibliothèque Mazarine étaient casés

et localisés dans la mémoire de cet homme d'un savoir et d'un esprit rares.

C'est donc à force de s'exercer dans toutes les études, n'importe lesquelles, que l'on parvient à cette localité qui, comme on le voit, n'est pas telle que nous le disent les phrénologistes. Avions-nous un homme plus instruit que le professeur Lallemand? quelle localité dans sa mémoire! Nous pouvons en dire autant de l'ancien et vénérable Sue, bibliothécaire de l'école de médecine; ajoutons à ces noms celui de Moreau (de la Sarthe). Eh bien! dira-t-on que chez eux cette localité était l'effet de l'organe de cette faculté? ce serait tomber dans l'absurde. Oublie-t-on que la mémoire se perfectionne par l'habitude d'apprendre ou de voir? Or, tout ce qui frappe nos regards imprime à notre imagination un souvenir plus ou moins étendu ou réfléchi des objets, et lorsqu'une impression vive nous a affectés sensiblement et moralement, n'en conservons-nous pas, comme malgré notre volonté, un souvenir d'autant plus durable, que nous localisons, pour ainsi dire, à l'instant même, dans notre pensée, l'époque, le jour, l'heure, le lieu, et toutes les circonstances accessoires du fait?

Ne revoit-on pas avec plaisir, avec un sentiment de vénération, les lieux de son enfance? Toutes les localités se représentent à notre pensée; maîtres, condisciples, domestiques, bons ou mauvais traitements, jusqu'aux plus petites scènes de l'enfance, tout se retrace à notre imagination avec cette vérité de localité qui imprime encore à notre individu un sentiment de satisfaction et de gratitude.

Je puis, à ce sujet, citer un fait qui m'est

personnel. Le hasard me conduit à la demeure de mes pères ; j'entre machinalement dans l'appartement où l'auteur de mes jours mourut ; mes yeux se baignèrent de larmes, et je parcourus avec plaisir tous les coins et recoins qui avaient fléchi sous les pas de mon enfance. Je me rappelai toutes les localités, et mon cœur sortit satisfait d'avoir pu payer sur les lieux mêmes un tribut à la tendresse paternelle et à la reconnaissance.

Broussais donne encore pour preuve des localités l'habitude de certains animaux, qui, comme le mingue, rat voyageur de Norwége, l'écureuil, le chien, le chat, le renard, le cheval, le mulet, reviennent toujours aux lieux qu'ils ont quittés, ou suivent le chemin qu'ils ont coutume de parcourir. Ces exemples ne démontrent rien autre chose sinon que cette habitude, qui est la même chez l'homme et que des gens appellent *manie*, consiste à suivre constamment la même route, et à ne s'en écarter que par cas fortuit. N'est-ce pas aussi par un instinct particulier et grandement utile à l'homme, que les mulets principalement, dont le pied est si sûr, le conduisent par des voies bordées de précipices, sans le moindre danger pour le maître livré à la volonté de son conducteur, et qui, sans cette volonté, serait incapable peut-être d'affronter des chemins que l'intelligence instinctive de l'animal lui fait traverser ? Ce serait ici le cas de rendre justice à l'âne, cet animal domestique dont l'instinct répond si généreusement aux besoins de l'homme. C'est lui qui a le sentiment des localités, et dont la mémoire conserve également le souvenir du pays où il est né, de la main qui l'a nourri, de l'écurie qui lui a servi de demeure, et du pâturage qui lui a fourni le plus souvent la meil-

leure nourriture. Il n'oublie pas non plus les localités où il a éprouvé de bons ou de mauvais traitements.

On accuse à tort la psychologie de ne pas avoir pris en considération les faits que nous venons d'analyser; mais la psychologie ne devait-elle s'attacher qu'à attribuer à des effets différents ceux déterminés par l'instinct que chaque être vivant a reçu de la nature, selon la condition dans laquelle il devait être? Cette prudence de l'animal n'est que l'état naturel qui le protége, le conduit, et toujours vers le même but, celui de sa propre sûreté, en laissant à sa mémoire le souvenir des localités, non-seulement par une habitude instinctive, mais par une habitude d'intelligence raisonnée, qui, sous le rapport de la conservation, offre une sorte d'analogie avec le sentiment qui dirige également l'homme.

La psychologie, je pense, n'avait pas besoin d'expliquer cet état naturel par d'autres phénomènes que ceux de l'observation journalière. Certes, elle n'ira pas donner aux animaux une ame plus intellectuelle que celle qui guide l'homme dans toutes les actions de sa vie, comme dans toutes ses pensées! Mais la psychologie a pour objet de rendre raison des opérations de l'ame, et d'en définir l'essence. Elle ne va point chercher dans telle ou telle partie du cerveau la localité de telle ou telle faculté; elle étudie les opérations de l'ame, et, selon ces opérations, elle fixe l'étendue des moyens de l'intelligence, et classe les hommes dans les catégories des positions qui appartiennent à leur nature et à leur caractère. Remontant à une origine plus distinguée que celle que les phrénologistes font ou se plaisent à faire sortir d'une espèce

de fatalisme, elle s'élève vers des considérations plus nobles et qui embrassent des idées plus sublimes et plus dignes de la connaissance de l'homme. Elle le laisse maître de lui-même, sous la conduite de son libre arbitre.

Si les hommes ne paraissent pas tous doués des mêmes facultés, et en cela la nature a formé une sage et prévoyante distinction, c'est qu'il était nécessaire d'établir entre les uns et les autres une différence qui, rendant les premiers supérieurs aux seconds, en fît pour les inférieurs des modèles de génie, de science et d'aptitude; c'était afin de subordonner toutes les classes de la société à l'empire du mieux, pour exciter en elles l'émulation et le désir de pouvoir lutter, par des qualités ou des talents d'un autre genre et cultivés également, contre ces êtres que nous sommes très-souvent forcés de considérer comme surnaturels ou faisant exception à la règle commune ou générale.

Broussais dit qu'on ne doit pas confondre la localité avec l'habitation. Cela se conçoit, la localité présentant une particularité, une circonstance locale, et l'habitation étant l'action d'habiter un lieu, le séjour qu'on y fait habituellement.

C'est le sens que les phrénologistes lui donnent, et qui nous paraît le seul qu'on doive adopter. Voilà pourquoi, en parlant des animaux, on dit : le tigre fait son habitation dans les contrées brûlantes de l'Afrique et de l'Asie.

Que trouvent donc d'extraordinaire les phrénologistes dans cet amour de l'habitation ?

N'est-ce pas un sentiment naturel imprimé par la nature à tous les êtres pour leur existence, comme pour

leur bonheur et leur satisfaction particulière? On objecte que cette faculté phrénologique s'associe à l'espace ; nous allons au-delà, nous soutenons que c'est souvent en raison de la localité, de la connaissance, de l'appréciation des lieux, que l'amour de l'habitation est plus ou moins prononcé. Cet amour tient au sol, et c'est pour cela que l'animal n'oublie pas la localité, que, tel éloigné qu'il soit, il revient à l'endroit où il retrouve ses habitudes, à son gîte qu'il ne quitte plus lorsqu'il est arrivé à un âge où ses forces lui défendent de s'égarer au loin. Ainsi, très-souvent, quand on chasse le sanglier, par exemple, on est tout étonné, si l'on s'avance dans l'épaisseur des forêts, d'en rencontrer à leur bauge, qui, accablés de vieillesse, font très-peu de résistance. On remarque avec surprise, par l'étendue de l'espace, que les excursions de l'animal étaient seulement pour satisfaire à sa subsistance, et qu'il aurait tôt ou tard succombé dans cette circonscription, si la visite inattendue des chiens et des chasseurs ne fût venue terminer sa longue carrière, attestée par le changement de couleur de ses défenses, la chute de ses soies, la blancheur grisâtre de sa barbe et la prolongation de ses ongles ; plusieurs de ces animaux ont été tués à l'improviste parce qu'ils avaient entièrement perdu l'ouie ou la vue.

Les plantes elles-mêmes n'ont-elles pas, si je puis m'exprimer ainsi, l'amour de l'habitation? elles ne se plaisent que dans les lieux où elles peuvent vivre avec aisance, avec sûreté ; il semblerait, aux yeux du philosophe, qu'elles choisissent, par une sorte d'instinct raisonné, les lieux qui doivent leur convenir

Transportées par les vents, vous les rencontrerez toujours dans leur nouvelle habitation, sur le sol qui leur est propre. Je demanderai si ces êtres muets ont le sentiment ou la faculté de la localité ?

Les poissons n'ont-ils pas également l'instinct de la localité et l'amour de l'habitation ? J'examine leur organisation cérébrale ; et qu'y trouvai-je ? rien de particulier ; seulement je reconnais que tout ce que la nature a fait a été fait avec sagesse, avec réflexion. Les oiseaux ont pour séjour les airs ; les animaux la terre, et les poissons les eaux ; encore remarquons-nous que ces habitations sont variées selon la nature des espèces ; les unes occupent telle région du globe, elles n'en peuvent sortir qu'en se détériorant, un long ou habituel séjour anéantirait l'espèce ; les autres occupent une région différente, les poissons qui habitent les mers périraient dans les eaux des fleuves et des rivières ; certains oiseaux émigrent, et pourquoi ? probablement pour retrouver une température égale à celle des contrées qu'ils sont obligés de quitter. L'amour de l'habitation et de la localité ne les abandonne point pour cela ; ils reviennent, au retour de la saison favorable, aux mêmes lieux, au même nid, ainsi qu'on le remarque pour l'hirondelle.

Faudra-t-il, pour admirer tant de merveilles, posséder la faculté de la merveillosité ? non sans doute. Ce sentiment se trouve dans l'ame qui aime à s'épancher dans la contemplation, et qui ne voit que la main de l'Eternel dirigeant tous les êtres créés, d'après les instincts ou intelligences qu'il a donnés à chacun, selon ses besoins, et selon toutes les cir-

constances de son existence particulière. C'est en cela que la psychologie peut mieux expliquer que tous les raisonnements phrénologiques ces opérations de l'ame qui, chez l'homme, se découvrent dans toutes les actions de sa vie. Le sceau qui lui a été imprimé est irréfragable, et son intelligence est le complément de son essence. Ainsi que nous l'avons dit, cette intelligence s'élève ou ne sort point des limites tracées, parce que la nature n'a pas voulu que la somme des facultés intellectuelles fût généralement la même; mais, pour tous les individus, elle a assigné à l'ame une étendue d'intelligence proportionnée aux besoins de chacun. Encore a-t-il fallu, pour un grand nombre, que cette intelligence fût secondée et développée par une éducation susceptible de perfectionner l'impulsion naturelle ou le premier sentiment accordé à la nature humaine.

Je conçois que, sur la faculté des nombres, les psychologistes aient longuement discuté. Rien de plus abstrait que le calcul, et l'on peut dire que celui qui s'y livre absorbe toute l'énergie de son ame, que l'intelligence concentrée sur un seul point devient obtuse; et pour confirmer ce que nous avons dit plus haut des mathématiciens, nous répéterons, d'après Broussais, le mot de Gall, qui, le premier, a trouvé qu'on peut être très-fort en arithmétique et très-pauvre en facultés intellectuelles.

Il résulte de là nécessairement que l'ame, anéantie sous le poids de ces abstractions mathématiques, ne peut plus exercer sur l'intelligence cette influence vive, exaltée quelquefois, qui donne à l'homme une force de conception dont le génie seul est capable.

Il ne peut donc y avoir d'autres facultés phrénologiques auxiliaires qui ajoutent à cette faculté et la rendent moins abstraite et non moins utile? C'est cependant, nous devons l'avouer, la condition à laquelle les grands mathématiciens semblent être condamnés. Les limites de leur intelligence paraissent également bornées aux calculs infinis, et plus les problèmes se résolvent, plus ils semblent donner naissance à de nouveaux qui sans cesse et indéfiniment plongent ces savants dans le dédale inextricable de travaux dont la fin n'en est pour ainsi dire que le commencement.

On n'a jamais prétendu que, dans les calculs mathématiques, il ne fallût qu'établir des chiffres, les assembler et les réunir en sommes ou en preuves. Que serait en effet cette science, si celui qui la cultive n'avait pour lui la réflexion, le jugement, etc., etc.?

Nous disons seulement qu'il ne s'agit point de facultés étrangères à l'organisation propre de l'homme pour expliquer l'aptitude plus prononcée vers cette science que vers telle autre. Cependant, dirons-nous, il est des individus qui, dès l'enfance même, montrent une prédisposition extraordinaire à l'étude comme à l'exercice des calculs, et cette prédisposition devient dominante à mesure que l'enfant avance dans la vie, sans toutefois exclure toutes les autres inclinations que donne l'éducation.

L'observation judicieuse de Gall vient à l'appui de ce que nous avons reconnu, que les individus qui paraissaient merveilleux lorsqu'il s'agissait de calculer, sortis de là n'étaient rien. L'aptitude à l'arithmétique domine seule dans cette circonstance; d'où il faut né-

cessairement conclure que certaines facultés semblent se prononcer exclusivement chez quelques individus; que le cerveau seul paraît concentrer toutes ses opérations vers cette faculté, et qu'absorbée entièrement dans les calculs, l'ame est incapable de fixer ses idées sur d'autres points.

Il n'en est pas de même, nous nous plaisons à l'avouer, pour les hautes sciences, telles que la physique, la chimie, la géométrie, l'astronomie, etc., qui nécessitent le concours de la réflexion, du jugement, de l'espace, de l'étendue des localités, etc; mais aussi, ajouterons-nous, le cerveau éprouve alors le besoin de développer toutes les facultés qui sont l'apanage de son organisation intellectuelle, et de son aptitude pour l'étude ou la pratique des sciences en général, et des hautes mathématiques en particulier.

De cette organisation intellectuelle variée, naissent les différences pour la propension à telle ou telle science, à telle ou telle profession. L'influence qui agit sur sa détermination vient de ce centre cérébral où toutes les perceptions se réfléchissent, où toutes les idées se mûrissent, où nos diverses propensions se manifestent, où enfin se montre la détermination qui nous fait embrasser tel ou tel parti, soit que l'instinct nous y porte naturellement, soit que l'intelligence, aidée de la réflexion, nous en indique le choix.

Les phrénologistes parlent toujours des hautes facultés intellectuelles; mais qui les donne? voici la question. Pour y répondre, il faut considérer le cerveau comme le centre commun où vont aboutir toutes

ces facultés. Agit-il seul? qui pourrait le dire? Le cerveau est sous la puissance d'un principe inconnu, mais existant; il ne marche que d'après lui, il le consulte ou plutôt il en reçoit l'influence; et selon que cette influence s'exerce en plus ou en moins sur ces facultés, elles sont déterminées plutôt vers tel acte que vers tout autre. Ne vaut-il pas mieux admettre ce sentiment que d'aller chercher des effets dans des causes se rapportant toujours aux mêmes phénomènes?

Les facultés perceptives, nous dit Broussais, agissent froidement comme tous les autres organes de l'intelligence; et c'est pour cette raison sans doute que l'homme est plutôt dirigé par ses instincts et ses sentiments que par son intelligence.

Est-il bien vrai, d'un autre côté, que celui qui, doué d'organes intellectuels très-développés, n'aura pas le bonheur de rencontrer dans sa vie un concours de circonstances favorables à l'excitation de ces facultés, se laissera facilement entraîner par celles d'où émanent ses sentiments ou ses instincts, et qu'il manquera son but ou sa vocation? C'est condamner l'espèce humaine à une dure extrémité; car elle n'aura que les sentiments et les instincts pour l'émouvoir, et l'intelligence sera là pour observer. Je serai en quelque sorte obligé d'accuser la nature, qui, m'ayant accordé des organes intellectuels très-développés, ne me fournira néanmoins aucune circonstance favorable à l'excitation de ces facultés; et me voilà vis-à-vis de moi-même avec toute mon intelligence, comme un paria que tout le monde a intérêt de fuir ou d'éviter.

Cependant j'étais porté à croire que mes facultés intellectuelles ne devaient pas rester muettes en présence de ma position et de la détermination de mes sentiments ou de mes instincts. Ainsi, j'obéirai, condamné que je suis à me laisser émouvoir, et là se borneront le présent et l'avenir de mon existence, au bonheur de laquelle semblaient se rattacher naturellement mes facultés intellectuelles.

Pourquoi donc nous restreindre dans un cercle aussi étroit, lorsque des auxiliaires sont créés partout pour augmenter ou diminuer l'énergie de certaines autres facultés? Je n'aurais jamais cru que les facultés intellectuelles ne dussent servir à rien.

Je suis bien loin d'adopter un tel système, et, malgré les diatribes et la phantasmagorie de mots de Broussais, je donne à mes facultés intellectuelles le pouvoir de seconder mes sentiments et mes instincts; et pour moi, c'est le concours de circonstances réfléchies, qui, marchant peut-être froidement, me donnent la conscience de ce que je puis être, en raison de cette émotion dont la perception reçue dans mon cerveau lui imprime la nécessité et le désir de sortir d'un état qui, précaire, ne me conduirait à aucun résultat avantageux ou heureux, soit que je considère ma position et physiquement et moralement.

L'homme, en général, connaît trop bien ses intérêts physiques et moraux pour se contenter de simples émotions de sentiments ou d'instincts. Bien loin de là, ne sont-ce pas des émotions vives de sentiments et d'instincts qui ont rendu des individus capables de si grandes choses? ne sont-ce pas des émotions qui, chez certains autres, ont agrandi la somme du dévelop-

pement de leurs facultés intellectuelles? ne sont-ce pas des émotions qui, en changeant subitement chez plusieurs les prédispositions, ont développé, outre les facultés premières, des facultés non moins importantes et non moins extraordinaires? Ces exemples, que l'on rencontre si fréquemment, sont cependant niés par les phrénologistes; ils attribueront telle faculté aux animaux pour en dépouiller en quelque sorte l'homme; ils semblent oublier que la comparaison entre les facultés instinctives des animaux et celles de l'homme ne peut être que relative à la condition de l'animal, auquel on ne saurait accorder qu'une intelligence secondaire en harmonie avec ses besoins, ses habitudes et sa manière de vivre. Certainement l'animal doit observer tout ce qui se passe autour de lui, et comme rien ne lui importe tant que sa propre conservation et celle des siens, il s'ensuit que la crainte et l'émotion qu'il en éprouve déterminent chez lui une sorte de calcul qui n'est qu'une prévoyance instinctive ajoutée à son instinct principal. Une observation rapportée par Broussais tendrait, selon lui, à prouver que les animaux ont l'organe du calcul à *l'état rudimentaire.*

Il eût été mieux et plus instructif de nous expliquer pourquoi une pie ne rentre pas dans son nid s'il n'y a qu'un chasseur, mais s'y précipite lorsqu'on en réunit quatre, cinq, ou un plus grand nombre? Broussais n'a donc jamais remarqué à la campagne qu'un seul individu sur la route fait fuir des compagnies d'oiseaux, tandis que si l'on est plusieurs, quelques-uns s'envolent et les autres restent. C'est sans doute parce que l'instinct de la conservation, qui rend l'oiseau méfiant à l'égard d'une seule

personne, le rend plus confiant quand il s'aperçoit que la plupart ne cherchent point à se cacher à ses yeux, que leur langage ou leur silence n'annonce rien de fâcheux, ou même que leur démarche ne paraît démontrer rien d'hostile contre lui et ses compagnons. D'ailleurs, il est impossible de juger l'instinct des animaux autrement que par simple déduction ou comparaison. C'est le secret de la nature dont la sagesse brille dans toutes ses œuvres comme dans toutes ses opérations. S'il fallait accorder aux animaux une intelligence aussi précise, aussi réfléchie que celle qui distingue l'homme, et encore dans certaines conditions de sa vie, il n'y aurait bientôt plus de différence que par la difficulté de donner aux animaux la faculté du langage pour exprimer et leurs sensations et leurs volontés.

L'ORDRE, DE SPURZHEIM.

Certainement la nature ne pouvait octroyer la faculté des calculs sans y joindre l'ordre qui en est la conséquence. Dans l'univers, tout est harmonie, mais harmonie d'ordre. Les phénomènes physiques s'exécutent dans ce sens; c'est une des conditions imposées à tout ce qui existe; cet ordre empêche que l'harmonie soit rompue; d'où naît nécessairement la symétrie des objets physiques. Ce qui se passe dans la nature a lieu également chez l'homme. Dans les dispositions qu'elle a faites pour que, dans son choix, il fût ce qu'il désire être, elle a dû organiser son cerveau de manière que son intelligence ne se bornât pas à l'accomplissement de certains actes et surtout de calculs, sans que l'ordre, l'arrangement et la symétrie ne les accompagnassent.

Cette

Cette faculté de l'ordre, non généralement admise, est particulière à certains êtres; plus ou moins développée selon la profession des individus, elle prédomine chez ceux dont l'imagination occupe toute l'activité du cerveau; tels que les penseurs, l'orateur, l'avocat, ou l'homme qui a fait son étude de l'administration. Elle n'appartient pas à l'esprit qui, souvent ne raisonnant point, est incapable de classer ses idées. L'homme de génie, au contraire, ayant pour lui les calculs, l'ordre, l'arrangement méthodique et la symétrie, sans entrer dans les abstractions mathématiques, montre que ses idées, établies avec ordre, forment la base de son raisonnement.

Il s'ensuit donc cette conséquence, que la faculté de l'ordre est le résultat de l'état vrai du cerveau, dont les perceptions sont en harmonie avec cet état, comparativement avec d'autres dispositions qui n'offriront pas la même régularité, ou d'une manière aussi continue, parce que les fonctions ou les actes auxquels cet organe soumet l'homme ne prêtent point à la nécessité de l'ordre, de l'arrangement méthodique et de la symétrie.

Je conçois qu'on vienne me dire : Il existe donc une faculté d'ordre, de symétrie, etc.? Personne ne peut le nier, mais personne aussi ne peut avouer que cette faculté soit sous la dépendance de telle localisation plutôt que de telle autre, ni qu'elle soit plus influencée par une faculté que par une autre.

Si tout, dans l'ordre naturel, s'enchaîne avec mesure, avec précision, c'est sans doute pour un but. Eh bien! ce but n'est-il pas celui de l'ordre? tout ce que nous voyons n'est-il pas soumis à l'ordre le plus ré-

gulier? Pourquoi? parce que la nature a horreur de tout ce qui peut troubler l'harmonie de son ouvrage. Elevons-nous vers les cieux, descendons dans les profondeurs de la terre; tout nous montre l'ordre ou la tendance à l'arrangement harmonique, à la symétrie.

Par la même raison, l'ordre doit faire partie de l'organisation morale de notre cerveau, et si tous les individus ne sont pas doués de cette faculté exclusive, au moins reconnaissons-nous, à des degrés plus ou moins supérieurs, cette tendance qui, se perfectionnant chez les uns, reste stationnaire chez les autres.

Que l'on ne considère pas les bosses, je le veux bien dans le sens que beaucoup de personnes peuvent leur donner; il n'en est pas moins vrai que la phrénologie, au lieu de la bosse, indique la place de l'organe. La bosse ne serait, dans tous les cas, que l'empreinte du prétendu développement de nos facultés. Ainsi, du cerveau, centre des perceptions, s'épanouiraient dans tous les sens, et particulièrement dans les faces antérieures, les facultés bonnes ou mauvaises qui doivent caractériser l'homme pendant sa vie. Il n'y aurait ici que de la physiologie matérielle, les phrénologistes voulant, disent-ils, éloigner tout ce qui appartient à la psychologie.

Or, d'après ces principes, l'homme n'est plus qu'un automate animé, fonctionnant et suivant les impulsions que lui donne le développement des facultés qui, privées de l'énergie ou de l'appui d'autres facultés, le conduisent à tel ou tel but, par tel ou tel chemin, selon la direction forcée imprimée à sa volonté.

Nous trouvons cependant dans l'organisation physiologique animale de l'homme, un accord, un ordre, une harmonie qui rend son existence plus assurée, puisque les relations, les rapports des organes entre eux s'exécutent normalement et sympathiquement avec une telle précision, que le moindre dérangement produit un effet rapide sur l'universalité du système organique, et, par les sensations ou perceptions, va réagir sur le centre cérébral, sur l'organe de la pensée et des facultés perceptives et réflectives.

Pourquoi ne pas supposer ce même ensemble d'organisation pour le cerveau, et imaginer qu'il ne puisse agir de lui-même dans tout ce qui dépend de son intelligence ou des facultés qui mettent cette intelligence en relation avec celles dont les rapports sont plus ou moins directs entre elles, selon le but que l'individu désire atteindre?

La physiologie intellectuelle serait-elle moins susceptible que la physiologie animale d'avoir ses éléments d'ordre, d'harmonie et de sympathie? Les pensées de l'homme peuvent être variées selon ses facultés perceptives, c'est-à-dire qu'elles peuvent plus se porter vers tel objet ou tel sujet sans dévier en rien de l'ordre primitif de ses idées.

Qu'un homme raisonne bien ou mal, il ne met pas moins de l'ordre dans l'expression de ses sentiments, et cette méthodicité qu'il affecte, plus par entêtement que par raisonnement, n'en annonce pas moins l'influence primitive et commune à tous les hommes. Je sais que ces sortes d'individus se font illusion à eux-mêmes; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils ont le sentiment de l'ordre,

plus relativement à eux que relativement aux autres et aux résultats.

N'entendons-nous pas tous les jours un orateur dont la conviction ne saurait être douteuse, nous parler d'ordre, d'harmonie, de symétrie, et vouloir nous prouver que son discours, expression de ses pensées, a beaucoup d'ordre, de méthode, parce que toutes les règles de la rhétorique et de l'art oratoire auront été observées? mais ses pensées seront noyées dans une foule d'abstractions, de contradictions, d'antithèses fausses, de métaphores énigmatiques; enfin, il n'y aura point dans son esprit l'ordre qui est la base du raisonnement.

Cela tient à ce que son cerveau n'a pas été organisé pour se prêter à ces combinaisons régulières, et que l'aberration de ses pensées l'empêche de comprendre ce que c'est véritablement que l'ordre, l'arrangement méthodique et la symétrie des objets physiques. Cet effet sera pour lui ce qu'est l'ambliopie pour celui qui en est atteint. Nous pouvons aussi le rapporter à l'action des facultés intellectuelles soumises à la puissance morale. Dans l'une et l'autre catégorie, quelles que soient les intentions, les calculs présenteront plutôt le désordre que l'ordre, et l'on croira avoir beaucoup dit, avoir montré un esprit d'ordre et d'harmonie, parce qu'on aura beaucoup parlé, entassé argument sur argument, raisonnement sur raisonnement, et qu'on n'aura pas entendu que les voix étaient unanimes pour reprocher au discoureur le défaut d'arrangement méthodique, etc., etc.

Quand on en est réduit à cette extrémité, ce n'est que par le temps, l'étude et l'application, qu'on peut

parvenir à réformer ce principe vicieux et revenir aux influences primitives.

Chez l'homme, le grand levier pour atteindre ce but, c'est celui de l'exemple et de l'imitation. Ces deux modes agissent bien plus directement sur notre cerveau que tous ces auxiliaires qui se taisent devant la force irrésistible de l'entraînement.

Des individus se montrent très-habiles dans leurs conceptions; leurs travaux se font admirer souvent par la hardiesse de l'imagination; mais le plus communément ils pèchent par le défaut de connaissance et d'application de l'ordre, de l'arrangement méthodique et de la symétrie. Aucune autre faculté ne semble possible pour redresser l'erreur de leur cerveau. Ce n'est que par la réflexion à laquelle on soumet leur esprit, par les preuves que l'on offre à leurs méditations, et les exemples qui les appuient, que l'on parvient quelquefois à modifier leurs perceptions premières, et à rendre leur cerveau plus capable de se prêter à toutes les idées de raison, d'ordre, d'arrangement méthodique, etc., etc.

Nous ne pouvons expliquer autrement l'habitude des oiseaux aquatiques de lisser leurs plumes, ainsi que la propreté des chats et d'autres animaux, que par l'instinct qui, leur donnant le sentiment du bien-être, leur donne également celui d'éloigner d'eux tout objet nuisible ou désagréable. Nous disons du bien-être, parce qu'en général les oiseaux ont l'instinct de la propreté; et cet instinct de la propreté s'allie très-bien à l'instinct de la conservation, en ce qu'il les porte à repousser ce qui répugne à leur odorat, sens qu'ils possèdent au plus haut degré.

Un cheval est reconnu bien gourmand (et en cela il fait exception à la règle) lorsqu'il ne refuse pas l'avoine, la paille ou le foin sur lesquels des animaux ont déposé ou leurs ordures, ou l'odeur qui est particulière à leur espèce. Je ne crains pas de le dire, ce n'est pas chez eux un instinct seul de propreté, mais plus encore l'horreur qu'ils éprouvent de substances ou matières rejetées des corps par les couloirs destinés à cet usage, et dont la fétidité annonce qu'elles ne pouvaient plus faire partie de l'animalisation.

DE L'EVENTUALITÉ, MEMOIRE DES CHOSES, EDUCABILITÉ ET PERFECTIBILITÉ.

Spurzheim a défini cette faculté le sens des événements.

L'éventualité cherche donc tout ce qui est événement, tandis que l'individualité cherche les substantifs concrets, c'est-à-dire s'occupe des propriétés matérielles des corps.

Emportés par le désir de trouver des facultés pour peindre les sentiments comme les actions des hommes, les phrénologistes n'ont pas dû se borner à des considérations générales, ils ont dû entrer dans toutes les questions, les résoudre, n'importe comment, pourvu qu'à l'aide de leur système ils puissent avoir l'air d'arriver à une solution complète.

Voilà pourquoi les phénomènes physiques les plus simples, et qui ne sauraient appartenir à des facultés particulières, sont pour eux des cas à part, et autant d'événements incapables de s'expliquer autrement que

par l'éventualité, faculté qu'ils localisent comme toutes les autres, et toujours rapprochée d'autres facultés déstinées à leur être de quelque secours.

Est-il donc indispensable que l'organe de l'éventualité soit distinct et localisé chez l'homme, pour qu'il aime à chercher tout ce qui est événement? Si les phrénologistes avaient dit que cet amour de la recherche des événements tient à la curiosité naturelle à l'homme, ils auraient donné une solution raisonnable. D'un autre côté, considérons que la recherche des événements ne saurait toujours être attribuée à la curiosité, à moins que nous n'entendions par ce mot le désir de nous instruire sur ce qui s'est passé ou sur ce qui se passe actuellement. Dans tous les cas, l'éventualité est une faculté bien commune, surtout en France où se rencontrent tant de gens désireux de savoir ce qui se passe, et avides d'en tracer ou d'en faire le récit.

Certainement nul ne peut être historien s'il n'a pas le désir de recueillir les plus simples événements pour les coordonner selon les temps, les lieux, les personnages, les rapports, etc., etc.; mais faut-il pour cela avoir l'organe de l'éventualité? C'est, en vérité, prendre l'effet pour la cause, et s'abandonner à toutes les abstractions d'un esprit préoccupé, déterminé à ne point sortir du cercle qu'il s'est tracé dans son système, qui n'est lui-même qu'une éventualité.

Quant à croire qu'un parleur ne manque jamais de faits si la partie inférieure de son front est très-développée, il est permis de douter que la cause tienne au développement plus considérable de cette partie. Les grands parleurs sont, en général, des hommes manquant

de fonds d'esprit, mais causant pour le plaisir de causer, ou pour tromper la multitude à laquelle ils cachent leur ignorance ou leur ineptie sous les dehors d'une loquacité imperturbable. Aussi, pour donner à cette faculté toute la vérité qu'ils lui supposent, les phrénologistes lui fournissent non-seulement des auxiliaires, tels que le langage, la localité, l'individualité, le coloris, en un mot toutes les facultés perceptives, mais encore des antagonistes, la circonspection, la ruse, la causalité, etc., etc.

Que l'on juge, par cette réunion d'auxiliaires et d'antagonistes, du peu de mérite de cette faculté par elle-même, puisque sans cela elle n'aurait point son caractère distinctif, et ne remplirait pas en conséquence les conditions voulues pour contribuer puissamment, comme l'a dit Broussais, à faire l'historien.

S'il en était toujours ainsi, nous devrions perdre l'espoir de rencontrer des hommes propres à écrire l'histoire, capables de recueillir les événements, de les rédiger de manière à en composer un tout offrant le tableau fidèle de ce qui se sera passé dans les temps éloignés ou contemporains. Autrement, ces hommes ne seraient plus que des narrateurs, qui, plus ils ont d'aliment, plus ils entassent de faits; mais, à la longue, devenant insupportables et fastidieux, ils ne sont plus écoutés qu'avec dédain, comme ces mauvais ouvrages dont la lecture continue excite l'ennui, le bâillement et le sommeil.

Broussais défie de trouver cette faculté chez les personnes qui n'ont que le sarcasme pour attaquer particulièrement la phrénologie. Nous pourrons, à ce sujet,

demander si le phrénologiste s'était bien examiné lui-même ; car, indépendamment de toutes les grandes facultés *localisées* dans son cerveau, on a dû reconnaître que celle du sarcasme occupait, dans cet organe, une place assez étendue pour faire juger que la tolérance, relativement à ses opinions, n'était pas la partie la plus exceptionnelle.

En disant que l'instruction est très-facile chez les enfants, que l'éventualité *y* est très-développée, Broussais demande : qu'est-ce que l'instruction ? Il résout ainsi la question : « La possibilité de retenir deux choses, les mots et les événements. »

Néanmoins, si l'instruction se bornait à ces deux simples conditions, on pourrait douter que les résultats fussent aussi avantageux qu'on doit le désirer ou le supposer, ceci serait une affaire de mémoire ; mais l'instruction a un autre but, c'est, ou d'entretenir le développement de facultés primitives, ou de contribuer à donner à celles acquises toute la force nécessaire pour nous rendre utiles et profitables à ceux qui nous écoutent ou nous consultent.

Les mots et les événements auraient une importance moindre si les historiens se contentaient de rappeler à leurs lecteurs ou auditeurs seulement les faits sans remonter aux causes, et sans les comparer avec d'autres plus éloignés ou plus récents, et si des réflexions ou observations philosophiques ou simplement physiques ne venaient ajouter à l'intérêt de la lecture ou du récit.

L'instruction ne comporte pas seulement des mots et des événements, elle embrasse une série immense de faits, qui, séparés ou réunis, simples ou com-

pliqués, accidentels ou prévus, donnent à l'instruction un mérite plus réel que celui des mots et des événements.

Ce qui rejette loin la faculté de l'éventualité, c'est qu'il n'est pas donné à tous les hommes de retirer de l'instruction les divers avantages que l'on travaille à en obtenir. Il faut que la mémoire vienne en aide, qu'elle analyse les faits, qu'elle s'identifie avec eux pour se placer aux époques des événements; et pour y parvenir, il faut également que l'individu qui en reçoit les impressions ait assez de jugement pour distinguer la vérité du mensonge, la bonne foi de l'erreur, et que, dans son impartialité, il puisse raconter les événements en historien fidèle et dépouillé de tout esprit de prévention.

Voilà comme on doit entendre l'instruction, et je crois avoir eu raison d'avancer plus haut qu'elle n'appartenait pas à tout le monde, parce que, je le répète, elle ne peut se renfermer dans les mots et les événements.

Ce que je viens de dire suffit sans doute pour nous mettre à même d'apprécier le vague des idées des phrénologistes. En voulant soutenir le même argument, ils sont obligés de généraliser, en quelque sorte, leur pensée, afin de faire mieux ressortir les facultés auxquelles ils attribuent beaucoup ou peu. Ces facultés resteraient quelquefois dans une espèce de nullité, si elles n'étaient appuyées par celles qui semblent être localisées exprès pour leur fournir de quoi répondre à toutes les atteintes susceptibles de leur être portées, en raison du côté faible qu'elles présentent.

Broussais connaissait des personnes qui avaient la manie de raconter, et chez lesquelles la prédominance de cet organe était énorme.....

Cette manie de raconter tient à bien des causes, particulièrement à l'âge où l'homme devient causeur, lorsque les autres facultés manquent à ses sens. Entouré de souvenirs, le vieillard aime à raconter, dans la persuasion où il est qu'il fixe sur lui l'attention générale, et que l'intérêt de ses récits fera une impression d'autant plus durable, que la confiance, l'estime et l'amitié qu'on lui porte établissent en faveur de sa personne un culte de respect et en quelque sorte de croyance.

Les enfants, qui sont très-impressionnables, se plaisent à entendre les récits des vieillards. La vénération qu'ils leur témoignent se manifeste par la mobilité de leur figure, toujours prête à changer de caractère selon l'impression que fait sur eux le sujet traité par le narrateur.

Nous pardonnons volontiers cette manie, si l'on sait nous séduire par les charmes de la narration; car les mêmes événements, embellis par la diction, sont toujours nouveaux quand ils sont rappelés avec cette éloquence persuasive dont la douceur et la facilité font passer dans nos esprits et dans nos cœurs le sentiment aimable de l'intérêt qui nous attache, nous plaît ou nous séduit.

Nous trouvons très-juste la définition du temps par Broussais; selon lui, c'est la faculté qui donne le pouvoir,

1° De sentir la durée du temps, ainsi que l'ont dit les anciens philosophes, par la succession, la variété de nos impressions, en sorte que si nous sommes sous une impression toujours vive et durable, nous ne sentons pas le temps s'écouler;

2° De modeler la durée sur l'espace, ce qui associe cette dernière faculté avec celle de la durée.

Il était assez difficile d'expliquer cette faculté dont jouit le cerveau, de sentir la durée du temps, de la mesurer, et par conséquent de la comparer; ce qui suppose également la faculté d'établir des divisions.

Cette question est très-ardue, très-étendue et très-compliquée.

Les philosophes ont défini le temps la succession de phénomènes dans l'univers, ou mode de durée marqué par certaines périodes ou mesures, et principalement par le mouvement et par les révolutions apparentes du soleil. Cette définition approche beaucoup de celle de Broussais; seulement elle embrasse des idées physiques plus étendues.

Nous citerons textuellement Locke, qui observe que l'idée du temps, en général, s'acquiert en considérant quelque partie d'une durée infinie, divisée par des mesures périodiques; et l'idée de quelque temps particulier ou de longueur de durée, telle qu'un jour, une heure, etc., s'acquiert d'abord en remarquant certains corps qui se meuvent suivant des périodes régulières et paraissant également distantes les unes des autres.

Il ajoute « Comme nous pouvons nous représenter ou répéter, tant que nous voulons, les longueurs ou mesures de temps, nous pouvons aussi nous imaginer une durée dans laquelle rien ne se passe ou n'existe réellement. C'est ainsi que nous nous formons l'idée de ce qu'on appelle lendemain, année prochaine. »

Tous les phénomènes de la nature ayant une régularité de temps, de durée, de succession, il était indispensable que l'homme participât à ces divers phénomènes, et pour cela il fallait qu'il eût une disposition organique propre à se rendre compte du temps,

selon la perception de l'impression qu'il en reçoit. C'est donc cette connaissance du temps qui régit ses actions lorsqu'il est à même d'en considérer la durée par la succession, et qui lui échappe par la rapidité avec laquelle se succèdent chez lui les phénomènes de sa vie physique et intellectuelle. La vie physique ne s'aperçoit jamais que le temps s'écoule, parce qu'elle est insensible à ses mouvements; la vie intellectuelle, absorbée dans ses idées, ne remarque sa fuite que par l'espace parcouru, soit des heures, soit des années.

L'application à l'étude, les occupations sérieuses de la vie, tout ce qui met l'homme, son intelligence et ses actions en mouvement, empêchent qu'il ne voie que le temps s'écoule; car le moment où il pense est déjà bien loin de lui.

La durée du temps, ainsi que l'a observé judicieusement Broussais, ne peut que se modeler sur l'espace; ce qui associe cette dernière faculté avec celle de la durée.

Les philosophes ont établi à ce sujet une infinité de raisonnements plus spécieux les uns que les autres; mais ils n'ont point résolu la question.

Le temps est une des conditions de tout ce qui existe, et l'existence de tout ce qui est dans la nature est la preuve du temps; il date donc de cette époque, et depuis ce moment il implique à nos esprits une durée, et cette durée ne peut se représenter à nous que par l'espace.

Qu'on ne croie pas que la rapidité avec laquelle cet espace nous semble être parcouru donne au temps une vélocité plus grande; non, son mouvement est toujours

le même, et les périodes établies par les divisions des philosophes, revenant à des époques fixes, constituent les âges ou les siècles.

L'homme seul paraît accélérer la rapidité du temps, parce qu'à peine sorti de l'enfance il se hâte, en quelque sorte, par le mouvement qu'il se donne, d'arriver à cet âge des illusions qui bientôt seront remplacées par des illusions moins agréables, quand il verra que plus de la moitié de cette carrière enchanteresse a été dévorée par le temps et les années.

Si l'homme mesure le temps, c'est que son intelligence lui montre le but qu'il doit atteindre, et lui dit de profiter de tous les instants de sa vie actuelle pour ne pas se trouver emporté avant de parvenir aux limites tracées pour sa vie à venir.

L'économie du temps chez certaines personnes est un effet du calcul qu'elles font de son emploi; par conséquent elles en apprécient la durée, et l'intervalle qui s'écoule d'un temps donné à un autre est l'espace calculé également sur sa durée.

Ces diverses économies du temps sont relatives à l'appréciation qu'elles en font, et cette appréciation est d'autant plus rigoureuse, que l'âge ne peut plus en mesurer même approximativement l'étendue ou la durée. Aussi, entendons-nous communément les hommes de lettres, les auteurs arrivés à un certain terme de la vie, s'écrier avec regret: « Je me dépêche de mettre la dernière main à mon ouvrage, le temps pour moi emporte les heures. »

Comme on le voit, cette faculté est inhérente à l'organisation de l'homme. Dans l'enfance, le calcul de la durée du temps ne se fait que parce qu'au gré de

la jeunesse il ne marche pas assez vîte, parce qu'à l'âge mur il semble accélérer sa marche, et que dans la vieillesse il suit, en quelque sorte, la rapidité de la pensée.

D'un autre côté, nous remarquons que c'est dans un âge déjà avancé de la vie que les hommes sont plus ponctuels et plus méthodiques. Le temps passé est pour eux la leçon du présent, dont ils apprécient avec justesse l'emploi et l'application. Toutes les heures sont divisées dans leur esprit pour donner à chacune de leurs conceptions la durée nécessaire, indispensable, et l'intervalle qui les sépare entre elles n'est que le temps voulu pour la vie et le repos.

Il en est tout autrement pour la jeunesse. L'immensité du temps semble pour elle ne point avoir de bornes. Elle le dépense en prodigue, sans se douter que chaque heure, chaque minute, chaque seconde, mettent entre le temps qui s'est écoulé, celui qui s'écoule et le temps futur, des espaces dont les premiers ont fini, dont les seconds peuvent encore se calculer, mais qui laissent le calcul de l'incertitude pour l'avenir.

Je sais que les passions peuvent bien dissimuler la durée du temps; mais ces passions ont une époque, et elles cessent dès le moment que la raison vient en arrêter le débordement, en offrant au consommateur le tableau du temps qui a fui et le peu de durée de celui qui suit.

Le temps ne se renouvelle point, il marche; et comment marche-t-il? en comptant dans son cours le présent et toujours anticipant sur l'avenir.

Broussais nous a dit que le temps était encore associé

à la musique; et pour preuve, il nous a offert les têtes de Litz et de Choron.

Ceci n'est point une découverte; elle appartient aussi bien à la déclamation, au langage, au débit oratoire, qu'à la musique. Il faut des temps marqués pour chacune de ces parties. La déclamation, le langage, le débit oratoire, marquent le temps de progression, de repos et de silence. Qu'est-ce autre chose pour la musique, et que serait le musicien qui ne connaîtrait ni les temps ni les mesures?

Ignore-t-on qu'une succession de sons, quelque bien dirigée qu'elle puisse être dans sa marche, dans ses degrés du grave à l'aigu ou de l'aigu au grave, ne produit, pour ainsi dire, que des effets indéterminés. Ce sont les durées relatives et proportionnelles de ces mêmes sons qui fixent le vrai caractère d'une musique et lui donnent sa plus grande énergie. Un auteur célèbre a eu raison d'avancer que le temps est l'ame du chant, que les airs dont la mesure est lente nous attristent naturellement, mais qu'un air gai, vif et bien cadencé, nous excite à la joie, et à peine les pieds peuvent-ils se retenir de danser. Otez la mesure, détruisez la proportion du temps, les mêmes airs que cette proportion vous rendait agréables, restés sans charme et sans force, deviendront incapables de plaire et d'intéresser.

En appliquant ces principes au langage, au discours, à la déclamation, nous retrouvons les mêmes effets, par conséquent les mêmes inconvénients, et ils sont d'autant plus graves, qu'ils faussent la pensée dans sa marche et la retardent dans son expression, je dois dire dans ses temps et dans sa mesure.

Il était indispensable, pour être d'accord avec soi-même, de reconnaître une faculté des *tons* ou *mélodie ;* puisque celle des temps était admise. Il est vrai que la première a une étendue plus considérable en raison des objets qu'elle embrasse.

Si un grand nombre d'individus paraît naturellement doué de cette faculté, un plus grand nombre encore fait exception à la règle. Beaucoup aiment la musique, mais n'en ont pas le sentiment. Cette organisation individuelle rentre dans la catégorie des organisations diverses qui rendent aptes les individus plus à telle science qu'à telle autre, etc.

Son action primitive, nous ne l'ignorons point, est de saisir les tons, les airs, la mélodie ; mais ces tons, ces airs, cette mélodie, ne viennent pas frapper l'oreille aussi agréablement qu'on pourrait le croire souvent parmi les amateurs de musique, parce que chez les uns il existe un sentiment de perception à peine apparent chez les autres. Que l'oreille serve seulement à entendre les sons, j'y consens ; or, quel est l'organe qui pourra les percevoir et les réfléchir avec mesure, si ce n'est le cerveau ? Il y a donc dans le cerveau une disposition naturelle particulière qui lui permet de se rendre compte plus ou moins bien des sons qu'il a perçus et dont il conserve un sentiment de plus de durée comme de plus de justesse.

D'après ce, l'ame n'est pour rien dans les diverses impressions produites par les tons, les airs, la mélodie. Les phrénologistes reconnaissent des facultés intérieures comme attributs des inventions, de la mémoire, et du jugement des *tons* et des *couleurs.*

Maintenant, demanderons-nous, est-ce bien le sens

seul qui perçoit ? et comment perçoit-il ? est-ce matériellement ? ou cette perception est-elle sous la dépendance de cette puissance inconnue, directrice de nos pensées, de nos actions, laquelle, recevant toutes les impressions venues du dehors, les réfléchit à l'avantage comme pour le plaisir et la satisfaction de l'homme ? S'il existe une manifestation intellectuelle innée, quelle puissance dirigera par la suite cette manifestation ? les sens?..... mais les sens sans la perception ne sont que des machines, comme les cordes d'un instrument qui rendent le même son si une main habile n'en devient l'ame, en modulant les vibrations et les harmonisant par les différents accords des tons et de la mélodie.

Cette faculté de la musique n'étant accordée à la masse générale qu'accidentellement, pour ainsi dire, il serait avantageux pour les progrès de l'esprit humain que les phrénologistes nous expliquassent pourquoi l'Italie et l'Allemagne sont les pays où la musique semble principalement revendiquer son origine.

En remontant aux époques les plus anciennes, nous voyons que le chant musical entrait dans toutes les cérémonies religieuses; et c'est chez les Hébreux particulièrement que la musique a pris naissance. Je n'en tracerai point l'historique, ce serait sortir de mon sujet. Je ferai seulement observer qu'il me paraîtrait assez extraordinaire que ce fût au midi seul que la musique dût réclamer son origine, si je ne considérais que la consonnance des langues prête volontiers et naturellement au chant. La langue grecque se mariait si bien à l'harmonie, qu'on ne pouvait lire les vers d'Homère, les poésies d'Anacréon, les odes de

Pindare sans les chanter, tant la mesure harmonique offrait de charmes à l'oreille. C'est à cette douceur des langues du midi que l'art musical doit de s'y être naturalisé. Il fait partie du sol, et, depuis le pâtre qui conduit son troupeau dans la montagne ou dans la vallée, tout chante, tout compose et devient musicien sans le savoir.

Les phrénologistes auraient dû nous dire, relativement à l'organe musical chez l'habitant du midi ou du nord, pourquoi cette différence entre ces deux peuples, dont les compositions musicales des uns respirent, n'importe le sujet, cette gaieté vive, cette harmonie qui nous flatte affectueusement et laisse en nous une impression durable, tandis que les compositions des autres ont une teinte rembrunie qui assombrit le sujet et le rend moins flatteur, moins rempli de charmes tant pour l'esprit que pour le cœur, et pourquoi cette faculté leur est originaire.

Le développement devrait en être indiqué d'une manière plus précise; et certes, c'est un point essentiel pour les preuves que la phrénologie doit donner en tout de la vérité de son système.

Il en est de la musique comme de la poésie: le génie seul les élève au plus haut degré; mais aussi il faut une intelligence de conception qui se lie à des facultés différentes de celles des tons ou de la cadence. Un poète peut très-bien faire des vers, un musicien composer des airs; mais l'inspiration ne vient pas de facultés, elle vient de l'ame qui exalte l'imagination du poète ou du musicien, et leur fournit toutes les pensées

propres à former la sublimité de leurs compositions.

Ne sait-on pas, d'ailleurs, que tous les genres de composition se modifient selon le caractère des poètes ou des musiciens? Tel auteur jouit de cette *expansivité* qui ne se rencontre point chez tel autre. Ainsi, le poète comique diffère de caractère du poète tragique ou lyrique; nous devons en dire autant du musicien, quoiqu'il y ait chez lui l'application seule de la musique au caractère ou au sujet qui lui a été tracé par le poète. Ces différences ne sont certainement point organiques, et, pour leur développement, il n'est pas besoin de cette *manifestation intellectuelle innée*, pour me servir des expressions des phrénologistes.

La nature n'a pas imprimé en nous des distinctions aussi subtiles que celles établies par la phrénologie, qui, pour expliquer les effets des causes, a besoin de s'entourer d'auxiliaires de toute espèce et de toute nature. Cela était d'autant plus nécessaire pour elle, qu'il fallait faire ce qu'elle ne voulait pas, c'est-à-dire remonter au principe vrai; et c'est pour ne pas y remonter, qu'elle croit se suffire à elle-même en éloignant d'elle ce qui est du ressort de la psychologie.

Certainement, si tous les hommes avaient eu le même langage, le même son de voix, les mêmes habitudes, les mêmes mœurs, les mêmes aptitudes, le monde eût été d'une monotonie insupportable. N'est-ce pas la variété des sites qui en fait le charme, et cette variété ne produit-elle pas dans notre ame une impression plus vive, plus durable, que ce champ

plane qui, quoique bien cultivé, borne notre vue à son seul horizon ?

DU LANGAGE, DE SPURZHEIM.

MEMOIRE DES MOTS, DE GALL.

Un des premiers bienfaits de la nature, c'était de ne pas avoir créé seulement l'homme, mais, en le créant, de lui avoir donné les moyens de communiquer ses pensées, d'entretenir avec tout ce qui l'approche ou l'entoure des relations de besoins, de nécessité, de sûreté, de défense, d'intérêt et d'attachement. Quel pouvait être ce moyen, si ce n'est le langage? mais ce langage, que devait-il être d'abord ? des mots simples, ou plutôt des sons indiquant tels ou tels objets.

Sans doute un seul langage ou une seule langue a réuni les peuples entre eux ; mais plus tard, la population augmentant, les peuples ont émigré et les relations qu'ils ont entretenues avec ceux près desquels ou chez lesquels ils se sont établis ont modifié la diversité de leur langage, en ont fait une langue mixte, empruntant de l'une et de l'autre les mots qui pouvaient mieux exprimer leurs désirs, leurs volontés et leurs besoins. Les langues, en se mariant ainsi, ont multiplié les mots; les mots ont représenté plus d'objets à la fois, le langage s'est épuré, et ces différents idiomes ont fini par devenir des langues mères qui ont donné l'origine à la plupart de celles qui se parlent en Europe.

Les phrénologistes le savent aussi bien que nous,

et c'est pour cela qu'ils ont jugé inutile d'entrer dans ces divers détails.

Notre devoir, à nous, était de dire que l'homme avait reçu, sinon la faculté première du langage, au moins celle d'exprimer ses pensées et ses volontés par des signes. Ce n'est pas que nous ne devions croire que le premier homme, à sa création, ait eu le don du langage, puisqu'il put communiquer avec sa compagne à l'aide de la parole. Moïse, cet historien sacré et si véridique dans ses écrits, ne nous dit point si la langue juive était la seule que l'on parlât à l'époque où lui-même, s'entretenant avec l'Eternel, reçut les tables de la loi, code divin qu'il présenta au peuple comme le régulateur de ses actions; nous pouvons du moins affirmer qu'elle fut la langue unique jusqu'au moment où, entraînés par l'ordre de Dieu dans les contrées où régnait l'idolâtrie, les Juifs eurent des relations avec les Egyptiens et d'autres nations voisines, quoique, dans la nation juive, la langue hébraïque se soit conservée, même de nos jours, avec la pureté dont elle brillait du temps de son législateur.

Nous ne pouvons expliquer la facilité qu'ont certaines personnes d'apprendre les langues, que par une aptitude particulière, suite d'une perception plus facile vers le cerveau, qui, en raison des dispositions intellectuelles dont il est doné, lui imprime des sensations en harmonie avec ses facultés intellectuelles.

Les hommes n'ont pas tous la même facilité pour le langage; cela doit s'expliquer par le défaut d'ap-

titude, compensé d'une autre manière par la faculté d'exprimer par écrit ce qui manquerait à la parole. Ainsi le langage est la parole écrite.

L'improvisateur, par exemple, triomphe de toutes les difficultés; il saisit et retient les mots, puis il les reproduit. Cette faculté nous paraît dépendre de l'habitude d'exercer la mémoire, de fixer l'attention sur les mots, sur le sujet qui en est l'objet, de l'application que l'on met à les retenir, à les réunir ensuite pour en former un ensemble continu dont les parties se rapprochent et coïncident tellement, qu'on ne sait pas si l'improvisateur lit ou récite de mémoire ce qu'il paraît avoir appris.

Ce n'est donc pas essentiellement une faculté mais une étude qui donne à l'individu la supériorité de langage, selon les sujets qu'il traite, la perfectibilité de ses idées, le degré d'instruction auquel il est parvenu, et selon également que le génie a développé chez lui cette haute intelligence qui s'associe si bien à l'esprit, à la manière véritable de raisonner, et par conséquent au jugement.

Certainement le langage doit compter tous les tons, je le répète, relativement au sujet que l'on traite; mais faut-il admettre des auxiliaires pour que le langage soit plus gai, qu'il ait plus d'imagination, etc., etc. ?

Chaque homme a son langage ou sa manière de s'exprimer, et celui qui jouit de cette faculté sait tirer parti de toutes les situations pour donner à son langage les tons variés dont il est susceptible. Il n'a pas, pour cela, besoin d'auxiliaires phrénologiques, lorsque la combinaison de ses idées est telle, qu'il peut la faire servir aux sujets ainsi qu'aux

circonstances qui réclament le développement de cette faculté.

Il existe parmi certains individus une fécondité telle, que la parole, chez eux, semble couler d'une source intarissable. Leur langage n'a également besoin ni de régulateurs, ni de modérateurs, pour s'exprimer convenablement et d'une manière appropriée au sujet qu'ils traitent.

Tel individu qui ne se serait jamais regardé comme capable de parler en public, de résoudre les questions les plus ardues, improvise d'une manière admirable et avec la plus vive éloquence toutes les objections, tous les raisonnements, et oppose le jugement le plus sain aux discussions les plus difficiles à débrouiller, ou ayant trait à des objets de la plus haute importance. La faculté du langage s'est donc prononcée instantanément chez lui, et de l'homme le plus simple en a fait l'homme le plus réfléchi, le plus consciencieux et le plus profond, soit en politique, soit en morale, soit en administration, etc., etc.

Ainsi, laissant de côté ces mille fictions imaginaires, nous trouvons dans l'organisation intellectuelle de l'homme tous les éléments qui n'attendent qu'un moment favorable pour se développer sous l'influence des causes non-seulement physiques, mais morales, qui lui en facilitent les moyens et la fin.

N'est-ce pas une injure véritable faite à la nature, une injustice criante envers elle, de supposer qu'elle n'a pas réuni dans l'homme l'ensemble ou même la masse de toutes les facultés propres à son intelli-

gence, qui peut être bornée ou très-développée en naissant, ou ne se montrer telle qu'à un âge plus avancé de la vie?

Les facultés de l'homme ne sont-elles pas aux yeux de l'observateur en raison de son caractère, et ce caractère primitif n'annonce-t-il pas dans le jeune âge ce que l'individu pourra ou devra être à l'époque où l'imagination prendra chez lui un essor inconnu jusqu'à ce jour? Tel enfant sur lequel on avait cru devoir porter un jugement peu favorable est devenu un être extraordinaire par le changement de ses dispositions premières : un bon fonds, dit-on proverbialement, amène toujours de bons résultats.

Cette facilité du langage se manifeste chez certains enfants avec une expression étonnante. Selon moi, elle tient aussi à la manière dont on les élève. L'enfant d'un naturel bon, vif, gai, et auquel on laisse la liberté de s'exprimer comme il pense, cet enfant, dis-je, acquiert une liberté, une aisance de langage qui surprend. Peut-on dire que des auxiliaires, des régulateurs, des modérateurs, sont là pour opérer ces grandes merveilles? non; la nature remplit à l'égard de cet enfant un acte de privilége, et si elle ne le fait pas constamment pour tous, c'est qu'elle a des desseins dont elle se réserve uniquement la connaissance.

Seulement nous ferons remarquer que chez ces sujets le cerveau est plus développé, que leur constitution annonce une plus grande mobilité dans le système nerveux, sensible et locomoteur.

Si les phrénologistes avaient considéré la question sous ce rapport physiologique, ils auraient admis

une vérité bien plus palpable, bien plus réelle que celle qu'ils veulent faire ressortir de *l'éventualité*, *individualité* ou localité de leur système.

Quel est le profane, se serait écrié Broussais, qui ose ainsi blasphémer? c'est sans doute un homme qui *court à l'Institut.* Non certes ; où je désire prendre place, c'est à la droite de la raison, de cette raison sage et éclairée qui n'établit sa force et son énergie que sur la connaissance, non de l'homme matériel seulement, mais de l'homme doué par la nature de toutes les facultés étrangères à des organes distincts, facultés qui, réunies sous la puissance du sentiment immatériel, sont régies par lui à des dégrés plus ou moins supérieurs d'élévation, et dans le but que chaque individu soit toujours ou à peu près ce qu'il doit être, n'importe la condition qu'il puisse embrasser. Soumis à la puissance de son libre arbitre, l'homme agit d'après son inspiration, et l'impulsion qu'il lui donne est relative à l'état de sa vie présente, aux circonstances dans lesquelles il se trouve, aux temps, aux lieux et à la nécessité. Sans le libre arbitre, l'homme n'est plus pour moi qu'un automate vivant, qui, obéissant à des impulsions mécaniques, ne peut se rendre compte de ses mouvements ou de ses actions que selon la force prédominante de telle ou telle faculté en harmonie avec la faculté primitive, ou la maîtrisant pour la forcer d'agir contre sa volonté première; triste résultat dont les conséquences ont déjà été signalées nombre de fois dans le courant de ce Mémoire!

Nous pensons comme Broussais : les oiseaux qui parlent ne le font que par imitation ; ainsi la nature a également refusé le langage aux singes, que leur adresse et certaines conformations rapprochent le plus de la nature de l'homme.

Maintenant il s'agirait de savoir si les animaux ont un langage entre eux. Un homme recommandable a cru devoir communiquer les observations qu'il a faites à ce sujet : Dupont de Nemours prétend que les animaux s'entendent ; qu'ils ont leur langage de reconnaissance, de satisfaction, de crainte ou de frayeur ; qu'ils ont également celui du danger dont ils sont menacés, et par conséquent le cri de l'émoi qui met tous leurs compagnons sur la défensive. Nous dirons en peu de mots que ces expressions de langage ne peuvent être prises qu'au figuré ; c'est seulement un perfectionnement d'instinct se développant dans le moment même où la nécessité l'appelle ; mais ce n'est point là un langage, car tous répètent le même cri, parce que tous se trouvent dans la même catégorie.

DE LA FACULTÉ REFLECTIVE.

Gall a désigné cette faculté sous le nom de sagacité comparative, de perspicacité, d'esprit comparatif ; Spurzheim l'a seulement ou simplement appelée comparaison.

Lorsque l'on a entendu et lu tout ce qu'a dit et écrit Broussais sur ce sujet, on fait de suite la comparaison de ce que l'on comprend et de ce que l'on ne comprend pas. L'auteur, je suis fâché de le dire, s'est tellement embrouillé dans la question,

que, pour les auditeurs et les lecteurs, il n'y a que de l'*abstrait* et du *concret*.

Généralisons la question : la comparaison fait partie du langage (1), et cette figure, dans l'art oratoire comme dans la poésie, donne au sujet qu'on traite un intérêt d'entraînement vers la conviction, lorsque cette comparaison est appliquée à propos ; mais dire que Gall se flatte d'avoir découvert cet organe chez les hommes qui, dans leurs conversations, leurs discussions, avaient recours à des rapprochements, à des comparaisons, à des exemples analogues, plutôt qu'à des arguments philosophiques et raisonnés, c'est se donner l'honneur de la découverte d'un organe qui n'est rien moins qu'un organe, selon nous, mais plutôt une faculté inhérente au langage, à la manière de l'exprimer. C'est une de ces qualités, en morale nous dirions vertus, indispensable pour l'expression et la portée du langage ; elle est le propre de l'art oratoire, de la poésie et de tous les arts qui ne se cultivent ou ne se perfectionnent que par la comparaison ; faisant partie de l'organisation du cerveau, elle se confond avec toutes les facultés qui en émanent, et ne va pas se loger plus dans tel coin que dans tel autre.

En s'unissant aux autres facultés de l'intellect, elle est le lien nécessaire de tous les actes de la vie intellectuelle. Tout ce qui apparait à nos yeux dans l'ordre matériel nous offre des objets

(1) *Comparatio est oratio quæ res, vel majores, vel minores, vel pares inter se comparat ; undè triplex* comparatio, *nimirùm :* à majori ad minus, à minori ad majus, *et* à pari. *Inservit ad ornandum et ad argumentandum.* (Manuale rhetor.)

de comparaison : le beau, dans notre esprit, l'emporte sur l'objet, et nous n'établissons de distinction que relativement à la comparaison de l'un et de l'autre. Son action est également primitive et secondaire, puisqu'elle est identique à l'existence des autres facultés. L'homme ne fait donc rien que par comparaison ; voilà pourquoi il perçoit naturellement, et je dois dire matériellement, instinctivement, les ressemblances, les similitudes, les analogues, l'identité qui existe entre les perceptions, etc., etc. Cet instinct lui dit, sans qu'il soit besoin pour cela d'un organe, que la comparaison lui fait mieux et plus sûrement saisir les phénomènes et leurs résultats.

Il n'existe pas un individu qui, tel ignorant ou stupide qu'il soit pour ainsi dire, ne possède la faculté de la comparaison. Le plus simple ouvrier sait l'établir pour arriver à l'achèvement ou au perfectionnement de la matière qu'il travaille, et pour lui les ressemblances et dissemblances sont plus sensibles et le sont même au point que la comparaison les lui fait plus apercevoir qu'à tout autre.

L'application qu'il y met prouve que la perception vient tout entière de son cerveau, et que cette perception donne lieu à cette faculté réflective qui, développant chez lui le sentiment de la comparaison, lui sert à perfectionner ou à imiter dans son perfectionnement l'ouvrage qu'on lui a confié. Que les phrénologistes ne viennent pas nous dire que la raison de la différence d'un corps carré d'avec un corps rond ou long est plus difficile à comprendre de suite ; ils n'ont qu'à interroger l'ouvrier le plus

simple, n'ayant aucune idée de géométrie, de calculs, etc., ils verront avec quelle justesse souvent, dans son langage barbare, il répondra à leurs questions. Il ne manquera pas de recourir à des comparaisons, lesquelles, énigmatiques peut-être pour ceux qui l'interrogeront, seront des problèmes résolus pour ceux avec lesquels il a l'habitude de se faire entendre et comprendre. Non, ce n'est point dans un organe particulier que réside cette faculté; elle appartient à tous les hommes, et la nature semble n'en permettre le développement que selon la nécessité ou les circonstances.

Elle se place en quelque sorte au centre de toutes nos idées ; elle est la conséquence de notre jugement; aidée du raisonnement, elle saisit, comme le disent les phrénologistes, toutes les ressemblances et toutes les dissemblances, c'est-à-dire qu'elle apprécie tous les points des objets qui frappent nos regards ou notre imagination. Elle est sous la dépendance de nos sensations ; n'est-ce pas dire qu'elle embrasse jusqu'à un certain point l'infini de notre existence intellectuelle?

Comment d'ailleurs peut-il en être autrement? c'est par la comparaison que la distinction des objets s'établit. Le tableau fait sur le premier modèle ressemble-t-il jamais parfaitement à l'original? demandons-le aux peintres, tous vous répondront : « Non, en les comparant ensemble ils offrent, malgré leur ressemblance, une dissemblance qui n'a pu échapper au pinceau comme au génie de l'artiste. » S'il en est ainsi, nous devons donc reconnaître que c'est une loi de la nature, et que notre intelligence est obligée de se conformer à la règle. Pour obtenir la jus-

tesse de nos idées, il est nécessaire de les comparer entre elles, et la comparaison ne peut pas toujours se borner à nos idées propres, elle s'étend même et plus souvent encore sur celles des autres.

La nature, en nous donnant cinq sens, a dû nécessairement attribuer à chacun la faculté de la comparaison. Cela était indispensable pour compléter l'harmonie entre les facultés perceptives et les facultés réflectives.

Cependant, comme elle ne devait pas à tous une somme égale de sensations, elle a pu se montrer plus généreuse envers les uns sans cesser d'être débonnaire envers les autres. Une chose fort remarquable, c'est que très-souvent ceux qui ne paraissent présenter à l'examen phrénologique qu'une empreinte légère de cette faculté à la partie où les phrénologistes la localisent, en ont donné des preuves dans des cas imprévus, instantanés, actuels, et des preuves d'autant plus extraordinaires, que c'étaient des hommes très-vulgaires qui raisonnaient *comparaison* comme le meilleur mathématicien raisonne problème.

Broussais aurait pu tirer de cette conclusion le parti le plus avantageux, et s'écrier : « J'ai raison... » Doucement; personne ne nie que toutes les facultés qui ont été énumérées dans ce Mémoire n'existent, mais on récuse l'organe; on dit ou l'on répète jusqu'à satiété même, pour parler comme Broussais, que toutes ces facultés aboutissent réunies au même centre, et qu'elles en partent comme autant de rayons qui s'échappent pour éclairer telle ou telle partie selon les perceptions reçues, et se reflètent selon les

besoins qui exigent le développement particulier de telle ou telle. On dit même qu'aucune de ces facultés ne jouirait de la plénitude de ses droits si l'éducation *telle quelle* n'en formait le complément. Les phrénologistes en conviennent eux-mêmes. Et comment se refuser à l'évidence? Cependant il faut distinguer le genre d'éducation qui peut contribuer plus ou moins à la perfectibilité de la nature humaine, sous le rapport soit matériel, soit intellectuel. Comment, d'un autre côté, les phrénologistes, admettant l'intellect, qui est l'entendement ou faculté de l'ame, l'intelligence devient-elle pour eux la faculté seule de comprendre? Il est de fait que, ne reconnaissant que des facultés, ils s'inquiètent fort peu de la cause ou du principe qui les fait agir. L'univers se meut parce qu'il doit se mouvoir, et que son mouvement est la conséquence des lois physiques de la nature; le soleil nous éclaire parce que c'est un corps lumineux, et ainsi de suite. C'est une manière comme tout autre de se tirer d'affaire et d'éluder les questions.

Nous pensons différemment, et nous défendons notre cause par tout ce que le *rationalisme* non *abstractif* peut opposer de plus sensé et de plus positif aux arguments systématiques de nos phrénologistes. Broussais demande ce que c'est que l'abstraction; la philosophie la définit ainsi : *Opération de l'esprit qui considère séparément des objets unis*. Puisque Broussais fait cette question, nous devons nous étendre sur ce sujet, et répondre autant que possible à ses *propres abstractions*. En amplifiant l'analyse de notre définition de l'abstraction, nous dirons que, selon sa stricte étymologie, c'est une opération de l'esprit par laquelle nous détachons, pour

ainsi

ainsi dire, quelques-unes des propriétés constitutives d'un objet, pour ne l'envisager que relativement à une seule de ses propriétés.

Si alors nous ne considérons qu'une de ses propriétés unique, nous ne pouvons nous en former qu'une idée simple, particulière, indépendante des idées représentant les autres propriétés auxquelles on ne pense point dans le moment; la comparaison, en ce cas, devient nulle parce qu'elle n'est point nécessaire, tandis qu'elle est indispensable si nous voulons examiner un objet dans toutes ses phases et dans tous les éléments de sa composition. Par exemple, la matière est en même temps étendue, figurée et divisible; si je l'étudie sous ces divers rapports, je suis entraîné à faire comparaison avec le corps qui ne me présenterait, pour la solution d'un problème, ni l'étendue, ni la figurabilité, ni la divisibilité. Faudra-t-il donc, pour me rendre compte à moi-même ou le rendre aux autres, que je dise : Telle faculté n'émane pas directement du centre cérébral; elle ne se trouve pas liée aux autres facultés, elle occupe une loge séparée; elle est entourée d'autres facultés qui la prédominent ou lui servent d'auxiliaires, et qui ont également leurs loges particulières? Vous la rencontrerez « occupant la partie antérieure et » supérieure du front, ou à peu près la partie » moyenne de l'os frontal; elle se trouve ordinai» rement au dessous de la racine des cheveux. Ses » rapports sont au dessus de l'éventualité, au dessus » de la bienveillance, en dedans de la causalité, en » dehors du sinus longitudinal antérieur et de la faux » du cerveau. »

« Il faut être fou, ajoute Broussais, pour ne pas

» croire à l'évidence. » Je suis de ce nombre et je ne crois que ce qui est évident et démonstratif. Je laisse les béats applaudir ce qu'il est très-difficile, selon moi, de comprendre quand tout me paraît supposition ou idée indéterminée.

Les phrénologistes ont bien senti que leur système tomberait de lui-même, s'ils ne l'étayaient de tous les matériaux nécessaires pour en former un tout *concret*.

Ainsi, éloignant pour un moment (car il faut nécessairement revenir à un principe) toute idée psychologique, ils ont tâché de se renfermer dans le matérialisme de leur sujet; néanmoins il leur était impossible de ne pas s'élever plus haut, et, sans avouer qu'il y étaient entraînés par une force irrésistible, ils ont cherché à démontrer les effets en admettant une sorte de doute sur les causes, et nous savons tous que quiconque admet le doute est à moitié convaincu.

« Sans la comparaison, nous dit Broussais, il n'y a point de jugement. » C'est une vérité trop palpable pour s'arrêter à le prouver. En effet, une comparaison n'est juste et ne produit d'effet qu'autant que le jugement est lui-même éclairé et dans un état sain; autrement, il fausse les idées que la comparaison fait naître, et détruit l'intégrité des rapports entre eux, soit des personnes, soit des choses.

Je ne vois pas pourquoi Broussais a cru devoir diviser en trois parties l'application de la comparaison, qui n'agit, d'après lui, que lorsque l'organe est en activité.

1° Il s'attache aux orateurs, aux prédicateurs, qui parlent en paraboles, en similitudes ou en allégo-

ries, qui font des rapprochements entre ce qui est spirituel et ce qui est terrestre, qui voient des analogies avec toutes choses.

2° Il passe ensuite à la poésie, qui parle par figure, par métaphore, c'est-à-dire en réalisant des conceptions abstraites, des signes.

3° Il termine par les personnes sententieuses, à proverbes, qui décident les questions par des rapprochements et des comparaisons, au lieu d'employer la démonstration.

Chaque partie du langage doit avoir nécessairement ses lois, ses préceptes et sa formule. Ainsi, l'éloquence de la chaire n'est pas l'éloquence du barreau, quoique toutes deux vivent de comparaisons, d'allégories, de métaphores, etc. Ce talent ou cette faculté n'en existera pas moins dans les deux conditions, avec les différences que nous venons de signaler. Faudra-t-il, pour l'une comme pour l'autre, un organe distinct? quelle sera, dans tous les cas, par rapport au sujet que chacun des deux orateurs traitera, quelle sera, dis-je, la modification? les auxiliaires? mais les auxiliaires peuvent donc aussi transformer leurs facultés en aidant les deux modes oratoires d'après les sujets variés, traités où à traiter par l'un des deux orateurs? C'est une chose fort commode, et nous savons gré aux phrénologistes de l'avoir inventée ou devinée.

C'est le caractère de la poésie de parler par figure, par métaphore; son langage est d'une nature différente du langage oratoire; il est assujetti à des règles qui ne sont point exigées dans l'art oratoire; il est tout d'inspiration. Aussi le poète fait-il exception à tous

les autres écrivains, et la comparaison que l'on voudrait établir entre l'orateur et lui serait une comparaison entièrement fausse.

Ces deux facultés sont sous l'impression que l'ame éprouve et qu'elle communique au cerveau pour agir ensuite sur l'universalité du système intellectuel, agent unique de toutes nos sensations, et qui les réfléchit au dehors comme l'expression vraie de ses sentiments et de ses volontés.

C'est plutôt un défaut, selon nous, qu'une faculté, dont sont entachées les personnes sentencieuses, à proverbes, qui « décident les questions par des » rapprochements et des comparaisons, au lieu d'em- » ployer la démonstration. »

Ce dernier talent, si c'en est un, ou cette faculté, comme nous l'entendons, devient un grand vice chez l'individu dont le style sentencieux et comparatif ne laisse point à la multitude le temps de le suivre dans tous ses raisonnements. Nous regardons cette faculté comme un manque de jugement, et cette manière de viser à l'effet prend un caractère de monotonie tellement bizarre, que l'esprit des auditeurs s'en fatigue, comme nos oreilles se lassent d'une musique sans mesure ni harmonie, et toute de bruit et d'éclat.

Chaque individu qui se livre à l'étude des lettres prend le genre qui paraît lui convenir. Il ne réussit pas toujours dans son application, et, soit aberration d'idées, fausseté de jugement ou absence d'imagination, il ne produit que des résultats très-secondaires et tout-à-fait étrangers à ce que l'on avait droit d'espérer de son esprit ou de son génie.

Nous devons penser que, dans cette circonstance, ces hommes sont plutôt imitateurs qu'inventeurs. Suivant pas à pas leurs devanciers, s'ils ne sortent point de la route tracée, alors ils sont supportables. Veulent-ils prendre un caractère d'originalité, ils changent de nature et de caractère, et leur esprit se retourne dans tous les sens pour produire, quoi? des rapsodies ou des ouvrages qui ne respirent qu'un style ampoulé, plein de métaphores, d'allégories, de comparaisons, et ne laissent, en réalité, dans la mémoire que le souvenir du bruit qu'ils ont causé bien inutilement.

Toutes ces facultés phrénologiques ne sont rien, même avec leurs auxiliaires, si, par une étude suivie, approfondie, par une application méthodique et comparative, l'homme de lettres n'emploie par lui-même, et sans se fier sur ces prétendus auxiliaires, les moyens que lui fournit son propre intellect, lequel agit avant tout dans le développement des facultés de l'esprit et du cœur.

Les arts et les sciences se perfectionnent par le temps ; les vicissitudes auxquelles ils sont sujets annoncent que, pour qu'ils arrivent à un certain degré de perfection, ce n'est point par des facultés phrénologiques, mais par un entendement particulier, un travail assidu, des essais multipliés et une étude *applicative*, que les savants qui les cultivent acquièrent autant de mérite que de gloire.

Il serait bien décourageant pour une certaine classe d'individus de ne pouvoir espérer parvenir à cette rivalité, parce que chez eux la nature leur aurait refusé les facultés dont l'étendue plus

ou moins prononcée les en approcherait ou les en éloignerait.

D'un autre côté, ne serions-nous pas exposés à voir les sciences, les arts, la littérature, rétrograder, puisque la difficulté se présenterait de rencontrer des hommes plus ou moins capables de suivre les traces de ceux qu'ils sont appelés à remplacer? Soyons plus conséquents avec nous-mêmes, et disons que si la nature a donné à l'homme des dispositions, elle les a réparties avec sagesse, avec économie, mais à condition que ces dispositions, que ces facultés seraient soumises, dans leur développement et perfectionnement, à une éducabilité relative à la nature et au caractère de l'homme dont les talents se prononceraient pour la culture, la pratique de telle ou telle science, ou l'exercice de tel ou tel art.

DE LA CAUSALITÉ, DE SPURZHEIM, OU ESPRIT PHILOSOPHIQUE DE GALL.

Je ne sais pourquoi les phrénologistes ont fait une faculté séparée, d'un acte qui nécessairement et indispensablement est associé à celles que nous venons d'énumérer.

Peut-il y avoir des effets sans cause? quiconque oserait l'affirmer serait à bon droit regardé comme un insensé.

Qui détermine nos actions? un but; lorsqu'il est atteint, voilà l'effet. Or, quel est le dessein de l'orateur, de l'avocat, du poète, de l'homme sentencieux même? d'émouvoir, de toucher, de convaincre, de charmer, de plaire, de décider des questions par des

rapprochements et des comparaisons. Ces différents auteurs sont les causes et leur réussite est l'effet. Il ne peut donc exister de sujet sans causalité ; qui veut la fin veut les moyens.

Pourquoi donc en avoir fait une faculté distincte puisque la nécessité l'admet de toute rigueur ?

Il est impossible que la causalité ne soit pas mise en action dans tous les phénomènes de la vie intellectuelle comme de la vie matérielle.

L'homme, curieux de sa nature, ou, pour mieux dire, avide de savoir, cède nécessairement à cette impulsion naturelle, et plus il avance dans l'étude et la profondeur de ses recherches, plus il devient curieux, plus le sentiment de la causalité se développant chez lui acquiert de force, et cela par le sentiment du besoin de connaître et d'approfondir. Il est un de ceux qui lui font le plus d'honneur, parce qu'en reportant son attention sur tous les objets il lui inspire toutes les idées du beau, par appréciation de cause et d'effet dans les rapports.

Je suis heureux de trouver en moi-même ce sentiment ; j'en éprouve le besoin, la nécessité, et je ressens d'avance le plaisir et la satisfaction qu'il doit me procurer par ses résultats ; mais je n'ai point la folie d'aller le chercher où les phrénologistes le supposent ou le croient placé. C'est une des prérogatives de la nature qui m'en donne la conscience ; partout il m'apparaît, et je ne le sépare en rien des effets qui s'opèrent en moi ou hors de moi, de ceux qui s'opèrent physiquement et matériellement sous mes yeux ; et c'est en cela encore que j'admire la sagesse qui a

présidé à cet ordre, à cette harmonie parfaite des causes et des effets.

La causalité comporte donc toutes les conséquences de son étymologie, et en cela nous sommes d'accord avec Broussais; car, ainsi que nous l'avons dit, il faut remonter des effets aux causes. Je me plais à répéter les propres expressions de l'auteur : « C'est elle qui fait marcher les sciences, car elle seule découvre tout ce qui existe et tout ce qui se passe, sous le rapport de cause et d'effet, dans toutes les parties de la physique, de l'histoire naturelle, de la géologie, de l'anatomie comparée, de la physiologie, etc., etc. Dans la logique, continue Broussais, elle découvre une signification dans une autre signification de mots; dans l'observation des faits, elle voit un fait dans un autre fait, en déduit un troisième, et ainsi de suite; elle indique enfin la marche la plus droite que doivent suivre toutes les sciences, selon Condillac. »

« Elle s'applique aussi à des choses surnaturelles, c'est-à-dire soustraites à la connaissance de l'homme; alors elle devient métaphysique, elle agit sur ses propres indications. Ainsi, elle procède de cause en cause, et *force l'homme d'admettre une cause première*, mais elle ne peut pas la lui faire connaître; tout ce qu'il peut savoir à cet égard se borne aux causes secondaires. » Broussais n'a pas craint de se compromettre par cet aveu, et il a eu raison. En effet, comment se refuser à admettre une cause première? le monde, par exemple, est-il l'effet du hasard, et ses molécules ont-elles été arrangées par lui de manière à former un ensemble d'harmonies telles que nous les a dépeintes l'excellent et religieux philosophe Bernardin de Saint-Pierre?

Tout, dans l'ordre physique, part d'une cause première, et l'enchainement varié des causes et des effets s'est étendu sur le moral de l'homme. Il n'a pu voir sans comparer, il n'a pu comparer sans admettre des causes qui avaient des effets pour résultat.

« N'est-ce pas une fatalité que cette faculté de la causalité manque si souvent, dit Broussais? car la grande majorité des hommes qui forment nos académies et nos sociétés savantes ne l'ont malheureusement qu'à un faible degré, de sorte que les sciences en souffrent beaucoup sous le rapport de leur philosophie, de leurs principes. »

Broussais, comme on le voit, devait être le seul académicien, le seul savant qui dût figurer à l'Institut et ailleurs; car, possédant à un haut degré la causalité, les sciences n'avaient plus à souffrir sous le rapport de sa philosophie et de ses principes personnels.

Il faut conclure de là que ses confrères ou collègues qui ne pensaient pas comme lui n'avaient que des sens bien matériels, secondés cependant par un peu d'intelligence, mais pas assez pour figurer dans le catalogue des hommes morts dont il se plaisait à nous montrer ou les bustes ou les portraits.

De semblables sarcasmes ressemblent aux mauvais discours que tiennent les individus qui, vaincus dans une lutte sur la place publique, cherchent à se dédommager de leur défaite en versant sur leurs adversaires tout le fiel de leurs ridicules propos.

Sans doute si l'on veut matérialiser la cause première, on la rapetisse; mais au moins doit-on la reconnaître, c'est-à-dire avouer qu'elle existe, l'avouer réellement et non pour la forme; si l'idée de Dieu est un sentiment irrésistible, pourquoi donc

donner à la matière une puissance qui n'existe et ne peut exister chez elle, physiologiquement parlant, sans le concours de cette cause première, invisible, inconnue même, ne cessant d'agir sur tous les corps matériels et intellectuels?

Les fonctions de la vie ont une régularité d'exécution qui n'appartient point aux organes, puisqu'ils agissent presque tous par des causes que l'étude physiologique à bien pu apprécier, quoique, dans la plupart des cas, elle n'ait pu l'expliquer. Le phénomène seul de la vie est inexpliquable, et sa cessation est encore un des plus remarquables.

Broussais, après avoir parlé de l'influence de la causalité relativement aux fonctions qu'elle exerce, dans l'économie politique par exemple, en liant toujours les rapports de cause à effet de manière à indiquer les moyens de remédier aux abus, dit « qu'elle montre aux hommes la nécessité d'abolir la peine de mort, ainsi que les systèmes correctionnels et pénitentiaires poussés à l'excès. »

Les hommes les plus éclairés se sont prononcés à ce sujet ; ils ont reconnu ce que tous les gens sages reconnaîtront, que le crime doit être puni, et de la peine proportionnée à son énormité. La société qui réclame justice ne peut sincèrement et raisonnablement croire qu'il faille que le criminel soit constitué avec l'organe du crime pour se soustraire au glaive de la loi, et qu'une sorte de fatalisme ait assigné dans son cerveau une place assez étendue à cet organe pour qu'il ne puisse être, dans son activité, contre-balancé par la force *minime* de la bienveillance et de l'*affectionnitivité*.

Ce serait un pernicieux antécédent que de rendre, par suite de l'organisation de certains criminels, la société responsable de la vindicte légale exercée contre le monstre qui, en la privant d'un de ses membres, l'expose à une perturbation et à une conflagration générale. C'est bien là le cas de renvoyer Broussais à toutes ses utopies.

Hume et Mallebranche, selon cet auteur, n'étant point sous l'influence de la causalité parce que cette faculté était soi-disant peu développée chez eux, auraient sans doute hésité à le proclamer comme le messie de la phrénologie, et à s'abaisser devant la grandeur et la perspicacité de son génie observateur. Point de doute que s'ils eussent voulu entrer à l'Institut, ils n'auraient point eu son assentiment, et l'honneur de s'asseoir à côté de celui qui n'a pas craint de se placer au-dessus des hommes assez hardis pour combattre son système et ses assertions plus ou moins ingénieuses ou plus ou moins erronées.

La causalité ne saurait donc marcher sans auxiliaires; et voilà pourquoi les phrénologistes lui ajoutent « les facultés perceptives sur lesquelles elle doit » opérer; car si elles manquent on a du dégoût pour » les sciences naturelles et les faits matériels. »

Mais peut-on admettre que les facultés perceptives doivent véritablement manquer? car je ne pense pas, dans cette supposition, qu'on dût croire pour cela que l'individu aurait du dégoût pour les sciences naturelles et les faits matériels.

Toutes ces données, avec leurs auxiliaires, leurs antagonistes, expliquent d'une manière bien obscure,

si toutefois elles l'expliquent, ce que l'on doit réellement entendre par la causalité ou l'esprit philosophique. Je sais que les phrénologistes me répondront par la définition qu'ils m'ont donnée, que l'esprit philosophique est celui qui est pénétré de la science ayant pour objet de connaître les choses par leurs causes et par leurs effets. Les quatre parties que cette science renferme, sont : la logique, la morale, la physique et la métaphysique.

Or, cet esprit philosophique doit-il embrasser dans un seul organe ces quatre parties de la philosophie, ou s'attache-t-il à démontrer simplement les phénomènes de la causalité prise dans son acception générique, et ne présentant à l'observation que des effets, n'importe les sujets sur lesquels il s'exerce? car nous avons fait remarquer que jusqu'à ce moment on ne pouvait s'en rapporter à ce fatras de propositions qui sont bien loin d'éclairer la matière et de porter dans l'esprit cette clarté de raisonnement sur lequel le jugement se fonde, surtout lorsque l'expérience et l'observation sont là pour l'appuyer de toutes leurs preuves et de leurs convictions.

Il n'était pas nécessaire de nous faire voyager en Allemagne et en Angleterre pour aller à la recherche de la causalité ou esprit philosophique ; nous avons en France des provinces, Besançon surtout, où la réputation de penseurs est devenue proverbiale.

D'un autre côté, rappelons-nous ce qui a été dit dans le cours de cet ouvrage, que les pays comme les climats ont une influence sur l'esprit et sur les mœurs des habitants. Si l'esprit philosophique est moins développé chez les Français, c'est que chez

eux, en général, et dans le midi principalement, le caractère vif et léger l'emporte sur le caractère sombre, taciturne et rembruni, de l'Allemand et de l'Anglais. Nous trouvons l'occasion de répéter ici ce que nous avons déjà dit, que la nature a fait à l'égard de l'homme ce qu'elle a fait pour les animaux, en indiquant à chaque espèce le sol qui convient à elle-même, à ses nécessités, à ses mœurs, à ses habitudes.

Laissons à chaque nation les facultés qui lui ont été assignées, sans admettre cette incertitude que, transportées dans un autre hémisphère, ces facultés seraient susceptibles de varier par les influences des localités, des mœurs nouvelles, des usages opposés, et par des besoins ou des habitudes inconnus : pourrons-nous affirmer, dans une semblable circonstance, que les facultés essentielles, leurs auxiliaires et leurs antagonistes, convertissent leur forme, leur situation, pour se tourner vers de nouvelles, ou qu'un organe de modification se trouve là tout juste pour opérer à l'instant cette transformation ? Ce serait sans doute un grand avantage pour la société en général, puisque, par un changement de lieux, de climats, on pourrait aussi changer l'esprit de certains individus ; et ce serait souvent pour elle, il faut en convenir, de l'argent placé à un haut intérêt. Mais, en attendant ce prodige, ne voyons dans l'esprit philosophique qu'un acte de l'intelligence dirigeant l'homme vers le désir de connaître les causes et les effets, de s'en rendre compte, et d'en faire la plus juste comme la plus rationnelle application.

L'esprit philosophique ne pouvant être circonscrit,

on ne peut l'assujettir, pour parcourir son immense carrière, à tous ces êtres imaginaires qui ne sont que la conséquence des conditions qui doivent constituer son caractère essentiel.

Sans doute il n'appartient qu'à un petit nombre de posséder l'esprit philosophique! et combien de gens qui, comme Broussais, se persuadent que cet esprit réside en eux, qu'il est identifié à leur nature, qu'ils en sont doués au suprême degré, et que ceux qui voudraient leur en disputer le sceptre ressembleraient à ces Mirmidons dont la fable nous offre le plaisant et ridicule tableau!

Heureusement pour nous, les mammifères, comme le pense Broussais, avec lesquels nous *commerçons*, n'ont la plupart de nos facultés qu'à un bien moindre degré de développement, car ils auraient bien pu nous disputer le pas; et jugez où nous en serions si la faculté de la causalité ou esprit philosophique avait été aussi développée chez eux que chez l'homme! mais, par cas fortuit, cet esprit n'eût été qu'un esprit *philosophico-phrénologique !*

Broussais, après avoir terminé la revue des organes et l'analyse des facultés de l'homme, prend l'espèce humaine toute formée, et aborde les généralités qui doivent compléter ses théories spéculatives.

GENERALITÉS.

« La tête n'agit pas de manière à produire les manifestations des facultés sans une excitation extérieure perçue par les sens. »

Il est assurément bien évident que si, d'une part, aucun objet ne se présente à nos sens pour déter-

miner chez eux l'excitation extérieure, il ne pourra y avoir de perception; la tête, d'un autre côté, ne peut agir sans cette condition; elle ne peut produire de manifestations qu'autant que l'excitation extérieure aura produit par les sens une perception quelconque. Le mouvement a-t-il lieu sans qu'on l'excite, et nos facultés matérielles et morales peuvent-elles s'exercer sans que le cerveau n'ait été excité tout entier, et sans que de cette excitation il n'en soit résulté une perception générale?

A la première proposition de Broussais se présente une objection; il nous dit : « que la perception ayant lieu le cerveau tout entier est excité, et qu'alors *l'organe* qui doit agir sur la perception acquiert une activité plus grande que les autres; qu'il est probable que les excitations du système nerveux sont générales; mais, *quoi qu'il en soit, qu'on n'est pas obligé de désigner la partie qui agit le plus sous le nom d'organe.* »

Ainsi, voilà un organe qui, phrénologiquement parlant, acquiert une activité plus grande que les autres; de là nécessairement l'indication que cet organe existe, qu'il occupe sa place phrénologique, que cette place se trouve désignée par rapport à la faculté; et voici qu'au même moment Broussais se hâte d'ajouter : « Quoi qu'il en soit, on n'est pas obligé de désigner la partie qui agit le plus sous le nom d'organe. »

Cette contradiction ouvre la carrière à d'autres qu'il est indispensable de signaler. Rien n'est plus avantageux que de battre l'ennemi avec ses propres armes; c'est ce que nous allons essayer de faire,

heureux de démontrer jusqu'où l'esprit de système peut emporter des hommes qui, ne jurant que par leurs opinions, veulent en imposer par l'éclat de connaissances dont ils absorbent toute l'étendue dans la profondeur de leur esprit systématique.

« Il n'y a point d'action spontanée d'un organe quelconque sans une excitation du dehors, poursuit Broussais dans sa seconde proposition. Ainsi il n'y a pas d'idées innées; celles-ci ne sont que le résultat des impressions produites par les corps extérieurs. »

Il est de fait que nous ne pouvons avoir la perception d'un objet si nous ne l'avons vu, touché, respiré, goûté ou entendu. Il faut donc, de toute nécessité, pour que nous nous en rendions compte, qu'une impression quelconque ait été opérée sur l'un de nos sens, et que la sensation en ait été transmise au cerveau. Or, s'il ne peut exister d'action spontanée des organes, des instincts, des penchants, des sentiments et des facultés intellectuelles, sans que les différentes parties du cerveau aient reçu des impressions du dehors, il faut donc convenir que ce n'est pas telle ou telle partie du cerveau qui agit, mais le principe intérieur qui le dirige, le raisonne, et le porte, d'après l'état actuel de l'individu, vers telle ou telle action, selon la sensation qui a été imprimée au cerveau, et selon le sentiment de la perception.

On nous dit qu'il n'y a point d'action spontanée d'un organe quelconque sans une excitation du dehors; cela peut être par rapport à nos sens; mais l'instinct, chez tous les animaux et chez l'homme même, n'est-il point une action spontanée, indépendante d'une excitation du dehors, et cet instinct n'est-il pas également

également indépendant de tout autre faculté que de celle innée chez lui ? car l'instinct de nature ne s'acquiert pas, il est tout acquis; seulement il se perfectionne ou se modifie par l'éducation chez certains animaux, mais il reste toujours le même chez l'animal sauvage et qui n'est assujetti à aucune des conditions de la vie domestique.

Quoique, dans ces propositions, Broussais n'entende parler que des généralités, néanmoins il était nécessaire de considérer l'homme non-seulement dans ses facultés intellectuelles, mais encore dans ses facultés instinctives.

Ne pouvons-nous pas dire que ces dernières sont susceptibles de développer instantanément des penchants, par l'impression intérieure de sensations qui ne sont mises en jeu par aucun objet extérieur capable au moins de susciter des perceptions assez vives pour opérer sur le cerveau ? ne sait-on pas que l'ame n'a pas besoin de connaître un objet pour être impressionnée? Il est un sentiment intime qui, agissant sur l'homme, lui commande, le maîtrise; il en cherche en vain la trace, il n'en peut saisir l'ombre, et lorsqu'il s'interroge tout se tait; l'ame seule lui répond, parce qu'elle a la conscience du sentiment intérieur qu'il éprouve mais qu'il ne peut définir.

Si rien ne détourne l'attention d'un homme qui se promène dans un chemin uni en suivant le fil d'une méditation, sa marche est facile, négligée, uniforme. S'il arrive qu'elle soit tantôt plus vîte, tantôt plus lente, ce n'est point l'effet de l'impression des objets extérieurs sur son ame, elle ne s'en oc-

cupe point et ne saurait s'en occuper; c'est l'effet de la succession plus ou moins rapide des idées qui s'offrent dans l'intérieur.

Les phénomènes qui se passent dans l'intérieur de nous-mêmes sans qu'il nous soit possible de dire qu'aucun objet extérieur ait pu produire une impression sur le cerveau, nous démontrent cependant que l'ame a en propre des idées susceptibles de se manifester instantanément, sans avoir besoin pour cela d'une excitation extérieure. La pensée ne se porte-t-elle pas plutôt sur les objets que les objets ne se portent sur elle?

On nous objecte qu'il ne saurait exister d'action spontanée des facultés intellectuelles; toutefois on est forcé de convenir que des phénomènes extraordinaires annoncent très-souvent le développement instantané de facultés intellectuelles inconnues jusqu'à ce moment. Les objets extérieurs viennent-ils frapper la vue de l'aveugle de naissance? les sons viennent-ils s'harmoniser à l'oreille du sourd? et cependant il n'est pas sans exemple que des facultés se soient développées chez l'un comme chez l'autre, annonçant une intelligence dont l'ame seule avait la conscience et dont ils ignoraient la cause, puisque tous les deux se trouvaient, par leur état particulier, dans des conditions opposées à toutes les impressions des sens dont ils n'ont aucune connaissance.

« Il a fallu voir une femme, un malheureux, pour être susceptible d'amour ou de commisération, nous dit Broussais. »

Ceci ne nous paraît point une preuve convaincante. Demandez à la jeune fille ce qui se passe dans l'intérieur d'elle-même lorsqu'à une certaine époque de

la vie il s'établit dans tout l'organisme un trouble qui, portant sur l'utérus, amène ces mouvements des sens, les fait réagir sur le cerveau, et offre à la pensée de cette jeune créature, devenue nubile, des images plus ou moins bizarres, plus ou moins agréables, qu'elle se plaît à contempler; son imagination, se créant un fantôme illusoire, le considère avec ardeur, l'admire avec jouissance, et lui consacre un culte d'amour et de vénération. Faisons cette application au jeune homme, à l'homme enfin qui a vécu dans la continence, et nous trouverons moins chez lui, il est vrai, que chez les femmes, qu'il n'est pas nécessaire d'en avoir vu une pour être susceptible d'amour.

L'amour mystique n'est-il pas lui-même une des conséquences qu'il ne faut pas avoir l'objet sous les yeux pour s'enflammer de l'amour le plus pur comme de l'amour le plus bizarre?

Il est de fait que si nous nions la puissance de l'ame sur toutes nos idées, il faut se borner au matérialisme des effets; alors nous admettons qu'il n'y a point d'idées innées, et en cela nous sommes contraints de partager l'opinion des phrénologistes!

Cependant, ce qui nous rassure, c'est que l'orateur de la phrénologie ne dit point d'une manière absolue qu'il ne peut exister d'action spontanée des organes, etc., etc., mais seulement, *nous pensons*.... Certes, quant à tout ce qui tient à l'action matérielle, les organes ne peuvent être mis en mouvement sans une excitation du dehors; néanmoins nous ne saurions admettre que les actes de l'intelligence puissent être soumis à la même loi, et si nous faisons entrer l'ame

comme moteur unique et principal des idées, c'est que les psychologistes en ont également reconnu le pouvoir, et qu'il est impossible d'expliquer sans son influence les phénomènes moraux, instantanés, qui constituent la vie intellectuelle de laquelle découlent toutes les actions de la vie matérielle.

Ceci n'exclut pas les perceptions que l'ame reçoit par le cerveau, des objets du dehors, et dont l'impression est relative à la cause ou aux causes qui la produisent; mais, quant à l'ame, nous lui reconnaissons un empire qui s'étend aussi loin que l'organisation première et régulière de l'homme peut le permettre.

En vain la phrénologie a tenté de faire scission avec elle, en vain elle a cru devoir tout expliquer par des organes, l'ame occupe et ne cessera d'occuper la place qui lui a été assignée pour diriger l'homme dans sa vie physique comme dans sa vie morale, sans cependant être responsable de tous les écarts auxquels il pourra se livrer, parce qu'il a pour lui le libre arbitre et la conscience qui lui fournit chaque jour les moyens de s'éclairer par la réflexion et par l'exemple. Ce sont les meilleurs éléments de conduite qu'il puisse puiser de préférence à la réforme que l'on tenterait d'opérer chez lui, en amenant au secours de l'organe ou faculté prédominante l'auxiliaire des autres facultés nécessaires qu'on n'est pas toujours maître de faire marcher ou de diriger à volonté.

Si la nature a mis en nous le sentiment de l'amour, et si cet amour agit sur nous à certaines époques de la vie sans se dévoiler autrement que par l'état d'incertitude, de vague dans nos idées, et sans qu'aucun

objet extérieur ait pu découvrir à nos sens ce qu'ils ignorent encore, la nature a réuni en nous également un sentiment de sensibilité qui nous porte involontairement et à notre insu vers la commisération ou le besoin de compâtir, imaginairement même, au malheur, connu ou inconnu, réel ou fictif. Est-il donc nécessaire pour cela que le cerveau reçoive des perceptions du dehors? nous ne le pensons pas; seulement c'est une preuve que si l'idée première existe chez nous, cette idée se fortifie de plus en plus lorsque le malheureux vient s'offrir à nos regards; alors l'idée que nous nous en étions faite et qui n'était que fictive devient réelle; elle prend à l'infortune un intérêt positif, l'impression que le cerveau en a reçue ajoute à la sensibilité première et naturelle de l'ame, et l'entraîne naturellement vers une commisération d'autant plus grande, que l'action se passe sous ses yeux et que la sensation qu'elle en éprouve l'envahit tout entière.

On voit donc que le sentiment de commisération existe en nous-mêmes, qu'il peut rester ignoré puisqu'il n'est que le résultat de l'idée que nous nous faisons du malheur, aucun sujet ne venant du dehors pour déterminer cette impression vers le cerveau.

Nous ne prétendons pas pour cela détruire la théorie des impressions venues du dehors et agissant par perception sur le cerveau pour produire tels ou tels phénomènes. Nous défendons le principe que nous avons émis, que l'ame ne saurait être passive dans tous les actes que l'on fait dépendre des facultés qu'on dit résider dans les différentes parties du cerveau. Nous les soumettons toutes à la puissance de l'ame,

qui les modifie selon que son essence a toutes les qualités capables d'élever l'homme, de le tenir placé à une certaine distance des autres hommes, ou de le ranger dans la classe la plus ordinaire, c'est-à-dire la moins douée d'instinct ou d'intelligence. Aussi ajouterons-nous que, pour perfectionner cet instinct ou cette intelligence, la nature a indiqué la marche à suivre, en privilégiant certains individus qu'elle a, en quelque sorte, chargés du soin de cette éducation.

Nous ne considérons dans tout cela qu'un enchaînement de faits se déroulant aux yeux du philosophe observateur comme des phénomènes naturels qui, sous la puissance de la raison, se modifient par toutes les causes dont la tendance est de changer le moral de l'homme, par toutes les impressions physiques devenues pour lui autant d'enseignements dont il perçoit la nécessité, lesquels, sagement dirigés, finissent par le mettre au niveau de tous ceux qui, comme lui, ont su apprécier les avantages de l'exemple et de l'*instructionabilité*.

Les phrénologistes, en niant l'action spontanée des penchants, et ajoutant qu'elle ne peut avoir lieu sans que les différentes parties du cerveau aient reçu des impressions du dehors, nous forcent de leur demander ce que signifient ces organes de la *destructivité*, de la *combativité*, qu'ils ont admis comme dirigeant l'action des penchants criminels, à laquelle on ne peut résister lorsque les auxiliaires ne sont point assez forts pour arrêter ou détruire ces penchants.

La cause qui déterminera leur activité, portant son impression du dehors au cerveau, doit donc, par une fatalité inévitable, conduire l'homme au crime, si les

facultés auxiliaires se montrent impuissantes pour s'opposer aux desseins criminels de l'assassin. S'il n'y a point chez ce misérable l'idée *innée* du crime, il n'en sera pas moins malheureux, puisque, dans une des différentes parties du cerveau, l'organe de la destructivité sera développé de manière que la faculté qui devait modifier cette fatale organisation l'emportera sur toutes celles qui auraient pu en changer la nature.

Je n'ai voulu insister sur ce fait que dans l'intention de rappeler que, selon les phrénologistes, la faculté du bien ou du mal dépend du développement de l'organe, de ses rapports avec les autres facultés dont les localités sont plus ou moins circonscrites ou plus ou moins étendues, et s'influencent réciproquement selon la force et l'énergie des unes, et selon la faiblesse et la synergie des autres.

Ce serait un grand malheur pour l'humanité si, dans les phénomènes qui distinguent ses actes, ils étaient tous relatifs à l'organisation physique et matérielle d'organes multipliés ou circonscrits. Quelle puissance alors pourrait en modérer l'activité, en arrêter l'élan, en briser les efforts, puisque tous seraient sous l'empire du fatalisme? n'est-ce pas vouloir anéantir le cri de la conscience, le soupir du remords? Et l'on prétend moraliser le monde avec la phrénologie! dépouiller l'homme de son plus bel apanage, c'est le ravaler à la condition de la brute, qui ne se conduit que par instinct. Il est pour l'homme une autre destinée, et son intelligence ne se borne point à demeurer enfermée dans des organes qui, par leur plus ou moins d'étendue, la circonscrivent, l'étendent ou la rendent tributaire de tous ces auxiliaires auxquels

la phrénologie a eu besoin de recourir pour compléter la théorie de son système.

« On a, dit Broussais, employé le mot idée dans de mauvaises acceptions, comme, par exemple : cet homme a eu une bonne ou une mauvaise idée, quand on devrait dire : cet homme a été sous l'influence d'un bon ou d'un mauvais organe...... »

Admettons pour un moment ce raisonnement ; mais n'est-ce pas avouer que l'influence d'un bon ou d'un mauvais organe peut conduire l'homme au bien comme au mal ? n'est-ce pas avouer qu'il a été fatalement ou heureusement organisé, puisque de l'une ou de l'autre de cette organisation dépendra son présent ou son avenir. Ainsi, nulle modification morale à apporter dans cette constitution primitive, qui, malgré tout, constitue le bien *inné* et le mal *inné*. J'ai dit : nulle modification morale, puisque l'ame n'est comptée pour rien, et que le bien et le mal sont soumis à l'empire de facultés auxiliaires, qui peuvent rectifier le penchant *inné* vers le mal, ou affaiblir le penchant *inné* vers le bien.

Une simple leçon de morale suffit souvent pour rappeler l'homme à ses devoirs envers lui-même et envers la société, le retirer de l'abîme dans lequel il s'est précipité, le garantir du châtiment qui le menaçait, en le dérobant aux regards publics, en le livrant à sa conscience dont la voix est plus éloquente que tout ce que les phrénologistes pourraient dire ou faire pour exciter l'activité de facultés qui ne sauraient résister que faiblement à l'entraînement de sentiments sur lesquels l'ame n'aurait point d'empire, parce qu'on lui refuserait les moyens d'agir, malgré sa volonté pré-

cise de secourir l'homme que l'erreur domine ou subjugue.

DU MOI.

Qu'est-ce que le *moi?* Le *moi* est le sentiment que l'homme a de lui-même. J'adopte cette définition parce qu'elle me paraît aussi simple que juste.

Il est de toute évidence que le *moi* compte une volonté précise de la part de celui qui agit, et une volonté réfléchie. L'instinct est un mouvement sans conscience, et c'est pour cela qu'il a été différencié de l'intellect, parce que l'intellect est sous la puissance du *moi*.

Il ne faudrait pas tirer des passions la conséquence que le *moi* doit toujours se taire. Il peut arriver que ces mêmes passions emportent, avec une force dont il n'est pas le maître, l'homme qui n'a pas su distinguer dans le principe la puissance du *moi;* mais doit-on en conclure pour cela que le *moi* ne puisse reprendre son empire et rendre à l'homme toute sa volonté ?

Les résultats des passions sont presque toujours désavantageux ou funestes à l'homme, parce que le plus souvent elles l'entraînent au delà des limites de la raison, et que quelquefois aussi elles laissent en lui des impressions d'autant plus vives, qu'elles rejaillissent au dehors et se reflètent sur tout ce qui l'approche ou l'entoure.

L'homme sera toujours maître du *moi*, si, conservant encore la puissance première de sa volonté, il écoute la voix intérieure du *moi*, qui n'est que l'avertissement de l'ame, et s'il compare les effets avec les causes.

Nous nous rangeons entièrement à l'opinion de Broussais, laquelle, après tout, n'est que le résultat de l'expérience :

« Si l'intellect est bien développé, dit-il, le *moi* devient maître, et même l'éducation ne consiste qu'à lui donner de l'empire et à le faire prédominer de manière qu'il triomphe le plus complètement possible des autres facultés. »

C'est cette éducation, il faut l'avouer, qui jette le poids dans la balance, et sur laquelle reposent, dans certaines circonstances, les destinées de l'homme. Il a plus alors la conscience du *moi*, parce que la réflexion agit chez lui d'une manière plus directe, et que, comme le dit encore très-bien Broussais, elle lui présente sous toutes ses faces la conséquence du *moi*.

Si les intérêts physiques ou matériels de l'homme le portent à considérer en lui la puissance du *moi*, que doit-il en être pour les intérêts moraux ?

L'homme, nous le savons, naît libre, c'est-à-dire que, jouissant, à l'âge voulu, de toutes les facultés de sa raison, il a son libre arbitre, sa volonté, qui n'est véritablement que l'expression du *moi*. Il est donc le maître de dire : Je veux, et mes actions sont le résultat de ce *moi* qui exerce tout son empire sur ma volonté.

Mais ce *moi*, considéré dans toutes ses phases, agit-il *instinctivement*, ou bien est-il le produit de l'*intelligence ?* C'est ici que la philosophie distingue, et en cela elle a parfaitement raison. Il n'y a pas de *moi* sous l'instinct, il y en a sous l'intelligence. L'instinct est la faculté nécessaire à la vie matérielle de l'homme et des animaux ; l'intelligence est la vie morale de

l'homme, et de sa régularité dépendent toutes les actions de sa volonté, en tant qu'elle est bien ou mal dirigée par l'ame, qui se trouve elle-même sous l'influence de l'éducation, que, d'accord avec les phrénologistes, nous avons reconnue comme base essentielle de ce *moi* réfléchi. Encore devons-nous le dire, *cette réflexion du moi* est subordonnée à la puissance de cette même éducation, qui, fausse ou incomplète, fait souvent du *moi* un contre-sens, en ce que la volonté n'est pas d'accord avec lui d'une manière immédiate, mais assez faiblement pour qu'il ne soit point le maître de résister à l'entraînement de passions qui lui enlèvent au même instant la *volonté* d'obéir à l'ordre impérieux du *moi*.

Il faut également, pour l'accomplissement de ces deux modes d'actions, le *moi* et la *volonté*, que l'homme soit parvenu déjà à un âge d'expérience, et cette expérience, tout acquise qu'elle soit par l'âge, n'a d'effets réels que par les principes de l'éducation, laquelle, en redressant les actes de la vie physique, imprime à l'existence morale de l'homme le développement des facultés intellectuelles qui le mettent en rapport avec la conscience du *moi*, et lui donnent également les moyens de comparer la force irréfléchie des passions avec la volonté réfléchie exprimée par le *moi* et unie à elle. Autrement, l'homme retombe inévitablement dans un labyrinthe inextricable dont il ne peut sortir, parce que, chez lui, l'ame est faussée, que rien ne lui donne la véritable conscience du *moi*, et qu'elle n'agit plus, en quelque sorte, que d'une manière instinctive.

On a beau vouloir disjoindre le pouvoir de l'intel-

ligence, de l'influence que l'ame exerce sur toutes nos actions, on est obligé d'y recourir tacitement, parce qu'il est impossible de concentrer dans des organes *ad hoc* l'empire du *moi* et de la *volonté*, et que toute espèce de facultés auxiliaires ne pourrait contre-balancer l'action de l'un et de l'autre. Bien plus, l'éducation ne porte point sur les facultés matérielles de l'homme, mais sur les facultés morales qu'elle modifie selon l'aptitude des sujets, ou selon la tendance qu'ils peuvent montrer vers tel ou tel penchant.

Si l'homme a reçu en partage le libre arbitre, il ne lui a pas été donné pour en user sans réflexion et sans mesure; et lorsque l'éducation n'a pu qu'incomplètement le perfectionner, il a eu pour lui l'exemple, et l'exemple lui a fourni la comparaison à établir entre le fait présent et l'expérience qui constitue le fait passé, pour donner à sa *volonté* et au *moi* une force capable de régler ses actions. Il faut en conclure que l'éducation est le seul moyen de rendre parfait ce *moi* chez l'homme, lequel indique en lui une des plus belles prérogatives, la liberté; et cette liberté, donnée ou imprimée dans son cœur, n'est point un fait matériel, mais une preuve que tout ce qui est en lui de grand, de noble, de fort, vient d'un principe surnaturel qui s'unit étroitement à la partie corporelle de son individu, pour le diriger dans sa partie morale, en le rendant le maître de sa volonté réfléchie et du *moi* qui en est la conséquence.

De cette manière, tous les systèmes peuvent être admis en tant qu'ils ne tendent point à détruire chez l'homme le principe moral d'où dépendent toute sa force et son bonheur. C'est bien assez que la nature

nous ait doués des facultés qui nous donnent sur la brute une supériorité reconnue, et dont l'ascendance nous rapproche de la perfectibilité divine, sans qu'on cherche à rabaisser la nature dans ses actes de volonté; actes qui ont toujours pour but la gloire de l'homme, sa félicité, son repos et sa considération.

« L'attention, nous dit Broussais, n'est point une faculté primitive, mais un des attributs de chaque faculté. Les enfants et les animaux agissent sans que la volonté se manifeste, sans que le *moi* existe. Chez eux, c'est un organe qui est vivement excité, et alors l'attention se développe, les facultés n'agissent que secondairement, la moindre chose peut exciter leur volonté involontairement. »

Je ne sais pas pourquoi on cherche à établir, dans cette circonstance, entre les enfants et les animaux une sorte d'analogie. Chez les derniers, l'instinct seul les dirige; chez les premiers, l'instinct existe bien, mais il n'est là pour ainsi dire qu'en attendant. Cela se conçoit; il ne peut *y* avoir encore de volonté, et par conséquent le *moi* qui subsiste intérieurement ne saurait se prononcer, parce que l'individu, n'en connaissant pas la valeur, n'est point apte à distinguer cette liberté dont il est appelé un peu plus tard à faire usage selon le développement plus ou moins avancé de son jugement et de sa raison.

« Il est une attention qui est sous l'influence du *moi*, ajoute Broussais, et qui raisonne ainsi : Je veux diriger telle faculté ou mon attention vers tel objet. »

En général, dans toutes les déterminations que nous prenons, le *moi* est toujours en première ligne : et comment en pourrait-il être autrement lorsque toute

volonté est telle, qu'elle nous soumet à son empire, et que, réunie au *moi*, elle dirige notre attention vers l'objet qui a fait impression sur nos sens? car, pour diriger son attention vers tel ou tel objet, il faut nécessairement en avoir une idée première, et même que cette idée ait été perçue pour que l'attention soit fixée par l'action du *moi* et de la *volonté*.

Nous savons que l'ancienne philosophie croyait que les passions dépendaient du plaisir et de la peine. La raison a démontré que les passions eussent été heureuses de se borner dans leur développement au plaisir ou bien à la peine. En modérant l'un, on pourrait satisfaire au besoin de l'autre, et il n'eût pas été difficile d'établir une compensation entre les deux; mais la multiplicité des passions a dû nécessairement présenter des distinctions; néanmoins ces distinctions ne nous feront point adopter l'opinion qu'il y a autant de passions que de facultés, parce que nous ne pouvons reconnaître que les passions les plus nobles, comme les plus honteuses, puissent tirer leur source de tel ou tel organe influencé par celui-ci ou par celui-là.

Les passions sont à l'homme ce que la maladie est à la santé, et *vice versâ;* elles lui sont ou fâcheuses ou utiles. Beaucoup dépendent de sa volonté et constituent le *moi*, c'est-à-dire qu'il est le maître de s'y livrer ou de s'en abstenir.

La solution donnée par Broussais me paraît juste sauf quelques modifications, et je me plais à la rappeler ici :

« Il y a des passions qui se rapportent aux instincts, d'autres qui se rapportent aux sentiments,

d'autres enfin aux facultés intellectuelles. » Cette division est claire et précise; effectivement, dans les instincts la prédominance des passions est une des plus marquées. Ces passions étant dans la nature, elles surabondent par excès, et ce sont ces passions d'instinct qui font que les individus s'y laissent entraîner malgré le *moi* et leur *volonté* réunis. Nous n'entendons parler ici que des passions instinctives, mais dans un tout autre sens que celui adopté par Broussais, qui met la passion de détruire et de voler au nombre des passions se rapportant à l'instinct. S'il en était ainsi, il n'y aurait donc plus d'organe de *destructivité*, etc., ni d'auxiliaires, pour arrêter ce penchant ou cette faculté organique. Je ne vois pas, en effet, pourquoi le vol, la destruction, seraient plutôt sous la dépendance de la volonté réfléchie; car voler et détruire ne sont pas des actes se manifestant spontanément; ils appartiennent à des causes que nous avons signalées, et tenant à toutes celles qui ne présentent à l'imagination de l'homme qu'incitation contagieuse et pernicieuse.

C'est émettre une opinion bien grave que de faire rentrer ces sortes de passions dans les instincts; car ces derniers, se rangeant par leur nature dans la classe des animaux les plus destructeurs, il s'ensuivrait que ce serait à l'instinct seul que l'on devrait s'en prendre pour accuser ou absoudre les délits les moins ou les plus criminels. Quel serait donc le sort de la société si sa défense ou sa sûreté devait dépendre de la force ou de l'inertie de tel ou tel instinot? Ces actes seraient involontaires, parce qu'ils émaneraient des instincts, qui, en raison de leur prédominance, rendraient passifs les sen-

timents et l'intelligence. Voyez jusqu'où nous entraîne l'esprit systématique! on s'écarte insensiblement de la véritable route, et l'on suit, sans s'en apercevoir ou sans vouloir réfléchir, la pente de l'erreur. Ne laissant à l'ame aucune influence, les facultés seules ont la prédominance. Aussi les phrénologistes s'empressent-ils d'ajouter que les passions sont en rapport avec le degré des organes.

Ces théoriciens, comme on le voit, admettent des degrés des passions selon la prédominance des penchants et des sentiments, et selon la force des facultés intellectuelles. On juge, d'après cet exposé, que les passions ne sont pas relatives à l'état de l'homme par lui-même, chez lequel elles ne se développeront que lorsqu'elles se trouveront dans les conditions que ces auteurs établissent.

Cependant la différence des passions ne saurait tenir à ces simples causes, puisqu'elles peuvent se réformer, s'agrandir en bien comme en mal, et cela sous l'influence de celles qui sont non-seulement physiques, mais morales. Il peut bien exister tel ou tel sentiment, comme tel ou tel penchant, sans qu'aucune passion qui y ait rapport se montre ou se développe.

Les causes occasionnelles sont les plus importantes, parce qu'elles se renouvellent souvent et dans toutes les circonstances de la vie. Il n'en est pas de même des prédisposantes; car, en restant stationnaires, elles s'amortissent devant d'autres qui changent très-souvent la cause prédisposante en cause particulière, laquelle conduit l'homme à un but différent de celui qu'il paraissait ambitionner. Il en est ainsi de toutes les passions qui sont soumises aux influences

étrangères,

étrangères, et qui quelquefois ne sont que le résultat de l'imitation, et par conséquent d'être autre que ce qu'on désirait être ou rester.

Les phrénologistes eux-mêmes conviennent que toutes les passions ne sont pas sous la dépendance des mêmes causes, et ce n'est pas sans motif qu'ils ont été amenés à cette conviction; car s'il leur a fallu considérer l'homme physique dans ses divers états de santé ou de maladie, il leur a fallu recourir également à la manière dont le cerveau se comportait par rapport à son organisation.

Ils ont jugé avec juste raison que si cet organe exerçait une influence sur le mode de développement des passions, l'état de maladie de certains organes devait aussi modifier l'action des passions. Ainsi, ils ont vu que les affections abdominales entraînaient la morosité, la tristesse, *surtout si l'amour de la vie, la circonspection et la réflexion ne sont pas développés;* que dans les maladies de l'appareil circulatoire et de la respiration, les malades sont remplis d'illusions, d'espérances, parce que la circulation du sang est activée.

En consultant à ce sujet Cabanis, nous trouvons, d'après lui, que, dans certaines dispositions des organes internes, et notamment des viscères du bas-ventre, on est plus ou moins capable de *sentir et de penser.* Les maladies qui s'y forment, changent, troublent et quelquefois intervertissent entièrement l'ordre habituel des sentiments et des idées; des appétits extraordinaires et bizarres se développent, des images inconnues assiégent l'esprit, des affections

nouvelles s'emparent de notre volonté; d'où il résulte que les idées riantes ou sombres, les sentiments doux ou funestes, tiennent alors directement à la manière dont certains viscères abdominaux exercent leurs fonctions respectives, c'est-à-dire à celle dont ils reçoivent les impressions (1).

On s'aperçoit facilement que les passions, ne se rapportant pas toutes, soit aux instincts, aux sentiments, soit aux facultés intellectuelles, doivent être appréciées également selon les organes ou viscères de l'économie, qui, dans certains états de la vie, peuvent en modifier la force ou en changer le caractère. S'il en est ainsi, nous ne sommes pas les maîtres d'en aller chercher la source dans la disposition organique de telle faculté localisée au cerveau. Je sais qu'on pourra m'objecter que les affections abdominales, par exemple, déterminant la morosité, portent leur impression vers le cerveau ou vers l'organe qui en fait partie, et donnent lieu au développement plus grand de la faculté sous l'empire de laquelle agit telle ou telle passion; mais voyez alors ce que nous avons dit de la multiplicité des organes admise, et le nombre qu'il faudrait ajouter à celui des passions produites par les affections abdominales, de l'appareil circulatoire et de la respiration, etc., etc.

Nous n'ignorons pas que l'activité du sang donne à nos facultés physiques et morales une énergie dont il est assez difficile souvent de déterminer l'étendue. La plus légère contrariété chez l'homme pléthorique

(1) Cabanis, *Histoire des sensations*, t. 1, p. 105.

enflamme son imagination, l'exalte, et peut occasionner non-seulement les plus violentes passions, mais même tuer subitement : on connaît les effets comme les résultats de la colère. Eh bien! en en faisant l'application au physique et au moral, nous observons que ce n'est pas parce que l'homme serait doué *organiquement* et *distinctivement* de telle faculté, que son développement et ses résultats seraient ce qu'ils devraient être par rapport au rôle qu'ils auraient à jouer dans l'économie physique et morale, mais plutôt parce qu'une cause extérieure ou intérieure quelconque devait amener ce désordre ou pour mieux dire cette action. Tout est sympathie dans l'existence physique ou matérielle de l'homme, tandis que tout est sagesse ou culpabilité dans son existence morale, d'après les influences que l'ame reçoit par les perceptions qui, arrivant au cerveau, se réfléchissent sur elle, et, déterminant sa volonté, la portent par leur ascendant vers tel but plutôt que vers tel autre, selon ses propres dispositions, ou selon les principes modificateurs que l'éducation peut lui avoir inspirés. Elle est le plus ordinairement le régulateur de nos idées comme de nos passions, suivant néanmoins le degré de perfection qu'on lui a donné et dont nous savons faire un bon ou un mauvais usage, d'après les bonnes ou mauvaises inclinations de cette intelligence.

DE L'ASSOCIATION DES IDÉES.

Les anciens philosophes, considérant les idées comme des substances ayant des attributs, les avaient assujetties à des lois. Les phrénologistes ont rejeté cette

théorie, et ils ont dit : « Les idées s'associent suivant les organes prédominants. » Il était impossible de trancher plus net la question ; mais, pour cela, est-elle résolue ? nous ne le pensons pas.

Que doit-on entendre par *des idées qui s'associent suivant les organes prédominants ?* L'association des idées, philosophiquement parlant, ne peut pas se faire ainsi ; il faut d'abord savoir d'où elles tirent leur origine ; si elles la prennent du cerveau, comme on n'en saurait douter, le cerveau ne les tient pas de lui-même. Leur association n'est que le résultat de toutes les idées réunies dans cet organe et se combinant sous l'influence de l'ame, de laquelle elles partent pour agir dans tel ou tel sens et produire tel ou tel résultat, eu égard à la régularité ou à l'irrégularité de leur combinaison.

Je ne vois pas la nécessité de prédominance d'organes pour l'association des idées. Quoi ! parce qu'un homme aura le goût de l'architecture, il ne s'attachera, placé sur le haut d'une montagne, à n'examiner que les édifices publics ! parce qu'un autre est moraliste, il verra avec peine les guinguettes qui servent à exciter les mauvais penchants du peuple ! parce qu'il aime le commerce, il voudra apercevoir le mouvement des citoyens qui vaquent à leurs occupations ! et c'est Broussais qui a adopté de semblables niaiseries ! *Risum teneatis amici.* Il avait donc oublié ce qu'il avait dit : « que tous ces actes ne peuvent s'exécuter qu'en vertu des facultés organiques, sous l'influence de leurs auxiliaires, qui, s'ils dominent moralement, préserveront l'homme d'aller se perdre à la guinguette ou autres lieux de

débauche; autrement, l'homme suivra le penchant dont la faculté aura causé le développement. »

Lorsqu'on nous parle de l'association des idées, prétend-on que nous puissions ignorer que la plus simple idée ne peut agir long-temps seule, et qu'elle représente une réunion de plusieurs autres dont l'association en forme le complément? Effectivement, l'idée du bien est une idée simple; mais cette idée peut-elle se suffire à elle-même, et ne comporte-t-elle point celle de la satisfaction que l'idée du bien procure? ne comporte-t-elle point l'idée de la bonté, de la bienveillance, de l'affection, de la reconnaissance, qui sont autant d'associations d'idées simples d'abord, mais qui par leur réunion forment un tableau vrai de l'idée du bien? Opposons à ces idées l'idée simple du mal. Et ne trouverons-nous pas toutes les autres idées de désordre, de haine, d'envie, etc., combinées avec cette première idée? Si l'idée de l'honneur s'allie naturellement aux idées nobles, généreuses, etc., l'idée de l'ambition s'identifie à celles de la bassesse, de la ruse, etc., et ces diverses associations partent toutes du bon ou du mauvais principe, c'est-à-dire de l'idée du bien ou du mal. Est-il besoin d'admettre des organes prédominants? Ces phénomènes émanent tous de la source première; c'est l'ame qui les perçoit et les réfléchit selon qu'elle a été plus ou moins bien impressionnée; impression dépendant de l'état physique et moral de l'individu, de sa position sociale, de son aptitude, et des bons ou mauvais penchants qui tendent à l'entraîner vers telle ou telle action.

On sent toute la portée de l'impression résultant

de l'état physique ou moral des individus. Les idées sont sous son influence, comme les passions sont sous l'influence des causes que nous avons développées plus haut.

L'homme malade au physique l'est nécessairement au moral. Alors les idées changent, et leur association doit offrir des phénomènes analogues à son état actuel. Il n'y a donc point, dans cette circonstance plus que dans tout autre, prédominance des organes; car l'individu, revenu à son état normal, recouvre la saineté de ses idées, et leur association reparaît ce qu'elle était originairement.

Dira-t-on pour cela que dans cet intervalle l'homme a changé d'idée? non; ce changement apparent n'est que le résultat d'un désordre survenu dans le système organique, et particulièrement dans le cerveau, par l'impression désordonnée que l'ame a reçue, qui a troublé un moment son intelligence, et a rendu ses idées tout-à-fait étrangères à celles dont la raison, la réflexion et le jugement sont les guides. C'est donc par suite d'un ébranlement dans le cerveau que l'ame a été elle-même *commotionnée*, et que le renversement ou l'aberration de ses idées a suspendu pendant quelque temps et leur accord et leur harmonie.

DES SYMPATHIES.

Hippocrate a dit : « Tout est lié dans le corps. » Les phrénologistes disent que les sympathies sont des similitudes d'action des facultés; ou, en d'autres termes, toute faculté étant active désire être satisfaite, et elle sympathise avec celui qui lui procure de la satisfaction. Ainsi, vous avez du goût pour telle occu-

pation, moi aussi; eh bien! nous allons nous y livrer ensemble. C'est ainsi que les libertins se rassemblent, que les personnes religieuses se rapprochent.

Nous voyons seulement dans cette explication qui n'explique rien, que Broussais commente ou analyse la théorie de Cabanis. Comme lui, il qualifie de sympathies morales la faculté de partager les idées et les affections des autres, le désir de leur faire partager ses propres idées et ses affections, le besoin d'agir sur leur volonté, le penchant d'imitation qui caractérise toute nature sensible, et principalement la nature humaine. Ainsi que Cabanis, il fait ses instruments des sens; il veut que chacun d'eux produise des effets particuliers sur cette faculté, il la voit dans les idées qui naissent à l'occasion des impressions extérieures. Aussi Cabanis dit-il que la sympathie est l'instinct.

Maintenant, à quelle source irez-vous puiser le vrai principe moral, lorsque tous nos sentiments, toutes nos passions, tous nos instincts, tous nos penchants, sont des déterminations de l'instinct? Il ne reste plus rien à l'homme que la chance d'une heureuse ou d'une funeste sympathie; et comme la nature humaine est faible par elle-même, cette concordance entraînera plus volontiers l'homme vers le penchant de sa ruine, vers les mauvaises compagnies, et il succombera victime de la fatalité.

Que deviennent alors les liens qui, sous les lois de l'honneur, de la vertu, de l'estime, de la vénération, doivent enchaîner tous les hommes, si leur sympathie morale n'est que de l'instinct?

L'orgueil ou la vanité peuvent seuls produire de

semblables hérésies. Refusant à l'homme le principe intelligent qui agit par lui-même, il s'ensuit nécessairement que l'instinct seul détermine les sympathies. Cette doctrine tient sans doute à ce que, trouvant difficile à expliquer leurs effets, les phrénologistes refusent d'en reconnaître les causes autrement que par leur théorie. Aussi nous écrierons-nous avec Monfalcon : « Est-ce par la structure et le jeu » des différentes parties de notre corps qu'il est » possible de concevoir cette force qui contraint deux » êtres intelligents à s'aimer ou à se haïr ? les nerfs, » l'instinct, exigent-ils ce langage muet et si éloquent » par lequel leurs ames s'entendent et se devinent ? »

Les phrénologistes, en semant cette philosophie absurde et dangereuse, ont, par elle, enlevé à l'homme tout le sentiment de sa dignité. N'est-il pas honteux de voir faire de nos facultés intellectuelles la fonction d'un organe, et de vouloir expliquer le moral de l'homme par son physique ? Cependant on prétend que le jour où la phrénologie a paru, a été celui de la vraie lumière, de la véritable philosophie sans laquelle l'homme ne saurait exister ; que c'est la seule morale qui doit lui assurer son repos et sa félicité..... Comparez et jugez.

DES HABITUDES.

Les habitudes, selon nous, ne s'expliquent que par les actions ; qu'on les considère physiquement ou moralement, les habitudes sont instinctives, en tant que, comme chez l'animal, elles dirigent ses actions dans le même sens, pour le même but. Ainsi, abandonné à lui-même, l'animal prend le même sentier, la même

allure, s'arrête ou dépasse l'endroit qu'il a coutume de dépasser ou auquel il se fixe. L'habitude lui indique l'heure à laquelle il doit cesser son travail ou le reprendre. Ce ne sont donc ici que des usages d'instinct en général.

Mais les actions des hommes ont des habitudes qui se modifient selon les circonstances, c'est-à-dire que l'on s'en crée, et qu'elles sont toutes relatives aux temps, aux lieux et aux diverses situations de la vie.

Les phrénologistes, qui ne voient dans les plus petites actions des hommes que le résultat des facultés d'organe, n'ont pu faire dériver les habitudes d'une autre source. C'est toujours la même théorie; l'application pratique doit donc rester la même.

L'habitude ou l'éducation paraît synonyme dans le langage phrénologique, puisque l'une et l'autre n'agissent qu'autant qu'elles trouvent des organes.

On sait que l'éducation matérielle ou physique donne lieu de contracter des habitudes qui doivent se perpétuer pour la sûreté comme pour la conservation des individus. Alors elles se généralisent, puisqu'elles appartiennent matériellement à tous les êtres vivants.

L'éducation morale est entièrement différente; car il ne s'agit plus ici de l'être matériel, mais de l'être moral que cette éducation porte vers tout ce qui a rapport à son intelligence, à la perfection des actes de sa vie, et des habitudes réfléchies qu'elle lui fait contracter.

L'habitude du bien comme du mal ne saurait donc être la conséquence des organes. Les dispositions de l'enfance, la prédominance du caractère, des penchants, des sentiments, etc., sont les premiers phé-

nomènes qui se présentent pour établir le genre d'éducation convenable à l'enfant, et le mode de perfectionnement ou de réforme à employer pour donner des habitudes en rapport avec les actions principales auxquelles l'individu semble incliner.

Broussais a tort de croire que dans l'éducation on puisse promettre à des parents qu'un enfant qui n'a pas la faculté de la parole sera bon avocat, que celui qui ne possède pas la faculté de la musique sera bon musicien : ce serait véritablement faire de l'éducation un système de mécanique, et vouloir prouver que l'homme n'est qu'une machine dont on peut à volonté diriger les ressorts, de manière qu'elle puisse exécuter tous les mouvements qu'il plaira de lui imprimer.

Tout cela tendrait à démontrer que l'intelligence de l'homme est bornée aux instincts, lesquels se développent d'une manière plus ou moins étendue, plutôt pour ses besoins que pour ses avantages moraux, et par conséquent pour ses habitudes.

Les philosophes n'ont jamais été dupes dans l'interprétation qu'ils ont cru devoir donner aux habitudes.

Il est de la nature de l'homme d'en contracter qui soient relatives à ses actions. Toutes celles qui nous portent vers des actions louables ont pour elles le raisonnement et le jugement, soit que nous les envisagions sous le rapport particulier de notre intérêt, soit qu'elles résultent de l'éducation qui nous a appris à nous y conformer. Les autres ayant pour but les actions morales partent du principe intellectuel qui nous dirige vers ces habitudes dont le but est le bien, et les effets tous les avantages qui en découlent.

Ainsi l'on voit que l'éducation peut modifier les habitudes en nous faisant agir physiquement et honorablement d'une part, et de l'autre en nous conduisant par un doux entraînement vers la fin morale qui réjouit d'autant plus le cœur de l'homme, que l'ame lui en donne la conscience. Son influence se prononce toutes les fois qu'elle est appelée à concilier avec elles ses actions. Autrement, ce serait une sorte d'instinct machinal qui la dirigerait, et en cela ses actions se ressentiraient d'une part du défaut d'éducation, et de l'autre des inconvénients attachés à l'ignorance, qui a ses habitudes personnelles et non relatives; car il ne faut pas toujours croire que les habitudes se renferment dans l'individualité; bien loin de cela elles se réfléchissent en bien comme en mal, tant pour l'individu lui-même que pour tout ce qui est en relation avec lui.

La force de l'habitude que les phrénologistes semblent ne pas avoir calculée est telle, que pour certaines personues elle devient une seconde nature. Nous ne parlerons pas de ses effets physiques, ils sont trop connus; nous rappelerons seulement ses effets moraux. Toutes les actions morales pratiques, ou presque toutes, se conservent pures, intactes, par l'habitude, et bien plus, elles se perpétuent par génération et par famille. C'était peut-être, dans certaines conditions de la vie, le moyen de fixer au sol, à la patrie, à la religion, les individus qui, par leur influence, pouvaient servir d'exemple d'hommes consciencieux et observateurs immuables d'habitudes acquises ou transmises.

DU GOUT.

Si le goût est l'aptitude à bien juger d'une œuvre, soit physique, soit morale, nous pouvons ajouter que cette aptitude se fortifie par l'habitude. Cette dernière faculté est d'un grand poids dans le jugement que nous portons sur les sujets ou les objets divers qui, se présentant continuellement à notre vue, font la matière de nos méditations. Le goût se perfectionne par l'habitude de bien penser, par celle de bien réfléchir, et l'habitude, en guidant notre jugement, nous conduit à la perfectibilité de nos idées et au redressement de celles des autres.

« On juge d'autant mieux, nous disent les phrénologistes, une œuvre physique ou morale, que l'organe spécial correspondant à cette œuvre est bien développé; mais, dans ce cas, il faut une très-grande activité de ces organes. »

Combien nous serions à plaindre si véritablement il fallait que le goût de bien juger dépendît d'une spécialité organique, et combien de gens en seraient encore à l'A B C! Le goût de bien juger dépend particulièrement d'un jugement sain, d'un jugement acquis par de bonnes études et par une application suivie aux comparaisons faites entre les ouvrages de bon ou de mauvais goût, entre la saine morale, la morale vraiment philosophique, et cette morale philosophique fausse qui est toute de théorie. Nous devons alors convenir que le jugement a acquis toute sa force et toute sa vérité, lorsque l'ame, sous l'influence de laquelle il agit, l'a pénétré de ce goût éprouvé tout entier par elle en raison de la perception qu'elle s'en est

faite, et le met ainsi en rapport direct avec les objets ou les sujets sur lesquels il s'exerce dans la plénitude de tous ses droits.

DU SOMMEIL.

« Le sommeil n'est point, selon Cabanis, un état purement passif; c'est une fonction particulière du cerveau, qui n'a lieu qu'autant que dans cet organe il s'établit une série de mouvements particuliers, et leur cessation ramène la veille, ou les causes extérieures du réveil le font cesser immédiatement. » (1)

Le sommeil ne serait donc pas le repos du cerveau. Aussi Broussais ajoute-t-il que s'il y a des portions qui agissent moins, il en est d'autres qui agissent comme pendant la veille. Le cerveau seul devient, dans cette circonstance, le centre de tous les mouvements; que sont alors toutes ces facultés auxquelles la phrénologie a assigné des localités? car, ou le cerveau agit seul, ou il agit par le moyen intermédiaire des autres facultés. Que l'on nous parle des sens, des sentiments, des instincts, toutes ces répétitions ne nous conduisent point à la connaissance de la cause première, et l'on croit s'être tiré d'affaire après avoir dit : « Il faudrait un ouvrage entier » pour traiter toutes ces questions comme elles le » méritent...... »

D'ailleurs, comment arriver à une solution précise, lorsque les causes du sommeil étant restées long-temps ignorées, sa nature l'est encore, et qu'on est obligé de s'en tenir à ses phénomènes? Nous savons seu-

(1) Cabanis, t. 2, p. 205.

lement par expérience que le sommeil est le repos des organes des sens, des facultés intellectuelles, et des mouvements volontaires. On pourrait conclure de là que pendant le sommeil tous les actes de la vie physique et ceux de la vie intellectuelle sont totalement suspendus ; il n'en est point ainsi, car les physiologistes, regardant le sommeil comme la loi fondamentale qui régit tous les animaux, conviennent que c'est un état essentiellement actif. Hippocrate a caractérisé le sommeil par la concentration des forces à l'intérieur.

La nature, toujours sage et prévoyante, a créé le sommeil afin de modérer l'excès d'activité de nos organes pendant la veille, et de donner à leurs facultés le repos nécessaire pour que cette activité, ne prenant pas un accroissement extrême, puisse être ramenée ensuite au degré voulu, de manière que l'équilibre se rétablisse dans toutes les fonctions du système organique et sensitif.

Comme certains phénomènes ont lieu pendant le sommeil, il était indispensable d'en étudier la cause, et c'est cette connaissance que nous donne l'étude de la physiologie. Si l'action des organes est suspendue pendant le sommeil, celle d'un grand nombre de viscères est augmentée, et les physiologistes ont remarqué que c'était particulièrement dans le centre de la puissance nerveuse que ces mouvements particuliers avaient lieu.

Il semble que dans le sommeil la nature n'a point voulu interrompre entièrement le cours des actions de la vie physique et de la vie morale. Elle a voulu que le lien qui enchaîne l'une à l'autre ne fût anéanti qu'à la mort ; et c'est pour cela que, d'une part,

les fonctions assimilatrices conservent leur activité pendant le sommeil, et qu'elles sont même plus actives, tandis que, d'un autre côté, l'imagination, la mémoire, conservent encore leur action, et que, pour l'imagination, cette action est plus vive et plus suivie.

Cette imagination, cette mémoire, qui veillent pendant le sommeil, démontrent l'énergie dont jouit le cerveau pour concentrer ainsi en lui-même des perceptions qui semblent se réveiller avec plus de force pendant la durée de son repos. Il faut donc que l'impression soit bien profonde, puisque la pensée ne s'en perd point, et qu'au contraire elle acquiert plus de développement. Cela tient à ce que pendant la veille nous exerçons tellement l'activité de l'organe sentant et pensant, que tous les autres sont en quelque sorte frappés d'une inertie complète.

Relativement aux phénomènes qui ont lieu pendant le sommeil ou la veille, ils sont distincts. Il est d'observation que l'estomac, le duodénum, les intestins, dans le travail d'une digestion difficile, ne donnent point naissance dans le cerveau, pendant le sommeil, aux mêmes images que pendant la veille. La cause vient sans doute de l'activité différente de l'appareil digestif et de l'appareil cérébral que le premier reçoit, et dont le second ne saurait jouir, par l'inertie dans laquelle il est plongé pendant le sommeil. Ceci n'a lieu que par comparaison avec la condition des viscères, de l'estomac surtout, qui, dans l'état de vacuité, ne présente ou ne fournit aucun des phénomènes remarquables dans le cas de plénitude ou de digestion difficile.

Tout ce qu'a dit Broussais sur le sommeil et

sur les phénomènes secondaires, lorsqu'il a lieu, à l'égard de certaines facultés qui s'exécutent, ou de sens conservant leur action, a fait le sujet des méditations des physiologistes et des philosophes. Ils ont reconnu, sans pouvoir l'expliquer autrement que par les faits, que certains sens, veillant pendant le sommeil naturel, transmettaient au cerveau des impressions qu'il percevait, et que les internes étaient celles dont il prenait spécialement la connaissance : au nombre de ces impressions, les physiologistes ont rangé les *besoins*, les *désirs* et la *douleur*.

Le phénomène le plus curieux est que, parmi les facultés intellectuelles, l'imagination et la mémoire sont celles dont l'action a le plus souvent de continuité pendant le sommeil.

Il suit donc de là que nous ne devons pas attribuer ces phénomènes à une organisation particulière du cerveau mettant plus en jeu telle faculté intellectuelle que telle autre, mais plutôt à cette influence du physique sur le moral, dont les songes sont regardés comme une intermittence partielle des fonctions de l'organe cérébral.

DE LA MIMIQUE.

Cette faculté, une des plus remarquables chez l'homme, lui est indispensable, car elle indique, par les mouvements qu'elle lui imprime, comme l'a très-bien fait observer Broussais, que, lui étant naturels, ils ne sont par conséquent ni appris, ni perfectionnés. Cette mimique donne la mesure de ses facultés intellectuelles, de ses sentiments, de ses instincts

surtout,

surtout, et de ses penchants. En étudiant bien les phénomènes sous lesquels elle se manifeste, on peut définir les passions dont le cœur de l'homme est agité et les sentiments qui l'animent. On a donc eu raison de dire que l'ame se peignait dans le geste comme dans le regard. Les passions ne sauraient mieux s'exprimer que par l'un ou par l'autre; le silence lui-même a une force d'expression dont la vérité se dévoile d'après les mouvements rapides, involontaires, brusques, constituant en ce moment cette mimique qui n'est point le résultat de l'imitation. Aussi les acteurs prennent-ils leur modèle dans toutes les passions dont ils étudient ou comparent les actions, en se plaçant dans la position de l'individu qui leur en offre le type original.

La doctrine de Gall devait nier le *sensorium commune*, parce que, conséquent avec lui-même, il n'avait point à y rapporter toutes les opérations du cerveau. Cependant il existe ou doit exister un centre où toutes les sensations, toutes les perceptions, toutes les impressions aboutissent nécessairement.

Nous savons bien « *que les fibres nerveuses motrices qui se rendent aux muscles sont en rapport avec les organes du cerveau, d'où il résulte que ceux-ci n'ont pas besoin d'aller demander au* moi *la permission de transmettre le mouvement.* » Cette explication ne conduit à rien, sinon à reconnaître que certains actes de la vie animale n'ont pas besoin du *moi* pour s'exécuter, et la nature, encore très-sage en cela, n'a pas voulu laisser agir le *moi* dans des actes qui ne devaient point appartenir à sa volonté, laquelle n'aurait pas toujours été un guide

aussi sûr que la faculté instinctive destinée à régir les actions de la vie animale proprement dite. Il n'en serait pas de même quant aux actes de la vie intellectuelle. Le *moi* est une des conditions qui nous font agir, soit pour, soit contre notre intérêt ; c'est dans cette condition seule que la puissance du *moi* s'exerce pleinement et relativement à ses rapports avec les organes du cerveau ; autrement, tout rentre dans les phénomènes ordinaires des mouvements instinctifs. Cependant il est des mouvements incapables de s'exécuter sans le *moi* et sa *volonté*. Qui donc alors dirige l'un ou l'autre, ou tous les deux réunis ? car il ne suffit pas de dire que l'on n'a pas besoin d'aller demander au *moi* la permission de transmettre le mouvement ; il faut, en pareil cas, croire que le cerveau, n'étant pour rien dans la volonté, n'agit que passivement. Ainsi, il n'aura d'influence qu'autant que l'organe placé dans une de ses parties indiquera par son action que le *moi* ou la *volonté* part essentiellement de lui, sans qu'aucune autre puissance ait pu déterminer son action. Tous les mouvements réguliers ou irréguliers dépendront et physiquement et moralement de l'existence de la faculté de l'organe préposé à cette fonction, sans avoir à s'occuper s'il existe un centre où se réunissent les facultés, les sentiments qui doivent nous faire mouvoir et physiquement et moralement. Nous avons exprimé ce que nous pensions d'une semblable doctrine, et les réflexions qu'elle nous a inspirées sont puisées dans notre conviction que tout, dans la nature, s'enchaîne par des liens qui se resserrent d'autant plus fortement, que la philosophie véritable

éveille dans nos cœurs et dans nos esprits des sentiments opposés à tous les principes, qui font de la matière un être organique agissant par lui-même ou par des auxiliaires aussi matériellement organisés qu'elle.

Il suffit d'ailleurs de jeter un coup-d'œil sur la méthode d'observation en phrénologie, indiquée par Broussais, pour apprécier la valeur de sa doctrine et se rappeler tout ou partie de ce que nous avons écrit et consigné dans le cours de cet ouvrage.

L'auteur donne des exemples précisés en formules géométriques.

1re *Série.* — L'intelligence et les sentiments sont faibles, tandis que les instincts sont forts; l'homme est ce qu'on appelle un gibier de potence, parricide, etc.

Quelle perspective pour l'individu qui, ainsi constitué, n'a d'espoir pour son avenir que l'échafaud! Combien de gens se trouvent dans cette catégorie! qui accuseront-ils? la nature?...... Mais la nature n'a pas destiné l'homme à cette fatale condition; si elle lui a donné moins de perfection qu'à un autre, elle ne la pas créé pour l'exposer sur la pente de l'abîme, et le livrer à la discrétion du crime. N'est-ce pas véritablement un blasphème?

2e *Série.* — Sentiments dominant sur les instincts et les facultés intellectuelles, forment les têtes à chimères, à visions!

Les individus de cette seconde série sont mieux partagés. Ils peuvent se créer d'agréables chimères, embellir leur existence de douces et aimables visions; enfin, ils peuvent, en opposition à d'autres qui s'en

créeront de tristes, de fâcheuses, se rendre ou se croire les mortels les plus heureux, tandis que leurs opposants se pendront pour s'offrir en holocauste à leurs folles chimères ou ridicules visions. Pauvre espèce humaine! Ainsi, ni les instincts, ni les facultés intellectuelles, ne pourront parvenir à se substituer à cette domination!

3e *Série.* — Les facultés réceptives l'emportant sur tout le reste, alors naît l'observation pure et simple sans conclusion; l'homme amasse des matériaux sans les féconder.

Cette position de l'homme n'est pas la plus désagréable; il reçoit des impressions qui le mettent à même d'observer purement et simplement sans conclusion. Au moins il peut passer agréablement sa vie; c'est quelque chose d'être toujours occupé; peu importe pour lui que les matériaux qu'il amasse soient fécondés ou non; il est heureux, puisqu'il satisfait ses désirs, ses besoins et sa passion. Il y a lieu de croire que cet homme peut être placé parmi les optimistes; cette faculté a sans doute échappé à Broussais.

4e *Série.* — La prédominance des facultés réceptives avec les facultés théâtrales, c'est-à-dire le merveilleux, l'idéalité et l'imitation, produit des têtes d'artistes capables d'exécuter, si la constructivité est développée.

Est-il des hommes plus malheureux que ceux de la troisième série, dont les facultés réceptives, *l'emportant sur tout le reste*, ne font que des hommes ordinaires comparativement à ceux de la quatrième série? et n'est-ce point également une fatalité de ne pas avoir la constructivité développée, qui seule peut rendre les artistes capables d'exécuter?

Dans la cinquième série, nous remarquons que si l'organisation de la prédominance des facultés réceptives avec les facultés théatrales et les sentiments, c'est-à-dire le merveilleux, l'idéalité et l'imitation, car, pour s'entendre, on doit s'expliquer, si, dis-je, à cette organisation se trouvent unies les facultés réflectives très-développées, *le génie peut exister;* mais cela ne suffit pas, il faut *alors* des passions fortes pour ces sortes de têtes en action.

Comme on le voit, il est assez difficile de se tirer de ce labyrinthe; d'abord tant de choses sont nécessaires pour être artistes exécuteurs, que, malgré toutes les facultés qui leur donnent le génie, cela ne pouvant suffire, les passions fortes sont encore exigées.

Mais, est-ce que le génie est renfermé dans ces seules conditions? n'y aurait-il donc plus différents génies?

Nos premiers artistes de théatre ou autres ont-ils toujours été doués du génie qui en a porté plusieurs à l'apogée de leurs succès? n'a-t-il pas fallu, avant d'arriver à ce degré, qu'ils fissent une étude particulière de leur art, et n'est-ce pas par succession de temps et en travaillant à imiter leurs maîtres, qu'ils sont parvenus même à les surpasser? Tous les hommes de génie, n'importe la carrière qu'ils ont embrassée, ont pris modèle sur leurs devanciers, et la gloire dont ils se sont couverts annonçait les progrès que les sciences et les arts faisaient sous l'influence d'une civilisation qui elle-même était chaque jour en progrès.

Chaque homme a son génie propre, et tel que l'on croit en être privé ressemble à ces jeunes plantes qui n'attendent qu'un rayon solaire pour se développer et se

ranger, par l'éclat de leur beauté, au nombre des plus riches en couleur et des plus suaves par leur parfum.

Mais, enter le génie sur la prédominance de telles facultés, c'est véritablement le restreindre à des lois en quelque sorte mécaniques ; c'est l'envelopper d'une atmosphère dont la densité ou la légèreté ne lui laisse que les moyens de se développer imparfaitement, puisqu'on l'assujettit à l'empire de telle ou telle faculté ; c'est une sorte de matérialisation de ce qui ne peut pas plus être altéré dans son principe que dans ses conséquences.

Combien, d'ailleurs, de conditions dans la vie doivent hâter ou retarder le développement du génie !

D'abord, son développement peut être contrarié en raison de la situation des individus ; situation qui les range dans des conditions ne réclamant en rien le génie ni son concours. Il doit donc nécessairement s'affaiblir ou s'abaisser devant la nécessité, et l'individu qui eût pu se montrer un grand homme n'est plus qu'un être très-ordinaire. Que deviennent alors toutes les organisations des facultés réceptives et réflectives ? elles se perdent dans l'océan de toutes les conditions humaines. Il faut donc que l'organe du génie s'efface devant l'organe de la médiocrité ; qu'il cède au besoin, à l'empire de la nécessité ; ou bien, que, franchissant, chez certains individus privilégiés, l'obstacle qui lui est opposé, cet organe apparaisse comme un brillant météore, et qu'animant l'ardeur de l'homme il le lance dans une atmosphère inconnue d'abord, mais dont l'immensité ne laisse rien à désirer à son génie.

Qu'on ne s'imagine pas qu'il faille toujours, comme le prétend Broussais, des passions fortes pour mettre

ces sortes de têtes en action. Je ne saurais être de l'avis de ceux qui ont prétendu que pour le génie il fallait un peu de folie. Cette opinion a pu s'appliquer au poète, mais au poète créateur, au peintre, mais au peintre créateur; en général, à tous les savants qui, se livrant tout entiers à l'idée d'une conception, entrent dans une exaltation telle, que leur état est pour le médecin la fièvre véritable du génie. Un de nos poètes les plus remarquables de l'époque a avoué plusieurs fois devant moi qu'il était *l'homme le plus bête* lorsqu'il n'avait pas la fièvre; et lorsque cette fièvre de poésie s'emparait de lui, l'accès durait 24, 36, 48 heures, sans qu'il pût cesser de livrer sa pensée à toute l'explosion de son génie; et, le croira-t-on, là prostration des forces était telle, à la suite de ce paroxisme, qu'il fallait les relever par le sulfate de quinine, dans la crainte que la fièvre ne dégénérât en fièvre cérébrale.

Ces faits parlent plus haut que toutes les hypothèses phrénologiques, destinées, je le répète, à faire un automate du génie, dont les facultés prédominantes, agitant tous les ressorts, lui donnent, selon leur prédominance, des mouvements pour agir dans tel sens, et des mouvements pour agir dans tel autre.

La sixième série se résume de cette manière : « Les têtes médiocrement organisées, dans lesquelles il se trouve des organes prédominants, sont encore des organisations avantageuses. »

Si la nature, comme nous l'avons dit plus haut, n'a pas départi à chacun la somme égale ou proportionnelle du génie pour établir une sorte d'uniformité, elle ne lui a pas complètement refusé une organi-

sation intellectuelle telle, qu'il ne puisse exercer cette portion minime d'esprit qui, avec les habitudes de rapports instructifs, de sociabilité, le mettent à même de tenir son rang parmi les individus encore moins privilégiés que lui; car, en tout, il faut monter et descendre l'échelle où s'élèvent et s'abaissent les conditions variées de la vie. C'est en cela que nous trouvons des organisations avantageuses, et que nous devons admirer la nature; elle n'a pas permis que les hommes fussent tous doués des mêmes qualités supérieures, afin de donner une excitation aux classes inférieures pour parvenir, dans leur condition, à rivaliser en quelque sorte avec ces génies élevés dont ils respectent et reconnaissent l'empire.

Telle est la vraie manière d'envisager philosophiquement le but que s'est proposé le Créateur qui n'a rien fait en vain, et dont tous les actes sont marqués par la sagesse, la vérité et la réflexion.

La septième série se termine ainsi : « Les têtes où toutes les facultés seraient très-développées sont introuvables. »

Par la même raison que nous venons de donner, la perfectibilité ne saurait, quant aux facultés de l'homme, exister d'une manière complète et positive. C'est encore une des lois de la nature, relativement à l'espèce humaine; elle n'a pas désiré que toutes les figures se ressemblassent, afin que cette variété rompît la monotonie qu'aurait produite la ressemblance parfaite des individus; elle a voulu également que les caractères fussent distincts, et c'est pour cela qu'elle a assigné des nuances qui peuvent bien les rapprocher jusqu'à un certain point, mais les en éloi-

gnent par des considérations particulières attachées à l'existence privée de chacun.

Il ne fallait donc pas jeter au hasard toutes ces propositions. Elles méritaient bien sans doute d'être envisagées sous le rapport de l'intérêt général, de l'intérêt privé de l'homme, de ses relations intérieures, intimes avec lui-même et avec tout ce qui l'entoure; car l'homme ne vit pas seulement pour lui, il vit encore pour la société, parce que si la société ne peut rien sans lui, il ne peut également rien sans la société.

DE L'ACTIVITÉ DES ORGANES.

Elle dépend beaucoup des tempéraments. Les phrénologistes conviennent cependant qu'il y a bien des exceptions à cette règle.

Nous croyons qu'il eût été rationnel, avant tout, de donner une définition des tempéraments, et la plus juste pour nous serait celle proposée par M. Virey dans l'article de l'hygiène.

« Les tempéraments sont des différences entre les hommes, constantes, complètes, avec la conservation de la vie et le maintien de la santé, caractérisées par une diversité de proportions entre les parties constituantes de l'organisation, assez importante pour avoir une influence sur les forces et les facultés de l'économie entière. »

Il suit de cette définition que les tempéraments doivent être envisagés sous autant de points de vue qu'ils peuvent présenter de différences; mais ceux sur lesquels l'attention doit avec raison se porter sont les tempéraments nerveux, et surtout, comme l'a très-bien fait observer Broussais, le *bilioso-nerveux*.

En effet, ces tempéraments ont toujours paru jouer un rôle particulier dans l'économie, et leur influence ne s'est pas exercée seulement physiquement chez l'homme, mais encore moralement.

De la sensibilité propre ou relative de ces tempéraments naissent des phénomènes variés, dont les effets sont également distincts, soit que l'on considère l'homme sain, soit qu'on envisage l'homme malade. Aussi Broussais n'a-t-il pas manqué de faire observer que *l'état morbide souvent caché déprime ou exalte nos facultés.*

La prédisposition de certains de nos organes à une grande ou médiocre activité indique la nature des tempéraments. Le caractère physique de l'homme y est attaché, et chaque caractère semble s'exprimer par chaque tempérament. De là les impressions plus ou moins rapides, plus ou moins vives, plus ou moins senties, plus ou moins perceptibles, selon la diversité de proportions entre les parties constituantes de l'organisation ; proportions dont l'importance exerce son influence sur les forces et les facultés de l'économie.

La sympathie dont l'action est de lier nos organes avec le centre cérébral où se perçoivent toutes les sensations, produit des phénomènes qui paraissent n'être que le résultat de l'accord établi entre le système nerveux constituant les tempéraments nerveux et bilioso-nerveux surtout.

Quoique, selon Broussais, il ne faille pas juger des manifestations par le volume absolu de la tête, mais par celui relatif des régions et des organes désignés par les phrénologistes, nous devons cependant

admettre, en thèse ordinaire, que, abstraction faite des régions des phrénologistes, le volume et les proportions régulières ou irrégulières de la tête sont d'un bon ou d'un mauvais pronostic aux yeux de l'observateur. Cette remarque est générale, et elle paraît tellement juste et vraie, qu'elle en est devenue pour ainsi dire populaire.

Le peuple, qui n'entend rien aux systèmes, forme le sien qui me paraît le plus sûr, parce qu'en général il est calculé d'après l'observation, et ce n'est pas pour lui une simple tradition d'habitude, mais un fait qu'il enregistre par expérience. Et d'ailleurs, c'est que ces têtes volumineuses se font moins remarquer peut-être encore par leur étendue absolue que par l'ensemble de leur organisation.

Le volume de la tête indique le développement libre du cerveau et celui des organes qui le composent; ce développement doit nécessairement lui donner la faculté de percevoir d'une manière plus vaste et plus énergique. Les sensations ont plus d'activité, et les impressions qui en sont la suite sont plus durables; puis elles se combinent avec plus de réflexion, parce qu'elles trouvent dans le développement du cerveau tous les éléments propres également à l'étendue de leur développement. Aussi le génie, la mémoire, l'imagination, ont une latitude susceptible d'embrasser les genres de connaissances variées qui distinguent l'aptitude de chaque individu à telle ou telle étude, et à l'application prononcée pour chacune d'elles, souvent pour plusieurs à la fois.

Nous n'ignorons pas que l'état morbide du cerveau, ou, pour mieux dire, du système nerveux, peut dé-

primer ou exalter nos facultés, donner du génie à celui qui n'en était pas doué, lui inspirer les choses les plus extraordinaires, et les phénomènes les plus surprenants être la conséquence ou le résultat de cette exaltation; mais ces phénomènes ne sont que transitoires, et ne peuvent entrer en ligne de compte avec l'état naturel des fonctions du cerveau, qui sont toutes coordonnées aux facultés assignées à chaque individu par la sagesse infinie du Créateur.

Dans la supposition même où il n'y aurait que des facultés dépendantes de la prédominance de tels ou tels organes, en remontant à la source de toutes choses, nous serions forcés de convenir que ces facultés organiques ne sont pas venues d'elles-mêmes s'implanter dans le cerveau pour faire de l'homme un être même purement matériel; qu'il a fallu qu'une puissance inconnue présidât à la formation de ces organes, qu'elle en donnât la surintendance à une autre puissance qui, invisible ou échappant à nos sens et à notre imagination, n'en préside pas moins aux actes matériels comme aux actes moraux de notre existence.

Les phrénologistes prétendent avoir déchiré le voile mis par la nature pour dérober à leurs regards les phénomènes qui constituent toutes les facultés de l'homme, et le cerveau est devenu pour eux le miroir sur lequel se réfléchit leur système, dont, disent-ils, depuis cinquante ans, ils ont pu proclamer la découverte, en s'énorgueillissant d'avoir, comme Prométhée, dérobé le feu du soleil. Laissons l'orgueil se pavaner, et poursuivons.

L'ignorance, répètent les phrénologistes, est l'état primitif de l'homme. Il en devait être ainsi, et lorsque

l'on remonte à l'enfance du monde, cet état paraît très-simple, puisque celui qui lui est opposé annonce en plus ou en moins un degré quelconque de civilisation. D'ailleurs, tout cela s'explique parfaitement par la facilité que l'homme trouvait à satisfaire ses besoins, et à rapporter leurs avantages à sa vie purement animale. Nous avons dit tout ce que l'observation nous fournit d'enseignement sur l'état des nations qui n'ont de rapport entre elles que par les besoins de la vie, et dont l'intelligence ne peut et ne semble devoir se développer que tout juste pour la nécessité.

On regarde la vénération comme le premier sentiment dont sont pénétrés les peuples ignorants. Il se manifeste en faveur de la force et de l'intelligence supérieure. On doit nécessairement en conclure que cette manifestation indique que, dans toutes les conditions de la vie sauvage, de la vie civilisée, des êtres ont eu mission, pour l'avantage de leurs semblables, d'exercer, par un degré d'intelligence supérieure, un empire qui a dû être et a toujours été le résultat de cette considération que, dans l'ordre de la nature, nous attachons à tout ce qui nous domine, soit par le génie, soit par l'élévation du rang, soit par les passions grandes, nobles, sublimes, soit par les vertus, je serais presque tenté de dire même par les vices.

Plus la vénération est grande, plus nous sommes portés à payer le tribut de notre admiration par un culte d'affection et de reconnaissance. Est-ce donc un mal ? non sans doute ; mais le grand mal ou le grand malheur, c'est de ne pas l'offrir au dispensateur de cette organisation universelle, de cette organisation particulière de notre intelligence, d'en repousser en

quelque sorte l'idée, pour donner à des organes seuls le pouvoir des facultés les plus incompréhensibles de notre ame intellectuelle. Voilà le malheur, et à côté de lui vient naturellement se placer le danger, parce que l'intelligence n'est plus pour l'homme qu'une intelligence organique matérielle.

Laissons Broussais répéter ce que d'autres ont reconnu avant lui, et dont il n'est que l'écho. Nous ne suivrons pas les peuples dans les progrès de la civilisation ; ces faits sont trop connus pour en faire de nouveau l'histoire, qui, déjà bien ancienne, n'a pas besoin d'être rajeunie par nous.

Des peuples, en conservant le type originaire de leurs races, ont dû nécessairement ne perdre aucun des traits ou des phénomènes qui les caractérisent, soit sous le rapport de leurs formes, soit sous celui de leur organisation intelligente.

Les caractères des peuples, leurs mœurs, leurs habitudes dépendent des climats, des pays où ils résident, des occupations de leur vie domestique, en tant qu'elle est sédentaire ou nomade. La différence qui les distingue est marquée par la ligne séparant les habitants du midi de ceux du nord, les habitants des montagnes de ceux de la vallée, les habitants riverains de ceux des forêts ou des bois, par les relations de peuplades à peuplades, par des émigrations occasionnant des mélanges qui en font des métis.

Dans ce dernier cas, on voit le caractère changer, parce que les peuples, en s'éloignant de leur sol natal, sont comme les animaux ou les plantes que l'on transporte d'un lieu dans un autre ; les uns perdent le type de leur première origine, les autres s'étiolent et pom-

pent dans le nouveau sol des sucs qui les font dégénérer de leur état primitif, pour leur donner des caractères d'une naturalisation universelle.

Est-il donc nécessaire d'aller chercher si loin la cause de ces phénomènes, lorsque la réflexion seule suffit pour nous éclairer sur cette question, au total toute d'observation ?

Certainement, en comparant les têtes des habitants de telle partie du globe et de telle autre partie, nous trouvons des différences. Remontons à la cause de ces différences, et la question sera bientôt résolue; car il ne s'agit pas d'une simple ou d'une seule conformation naturelle, il s'agit encore d'apprécier les causes qui ont dû produire originairement, par succession, ces diverses conformations, et leur donner par suite un caractère de *nationalité*.

Nous ne pouvons pas assimiler les habitants du Caucase à ceux de l'Océanie, car une distinction immense sépare ces deux peuples.

Si nous voulions faire un cours d'histoire comparative, nous dirions que les habitants du Caucase présentent dans l'ensemble de leur physionomie des traits de civilisation qui ne sauraient appartenir aux peuples de l'Océanie; nous dirions que ces derniers forment la race d'hommes la plus stupide; éloignés de toute espèce d'industrie, ils végètent dans une extrême misère. Il en est que leur intelligence bornée, *la forme de leur tête* et leur agilité à grimper sur les arbres, ont fait comparer à des singes. Ils vivent par tribus ou familles. Plusieurs de ces peuplades sont anthropophages.

Toutes ces différences tiennent-elles absolument à

la conformation de la tête? Dans cette supposition, les individus doivent donc être mis à part des autres hommes, s'il ne se trouve point chez eux des organes dont les facultés puissent être les auxiliaires ou prédominer ceux qui les réduisent à une condition si abjecte.

Si la phrénologie a pu, depuis cinquante ans, se convaincre qu'il y a des caractères nationaux, ou, en d'autres termes, que certaines facultés affectives et intellectuelles sont plus actives chez une nation que chez une autre, et que la forme des têtes varie suivant ces nations, qu'en résulte-t-il pour l'explication à donner du *pourquoi* de cette différence? en conclura-t-on qu'il n'est pas possible de changer le caractère ou le mode intellectuel de ces peuples, parce qu'il faudrait pouvoir leur donner des organes dont les facultés n'existent point et ne sauraient par conséquent occuper la place qui est assignée dans les cerveaux des peuples approchant le plus des mœurs et des habitudes des nations civilisées?

Cependant nous pouvons répondre que la civilisation a très-souvent changé le caractère, les mœurs, les habitudes et les manières sauvages d'un grand nombre de peuplades, qui, par leur fréquentation avec les Européens, ont vu leurs coutumes féroces se transformer insensiblement en des coutumes douces, des liaisons, des rapports et des sentiments affectueux. Dira-t-on que ces changements heureux pouvaient être attribués à ce que leurs têtes auraient changé de forme, ou qu'un développement de facultés organiques aurait eu lieu incessamment, et aurait modifié d'une manière avantageuse l'organisation propre de ces peuples?

De

De même que l'éducation sert de lévier pour la réforme des penchants chez les peuples civilisés, de même la fréquentation de ces peuples avec des indigènes privés de tous ces avantages contribue à dénaturer chez ces derniers des principes originairement vicieux.

On ne peut se le dissimuler, la progression rapide de la civilisation a aidé plus qu'on ne saurait le dire à l'agrandissement des idées des nations, au perfectionnement de leur esprit, de leur administration intérieure, de leur moralité; on ne doit donc point s'étonner si les auteurs d'une semblable régénération reçoivent des peuples une sorte de culte, disons plutôt si ces peuples leur confient le droit de les diriger, de les commander, et s'ils en profitent pour les soumettre à une autorité qui devient légale parce qu'elle est distributive et morale.

C'est de cette manière que les hommes sages doivent travailler à s'emparer de la crédulité des peuples pour les éclairer sur leurs propres intérêts, et les retirer de cet état d'abrutissement qui constitue la servitude de l'homme, sa faiblesse et son idiotisme.

Il arrive alors que, chez ces peuples, l'ame, enfermée dans la prison étroite de la matière, prenant un essor qui lui était inconnu, le développement de son intellect se subordonne aux besoins des individus dont elle va diriger les facultés avec plus d'ensemble et une harmonie devant former insensiblement le type de leurs actions présentes, et le modèle de ceux qui les remplaceront, par droit de nature sans doute, en travaillant à parvenir à un degré de plus de perfection.

Nous devons le proclamer, ce n'est pas parce que tel peuple sera censé avoir l'organe de telle faculté,

qu'il pourra obtenir une intelligence supérieure quelconque, mais plutôt parce que, guidé par des hommes dont la connaissance approfondie saura tirer parti des sentiments, des instincts, des penchants qui le dirigent, il apprendra à apprécier toute la valeur de cette intelligence que lui communiquent les idées réfléchies des individus qui veulent bien se charger de son éducation. Tel est le vrai motif de ces changements d'organisation, lesquels, au physique comme au moral, influent d'une manière si directe sur le caractère des peuples.

On se demande ce que signifient, dans la comparaison des différents peuples, relativement à leur conformation, les réflexions suivantes que lance Broussais :

« L'idée des dieux chez les peuples n'est pas innée, elle n'est que le produit de l'observation mal faite. » Qui vous l'a dit ? quoi ! vous refuseriez aux peuples toute idée de croyance, et vous ne pouvez admettre qu'ils aient la conscience d'un sentiment de vénération ou de reconnaissance envers un bien dont la jouissance est pour eux de tous les jours, quoiqu'ils en ignorent la cause ? qu'y a-t-il donc d'impossible à cela ? Les Péruviens, auxquels la cause première était cachée, remerciaient le soleil devenu l'objet de leur vénération.

L'homme qui passe sa vie à faire du bien ne reçoit-il pas les hommages et les respects universels ? ne donne-t-on pas le nom de *grand* aux hommes qui le méritent le moins ? Pourquoi, je le répète, croire que l'idée des dieux chez les peuples soit plutôt le produit de l'observation mal faite, que la voix d'un sentiment intérieur et naturel qui les porte à s'humilier

devant tout objet représentant à leur pensée, à leur esprit, l'auteur inconnu du bien qu'ils éprouvent ?

Broussais vous dira que, par ce moyen, les chefs régnant au nom des dieux, le merveilleux les soutient ; et voilà la source des conflits entre les particuliers, entre les peuples, non du premier degré de civilisation, mais entre ceux du second. « Toutes les guerres, ajoute Broussais, se font sous l'inspiration réunie des chefs et des prêtres. Dans le degré le plus inférieur de la civilisation, ils sont tués ou dévorés, selon le développement de l'intelligence de ces peuples. »

En vérité, je ne sais si cette formule donnée par Broussais sera comprise par tout le monde ; quant à moi, je ne vois que des mots qui n'ont même aucun arrangement symétrique. Des chefs qui règnent au nom des dieux, des conflits entre les particuliers, entre les peuples, des guerres qui se font sous l'inspiration réunie des chefs et des prêtres ; de tout cet amalgame bizarre ou mélange informe d'idées il s'ensuit que le grand changement qui s'opère fait faire à la civilisation d'immenses progrès, et si cela continuait, on ne sait pas jusqu'où elle pourrait aller. Mais, d'après l'aveu de Broussais, quel en est le résultat ? le voici : « Malheureusement les hommes instruits s'emparent du pouvoir et dirigent la vénération en sa faveur ; car, de tout temps, il a fallu que le pouvoir fût consacré, et, chose remarquable, c'est que, plus la nation s'agrandit, plus le pouvoir a de tendance à tomber. Alors le sentiment religieux est transformé, les divinités factices, qui avaient été idolâtrées par toutes les civilisations les plus grossières, disparaissent. »

Telles sont les conclusions relatives aux progrès comme aux avantages de la civilisation ; quel sera, demanderons-nous, le résultat de la chute du pouvoir ? car il faut qu'il soit remplacé par quelque chose, et bien plus encore si le sentiment religieux, qui faisait le principe et la base de la morale des peuples, n'existe plus, et si le pouvoir et les divinités disparaissent dans ce bouleversement.

Il ne serait pas moins difficile, selon nous, de comprendre l'aphorisme suivant, peut-être Broussais seul aurait-il pu l'expliquer :

« Les connaissances acquises par l'observation dans l'histoire de la nature contribuent davantage à éclairer *la sainte religion progressive et le Dieu unique ;* la cause première est proclamée. »

Je désirerais qu'on m'expliquât ce que l'on doit entendre par une *religion progressive.* Je pensais qu'une religion reconnue réelle, positive, n'avait pas besoin d'entrer dans le progrès pour être certaine. C'est elle seule qui fait faire des progrès à l'esprit humain, comme elle inspire ou grave dans le cœur de l'homme des vérités qui n'ont pas besoin elles-mêmes d'être progressives, puisqu'au contraire c'est par elles que marchent toutes les espèces de progrès.

« Le même motif qui a créé *le Dieu unique* créa d'autres entités. »

Voltaire avait bien dit que s'il n'y avait pas de *Dieu* il faudrait en créer un ; et Voltaire disait une sottise, car Dieu ne s'étant pas créé et créant lui-même ne peut être créé.

Que les hommes, dans l'ignorance ou le délire de leur faux jugement, se soient formé des divinités, cela

se conçoit, et prouve en même temps qu'un sentiment intérieur leur disait qu'ils n'existaient point par eux-mêmes, et que leur présence sur la terre, comme celle de tous les autres êtres, émanait d'une volonté créatrice dont les actes le plus constamment merveilleux se dévoilent chaque jour aux yeux du savant et de l'ignorant, du sage et du libertin, de l'athée et de l'homme religieux, etc., etc. Tout ce que nous débite Broussais ne fait que fortifier la vérité de ce qui existe.

Les hommes qui, dans leur enfance, n'ont eu pour guides que l'ignorance et la nécessité, ont dû personnifier les êtres et les choses, surtout lorsqu'ils en ont éprouvé quelque bien. A mesure que leur intelligence s'est perfectionnée, que la civilisation a produit sur leur esprit un changement de caractère mauvais, de penchant vicieux, ils ont pu apprécier la valeur de la vertu, de l'équité, de la bonté, et ce changement a dû leur faire connaître la prééminence des sentiments supérieurs sur les penchants et les instincts. Il était bien juste que la métaphysique soumît toutes les actions des hommes aux sentiments supérieurs.

Est-il vrai de dire que les instincts conservent, malgré cela, toute leur influence? Mais Broussais ne reconnaît donc plus la puissance de ses auxiliaires pour modérer l'ardeur ou l'habitude des instincts! et peut-on croire, parce que les sciences naturelles sont restées en arrière, parce que l'organisation humaine n'a pas été étudiée, que les organes religieux doivent naître en faveur du droit divin, que les ministres des princes deviennent des espèces de divinités, qu'il se forme des tribunaux religieux, etc., etc.?

C'est mettre des mots à la place des choses, et rien n'est plus obscur que cette assertion dont le phrénologiste a cru sans doute devoir tirer un grand effet. Il était facile de se convaincre du contraire; ceux qui applaudissaient, comme ceux qui gardaient le silence, ne comprenaient pas ou ne pouvaient comprendre ce qui, dit avec élégance, n'en paraissait que plus obscur.

Quel individu a pu nier que les sciences devaient contribuer au bonheur de la civilisation? mais nous répéterons très-haut que la civilisation ne fera pas plus de progrès dans cinquante années ultérieures qu'elle n'en a fait dans les cinquante années antérieures à la promulgation de la doctrine de Gall, dont les principes fondamentaux étaient, d'une part le matérialisme, et de l'autre l'athéisme, deux divinités qui, dans le système phrénologique, partagent leurs destinées et sont unies entre elles par le même amour qui distinguait Castor et Pollux.

Qu'on lise attentivement la dernière leçon de Broussais, et l'on verra qu'elle n'est d'un bout à l'autre qu'une diatribe lourde, fatigante, et sortie d'un cerveau qui a reçu les sensations ou les perceptions par l'influence d'un tempérament bilioso-nerveux.

Cependant nous devons rendre justice à qui de droit; faisant abstraction de la métaphysique, qu'il appelle tantôt stationnaire, tantôt exclusive, Broussais est obligé d'avouer qu'il y a dans la métaphysique des choses qui doivent être respectées. Ainsi, toutes les fois qu'elle traite de la vertu, de la vénération, de la bienveillance, en un mot, des sentiments supérieurs qui peuvent rendre les hommes heureux, il dit que ces

sentiments sont *utiles*, *nécessaires* au perfectionnement de l'humanité.

Cette métaphysique n'est donc pas aussi stationnaire que le prétend Broussais. Et ne s'occuperait-elle que d'établir, non par des abstractions, mais par des raisonnements et des preuves, la vérité comme l'utilité de ses sentiments supérieurs, elle rendrait à l'humanité plus de service que la phrénologie, qui ne voit que des facultés prédominantes sans résistance souvent, et d'autres fois, plus rarement encore, modifiées en bien ou en mal par des facultés accessoires et d'une prédominance supérieure.

Comment des métaphysiciens ne resteraient-ils pas stationnaires, immuables, inamovibles, devant des cerveaux qui ne présentent à leurs regards qu'une matière animée ou influencée par des facultés que la science phrénologique a localisées dans des parties où se trouve la substance cérébrale, n'offrant ni plus d'étendue, ni changement dans son organisation propre, ni sensibilité particulière ou relative plus grande, et qui, enlevée naturellement ou accidentellement, n'empêche point la masse entière de l'organe de remplir ses fonctions naturelles, et dans lequel l'ame conserve la force ou l'énergie égale de son intelligence; intelligence qui, se développant très-souvent d'une manière extraordinaire dans certaines affections morbides des viscères, reprend son équilibre naturel lorsque l'affection cesse ou a cessé?

Oui certainement, la science de Gall et de Spurzheim aura contre elle les métaphysiciens, parce qu'elle ne peut marcher avec leurs opinions, et que les

métaphysiciens, à leur tour, ne peuvent admettre aucune de ses hypothèses.

Il ne faut pas que Broussais croie que nous n'aurons que *la ressource d'aller mendier platement protection* aux *métaphysiciens* modernes! Cet orgueil lui sied très-bien ; cependant nous pouvons prédire qu'il en sera de la doctrine phrénologique comme de certaines doctrines dont on ne suit plus aveuglément depuis long-temps le dangereux système. Ce qui console la pauvre humanité, c'est que la réforme arrive avec l'âge.

Or, nous ne reconnaissons pas, malgré l'assertion absolue et impérative du phrénologiste, et nous ne reconnaîtrons pas que la phrénologie soit la seule philosophie qui puisse satisfaire aux besoins intellectuels et moraux de l'époque.

D'ailleurs, les bornes de la science phrénologique sont circonscrites. Cette science ne s'attache qu'à des facultés qu'elle localise, et qui, jouissant ou ne jouissant pas d'une prédominance, sont maintenues jusqu'à un certain point par des puissances auxiliaires dans les limites de convenances, de propriétés, de rapports, d'actions, de penchants et d'instincts. Ces derniers marchent toujours ; on les corrige ou on les modifie difficilement ; pour arriver à les restreindre complètement, il faudrait, pour ainsi dire, les museler ; la phrénologie s'en charge. La métaphysique travaille par des voies plus sages et plus éclairées ; il est vrai que, selon Broussais, ces métaphysiciens ne sont pas progressifs ; et il appelle ne pas être progressif parce que l'on n'admet point un système qui jusqu'à ce jour n'a rien produit sur la civilisation, les mœurs, les habitudes et les passions des hommes.

Les phrénologistes ont toujours le mot de *morale* à la bouche ; mais on ne voit nulle part sur quelle base ils l'établissent. Ils appellent mauvaise philosophie la philosophie du 18e siècle, en opposition à la phrénologie.

Mais, en supposant cela, quelle est donc, à en juger d'une manière impartiale, la philosophie de la phrénologie ? Est-ce parce qu'elle se vante de nous donner des règles, des principes et des systèmes, qu'il faudra l'admettre sans commentaires, sans réfutations, qu'il faudra la remercier, les yeux fermés, d'avoir bien voulu imaginer ce qu'il y a de plus absurde ? Nous les avons tous examinés, et, autant qu'il a été en notre pouvoir, nous n'avons rien laissé passer qui ne fît un appel à notre conscience. Eh bien ! qu'avons-nous trouvé ? de *l'ingéniosité ;* mais cela suffit-il pour démontrer la vérité positive ? Quand on me représenterait toutes les têtes des hommes morts et des hommes vivants, il serait toujours facile de les juger d'après leurs actions passées ou présentes, et, dans la première hypothèse, la raison serait constamment donnée à celui qui ne peut plus paraître ni répondre ; elle le serait également à celui qui, existant, m'offrirait tous les antécédents de sa vie passée comme de sa vie présente. Viendra-t-on exposer à mes regards la tête d'un Fieschi ou d'un Lacenaire, et, la mettant à côté de celle de Cuvier ou de Dupuytren, voudra-t-on me convaincre qu'il n'y avait de différence entre ces grands hommes et ces deux scélérats que parce que chez ceux-ci la faculté du crime était prédominante, et qu'autrement ils auraient pu rivaliser avec eux de génie et de talents ?

Cependant leur classement a été ainsi exposé dans

le cours de Broussais, et personne n'a osé crier: *Tolle ! tolle !*

Voilà en grande partie le génie de la phrénologie, qui découvre les dispositions au crime et n'y trouve de remède que dans le cas où les facultés de la bonté, de la bienveillance, de l'idéalité, etc., peuvent leur être opposées par leur prédominance.

J'aurais désiré savoir, avant de terminer, si c'est avec conviction que Broussais voulut clore ses séances en essayant de persuader à ses auditeurs que la métaphysique, stationnaire au 18e siècle, finirait par allumer de nouveau les passions, dresser les échafauds, et nous ramener enfin aux crimes du moyen âge...... Nous n'avons pas à défendre notre siècle ni la métaphysique d'une semblable prédiction, qui n'est pour nous que l'arme impuissante d'un enthousiasme ou d'un cerveau qui, par son volume, tendait, je le répète, à déborder et à laisser exhaler par tous les pores de l'individu l'irritation d'un tempérament bilioso-nerveux.

CONCLUSIONS.

Nous croyons avoir présenté nos arguments avec autant de modération que de vérité. On reconnaîtra dans cette discussion impartiale que nous avons envisagé le système phrénologique sous le rapport de la science et sous celui de la philosophie. De nos jours, tant d'innovations se croisent en tous sens, il existe une telle tendance vers l'esprit systématique, tant de gens veulent briller dans le monde aux dépens de la raison, qu'il semblerait que chacun a résolu de détruire les principes fondamentaux de la saine philosophie et de l'ordre social.

J'aurais voulu analyser les opinions de Broussais sans citer son nom, dans la crainte que l'on ne crût que j'eusse eu l'intention de m'attacher plus à sa personne qu'à son système; mais il s'y est tellement identifié, qu'il m'a été impossible de séparer l'auteur de ses œuvres; d'ailleurs, il s'était, dans ses leçons, posé en public, et dès-lors il ne s'appartenait plus.

Broussais a placé la phrénologie en première ligne des connaissances actuelles, et il ne s'est pas borné à dire qu'elle avait fait une découverte; bien plus, il a proclamé qu'elle venait faire justice de tout ce que la médecine philosophique a professé, pratiqué et consacré jusqu'à ce jour; il a dit à son auditoire qu'elle seule était l'expression de la vérité, et qu'on devait s'en rapporter à ses oracles; alors les observations, les études, les doctrines, les expériences renouvelées des savants, des médecins, des spiritualistes, ne sont que des stupidités ou des absurdités.

Il n'était plus possible de garder le silence devant de semblables sophismes, et nous avons envisagé comme un devoir de démontrer que la phrénologie avait dépassé l'étendue des limites en mettant le faux à la place de ce qui est reconnu pour vrai, et en fondant tout principe de moralité sur celui du plus désespérant matérialisme.

Tant que la phrénologie a semblé prendre pour but l'étendue des connaissances physiologiques, elle a dû avoir pour partisans tous ceux qui s'occupent d'agrandir la sphère de l'étude de l'homme, de son organisation matérielle, etc.; mais lorsqu'elle a envahi le domaine de la philosophie morale, de la croyance générale des peuples, lorsqu'elle a voulu briser le lien qui unit le corps

au principe immatériel, créer et localiser des organes se mouvant les uns par les autres et les uns malgré les autres, en raison de la prédominance de tel ou tel, et livrant l'homme à l'impétuosité de leur force sans qu'aucune puissance immatérielle en change la marche et la fin, c'est alors qu'il est devenu impossible de ne pas s'armer du courage que le devoir inspire pour combattre des erreurs si préjudiciables à la morale et si funestes pour la société.

Nous ne craignons pas de le dire, des aberrations ont été offertes au public comme des certitudes. Si de semblables idées étaient généralement adoptées, il en résulterait qu'il n'y aurait de sécurité dans aucune condition.

Il importait donc de réfuter proposition par proposition, et l'on a dû voir que toutes les contradictions présentées par Broussais dans le développement de son système phrénologique, n'étaient que la conséquence de cette profession de foi exhumée dernièrement, par son secrétaire, de la Notice historique sur la vie, les travaux, les opinions médicales et philosophiques de son maître (1).

La phrénologie doit à Broussais de s'être démasquée elle-même. Elle s'était proclamée science exacte, positive; des expériences ont démontré la fausseté du plus grand nombre de ses assertions; elle ne saurait donc avoir d'influence que sur des esprits peu réfléchis, auxquels elle sert non-seulement de prétexte, mais d'excuse.

J'ai indiqué le plus physiologiquement possible

(1) Voyez la *Gazette des hôpitaux*, Samedi 12 janvier 1839, t. 1, n° 6.

d'une part, et le plus moralement de l'autre, qu'il était absurde de tenter d'expliquer par elle toutes les fautes, tous les crimes, et de persister à les appeler des conséquences forcées, des *inévitabilités*. Et c'est sans doute pour cela qu'un assassin comme Lacenaire aurait trouvé grâce aux yeux du phrénologiste, si, membre du jury, il eût été appelé à prononcer sur sa culpabilité.

Cette facilité accordée aux mauvais penchants engendre le crime, dispense du repentir, et amène l'impunité.

En vain la phrénologie et ses partisans voudraient se mettre à l'abri sous ce qu'ils ont nommé les facultés secondaires; faible moyen pour compenser des assertions plus que contraires sur l'organisation du cerveau. La phrénologie a été obligée de les admettre, pour se rendre compte à elle-même matériellement de certains actes qu'elle ne peut expliquer et qu'il lui est impossible de comprendre. Les bonnes comme les mauvaises inclinations, étant sous la dépendance de telle ou telle faculté organique, ne peuvent se changer en bien comme en mal que relativement à la prédominance de l'une ou de l'autre, et sous l'influence de telle ou telle autre faculté secondaire. Il résulte de là que les meilleures inclinations peuvent rester sans effet, si le penchant au mal est déterminé par la prédominance de la faculté malfaisante. Ainsi, la force morale est comprimée par la force matérielle du penchant vicieux ou criminel, et la justice est en défaut lorsqu'elle condamne l'homme que le hasard a fait naître avec une semblable disposition! Ne demandons pas ce que devient la société; il suffit, d'après les phrénologistes, qu'un criminel conserve quelques sentiments honnêtes,

pour trouver une excuse complète dans la nécessité où il a été de devenir coupable, puisque son organisation cérébrale ne permettait pas qu'il en fût autrement.

Nous avons prouvé, par l'impartialité de nos réflexions, tout le danger d'une doctrine qui, au lieu de s'attacher à fortifier en nous le principe de la philosophie morale, a cherché à le détruire par des faits supposés, et dont tout le raisonnement a été d'en appeler au jugement du septicisme, pour ne pas avouer toujours d'une manière précise qu'elle faisait profession entière de matérialisme.

La phrénologie a-t-elle appris par ses prétendues découvertes quel était le point de départ de l'esprit humain, et le terme où il devait s'arrêter dans sa course? a-t-elle désigné, comme elle l'avait annoncé, la véritable place de tous les caractères qui distinguent les hommes entre eux, des qualités, des passions, des vertus qui les animent, les dirigent et les rendent célèbres de telle ou telle manière? a-t-elle trouvé le moyen de réformer les mœurs ou les habitudes des sens, non par l'exemple, mais par un changement d'organisation des facultés mauvaises prédominantes? La phrénologie n'ayant rien fait de tout cela et ne le pouvant pas, toutes ses découvertes sont nulles, puisqu'elles ne réforment point les penchants au vice, au crime, et qu'elle ne peut offrir, pour arriver à ce but, que le fatalisme.

Nous dirons donc aux sectateurs de la doctrine phrénologique: « Si réellement vous êtes convaincus, lorsque vous professez, que vous écrivez, que vous publiez ce que la raison, ce que la morale repousse, il faut convenir que votre aveuglément surpasse toutes les idées qu'on

pourrait s'en former. N'est-ce pas un crime que de faire régner en souveraine la fatalité qui justifie le coupable, qui exclut le remords, comme si, d'un autre côté, il était possible de l'arracher du cœur criminel, et qui, après tout, laisse la société sans repos et sans vengeance ? »

La phrénologie a-t-elle cru posséder un secret ou pense-t-elle avoir deviné le mot d'une énigme ? il s'en faut ! et cela serait, que, relativement au danger moral de son système, nous nous ferions un devoir de lui rappeler cette pensée qu'elle aurait dû mettre en pratique : « Si j'avais la main pleine de vérités, je ne l'ouvri- » rais pas. »

Nous terminerons en répétant avec Buffon, que « l'ame, ce principe spirituel, ce principe de toute » connaissance, est toujours en opposition avec cet » autre principe animal et purement matériel : le pre- » mier est une lumière pure qu'accompagnent le calme » et la sérénité, une source salutaire dont émanent la » science, la raison, la sagesse ; l'autre est une fausse » lueur qui ne brille que par la tempête et dans l'ob- » scurité, un torrent impétueux qui roule et entraîne » à sa suite les passions et les erreurs. »

FIN.

TABLE DES MATIERES.

Erratum. — Page 8, ligne 11, *au lieu de* représentait, *il faut lire* représentant.



